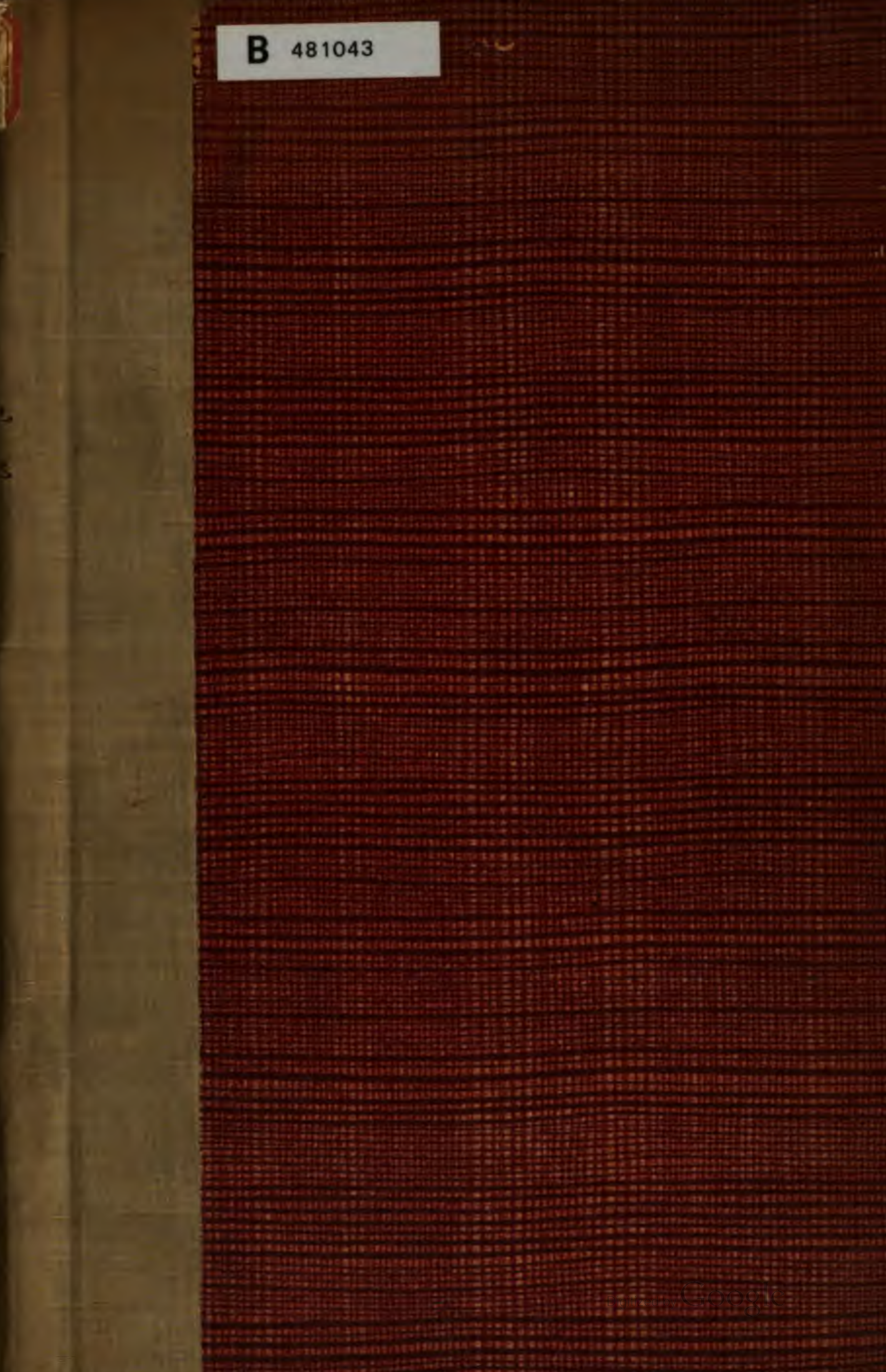
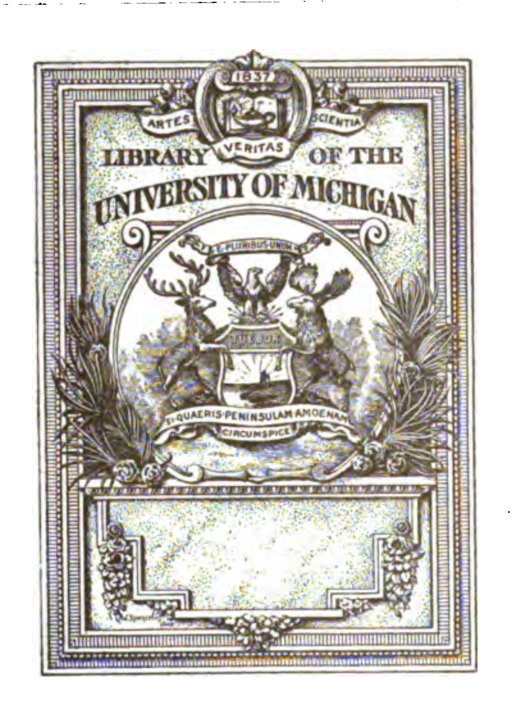
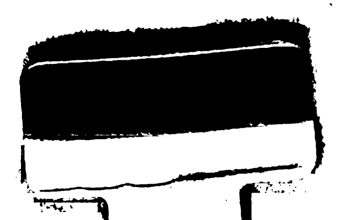

B 481043


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



THÉRAPEUTIQUE ISOPATHIQUE ET HARMONIQUE

---

# Virus et Venins

# REMÈDES INTERNES

---

*Critique des erreurs allopathiques modernes — Exposé nouveau des principes homœopathiques — Nouvelle loi dite Isopathique — Guérison de la Tuberculose par son propre virus. — Les Venins de Serpents, leurs rapports avec les Virus, leur emploi en Thérapeutique.*

PAR LE

DOCTEUR KRUGER

*Ex-Interne des Hôpitaux de Lyon,*
*Membre de la Société homœopathique française*
*et de l'Association centrale des homœopathes belges.*

---

« *Ubi virus, ibi virtus* ».

« Si l'on réussissait à *vacciner par la bouche*, on
« pourrait attendre de tous les Virus ce qu'on aurait
« obtenu d'un seul. Chaque maladie apporterait
« dans son germe son remède et son préservatif. »

Dr HÉRING (1832).

---




SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES
4, Rue Antoine Dubois, 4
PARIS



To Dr W. A. Dewey
this book is offered by a friend of
the author, in token of sincere
esteem and fraternal regard
Dr Bernard S Arnulphy
Nice, June 1899

LES VIRUS

# REMÈDES INTERNES

THÉRAPEUTIQUE ISOPATHIQUE ET HARMONIQUE

# LES VIRUS
# REMÈDES INTERNES

*1° Critique des erreurs allopathiques modernes,*
*2° Exposé nouveau des principes homœopathiques,*
*3° Nouvelle loi, dite d'Identité ou Isopathique, couronnant l'œuvre homœopathique ; guérison de la Tuberculose par son propre Virus.*

PAR LE

DOCTEUR KRUGER

*Ex-Interne des Hôpitaux de Lyon ;*
*Membre de la Société fédérative hahnemanienne, de la Société homœopathique française,*
*de l'Association centrale des homœopathes belges,*
*de la Société d'études des sciences naturelles de Nîmes,*
*Correspondant d'honneur de la Société magnétique de France ;*
*Rédacteur de la Bibliothèque homœopathique, de la Revue homœopathique française,*
*du Journal belge d'homœopathie*
*et de plusieurs journaux de vulgarisation homœopathique, revues et journaux politiques ;*
*auteur de la brochure sur M. Pasteur et le Charbon.*

« *Ubi virus, ibi virtus* ».
« Si l'on réussissait à *vacciner par la bouche*, on » pourrait attendre de tous les Virus ce qu'on aurait » obtenu d'un seul. Chaque maladie apporterait » dans son germe son remède et son préservatif. »
Dr Héring (1832).

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES
Rue Antoine Dubois, 4

1899

# AVANT-PROPOS

Avant d'entrer en matière, je crois bon de prévenir mes lecteurs au sujet de certaines expressions qui pourraient les choquer s'ils n'en comprennent le sens et la portée. C'est ainsi que j'appelle « *faux savants* » ceux qu'on a coutume de nommer les maîtres de la Science médicale. Je ne veux point mettre en doute par là le nombre et l'étendue des connaissances de mes confrères. Les Chaldéens, les astrologues, les mages, les alchimistes avaient aussi de multiples et profondes notions, les constituant les maîtres de la Science de leur temps. Mais les principes, les bases de leurs sciences étaient faux, car ils ne connaissaient pas les véritables lois naturelles. Dans le courant de ma préface, je présente encore mes confrères allopathes comme ayant le temps de mener une vie mondaine, libre de toute étude supplémentaire. Je n'ignore pas qu'un certain nombre d'entre eux, sinon la plupart, se livrent à des études sur les maladies et même les remèdes, qui peuvent être parfois laborieuses, mais toujours en dehors des lois naturelles, qui pourraient seules donner à leurs recherches le caractère vraiment scientifique, et du reste non comparables, de fort loin, pour la peine, à l'immense recherche nécessitée tous les jours par une médecine individualisatrice, qui fait en quelque sorte une création de la connaissance pathologique et de la cure de chaque malade. C'est dans le même ordre d'idées qu'il faut se placer pour entendre la boutade du Dr Granier (*Conférences sur l'Homœopathie*, p. 82). D'une part, l'harmonie ne saurait s'établir entre savants qui n'ont pas les mêmes règles, qui n'obéissent pas à une idée-mère, à l'imposante autorité d'une loi commune. En allopathie, autant de têtes, autant d'avis ; c'est Babel et Capernaüm.

De là, l'effet déplorable de la constitution des corps enseignants, qu'ils s'appellent Facultés, Académies ou Instituts. Nous le verrons plus loin au sujet de la fluxion de poitrine. D'autre part, la possession d'un titre officiel, et surtout la réunion en assemblée officielle, donne aux hommes de science une arme autoritaire, flattant leurs instincts dominateurs, et dont ils ne tardent pas à faire une application intolérante. Et cette autorité, cette intolérance est d'autant plus funeste qu'elle repose sur des bases vicieuses. Mes collègues d'internat disaient d'un candidat au Majorat : « Il n'a pas encore mis ses dents. » Que de princes, fort libéraux avant de monter sur le trône, deviennent après leur avènement, les tyrans les plus absolus ! Que de tendances injustes et criminelles développées par l'exercice du pouvoir ! L'officialisme couronnant la barbarie, quelle plaie !

Un dernier grief des lecteurs de mes premières épreuves est d'avoir présenté un de mes confrères (sous le voile de l'anonyme) comme un fauteur d'alcoolisme et d'absinthisme. Ici, l'isolement du disciple de Hahnemann, la faiblesse de développement de son école en France ne lui enlèveront pas le droit de brouter la largeur de sa langue dans le champ d'une vérité que l'assemblée puissante de ses confrères allopathes ne saurait contester. Mon censeur fût-il le Lion de la fable, il ne saurait mettre sous le boisseau cette triste constatation : « *Le corps médical allopathique est le plus grand fauteur*, (après les cafetiers) *de cette plaie sociale, qui se nomme l'Alcoolisme.* » Les uns l'encouragent ouvertement par leur exemple personnel, les autres d'une façon indirecte par leurs prescriptions. Que de vins capiteux servant de véhicules aux drogues de la vieille Ecole, que de liqueurs réputées stomachiques ou cordiales, de potions alcooliques, telles que celle de Todd, certains médecins érigeant en système leur administration à titre de toniques ! Que deviennent les doctrines des promoteurs de la Ligue anti-alcoolique, mises en face de ces dernières ?

A part l'exemple immoral donné par les brebis galeuses

du troupeau d'Esculape, il est piquant de constater que tous les vices se donnent la main, que toutes les erreurs s'assemblent en une confuse et fatale coalition. Il n'y a pas de meilleur antiseptique que l'alcool, et l'alcoolique est celui qui résiste le mieux aux infections externes, mais en même temps la proie désignée d'avance pour tous les fléaux intérieurs. Il est piquant de voir l'idole du jour se marier si bien avec la taverne, où la moins offensive liqueur d'Arabie est versée à flots par ordre doctoral, par une sorte de fanatisme de l'esprit palliant, se donnant parfois la mission de réagir contre un prétendu mysticisme.

Je m'adresse aux laïques à titre de vulgarisateur, à mes confrères à titre de réformateur. Je ne saurais mettre des gants pour déclarer le péril qui nous menace, et prendre des détours avec ceux qui, appelés à éteindre l'incendie, apportent des torches au bûcher. Avec de tels scrupules, jamais nous n'aurions eu des Bernard Palissy ni des Hahnemann, jamais le martyrologe de la Science n'en aurait amené les grandes révolutions.

L'Homœopathie est une révolution thérapeutique et pathologique, seule capable de rénover radicalement l'hygiène et les mœurs, en donnant la main à la vraie religion, à celle du Christ. Aucune réforme n'est stable en dehors de cette assise suprême de l'âme humaine sur l'âme divine, et la transmission au corps de cette double volonté, formatrice et régénératrice.

Sous ces auspices chrétiens, le renversement de l'erreur représente forcément le côté de la justice, et celui de la charité est constitué par l'édifice qu'il s'agit de reconstruire laborieusement à la place. Je ne suis dans cette œuvre double qu'un démonstrateur sommaire, un délégué fortuit du grand génie et de la puissante école, dont les enseignements m'ont fourni des résultats merveilleux. J'ai hâte de les présenter à mes lecteurs dans leur cadre nécessaire.

Nimes, 27 Décembre 1898. Rue Porte d'Alais, 6.

# PRÉFACE

## MON PLAN ACTUEL

*Plusieurs de mes clients ont trouvé mon premier plan trop technique, trop chargé ; disons le mot : « prématuré ». Tel est le grand reproche adressé à l'Homœopathie : « Elle est venue cent ans trop tôt », disent les éclectiques. Pour être, dans son état larvaire, gobée par les démarqueurs de linge, d'accord ! Pour affubler nos faux savants d'une peau de lion dont ils ne savent que faire ? D'accord, Mais pour leur pousser l'épée dans les reins en les convainquant de matérialisme, de fausseté radicale, d'un profond besoin de révolution totale, il n'était que temps. Et maintenant aussi, pour la médecine des produits morbides animaux, il n'est que temps de prendre date pour 75 ans de priorité. Ce qui était prématuré, c'était l'exposition d'*emblée *aux* laïques *de ce sujet. J'ai reconnu qu'il fallait reprendre la question dans l'œuf, en montrant ses racines dans les entrailles de la tradition homœopathique, et en donnant, sous son jour moderne, le tableau critique de l'Ecole allopathique et une vue sommaire des principes de l'Homœopathie. Mais si mon exposé isopathique était prématuré, en l'absence d'un préambule homœopathique, l'apparition d'un ouvrage traitant de la guérison de la Tuberculose par son propre virus à doses homœopathiques vient à son heure bien sonnée, à la suite de ce préambule.*

*Nos découvertes isopathiques n'ont rien eu de prématuré par rapport aux récentes découvertes de la science générale, à moins de considérer la Thérapeutique comme devant mar-*

*cher à la remorque des autres sciences. Cette jeune personne, assez précoce, qui a nom Homœopathie (elle est née 600 ans avant Galien), jouit d'une adolescence assez robuste, comme les statistiques ci-jointes en font foi, faisant bien augurer de son âge adulte. Dire que « l'Homœopathie est venue 100 ans trop tôt » n'est qu'une pauvreté. Nos éclectiques sentent encore le chou dont ils furent nourris, et les manœuvres pittoresques de Pasteur les éblouissent. Mais il en est de cela comme de l'art pictural : les plus beaux tableaux ne valent pas le spectacle inimitable de la nature.*

*Non, l'homœopathie ne pouvait attendre d'être introduite par nos académiciens et par la large porte des palais officiels. Nous voyons comme ils ont défiguré le Mesmérisme et sont en train d'habiller l'Isopathie. Il y a incompatibilité d'humeur entre le spiritualisme médical et l'organicisme.*

*A nous, la voie étroite et pénible de la Bohême, le sentier romantique des minorités ! Les objections, les marques de froideur ne manquent pas. Les uns, moroses personnages, me trouveront badin, ironique, mordant. Certaines personnes me disent : « Qui êtes-vous, pour vous dresser ainsi en face de confrères recommandables à tant d'égards ? Ne vous accusera-t-on pas de fronder un corps médical dont certains membres sont si honorables ? » Je répondrai comme une grande chrétienne qui s'écriait : « Je suis une femme qui a cru ! » — « Je suis un disciple croyant de Hahnemann ». Je n'ai pas besoin de plus amples recommandations auprès de ceux qui connaissent l'immense génie de mon protecteur, et serais-je seul contre l'univers entier, je dresserais fièrement la tête et lui dirais son fait. — « Et l'humilité chrétienne ? » — Elle a une large place dans l'entreprise ardue de tous les jours, réclamant, de la part du médecin homœopathe, une abnégation absolue, soit à l'égard de la recherche des places officielles, soit à l'égard de cette vie à grandes guides, vie mondaine menée aisément par nos confrères, libres de toute étude supplémentaire et du bât quotidien des recherches continuelles pour chaque malade, du casse-tête chinois des répertoires, à la poursuite de l'adaptation des symptômes de la matière*

*médicale aux symptômes individuels de nos patients. Adieu les lectures d'agrément, même sur les sciences, même sur la médecine, dont les publications nous inondent ! Il faut nous ensevelir dans ce monde homœopathique, toujours plus absorbant par les colossales publications américaines. Nous sommes des exotiques.*

*Pour en revenir au monde allopathique, je rappellerai ici ce que disait le Dr Granier dans ses Conférences : « Un académicien est un savant ; les académiciens sont des ânes ». Par le fait de leur réunion en corps officiel, toutes leurs qualités se retournent en vices. L'*Université, *redoutable machine autocratique imposée à la France par Napoléon Ier,* voilà l'ennemi ! *C'est l'institution funeste, cause de tous nos maux ; c'est le foyer de fermentation de toutes les mauvaises passions d'intolérance, d'esprit autoritaire, d'orgueil scientifique, d'étouffement des initiatives individuelles et des tentatives d'originalité. Ce n'est pas moi seul qui le dis, mais de nombreux docteurs allopathes, journalistes distingués, à propos des Concours d'agrégation.*

*D'autres lecteurs ne me trouveront pas assez amusant. Mais je renvoie ceux-ci à la lecture des romans à la mode, des pièces de théâtre les plus en vogue. On ne peut contenter tout le monde. Un ouvrage de vulgarisation scientifique ne saurait être dépouillé de gravité. Mais je tâcherai, en m'élevant au-dessus des contradictions de la superficie, fort d'une foi profonde en nos principes, de forcer à la fin, malgré mes imperfections, l'assentiment de ceux qui savent lire entre les lignes. Du reste, mon intention n'est pas de fronder personne ; l'obscurantisme seul peut porter contre moi de telles accusations. Depuis 22 ans que j'exerce l'homœopathie, après avoir été nourri dès mon enfance de cette pratique médicale, j'ai suffisamment fait mes preuves aux yeux des témoins intelligents. Je n'en veux qu'aux idées et aux pratiques ; et, Dieu merci, j'ai là une assez riche collection de bataillons à combattre, sans mettre en cause leurs inconscients ou conscients défenseurs. Du reste, ne réussirais-je pas à entamer les rangs serrés de nos adversaires, je serai trop heureux d'arracher quelques laïques et médecins à l'indicible mystification qui nous enserre.*

*Les familles homœopathisantes sont victimes de l'entraînement universel ; le corps des médecins homœopathes est lui-même décimé par l'éclectisme (mélange des deux médecines). Un besoin urgent se fait sentir d'un bon catéchisme moderne pour les premières, et, pour les seconds, d'un ouvrage original, à la hauteur de l'actualité et rappelant les vrais principes hahnemanniens.*

Octobre 1898.

# PREMIÈRE SECTION

## CRITIQUE DES ERREURS ALLOPATHIQUES MODERNES

# CHAPITRE PREMIER

## LA MÉDECINE OFFICIELLE MODERNE JUGÉE PAR L'HOMŒOPATHIE

La chirurgie est préservatrice. — L'antisepsie est chirurgicale. — La médecine des Sérums est homœopathique. — La médecine ancienne n'a pas fait un pas. — La trilogie de Molière. — Absence de loi. — Matérialisme. — Palliation.

— « Eh bien ! mon cher, elle va bien, sais-tu, la médecine ? Tous les jours, les journaux politiques nous l'annoncent dans des dépêches flamboyantes, où une nouvelle maladie infectieuse est terrassée par un nouveau Sérum. La chirurgie ne compte plus les organes qu'elle nous découpe. L'Homœopathie n'a qu'à se bien tenir ! ou plutôt elle a vécu, la vieille femme ; le globule est bien mort et enterré ! Il n'y a plus maintenant une famille possédant un garçon qui ne l'envoye dans cette terre promise, cette Nouvelle-Californie, la médecine de Pasteur. Il faut bien être de son siècle, dans tous les domaines, fin de siècle, fin du XIXe, comme disait un médecin de campagne des environs de Nîmes, cultivant du reste avec ferveur la mode absinthique et alcoolique, cette quintessence antiseptique, employée par des médecins allopathes à la mode dans les fluxions de poitrine. Décidément, la médecine a fait des progrès immenses pour la guérison des maladies, et si Molière revenait, il ne la reconnaîtrait plus ! »

Ainsi parlait un bon bourgeois, s'adressant à son ami homœopathe. — « Mon ami, répondit celui-ci, j'aurais vraiment mauvaise grâce à contester les succès récents que les chirurgiens et les médecins ont remportés, mais il y a de nombreuses distinctions à faire à ce sujet, et l'Homœopathie n'en est, Dieu merci, nullement blessée. Et d'abord, ne confondons pas la Médecine et la Chirurgie. La *Chirurgie*, grand'œuvre de la main, a pour mission de *préserver* le corps sain du blessé contre la maladie que les germes

extérieurs peuvent introduire, tandis que, pour le médecin, la maladie est constituée, elle est dans l'intérieur du corps et il faut des remèdes intérieurs pour la vaincre. L'antisepsie est une pratique applicable uniquement à la chirurgie.

La préservation chirurgicale est une œuvre extérieure, mécanique et chimique en partie ; la guérison médicale est une œuvre intérieure, toute vitale. En chirurgie, le matérialisme règne ; en médecine, le spiritualisme doit l'emporter ; en chirurgie enfin, ce sont les contraires qui agissent (une plaie doit être cousue, un vaisseau ouvert doit être lié) ; en médecine, ce sont les semblables. »

— « Quand même votre distinction entre la chirurgie et la médecine serait exacte de tous points, il n'en reste pas moins démontré que la médecine a remporté récemment de nouveaux succès, contribuant à la gloire de ce siècle de progrès universels. Nous avons vu le Charbon, la Rage, le Croup succomber tour à tour sous les coups de l'école de Pasteur, avec une promptitude que l'homœopathie n'a pas connue. »

— « Permettez-moi, cher ami, de vous dire que vous êtes victime, avec bien d'autres, d'une complète mystification. Le renouveau dont se vante si fort l'école officielle n'est qu'une reproduction imparfaite des travaux de l'école homœopathique. Dès 1823 (1), le vétérinaire Lux et le Docteur Weber, en Allemagne, guérissaient le Charbon des bœufs par la sanie morbide de la rate des animaux charbonneux, et le Docteur Dufresne, de Genéve, reproduisait ces cures sur des moutons et des bergers. En 1835, le Docteur russe Theuillé allait guérir la Peste à Constantinople avec le pus des bubons des pestiférés. Le Docteur Héring, en Amérique, guérissait la rage avec la bave des chiens enragés. La tuberculose était vaincue en Angleterre (il y a déjà plus de 20 ans) par le Docteur Compton Burnett avec le virus tuberculeux porté aux 30e, 100e et 200e dilutions. Enfin, l'angine couenneuse a été guérie à Mossoul (ancienne Ninive) par un Révérend Père Dominicain, le Docteur Collet, au moyen des peaux arrachées de la gorge des malades et diluées. (2) Et tout cela, sans faire usage du microscope. L'école allopathique se pare véritablement des plumes du paon, et pousse l'audace usqu'à se servir de ces

(1) Voir ma brochure sur *M. Pasteur et le Charbon*. Baillière, 1883.

(2) Dr Collet, *Méthode Pasteur par voie interne*, Baillière.

découvertes d'essence homœopathique pour fouler aux pieds avec une nouvelle arrogance celle que l'on peut appeler sans orgueil l'école-mère. »

— « Il n'est pas charitable de prêter de telles intentions à vos contradicteurs. Ceux-ci ne font qu'user des biens qui leur sont échus. »

— « Sans rendre la moindre justice à leurs premiers auteurs. Et c'était inévitable, car l'orgueil scientifique, les positions acquises, la jalousie engendrée par la supériorité de nos succès ne le leur permettaient pas. Aussi, sommes-nous toujours tenus à l'écart des positions officielles, nous qui serions les plus dignes de les occuper, et ce n'est pas sans rougir qu'ils se servent d'instruments dont ils ne veulent pas reconnaître la nature et l'origine, car il faudrait opérer une vaste démolition dans le champ principal de la médecine, entreprendre une reconstruction non moins laborieuse, aborder enfin cette vie militante où la croix du martyre en prépare seule les palmes. »

— « Tout ce que vous dites là me paraît bien étrange, et vous devez être doué de la Seconde vue des Mesmérisés pour apercevoir tant de phénomênes psychologiques. »

— « Ne dites pas de mal d'un autre homme de génie, également pillé en démarquant son linge, car l'Hypnotisme n'est qu'un nom de guerre ayant servi à confisquer le Magnétisme animal. Mais le plagiat, de ce côté, a eu le même caractère d'imperfection que du côté des produits animaux de l'école homœopathiste. La négation du fluide magnétique chez l'hypnotiseur correspond à la négation de ce que j'appellerai le fluide globulique pour tous les remèdes de l'ancienne médecine (quinquina, mercure, aconit, etc.), fluide qu'on est obligé d'admettre dans les produits infectieux ou toxines. »

— « Votre jargon de fluides a besoin d'explications ; autrement, je m'y perds ».

— « J'entends par fluide une force. Il n'y a pas de matière et surtout de phénomène sans une force mise en jeu. Or, la force des corps dits vivants est d'une essence supérieure à celle des corps dits inertes, en tout cas, elle est d'une essence distincte. Les métamorphoses des âges, s'accomplissant en dépit de certaines circonstances, (1) ne

(1) C'est ainsi que dans l'enfance les prédominances vitales se dessinent du côté des organes de dentition ; dans la puberté, vers les organes génitaux. C'est toujours la finalité qui préside à l'évolution des phénomènes. Chez l'adulte, le

s'observent jamais dans l'évolution du minéral. Le mouvement et la sensibilité qui apparaissent dès le règne végétal et le règne animal, se compliquent chez l'homme des facultés morales permettant l'abstraction et la compréhension de la Divinité. Il faut remonter jusque là pour comprendre l'essence de la *Vie*, des fonctions en état de santé et en état de *maladie*, enfin des actions médicamenteuses ou de la *guérison.* »

— « Je comprends ; c'est le Spiritualisme sur toute la ligne ; vous mettez au premier rang l'étude des forces vitales, que vous n'envisagez pas comme des forces physico-chimiques. Pour vous, les souffrances des malades ont plus d'importance que les lésions des organes, et l'action du remède sur les forces nerveuses plus que celle sur les tissus. »

— « Vous avez devancé mes explications. On voit en effet les maladies, on voit aussi les actions des remèdes avoir une extension générale, des avant-coureurs, avant de se fixer sur un point. Non, la vie n'est pas le résultat du jeu des organes, comme le disent les matérialistes, mais elle préexiste aux organes et c'est elle qui les forme et les anime pour une finalité déterminée : c'est le besoin digestif qui crée l'estomac. *La santé est l'équilibre des forces vitales*, *la maladie est leur désaccord*, *l'action du remède,* réduit à l'état de force libre, *s'exerce* uniquement *sur les forces vitales* (et non les tissus) *pour les remettre en équilibre.*

Pour l'organicien, les vies locales se coordonnent tant bien que mal, il n'y a pas de troubles généraux, *pas de rapport entre la maladie et le remède,* et celui-ci, concentré sur l'organe, fatigue et abaisse la vitalité.

Ainsi donc, suivant l'idée qu'on se fait, *à priori*, de la Vie et de la Maladie, on institue une thérapeutique dont les lignes générales sont arrêtées d'avance par le rationalisme du système régnant. C'est ainsi qu'aujourd'hui l'idée d'*Infection* régnant en maîtresse sur la Pathologie, l'*Antisepsie* (Désinfection) est le grand phare vers lequel s'orientent tous les thérapeutistes. Hier, on saignait pour enlever

développement général de l'être s'accomplit et se perfectionne dans toutes ses parties. Dans la vieillesse, la décadence vitale commence et s'accomplit d'abord dans l'ensemble, puis s'attaque de préférence aux fonctions et aux organes qui s'étaient développés les derniers. Graduellement le vieillard revient à la condition de l'enfant. Comment expliquer par une agrégation d'atômes cette marche fatale, qui brave les circonstances extérieures et les défie ? Où trouvera-t-on, dans le monde inorganique, une marche phénoménique semblable ?

l'irritation, aujourd'hui l'on combine la tonification comburante des pauvres débilités de la saignée (des anémiés de l'égorgement de la veille) avec l'éternelle débilitation et comburation des purgatifs et le vernissage des puants et dangereux produits de la chimie. Mais, à travers toutes ces variations de l'Ecole, oiseau anxieux sautant de branche en branche au plus offrant, on reconnaît une unité de vue ou plutôt d'aveuglement, la méconnaissance de cette subtile essence des phénomènes de la vie, dans son équilibre, son désaccord et son rétablissement par une autre vie, la *vie médicamenteuse*, celle-ci partant d'une matière inorganique jusqu'à ces derniers temps, et depuis peu d'une matière organisée. Ici encore, le matérialisme de l'école, ne voyant que l'organe comme cause des mouvements vitaux, l'organe cause des mouvements morbides, voit encore l'organe cause des mouvements curatifs. De même que la maladie n'apparaît que sous les traits d'une *Lésion*, le remède n'apparait que sous les traits d'une *masse médicamenteuse,* salissant pharmacien, médecin, malade et son entourage, *salissant,* dis-je, *infectant et empoisonnant* toute la société. Appliquant ses procédés grossiers aux transcendants et subtils produits morbides, l'allopathie nous farcit, avec ses seringues hypodermiques, des boudins médullaires de lapins enragés, des sérums de chevaux, bien et dûment lardés de drogues iodiques, dont la polypharmacie chimique ne saurait éviter de nous gratifier. Nous sommes même menacés, en temps d'épidémie, de subir par ordre cet attentat suprême à la liberté individuelle, au nom d'un intérêt public mensonger. J'ai parlé des vaccinations obligatoires et des fumigations préfectorales, et des phénisations et chlorurations publiques. Jamais la Mégère, tout au plus palliante, n'avait élevé aussi haut l'audace de ses forfaits, avec le double appui de la cornue et du microscope, de par l'Institut. Et tout cela en vertu du matérialisme, inné dans l'esprit humain, pardonnable chez les gens illettrés, mais incompréhensible chez ceux qui ont subi la culture intellectuelle de la civilisation moderne. Ah! c'est qu'elle est matérialiste aussi, cette civilisation! Les jouissances physiques portent une atteinte profonde aux intérêts moraux. Les situations acquises, la protection officielle, le favoritisme et le népotisme baillonnent les plaintes de l'Art et du Sacerdoce. Le médecin n'est plus l'ami du foyer, la fée bienfaisante, le berger à demi-divin de l'âme en

même temps que du corps. Le médecin n'est plus aussi l'artiste enflammé pour son art d'un saint enthousiasme, par une foi vive au médicament, dont il peut reconnaître, sous des traits brillants et pittoresques, le caractère scientifique et la prophétique providence. Tous ces trésors, toutes ces perles sont pourtant renfermés en puissance dans la boîte de Pandore de la Nature, pour celui qui se décidera à l'étudier à la lumière du Spiritualisme. Oui, *la force prime...* non le droit, mais la *Matière ! Cor sanum facit mentem sanam, deinde corpus sanum* (La santé du cœur engendre celle de l'esprit et finalement celle du corps).

Hahnemann a suivi cette voie. Renonçant à une situation brillante que lui avaient faite ses talents de chimiste et d'érudit, il se dit : « Ne pouvant guérir ma famille par une médecine mensongère, je vais remettre l'ouvrage sur le métier ». Il se met à l'étude de la matière médicale, découvre et dénonce les impostures de la vieille médecine, soulève contre lui l'animosité des pharmaciens et des médecins, et, sous une pluie de pierres criblant ses vitres, s'enferme pendant 15 ans pour la refonte de 101 médicaments.

Quel est l'aimable et heureux charlatan ayant jamais joui de ce pouvoir subversif, de ce don de soulever de pareilles tempêtes ? Ah ! le genre humain sent bien par où le bât le blesse ! Il bondit sous l'aiguillon bien dirigé ! Tel fut l'effet des paroles du Christ sur la secte des Pharisiens. Quand l'erreur règne en maîtresse, ce n'est pas par de timides et partiels compromis qu'on peut la vaincre. Il ne faut pas craindre de renverser les tables des changeurs avec un fouet de cordes, de dire leur fait à tous les repus de la flagornerie du peuple et des puissants. Comme dit le proverbe : « Les paroles sont des femelles et les coups sont des mâles ». Les paroles de justice des réformateurs, apportant une médecine bienfaisante, ne sont rien auprès des désastres provoqués à la sourdine par cette pratique néfaste, dont Hahnemann disait qu'elle faisait périr dix fois plus d'hommes que les guerres les plus meurtrières et rendait des millions d'autres malades infiniment plus souffrants qu'ils ne l'étaient dans l'origine. Cette pratique, tournant autour de la maladie, qu'elle ne sait pas aborder en face, comme le couteau du chirurgien, cherche à détourner le mal de mille manières. C'est ainsi que dans la *dérivation,* on attire par des *sinapismes* le sang aux pieds, quand il se porte en excès à la tête ; ou

que, dans la *révulsion*, on s'efforce d'arracher par les *vésicatoires* la fluxion des profondeurs du poumon à la surface de la peau. Faute de remèdes directs éteignant le mal sur place, on imite les procédés du pis-aller suivis par la nature, quand elle supplée par certaines crises au défaut de secours médical ou de réaction spontanée directe. Ces phénomènes critiques se manifestent à la peau par des éruptions, des sueurs, des abcès, aux reins par un flux d'urine insolite, à l'intestin par une diarrhée, ou une hémorrhagie. De là, la légitimation des pratiques *diurétiques*, purgatives, spoliatrices du sang et des humeurs *(Setons, Cautères, Emplâtres* rubéfiants et pustulants).

— Vous le voyez, s'écrie l'ami allopathe, vous êtes forcé de reconnaître que la nature nous donne l'exemple de ces divers procédés. Mais vous vous ménagez une porte de derrière en prétendant que ce sont des pis-aller !

— Je vous exposerai plus tard la voie qui, à mon avis, est préférable. Faisons ressortir pour le moment toute la défectuosité de ces pratiques, élevées à la hauteur d'une règle par l'Ecole Officielle. Procédant par ordre d'actualité, à côté de la mode antiseptique, examinons plus en détail le second pilier de la médecine classique, notre vieille *Purgation*. Ecoutons d'abord l'avis de l'illustre Montaigne :

« Et à dire vray, de toute cette diversité et confusion d'ordonnances, quelle aultre fin et effect aprez tout y a-t-il que de vuider le ventre ? Ce que mille simples domestiques peuvent faire : et si ne scais si c'est si utilement qu'ils disent, *et si nostre nature n'a point besoin de la résidence de ses excréments,* jusques à certaine mesure, *comme le vin a de sa lie pour sa conservation* ; vous veoyez souvent des hommes sains tomber en vomissements ou flux de ventre, par accident estrangier, et faire un grand vuidange d'excréments sans besoing aucun précédent, et sans aulcune utilité suivante, voire avecques empirement et dommage. On va trouvant et esveillant le mal, *par oppositions contraires* ; il faut que ce soit la forme de vivre qui doulcement l'allanguisse et reconduise à sa fin ; les violentes harpades de la drogue et du mal sont tousiours à notre perte, puisque la queresle se desmesle chez nous, et que la drogue est un secours infiable, de sa nature ennemy de nostre santé, et qui n'a accez en nostre estat que par le trouble. Laissons un peu faire.... *Faites ordonner une pur-*

*gation à vostre cervelle* ; *elle y sera mieux employée qu'à vostre estomach.* »

C'est moi qui ai souligné les passages à mon avis les plus saillants de ce joyau. Je n'ose appeler la dernière phrase un trait de génie, car j'ai eu la même pensée que Montaigne avant de l'avoir lu. Elle est à mon avis, sans plaisanter, d'une rigoureuse exactitude. L esprit humain est profondément vicié comme tous le reste dans la nature, et il est fort difficile de nettoyer ces étables d'Augias. Quel besoin éprouve cet esprit, dépourvu de la lumière géniale d'une loi, d'enlever au corps humain la nourriture destinée à sa reconstitution ? Au siècle dernier, la brèche était plus meurtrière ; elle remontait au liquide nourricier par excellence, au *fluide sanguin*. Sous l'influence des doctrines de Broussais relatives à l'*Irritation*, on faisait la guerre au sang comme au brandon du bûcher. On ne s'apercevait pas que, si irritation il y a, ce n'est pas au sang qu'il faut s'en prendre, mais aux forces vitales trop excitées. Pour le sang, il n'en peut mais. Et en soustrayant le sang, on soustrayait la vie dont cette chair coulante était le support. Aujourd'hui, les brillantes vertus de l'*Aconit*, grand *équilibrateur de la circulation* artérielle, ont ramené les esprits à des idées plus saines et à des pratiques de ce côté plus conformes au *conservatisme spiritualiste*. On a compris que le corps du malade n'a jamais trop de sang, mais que la tendance fluxionnante de la maladie accumule ce sang sur le point de moindre résistance, et que, si l'on saigne le point malade, tant qu'il y aura une goutte de sang dans le corps, elle se portera là.

Aujourd'hui, l'on se borne à purger !

Nous voilà donc, en traitant des *Purgatifs*, au centre de la position de cette médecine bizarre, fantaisiste et sauvage qui nous entoure. Telle était l'astronomie, du temps où l'on s'en rapportait aux apparences, comparant la Terre à un plateau et le ciel à une cloche à fromage posée sur ses bords et portant dans ses parois calotines les étoiles comme autant de clous d'or immuablement fichés. Telle était la chimie, du temps où l'on recherchait la pierre philosophale et parlait du phlogistique, sans aucune loi posée, sans expérience certaine. Et dire que les esprits les plus sérieux sont inféodés à cette barbarie et vous parlent gravement de la *désinfection des entrailles !* Il est vrai que la chirurgie a déteint sur tout cela, et que notre organisme,

monté en grade, est maintenant assimilé à une *cuve à fermentation !* (1) O délirantes divagations de l'esprit humain, quand il n'a pas encore été réfréné et dirigé par une vraie méthode scientifique, assujetti à la férule d'une loi naturelle! Et remarquons que ces divagations sont toujours les mêmes. La vieille hypothèse des *Humeurs peccantes*, par laquelle les Anciens cherchaient à expliquer les maladies et à justifier leurs pratiques matérialistes, a reçu dans notre siècle une nouvelle consécration, un rajeunissement pour ainsi dire, des données micrographiques et chimiques. En quoi, je vous le demande, les Pastoriens ont-ils progressé sur cette théorie empirique de leurs ancêtres ? Et si les docteurs Purgon et Diafoirus revenaient sur terre, avec quelle joie n'embrasseraient-ils pas ces descendants qui n'ont pas démérité de leur noble origine, en s'écriant : « Viens mon sang ! viens, mon fils! » Non, nos illustres seigneurs de l'objectif et de l'oculaire, nos transcendants manipulateurs de sérums, nos aristocratiques isopathes (sans le savoir) sont toujours honteusement chargés de la servile et vulgaire seringue de leurs pères. Il faut toujours descendre des hauteurs éthérées de la théorie dans une pratique innomée et innommable ! La toque dorée et veloutée, la pélerine de soie rouge bordée d'hermine servent à parer des gardiens de *Water-Closets !*

Il est vrai que la théorie ne s'occupe plus de l'homme vivant et plaignant. Les parties liquides et solides de l'organisme, autant de têtes mortes, sont distillées et disséquées dans des laboratoires. Les salles d'hôpital sont transformées en musées pathologiques, en succursales de nos lieux d'aisance. C'est en vain que la physiologie enseigne aux médecins l'utilité primordiale de la *Bile* dans la digestion des matières grasses. Les ignorants, confondant la bile avec les *Glaires*, un élément du corps en santé avec un produit de la maladie, demandent à grands cris l'évacuation de cette humeur vitale, bouc émissaire de tous les vices morbides. Le médecin de la tradition officielle, plat valet de la flagornerie du peuple, en épouse fidèlement toutes les âneries :

(1) Nous parlerons plus loin de la *Cuve Utérine* et de son *Curettage*, des *Polypes de l'oreille, du nez* et autres Cuves à fermentation (lisez Cavités naturelles), traités par Excision, et que j'ai fait tomber à la barbe des chirurgiens avec des globules.

**Vite, vite ! chassons cette bile maudite !**
**Ce pelé, ce galeux, cause de tout le mal !**
**Et l'on crie aussitôt : « Haro ! » sur l'animal !**

Touchante harmonie entre le médecin et son client ! En tout cas, fort lucrative ! Allez donc tenter d'éclairer ces épaisses cervelles des habitants des faubourgs et de la campagne, habituées à manier la matière la plus grossière par un effort des plus rudes et au prix des secousses les plus violentes. Ne faut-il pas que la médecine imite un peu l'allure des procédés familiers, colorants, salissants, odorants et encombrants ? Il faut, dit-on, à ces rudes cuirs de manants le contact de drogues rudes comme eux. Erreur encore ! Ne vous arrêtez pas à l'écorce ! Pour moi, je ne connais pas de sujets plus sensibles aux fluides déliés de nos dynamisations que les êtres les plus communs et les plus grossiers. Ils n'ont pas été ramollis et efféminés par le luxe et l'oisiveté, (en dehors des perversions du tabac, de l'absinthe et de l'alcool). Il n'est personne au contraire de plus difficile à traiter que la femme vaporeuse et hystérique, chez laquelle une vie trop raffinée, avec ses mille caprices, a engendré un excès et de nombreux désordres dans la sensibilité réactive.

Comment décrasser l'esprit du malade qui, « sauf votre respect », *s'essuye la langue* avant de vous la montrer ? Devant une telle marque de déférence, n'est-on pas désarmé ? Pourquoi rompre le charme de la *théorie des saburres*, qui se marie si bien avec la pratique des purgatifs ? A quoi bon dissuader le client, en lui disant que ce ne sont pas les aliments qui salissent la langue, mais un trouble maladif dans l'équilibre des forces, retardant le dépouillement habituel des couches superficielles de la muqueuse ? Ne va-t-on pas tout-à-l'heure lui faire essuyer son intestin, ici plus que jamais « sauf votre respect », sous prétexte que les aliments le salissent ? Et vous avez besoin d'un Pasteur et de ses élèves pour corner les oreilles du peuple par la voie des journaux ? Mais il y a longtemps que le peuple a cette crasse dans l'esprit, et l'estampille officielle n'y ajoutera rien !

Ainsi donc, après avoir chassé la bile par les *Cholagogues* (Ricin, Rhubarbe, Aloès, Podophylle), nous allons chasser les aliments et le sérum avec les *Purgatifs salins*. Le Sulfate de soude ou Sedlitz, plus dense que le sérum du sang, va entraîner ce dernier liquide vital hors des parois

des capillaires par la force exosmotique. Le SÉRUM, dont nous avons appris ces derniers temps à connaître la grande valeur, ce Sérum qu'on transfuse dans le choléra, roi des purgatifs, avec lequel on prétend même avoir guéri de nombreuses tuberculoses, on le soutire, on le gaspille, comme qui dirait le *Rhône à la mer*, pour le plus grand *dégagement du médecin*, le seul encrâssé dans cette affaire, et pour le plus grand bénéfice du pharmacien. Et l'on dira au malade, avide de grands mots scientifiques, que c'est la Dialyse qui a opéré sur sa muqueuse.

*O grandi doctores doctrinæ*
De la Rhubarbe et du Séné !

Ce serait folie pour l'humble client de vouloir ajouter à votre science ! Autant vaudrait ajouter des roses au printemps, des ondes à l'Océan, et des étoiles au firmament ! Et dire que l'on passe quatre ans dans les Facultés et souvent autant dans les hôpitaux pour apprendre ces belles choses ! Et que l'on n'est pas plus avancé dans l'art de guérir que l'épicier du coin et la bonne femme du village ! Et ce n'est pas seulement le Sérum dont nos soustracteurs détroussent leurs semblables. Ils leur arrachent la NOURRITURE, dont Montaigne disait avec si juste raison que nous avons besoin de sa *résidence !* Sans respect pour cette seconde digestion, digestion intestinale, dont on a étudié avec soin les phases au niveau du foie et du pancréas, on ne craint pas de violenter et d'interrompre les délicates et admirables métamorphoses s'opérant à la faveur d'un riche réseau lymphatique, dentelle inimitable, et d'un non moins riche réseau de nerfs sympathiques, enlaçant l'intestin de leurs mille mailles laiteuses et de leurs bobines accumulatrices ! Et tout ce pillage, à quelle fin ? Nos soustracteurs n'en savent rien. Plus on cherche une liaison d'idées dans leurs esprits et plus on trouve qu'il n'y en a point. C'est un anacoluthe sur toute la ligne. Admettons un instant qu'il y ait des Humeurs peccantes causales. Où sont-elles ? Ce n'est pas dans l'intestin, car les matières fétides qu'on peut y rencontrer ne sont que les produits d'une élaboration vicieuse de cet intestin malade, et il faut *remonter à la source* de ce vice, à l'intestin, pour faire cesser la fétidité. Quand je dis qu'il faut remonter à l'intestin, ce n'est pas de son contenu que je parle. Le contenu est un corps mort.

C'est de l'intimité des tissus intestinaux, de leur trame vivante qu'il faut s'inquiéter. C'est là que le refroidissement, par exemple, ou une irritation quelconque (accidentelle ou maladive) a produit un trouble des forces, d'où une secrétion irrégulière et une combustion vicieuse des aliments. Neutralisez le refroidissement ou l'irritation par un remède approprié, et la fétidité cessera aussitôt du côté de la selle. Les humeurs peccantes ne sont donc pas constituées par la selle fétide, qui n'est qu'un résultat, mais bien plutôt par le vice scrofuleux, par exemple, résidant dans la *lymphe* ou *sang blanc*, contenu dans les vaisseaux lymphatiques. C'est là qu'il faut attaquer l'humeur peccante par des remèdes appropriés.

Et pourquoi cette lymphe communique-t-elle aux selles une odeur sanieuse ? (Les microbes n'y font rien, tant que le corps n'est pas malade). Parce qu'un vice maladif régne dans le corps entier ; les forces vitales ont été troublées par de mauvaises conditions hygiéniques (habitations humides, sombres, sales, privations alimentaires ou aliments grossiers, de mauvaise qualité; promiscuité, air vicié, passions dépr mantes, etc.) et par suite l'élaboration des humeurs vital e est faussée, les combustions incomplètes, les échanges défectueux. L'homme de mauvaise humeur fait mal son travail. Or, la chimie démontre que les produits de combustion intermédiaire ou incomplète ou déviée sont fétides. Tel est le foyer d'une locomotive qui s'encrasse, par accumulation de combustible ou mauvais combustible et manque de tirage. Donnez de l'air et une odeur agréable de feu rouge s'exhalera.

Eh bien ! à part l'hygiène préventive, il y a des remèdes, en homœopathie, qui répondent à la *Fétidité* et que j'ai dénommés *Fœtorogènes* (Producteurs de fétidité). Tels le *Baptisia tinctoria* (Indigotier sauvage), la Silice ou Acide Silicique, le Gaïac, le Graphite ou Anthracite (charbon minéral), le Charbon végétal et le Charbon animal, etc., etc. Ces substances jouissent de la merveilleuse propriété d'engendrer la fétidité des sécrétions quand elles sont données à petites doses à l'homme sain, et chez le malade elles enlèvent cette fétidité, venant spontanément de la maladie, en vertu de l'éternelle loi des semblables. Voilà les vrais désinfectants médicaux ! Ce n'est du reste qu'en passant que je parle de ce sujet, qui reviendra plus loin à propos de la Dépuration, et qui n'est qu'une des faces de

la question. La Fétidité n'est en effet qu'un des caractères des Humeurs peccantes, pour employer l'expression populaire. Il y a la consistance aqueuse, gluante, grumeleuse ; il y a les colorations anormales, etc. Mais ce qui domine, ce sont toujours les souffrances des malades. Quand une évacuation se fait librement, il est rare qu'il y ait douleur, De là, la confusion faite entre cette évacuation, qui n'est qu'un pis-aller, et la véritable cure médicale. Mais je me suis écarté de mon sujet, qui est celui-ci. Le principal emploi des Purgatifs, l'emploi contre les Humeurs peccantes, l'emploi à titre de désinfectant repose sur une erreur radicale; la confusion entre la *Purgation* et la *Dépuration*. Ce que les laïques et les médecins allopathes entendent par Dépuratif est une substance médicamenteuse qui opère un effet purifiant sur l'organisme. Or, comment obtiendra-t-on un tel effet, si ce n'est en agissant sur le sang ? Le purgatif n'agit que sur le contenu de l'intestin, et l'ignorant, ne connaissant pas les métamorphoses chimiques subies par le bol alimentaire, prend pour une matière infectieuse ce qui n'est que le produit normal de la digestion, et il s'écrie : « On a bien fait sortir toute cette pourriture ; le remède a bien dégagé le corps de la maladie ». L'esprit inculte ne comprend pas l'abstraction. La maladie n'est pas une matière ; c'est une force troublée ! Il arrive bien quelquefois que cette force vitale, opprimée jusque là par la masse fécale et le travail digestif, réagit à la faveur de cette déplétion, mais qu'il y a loin de ce procédé indirect de guérison par la seule nature à l'action redressante immédiate du médicament ! La confusion faite pour le bol fécal est faite pour le contenu de l'estomac, dont l'acidité toute naturelle est prise pour une corruption maladive. L'enfant qui vomit le lait tel qu'il l'a pris est déclaré très-sain, tandis que pour le médecin, la gravité extrême de son état est décelée par cette absence de suc gastrique. De même, le malade qui vomit du sang rutilant est considéré sans effroi par son entourage, qui admire la belle coloration de ce fluide, signature éclatante de pureté intérieure. Et le sang noir et caillé qui rassure le médecin sur le danger d'une continuation de l'hémorragie, apparaît aux yeux du vulgaire comme le signe d'une décomposition intérieure. Le médecin, témoin de toutes ces méprises, ne cherche que mollement à les combattre et en profite habilement à l'occasion. Je préfère en effet admettre un jeu de ruse, une

sorte de mensonge officieux chez mes confrères, même les plus sérieux, que de les croire dépourvus à ce point d'intelligence qu'ils aillent consciemment à l'encontre des connaissances acquises à la Faculté, soit par oubli, soit par incapacité d'application. Ah! l'incapacité d'application est évidente, c'est la plaie dont ils saignent, qu'ils se l'avouent ou non ; mais toute leur intelligence ne saurait les tirer de cette impasse, et une nécessité politique de premier ordre les contraint d'étouffer cette contradiction et cette impuissance et de tourner la difficulté aussi légèrement que possible. D'autre part, c'est inimaginable les ruses de certains malades pour dérouter le médecin et détourner ses yeux du point capital de l'observation ! N'allez pas demander aux clients s'ils ont eu des dartres, des furoncles. A moins que la manifestation du vice du sang ait été très-accentuée, que d'énormes croûtes aient défiguré le sujet, que des écoulements abondants lui aient donné un air repoussant, on commencera par nier, puis on avouera parfois quelques légers bobos, en tout cas des symptômes *si anciens* qu'ils ne sauraient exercer la moindre influence sur la maladie actuelle. Je reconnais que la mémoire est souvent en défaut mais l'amour-propre aussi s'en mêle, l'amour-propre qui considère comme une honte des infections morbides héréditaires où l'on n'est pour rien.

L'on parodierait volontiers le poëte en ces termes :

« Le Ciel n'est pas plus pur que le fond de mon corps. »

Pour le médecin spiritualiste et chrétien, *il n'y a pas d'homme sain* sur la terre, dans le sens absolu du mot. Le péché commis par Adam en Eden a entraîné cette conséquence qu'un germe de mort a pénétré dans l'organisme, dès que l'homme a touché au fruit défendu. Le corps maintenu immortel jusque là par sa parfaite pureté est devenu altérable et destructible par l'introduction d'un poison spécial. La santé immuable a fait place à la réceptivité maladive (imminence ou prédisposition morbide des médecins). Les impuretés et l'épuisement de la débauche ont achevé l'œuvre d'altération, et fait apparaître ces nouvelles maladies, dites infectieuses ou contagieuses, dont les germes étaient en nous et ne demandaient que des circonstances favorables pour éclore et se développer. Les médecins allopathes eux-mêmes, dont la main est toujours forcée par leur entourage, faute de gouvernail, sont entraînés par les

empiriques guérisseurs dans la voie de la Dépuration, ou plutôt ils ont créé une classe de *remèdes* dits *altérants*, qui, dans leur pensée, doivent altérer la maladie, en opérant la fonte des produits morbides, la refonte des tissus et organes malades. Et si les clients sont si chatouilleux à l'endroit des Tares héréditaires, par une de ces contradictions dont l'histoire de la médecine fourmille, ils sont les premiers bien souvent à solliciter de leurs médecins le nettoyage de ces Humeurs peccantes, de ces Pourritures qui personnifient pour eux la maladie, ayant pris, sous l'impulsion de nos Microbiens, une forme si commode et flatteuse pour l'imagination populaire. En effet, la doctrine de *la cause externe exclusive,* remise en honneur par Pasteur, avec quel retentissement, on le sait, est venue faire table rase des scrupules et des humiliations de nos pères en innocentant nos propres corps et rejetant toute la faute sur les milieux. De là, un grand soulagement pour la conscience susceptible du client, qui peut réclamer à haute voix l'extermination du microbe malhonnête par des moyens affranchis de tout secret.

Il faut ici bien préciser la question. C'est du côté des médecins allopathes que nous allons retrouver la confusion. Que sont ces remèdes dépuratifs employés par les représentants de la Science officielle? Ce sont des *remèdes des Maladies vénériennes !* Le Mercure et l'Iodure de potassium occupent, en effet, le premier rang, sinon une place exclusive, dans le traitement dépuratif. Et pourtant, mes confrères sont unanimes à établir une différence essentielle entre les *maladies dartreuses*, *rhumatismales, scrofuleuses* et les vénériennes proprement dites. En tant que maladies, la distinction est faite avec soin ; c'est une histoire naturelle des plus riches, basée sur la distinction de nombreux phénomènes apparents. On n'a eu qu'à observer, non expérimenter ; de là, l'unanimité des opinions. Mais, en matière de traitement, il n'en va pas de même : ici, l'observation convenable sur l'homme sain fait défaut, et la fantaisie la remplace. Ou bien l'on expérimente sur l'animal, qui ne peut nous traduire ses sensations morbides ; ou l'on expérimente sur l'homme sain, mais à doses massives, et l'on n'obtient que des effets perturbateurs, grossiers, qui n'ont rien de commun avec les symptômes délicats de l'expérimentation homœopathique. Je développerai plus loin ces points de la question. Qu'il nous suffise ici de considérer que le

Mercure et l'Iodure de potassium, déjà bien insuffisants pour le traitement des maladies vénériennes, le sont absolument pour l'infinie variété de maladies dues à d'autres vices du sang. On ne craint pas de commettre, en fait de traitement, un absolu barbarisme, en appliquant aux maladies non vénériennes des remèdes vénériens. Je parle ici le langage laïque. Je sais bien que mes confrères ergoteront en disant que le Mercure agit dans des maladies non vénériennes, et que, dans les maladies vénériennes, on voit agir des remèdes non réputés spécifiques de ces maladies. Mais ces faits ne leur appartiennent pas. En allopathie, on a coutume d'opposer étiquette à étiquette : on vous dira « Toxines, Antitoxines; Phlogistique, Antiphlogistiques; Spasme, Antispasmodiques, etc. » Grâce au suffixe *anti*, qui veut dire *contre*, on a vite trouvé (en imagination) le remède du mal.

Ah ça! et quel est donc le contraire de la fièvre typhoïde, du choléra, de la simple indigestion? Le contraire d'une maladie est impossible à trouver. De là, l'impossibilité de démontrer la *loi des contraires*, proclamée par Galien. Le contraire n'est possible à établir que pour des symptômes isolés : le froid contre le chaud, le sec contre l'humide, l'engourdissement nerveux contre la surexcitation. De là, la *médecine des symptômes*, par laquelle l'allopathie s'efforce d'entamer les maladies. S'il y a de la fièvre, on refroidit par des moyens externes (eau froide, glace) ou l'on donne à l'intérieur des poisons, tels que l'*Antipyrine*, qui glace le sang par *réfrigération toxique* et entraîne souvent des *Algidités mortelles* (Fièvres de 40° abaissées brusquement à 36°). Ce refroidissement forcé et violent est accompagné d'une altération telle des globules du sang qu'ils sont détruits en grande partie. Si les nerfs sont surexcités, on donne des *Calmants* (Morphine, Chloral), qui engourdissent à ce point l'activité nerveuse qu'ils écrasent et éteignent la vitalité. Les malades s'endorment pour ne plus se réveiller! Ou bien, s'ils sortent de cet état, ils n'ont éprouvé qu'une palliation, la douleur et l'excitation reparaissent plus intenses, ou les fonctions nerveuses sont perverties (folie de la morphine), ou la maladie a pris une autre direction, n'ayant pas été atteinte dans son principe. Ces grandes *Infections du sang* qui engendrent les maladies chroniques demandent des remèdes généraux, atteignant le principe, et une fois ce principe atteint, tous les symptômes s'éva-

nouissent, ce qui n'a pas lieu dans le pénible morcellement de la médecine symptômatique.

Les maladies vénériennes sont un exemple admirable et providentiel donné à la vieille routinière pour faire luire à ses yeux un rayon dissipateur de ses épaisses ténèbres. Mais ce rayon, mis en relief par Hahnemann, ils n'ont pas voulu le voir. Tous les jours pourtant, ils parlent de *maladies spécifiques*, d'infection spéciale du sang, de caractères spéciaux des symptômes et même de notion spéciale, cachée souvent sous des symptômes non spéciaux, et dont la spécialité, ou mieux le spécificisme est révélé par l'action spécifique des remèdes. Et ils ne se sont pas demandé ce qu'était ce spécificisme ! Tous les jours, la pomme tombe aux pieds du vulgaire, et il trouve ce phénomène très naturel, et il n'éprouve pas le besoin d'en chercher la raison d'être ! La vérité lui brûle les doigts et il ne bouge pas pour s'enquérir de l'origine du feu ! O puissance incurable du scepticisme, léthargie invincible produite par les honneurs, engraissement de l'âme humaine par la flatterie et l'argent ! Il était d'une autre trempe assurément, le professeur autrichien Zlatarowich qui, traitant du Mercure dans l'Amphithéâtre de la Faculté de médecine de Vienne, descendit brusquement de sa chaire et s'enfuit, comme pris de folie subite ! Il venait d'être frappé par le rayon de Hahnemann ! Nouveau Saul sur le chemin de Damas, il ne put regimber contre les aiguillons. Que s'était-il donc passé ? Quelle lumière éblouissante avait traversé, en plein midi, les nerfs visuels de son entendement ? Il s'était aperçu tout-à-coup de ce simple fait : c'est qu'en faisant l'histoire du Mercure, il faisait l'histoire de la Syphilis. En décrivant les symptômes produits par le Mercure chez l'homme sain, il décrivait les symptômes produits par le Virus syphilitique chez le malade. Adieu les théories hypothétiques sur l'action antilymphathique, paralysante des mouvements des globules blancs et autres faits perturbateurs des doses massives, vagues généralités révélées par le laboratoire et d'une application nulle au lit du malade ! La loi des semblables brillait ici de tout son éclat, nouvelle Vénus illuminant le télescope, confirmation de ce que le Professeur avait entendu ou lu d'Hahnemann. Voilà le principe spécifique expliqué à celui qui était digne de le recevoir et capable de le mettre en œuvre.

Voilà donc la grande confusion faite par les médecins allopathes entre le traitement spécial des maladies véné-

riennes et le traitement, spécial aussi, des mille nuances de maladies dartreuses, rhumatismales, scrofuleuses, etc. La spécificité ou rapport entre l'action générale du remède et l'état général du sang malade, n'est comprise que dans un sens restreint, et la dépuration est par suite restreinte dans les mêmes proportions. Au lieu d'être un terme général et universel s'appliquant à la purification de toutes les souillures constitutionnelles, le mot dépuration devient synonyme de *désinfection vénérienne*. On est bien allé jusqu'à prétendre que toutes les maladies chroniques dérivaient de cette source par des métamorphoses multiples, mais ce n'est qu'une hypothèse qui n'est pas confirmée par l'expérience, car on n'a pas reconnu l'universalité d'action de l'iodure de potassium, dans les diverses maladies générales.

Nous reviendrons plus loin sur cette question des dépuratifs, qui fait le fond de la doctrine d'Hahnemann sur les maladies chroniques. Revenant aux purgatifs, nous n'épuiserons pas la mine de préjugés qui les maintiennent en crédit auprès des laïques et des medecins. Le public est humoriste ; il ne comprend que *les Eaux* accumulées sur certains points du corps et soutirées par les Vésicatoires ou les Purgatifs, le *Lait déplacé*, les *Pourritures liquides* (Bile et glaires), le *Sang gâté*, etc. Il ne comprend rien à l'idée de FORCE, surtout en matière de maladie ou de remède. N'en parlez même pas à un physicien, maniant tous les jours la force calorifique, lumineuse ou acoustique. Il faut donc, d'après lui, agir sur ces *produits sécrétoires* sans s'occuper des *Glandes sécrétantes* ni des Forces agissant dans ces glandules. Aujourd'hui qu'on parle tant du Microbe, le petit être vivant, on ne dit rien du *Macrobe* (le Grand) !!! On donne donc ou l'on prend le purgatif pour chasser cette masse plus ou moins liquide dont on fait le bouc émissaire des péchés morbides. On s'imagine que la drogue, réduisant son action à un rôle mécanique, fait office de simple piston. Mais il n'en est rien, et le Macrobe, l'homme vivant, ne tarde pas à se plaindre par mille souffrances. La vérité est que *le Purgatif irrite l'intestin* et provoque un centre de fluxion, ajouté à celui de la maladie, et détermine une sécrétion surabondante de mucosités par toute la vaste surface de la muqueuse, ajoutées aux produits du foie et du pancréas (bile et suc pancréatique), et que ces liquides ne sortent pas avec les carac-

tères d'humeurs saines, mais d'humeurs altérées par la *maladie artificielle purgative.* Et c'est ici que réside la grande mystification du peuple. Le mélange en proportions variées des sécrétions des organes détermine la couleur des matières rendues, comme la nature plus ou moins irritante de la drogue purgative détermine leur consistance et leur quantité. La qualité du purgatif fait aussi varier la couleur : ainsi, le calomel colore les matières en vert, la rhubarbe en jaune, la podophylle produit des selles panachées, etc. Et les amateurs de la purge s'imaginent que tout cela était amassé, *emmagasiné d'avance* dans leur ventre ! — « Ah ! Monsieur, vous disent-ils avec une adorable satisfaction, combien donc en avais-je dans les boyaux de cette bile ! J'ai fait plus de vingt *bonnes selles*, de toutes les couleurs. — Si je n'avais pas *pris médecine*, j'aurais certainement fait une maladie ! »—

Voilà donc l'effet toxique, perturbateur des doses massives du médicament, qui est pris pour une maladie naturelle, et la pauvre victime bénit le poison qui l'a violemment détroussée. Elle ignore que sa maladie a été compliquée et que ce n'est que par un rare hasard qu'elle s'en dégage à la faveur de la secousse de cet *orage* organique. Ecoutons l'avis des Maîtres allopathistes sur les méfaits de leur propre système. Le grand Professeur Trousseau, dans son Traité de Thérapeutique, bat d'abord en brèche la Théorie des saburres, en montrant que les humeurs de l'estomac sont dissoutes et entraînées par les aliments et les boissons, et qu'il en est de même des enduits de la langue. « Il est donc absurde de parler d'enduits persistants ; un bon repas en serait le meilleur remède. » (Trousseau) « Cette action mécanique est du reste exercée par le *gratte-langue*, mais elle n'est que passagère. Il faut une médication appropriée pour empêcher la reproduction de la sécrétion muqueuse»... Plus loin, Trousseau montre que le Purgatif irrite l'intestin, action plus importante que le changement des selles, *quoique le public attache beaucoup plus d'importance à celles-ci* (textuel). Et pourquoi cette importance attribuée aux selles ? Parce qu'on se méprend sur le sens du mot Humeur. Tout être vivant, tout homme a des humeurs ; sans liquides, pas de vie possible. Mais ces liquides, à l'été de santé, n'offrent ni fétidité, ni altérations. En état de maladie, il y a des altérations des liquides organiques, non pas primitivement dans le contenu de l'intestin, mais des liquides de l'intérieur

du corps, des vaisseaux et des tissus. Car la cavité de l'intestin est déjà l'extérieur, en tant que vase destiné à rejeter, (l'intérieur, seulement en tant que vase destiné à absorber). Or, ces liquides altérés à l'intérieur des lymphatiques ou dans les mailles du tissu cellulaire et graisseux, que sont-ils? Les produits, les effets de l'altération des forces. On prend donc l'effet pour la cause, et l'effet lointain, puisqu'il faudrait remonter de la selle à la lymphe et de la lymphe aux forces lymphatiques ou lymphogènes! De même que le remède intestinal (rhubarbe, séné, aloès) agit sur l'intestin lui-même et ses forces vives, et non sur son contenu, à la manière d'un agent chimique, dans un baquet, sur le contenu du baquet; de même le remède lymphatique agit sur le vaisseau lymphatique lui-même et ses forces vives, et secondairement sur le liquide lymphatique, qui est, il est vrai, encore un tissu vivant, coulant, comme le sang, et pouvant recevoir dans ses globules une impression dynamique. La maladie n'est donc pas l'effet de la mauvaise selle, mais la mauvaise selle n'est que l'effet lointain de la maladie, quand elle n'est pas l'effet de l'empoisonnement purgatif. Dans le cas de maladie naturelle, la nature se charge le plus souvent d'évacuer ses produits, et quand on les évacue artificiellement, on ne fait pas grand chose, tant qu'on n'est pas remonté à la source.

Il se présente ici une question préjudicielle, sur laquelle s'appuyent nos chirurgiens pour corroborer et rajeunir les vieilles hypothèses, à la faveur de la mode régnante.

Cette question préjudicielle est celle que les médecins modernes ont appelée les *auto-intoxications*. Qu'entendent-ils par là? Si un malade, par une cause quelconque, conserve dans son tube digestif une selle altérée, cette selle, quoique simple produit de la maladie, devient à son tour cause de la complication morbide. Le malade *s'empoisonne lui-même* (autos) par le poison qu'il a fabriqué. De là, une indication claire et urgente de le débarrasser de cette masse nuisible de matière infectante. Ici, nous ne pouvons que tomber d'accord avec nos confrères, en plaidant toutefois la cause des moyens les plus doux pour arriver au but. Et remarquez que j'admets pour un moment l'impossibilité de trouver un remède intérieur en globules qui provoque naturellement, sans purgation, l'expulsion de la selle altérée et la *cessation de l'altération*. Votre purgatif, en effet, ne pourra jamais vous procurer ce dernier résultat. Mais, à titre transitoire, nous l'admettrons, comme nous admettons les opérations, parfois longues et

laborieuses, destinées à nettoyer les cavités anfractueuses, les fusées, les clapiers des abcès corrompus et dont la situation défavorable ne permet pas l'évacuation naturelle sous l'impulsion des remèdes. Il faut rattacher à cette question *l'ingestion des aliments altérés* (viandes et lait), dont l'évacuation mécanique s'impose. Mais la grande erreur consiste à faire rentrer dans la même catégorie, comme l'a fait le dernier congrès allemand de Wiesbaden (XVI[e] Congrès de médecine Interne), les cas d'*empoisonnement par l'urine* (urémie), *par le diabète, par la goutte*, etc. Donnez donc des remèdes des reins, du corps thyroïde, des capsules surrénales, du diabète, de la goutte, et vous n'aurez pas de liquides infectieux dans le corps, et vous n'aurez pas d'empoisonnements. Tandis que vos purgatifs, en vidant l'intestin, ne nettoyeront pas le sang et les autres organes.

Cette évacuation donnera une légère détente mécanique, mais ne purifiera rien. Ecoutez du reste l'avis des critiques allopathes français sur ces conceptions allemandes. « Bien des auto-intoxications sont dues aux aliments et non aux maladies ; les toxines ne sont pas nécessaires. L'empoisonnement des bébés par le lait de vache varie du reste, pour la même vache, d'un bébé à l'autre, suivant le tempérament, et suivant l'alimentation de la vache. »

« Il est très douteux, continue notre auteur allopathe, que les procédés habituels de décomposition des albuminoïdes dans l'intestin puissent aboutir à des symptômes d'empoisonnement. *Les produits des microbes intestinaux sont peu toxiques ;* d'autre part, l'organisme semble s'y être habitué, immunisé vis-à-vis d'eux. On exagère en France le rôle de l'Infection personnelle, on s'appuye sur ce que la bouche saine renferme des microbes ; mais on a reconnu que les microbes trouvés dans le sang malade n'étaient pas les mêmes. (Pour nous, nous disons que les microbes, simples parasites, se nourrissant du sang malade, acquièrent des qualités et formes nouvelles). Enfin, si l'on admet des auto-infections dans les maladies, il faudra trouver pour chacune un poison particulier. Quant au traitement, on a reconnu *qu'on ne pouvait tuer les bactéries dans le canal intestinal.* De tous les produits préconisés, il n'en est pas un seul qui ait fait ses preuves cliniques. Le calomel est plus purgatif qu'antiseptique. On n'a d'autres moyens que le lavage de l'estomac, la purgation et le régime ». (*Revue des Hôpitaux* septembre 1898.)

Que disent nos auteurs allopathes sur les méfaits de la purgation ? Ecoutons Mérat et Delens : « Si l'action est trop vive, il y a douleurs, anxiété, tranchées, fièvre, chaleur extrême, tension du ventre, selles diarrhéiques répétées, faux besoins, évacuations sanguinolentes, en un mot *inflammation de la muqueuse.* A la suite des drastiques, on observe la péritonite, les convulsions, les crampes, le priapisme, des flux de sang, etc., et jusqu'à la paralysie de l'intestin. Les organes digestifs s'affaiblissent à la longue et sont maintenus presque constamment dans un état d'inflammation chronique ; ils sont disposés en outre trés fréquemment à absorber et, par cette raison même, à contracter toutes les maladies par cause miasmatique ».

Jusqu'à quand l'homme cherchera-t-il à corriger la nature par des procédés grossiers et fantaisistes ? Le bébé, dès la naissance, est soumis à ce barbare traitement, alors que la nature a doué le premier lait de la mère (le *colostrum*) de la propriété de faire évacuer doucement la première selle (*meconium*). Elle semble dire par là à l'homme : « Ne touchez pas à des organes si délicats ! » Du reste, les partisans de la purgation ne sauraient s'appuyer sur cet exemple pour justifier leurs pratiques, car le cas du nouveau-né est tout-à-fait hors cadre. La selle visqueuse constituant le méconium n'est pas le produit de l'alimentation, les organes digestifs n'ayant pas encore fonctionné. C'est un magma poisseux de bile et de glaires arrivé à la fin de l'intestin sans avoir servi à ses usages futurs. Il est dans la région évacuante, le lait le délaye, il sort par un effet purement mécanique, sans qu'on ait besoin d'attribuer au lait (baptisé colostrum) des propriétés bio-chimiques spéciales.

Cessons de donner à nos enfants ces drogues barbares, barbares par leurs doses violentes, barbares par leur mode d'action contre nature, en les masquant au moyen de sirops, chocolat, biscuits, café, dragées, pastilles et bonbons, autant de serpents cachés sous les fleurs, trompant ainsi leur instinct si vif, pour désorganiser dès le berceau leurs forces vitales et leurs organes ! La nature, qui n'est point encore pervertie chez l'enfant par le tabac, l'absinthe, l'alcool et le café, la nature se révolte vivement contre ces spoliations toxiques, ne pouvantsupporter les moindres doses massives de ces perturbateurs et réclamant le maintien des moyens naturels, la douce oscillation des influences

hygiéniques, (tisanes, cataplasmes, lavements simples, etc.)
Il y aurait encore beaucoup à dire sur les indications multiples assignées par les allopathes à la Purgation, depuis son emploi mécanique comme évacuant direct de substances nuisibles (poisons, aliments gâtés, ou surabondants et indigérés, produits morbides accumulés) ou évacuant indirect d'abcès, de sérosités d'hydropisie, etc. ; enfin, comme moyen indirect pour détourner le mal d'une autre partie du corps (apoplexie, fièvres, etc.)

De toutes ces indications, nous ne tolérons que la première, à titre de moyen externe et physique, en quelque sorte *chirurgical*, de combattre et conjurer l'*accident*. Mais, dans le cas de maladie locale, on s'expose à l'aggravation, sans action médicinale vraie ; et dans le cas de maladie éloignée, siégeant sur une autre partie du corps, on n'opère qu'une simple palliation. Retournons aux remèdes directs et véritables.

## TONIQUES

Quelles sont les suites les plus inoffensives des purgatifs? L'affaiblissement, la débilitation locale et générale, des voies digestives d'abord, de tout l'organisme ensuite. Que font les allopathes pour conjurer les méfaits de leurs spoliations ? Ils administrent ce que le public appelle des *Fortifiants* et les médecins des Toniques.

Cette médication mixte, basée à la fois sur les aliments et les remèdes, repose encore sur un tissu d'erreurs. La première consiste à vouloir traiter le malade comme une personne bien portante. L'homme en santé, mais abattu par la misère, les privations forcées ou volontaires (jeûnes religieux, jeûnes de circonstance) n'a, pour relever ses forces, qu'à recourir aux aliments, et de préférence aux plus nourrissants, et encore faut-il des gradations. On a vu des affamés se tuer en mangeant (Famines d'Algérie, des Indes). Mais le malade, celui surtout dont les organes digestifs ne tolèrent aucune espèce de nourriture, la rejetant par haut et bas ou endurant mille souffrances à son contact, le malade, dis-je, n'a rien à attendre d'un traitement diététique. Et j'ai l'habitude de dire aux clients qui m'assaillent de demandes au sujet du régime et des fortifiants : « *Qu'est-ce qui affaiblit ? N'est-ce pas la maladie ? Guérissez-vous et*

*vous serez fortifiés,* et cela avant d'avoir pris la moindre nourriture. » Que faut-il en effet au malade ? Des remèdes. En d'autres termes, on ne saurait assez combattre le préjugé brutal, ayant surtout cours dans les campagnes, et qui veut que tout malade soit gorgé de nourriture pour soutenir ses forces défaillantes et lui permettre de lutter contre la maladie. On appelle cela, en chirurgie, «*Faire les frais de la suppuration* ». Si l'entreprise est mauvaise, il n'y a pas à en faire les frais. Un confrère, épousant ce préjugé, disait avec non moins de brutalité à ses malades atteints de fluxion de poitrine : « Mangez de la soupe » ! D'autres les bourrent d'alcool. Voilà, dans toute leur grossièreté, l'idée et la pratique, maniées par nos médecins des villes d'une façon plus séduisante. Ici, les Peptones, les Maltines, les Extraits de viande, le Carica papaya, la viande de cheval, la Revalescière, les Bouillons de grenouilles et de tortues, les Farines Anglaises se disputent à l'envi la table du malade. Ne disons pas de mal des substances alimentaires d'une digestion facile et de celles qui représentent une digestion toute faite. Mais le grand tort est de vouloir mettre la charrue avant les bœufs, de vouloir relever par les moyens physiologiques l'estomac abattu par la maladie.

Les nouvelles doctrines sur les maladies infectieuses sont pourtant là, pour faire comprendre qu'il y a dans la maladie un principe spécial, s'opposant au fonctionnement normal de l'organe. Dans un empoisonnement par les champignons, par les moules, par les poissons, par la charcuterie altérée, on n'a pas de peine à se figurer que le malade ne saurait se mettre à table pour se fortifier. On réclame à grand cris l'évacuation du poison et l'administration d'un antidote. Il en est pourtant de même dans les infections dartreuses, goutteuses, scrofuleuses, syphilitiques, etc. Donnez un contre-poison ; le malade mangera après. Ces principes sont si simples, qu'ils apparaissent comme des vérités à la Palisse. La vérité sortit un jour toute nue du fond d'un puits. Il faut que la médecine soit tombée dans un abîme fort profond de falsification pour que l'on ait besoin, au nom de l'homœopathie, c'est-à-dire d'une étiquette fort décriée, de les remettre en lumière, au risque d'être traité, dans son humble isolement, de frondeur, de maniaque et de fanatique! Eh bien non ! pas n'est besoin de grands mots techniques et de savantes et rébarbatives variations pour attaquer et renverser la forteresse allopathique. Le gros bon sens,

s'exprimant en langue vulgaire, suffit parfaitement à la tâche.

Pourquoi ces raffinements du régime, cet appel à tous les digestifs des règnes animal et végétal, pour dispenser l'estomac d'accomplir ses fonctions ? D'abord, parce que vous les avez détruites avec vos moyens incendiaires ; ensuite, parce que vous ne connaissez pas un seul vrai remède des maladies digestives. Mais expliquons au fur et à mesure mes diverses assertions. J'ai dit qu'on cherche à dispenser l'estomac d'accomplir ses fonctions. En donnant de la Pepsine, on employe le suc tiré de l'estomac du mouton ou du porc (elle met l'estomac au repos) ; la Diastase est tirée de l'orge germée, c'est une vraie salive végétale (elle met la bouche au repos) ; la Pancréatine, tirée du Pancréas, opère dans l'intestin la digestion des matières grasses (elle met le Pancréas au repos) ; la Peptone est de la viande digérée par la pepsine ; le Carica papaya est un végétal du Nouveau-Monde, opérant des digestions artificielles dans les vases inertes et par suite aussi dans l'estomac ; en un mot, tous ces prétendus remèdes ne sont que des agents propres à dispenser l'estomac et le tube digestif de leur travail naturel. L'organe est mis au repos, et, si le mal est léger, il s'en va par les efforts de la seule nature. Il n'y a rien de médicinal ni de médical dans ces guérisons. Quand la maladie est sérieuse, elle se moque des efforts du Physiologisme aux abois et de ses *Médicaments-aliments*.

Nous parlerons tout-à-l'heure de cette monstruosité. Le principal mérite de cette médication est de paraître agir beaucoup, tandis qu'on donne carte blanche à la nature. Mais l'hygiène ne saurait remplacer la médecine et effacer les droits imprescriptibles du médicament. Une étrange confusion s'est en effet introduite dans la pratique des Galénistes. La *polypharmacie*, cette imitatrice aveugle et intempestive des mixtures culinaires, poursuivant tous les jours et de plus en plus ses conceptions arlequines, s'efforce aujourd'hui de réunir dans une même préparation officinale tous les ingrédients conseillés par la mode régnante. S'inclinant à son tour devant les préjugés populaires, elle cherche à servir les malades dans la double voie du traitement diététique et médicinal. De là, ces préparations hybrides et bizarres, ayant nom Pepto-fer, ou Vins de viande et quinquina, phosphates et cacao, Kola, coca et essence de thé, café, chocolat (théobromine), etc. Elle n'oublie qu'une

chose, les principes fondamentaux, émanant des lois naturelles, la distinction essentielle entre l'Aliment et le Médicament. Cette différence, mise en relief par Hahnemann, est la suivante. L'*aliment* est une substance qui est *assimilée* par l'organisme, c'est-à-dire qui s'incorpore à notre propre corps. Les tissus vivants transforment cette matière organique en matière organisée, chacun attirant à lui tel ou tel élément, suivant son affinité respective. Le *médicament*, au contraire, vrai poison dans la plupart des cas, est un *corps étranger* inassimilable, alors même qu'il séjourne dans les tissus sans subir *d'élimination*, mais qui est le plus souvent éliminé par diverses voies (sueur, urine, selles) lorsqu'il est introduit à doses pondérables. Le médicament traverse notre corps plus ou moins rapidement, comme une force étrangère (électricité, lumière), se bornant à ébranler l'organisme, et à imprimer aux forces vitales une autre direction ; après ce choc, il disparaît, sa mission étant terminée. Il y a, on le voit, incompatibilité entre deux agents d'essence et d'usage si différents. L'aliment est nécessairement massif, il demande une digestion préalable à son incorporation, il ne laisse éliminer que quelques résidus, il préside enfin à la vie hygide (la santé) qu'il tend à maintenir et à accroître. Le médicament, en tant que force étrangère, doit se présenter sous une *forme* plus ou moins *subtile*, où la massivité de la matière, du substratum, n'opprime pas la force vive dans ses oscillations nécessaires. Le médicament doit être pris *le plus loin possible du repas*, afin de trouver champ libre pour son activité si distincte. Son champ d'action spécial, celui où il règne en maître exclusif, c'est la maladie (la vie morbide), soit qu'il engendre la maladie artificielle chez l'homme sain, soit qu'il guérisse la maladie naturelle chez l'homme malade. En un mot, le médicament est un perturbateur, qui obéit fidèlement à l'adage :

Si tu veux la paix, prépare la guerre
Si vis pacem, para bellum

Et cette perturbation, il l'exerce sans digestion préalable, d'une façon instantanée, ayant subi avant son introduction dans l'organisme les opérations mécaniques et chimiques nécessaires.

Il faut donc opposer avant tout à la maladie son antagoniste naturel, le médicament. (Les médecins actuels ont besoin qu'on le leur dise, à eux qui abdiquent sur toute la

ligne). Mieux le médicament sera adapté à la maladie et plus vite on relèvera les forces du malade, et cela par des actions souvent très-distinctes de l'action tonique. Un enfant atteint de grippe avait un panaris. Tant que le panaris se développa, il y eut une fièvre violente ; dès que le panaris eût été ouvert à la lancette, la fièvre tomba. Qu'aurait fait dans ce cas un médecin allopathe ? Voyant la fièvre, il aurait cherché à refroidir le malade, soit par l'eau froide, soit par l'antipyrine. En allant à la racine du mal, en se préoccupant de la cause spéciale du symptôme, on a ouvert le panaris, et par là on a fait tomber la fièvre. Il en est de même de l'affaiblissement dans les maladies ; l'affaiblissement n'est qu'un symptôme secondaire, un résultat éloigné. Comme dit l'adage, « *La fièvre nourrit* ». On a sans doute voulu dire par là que la fièvre développe de la chaleur comme l'aliment, et que l'aliment donné au fébricitant, loin de le fortifier, l'affaiblit, car il provoque l'augmentation de la fièvre, de la combustion et de l'usure.

Il y a du reste, à part l'affaiblissement dû aux purgatifs, beaucoup de causes de faiblesse chez les malades. Ainsi, dans la *grippe*, dans la *neurasthénie*, dans l'hystérie, dans l'hypochondrie, il y a des sensations de faiblesse qui ne répondent pas à une faiblesse réelle. Ces sensations peuvent se concentrer sur l'estomac, comme dans les cas de *pertes blanches*, sans que l'alimentation ait la moindre influence sur ce phénomène. Il s'agit ici d'un état de dépression du système nerveux, généralisé ou concentré sur les ganglions de la région de l'estomac. Ici, tous les prétendus fortifiants échouent à double titre, et parce qu'il n'y a pas de fortifiants, et parce qu'il n'y a aucun besoin de fortifier. Il faut seulement rétablir l'équilibre nerveux, conformément à la nuance de son dérangement. Il faut agir sur le système du grand sympathique et non sur les voies digestives. Dans la *chloro- anémie*, dans toutes les *maladies d'émotion*, il faut traiter l'état mental et moral (il y a des remèdes pour cela, comme nous le verrons en parlant de l'homœopathie). Ici encore, *la faiblesse n'émane pas d'une cause digestive et ne saurait être vaincue par le régime alimentaire.* Ajoutons enfin l'immense classe des maladies chroniques, relevant d'un vice du sang, ou dartreux, ou rhumatismal, ou goutteux, ou scrofuleux et pouvant donner lieu à des phénomènes de faiblesse qui ne sauraient être vaincus par les fortifiants, mais tantôt par les remèdes de l'irritation, tantôt par ceux

du lymphatisme, tantôt par ceux du refroidissement (rhumatisme paralytique), etc. Enfin, dans les cas où la faiblesse nutritive est réelle, où le corps a fait des pertes d'humeur (hémorrhagies, diarrhée, etc.), les remèdes quelquefois appropriés et employés sur une vaste échelle et d'une manière empirique par l'allopathie, le *Quinquina,* le *Fer,* l'*Arsenic* ne sont pas des Fortifiants, mais bien des *Débilitants*. En effet, si l'on donne ces substances à l'homme sain, on engendre, après une certaine excitation passagère, des phénomènes d'anémie et de débilité. Telle est du reste la loi des semblables, adoptée par la nature pour indiquer le chemin de la guérison. Ces remèdes, adaptés à des cas de débilitation naturelle, semblables à la débilitation artificielle qu'ils développent chez l'homme sain, opèreront de merveilleuses guérisons. *Il n'y a,* en dernière analyse, *ni Fortifiants ni Débilitants en médecine.*

L'idée et la chose doivent être bannies de notre vocabulaire comme de notre formulaire. Il n'y a que des remèdes spéciaux. Chacun des 3 remèdes cités plus haut engendre un état de débilité avec une nuance spéciale, c'est-à-dire avec des troubles concomitants spéciaux, et ce sont ces troubles concomitants qui caractérisent leur action, sans qu'on puisse l'exprimer par aucune étiquette. Ainsi donc le malade ne doit pas réclamer des fortifiants, mais bien ses remèdes spéciaux; le convalescent seul a droit aux toniques, et ces *toniques sont* LES ALIMENTS.

Ces prémisses une fois posées pour renverser les erreurs médicales relatives aux Toniques, il y aurait long à dire sur les erreurs pharmaceutiques auxquelles a donné lieu le roi des fortifiants, le Quinquina. Cette écorce péruvienne, que le roi de France défendait de vendre sous peine d'être brûlé en place de Grève comme sorcier, et qu'aujourd'hui tout épicier du coin et tout cabaretier détient et fabrique, au risque de vendre au client tout autre chose que le médicament exotique, cette écorce, macérée dans l'alcool et mêlée au vin, sort de chaque officine sous la forme d'une préparation merveilleuse, qu'aucun confrère en pharmacie ne pourrait fournir, grâce au mélange de mille vins exquis qui ont surgi avec l'épidémie phylloxérique. Et tandis que les médecins croyent de moins en moins aux vins de quinquina, parce que pour eux le vin détruit les vertus du quinquina, les pharmaciens en préparent tous les jours davantage.

## COCA

Ce serait ici le lieu de parler aussi de toute une catégorie de remèdes classés dans la catégorie des Toniques, tels que la *Kola* d'Afrique, la *Coca* d'Amérique, le *Maté* ou Thé du Paraguay. Ces substances, dont l'une seulement a été expérimentée comme médicament par l'Ecole homœopathiste, ne sont employées par l'Ecole officielle que d'une façon empirique (ce qui est, il est vrai, le cas pour tous ses remèdes). Mais il y a plus. C'est ici le cas par excellence d'appliquer ces 2 phrases que j'ai formulées plus haut. « Dans l'Ecole officielle, l'idée médicale est absente» et celle-ci, « *L'idée du médicament est faussée et abolie* ». La Coca est une plante dont les feuilles sont chiquées par les naturels du Nouveau-Monde pour se donner du jarret, c'est-à-dire augmenter les forces des muscles de leurs mollets et de leur système musculaire en général. En se bornant à envisager cette action du végétal, on se trouve en présence d'une substance qui n'a pas les attributs du médicament, selon la définition que j'en ai donnée plus haut. Elle agit chez l'homme bien portant, pour exciter le déployement de ses forces, tout comme le vin. Ingérée sous forme de vin, c'est un condiment alimentaire..... Je me suis arrêté ici, saisi d'un sentiment de respect humain, pour relire l'importante brochure d'un pharmacien sur ce végétal, résumant les travaux de l'Ecole allopathiste. Le premier sentiment suscité en moi par cette lecture a été une véritable humiliation, une sorte d'effroi au souvenir du préambule que je venais d'écrire, et je me suis dit : « Il faut se mettre au courant des progrès de l'Ecole avant de la critiquer ». On est ébloui au premier abord par l'armée de travailleurs, la kyrielle d'ouvrages écrits, les expérimentations savantes sur les tissus et les appareils, et l'on s'avoue *in petto* que l'Ecole est entrée dans une voie scientifique très profonde. J'étais donc en train de faire mon *meâ culpâ* intérieur, lorsque j'ai vu reparaître le bout de l'oreille de l'âne dans cette phrase : « On reste étonné, après la lecture du Professeur Mantegazza, de voir des savants renommés chercher dans des préparations à base de caféine et de théobromine des propriétés médicamenteuses *particulières*, quand notre Italien a expérimentalement démontré *combien le café et le cacao étaient inférieurs à dose égale, aux préparations de feuilles de Coca.* » Voyez-

vous l'oreille du boutiquier dépassant de toute sa longueur la crinière du lion scientifique ? Qu'est-ce que c'est ça, le café et le cacao *inférieurs, à dose égale*, à la Coca ? Que diriez-vous si je prétendais qu'un lièvre ou un perdreau est inférieur, à dose égale, à un homard ? Ne me répondriez-vous pas : « Mais, Monsieur, on ne peut comparer des vessies et des lanternes. Les rapports d'infériorité n'existent qu'entre objets de même espèce ». Et oui, mais c'est justement cette notion de l'espèce médicamenteuse qui est abolie, comme je le disais plus haut. Et pourquoi, et comment ? Parce que la chimie nous enseigne d une part que le même alcaloïde, la Caféine, se retire indifféremment du Café, du Thé et du Paullinia sorbilis (ce dernier fournissant aux Brésiliens un remède précieux nommé Guarana), la Coumarine de la Fève de Tonka, du Mélilot et de l'Aspérule. En second lieu, la physiologie arrive avec ses lieux communs, ses vagues généralités, nous montrant l'action comparée sur les vaisseaux pour leur resserrement, sur les nerfs pour leur excitation, de substances d'ailleurs fort différentes si l'on descend dans les détails des colorations vasculaires ou des perturbations et sensations nerveuses. Et l'on nous donne des résultats comme ceux-ci : (Il s'agit de l'effet sur le cœur).

*Le Thé est quatre fois* moins actif que la feuille de *Coca*.
*Le Café est deux fois* moins actif que la feuille de *Coca*.
*Le Cacao est deux fois* moins actif que la feuille de *Coca*.
*Le Maté est un tiers* moins actif qûe la feuille de *Coca*.

Allez donc régler vos déjeûners sur ces notions ! Combien sont plus pratiques les données de notre Ecole !

*Coca*. Violentes palpitations par vents incarcérés ; angine de poitrine et spasmes de poitrine par fatigue excessive en montant sur les montagnes ; épùisement du cœur avec action irrégulière, intermittence du pouls chaque 5 battements, faible et petit.

*Café*. *Il est aux nerfs du cœur ce que le Cactus est à ses muscles*. Palpitations nerveuses avec fréquente urination ; battement du cœur fort et vif, avec extrême énervement, insomnie et *éréthisme cérébral*, après une exultation excessive, *une joie*, une surprise, pouls plus fréquent mais moins vigoureux, même petit, faible ou intermittent ; syncope par faiblesse du cœur ; dilatation passive et dégénérescence graisseuse du cœur, *spécialement* dans l'insomnie alcoolique.

Voilà la couleur locale, ou je ne m'y connais pas !

Ah çà, et le travail de l'avocat, combien de fois est-il plus ou moins actif que celui de l'ingénieur? Et si vous me fixez un chiffre, je me trouverai bien renseigné sur la nature du travail de l'un et de l'autre! On reconnaît pourtant certaines propriétés spéciales à la Coca, mais n'allez pas croire que ce soit dans les laboratoires qu'elles ont été découvertes. Ce sont d'abord les Indiens du Pérou qui ont découvert la propriété curieuse du végétal d'exciter l'activité musculaire et d'épargner les dépenses digestives ou les besoins de l'estomac.

Armés d'une calebasse et d'une baguette, ils ont appris à mêler les feuilles de cendres alcalines pour en retirer par la chique plus facilement les vertus. C'est encore l'empirisme qui a conduit un curé, l'abbé Pullès, curé de Bondy, à se fortifier le larynx par deux tasses d'infusion de coca avant de monter en chaire dans les grandes circonstances. Il pouvait ainsi sans faiblir prolonger ses services ou prêches pendant plusieurs heures. Ce fut lui qui initia le grand laryngologiste Fauvel à cette action, qui valut à la plante le nom de « *tenseur des cordes vocales* ». Ajoutons à cela la découverte de l'alcaloïde, la *Cocaïne*, et de sa propriété *d'insensibiliser l'œil* et *la bouche* et d'activer les fonctions des muscles involontaires (cœur, poumons, voies digestives) et nous aurons résumé les résultats des innombrables expérimentations allopathiques, aboutissant à l'*emploi chirurgical* de la plante pour les opérations pratiquées sur les yeux et les dents, et l'emploi soi-disant médical dans divers états atoniques, où nos rationnalistes s'imaginent *vaincre la fatigue morbide comme ils ont vaincu la fatigue physiologique !* Là est toujours la grande aberration. Certes, on peut rendre cette justice à la plante que ses vertus diététiques et chirurgicales justifient pleinement le témoignage suivant d'un de ses admirateurs : « La brillante odyssée parcourue par la Cocaïne est peut-être sans analogue dans l'histoire des médicaments. » Quand on lit qu'un Indien put exécuter pendant 5 jours et 5 nuits un travail pénible à la pioche, en ne dormant que 2 heures par nuit et ne prenant aucune nourriture, mais chiquant toutes les 2-3 heures 14 grammes de feuilles de coca, et qu'il fit ensuite 23 lieues en 2 jours, à travers la montagne, suivant le pas de la mule de son voyageur, prêt ensuite à recommencer, malgré ses 62 ans, on ne peut que s'émerveiller avec le Dr de Tschudy sur un pareil prodige biologique. L'influence sur le cerveau et ses *fonctions*

*intellectuelles*, expérimentée par le professeur Mantegazza, n'est pas moins étonnante. La fatigue de la première digestion est supprimée, permettant tous les labeurs de la pensée dès sortir de table. En augmentant les doses de coca, on fait apparaître un *état d'ivresse*, avec exaltation de l'énergie vitale, de la conscience de la force, une intelligence plus active, plus affinée, plus idéale ; on se détache du monde extérieur, la vie surabonde, l'agilité est extraordinaire, l'exaltation devient indéfinissable, toujours avec conscience de soi-même, sensation de félicité extraordinaire, images les plus bizarres et les plus splendides de coloris et de forme qu'on puisse concevoir.

Le Professeur se moquait de ces pauvres mortels condamnés à vivre dans cette vallée de larmes, *tandis que lui, porté sur les ailes de deux feuilles de Coca, volait dans les espaces de 77,438 mondes, les uns plus splendides que les autres* (dose de 60 grammes). Trois heures de sommeil le rappelèrent à la vie ordinaire, il put vaquer à ses occupations journalières et resta quarante heures sans éprouver le besoin de prendre d'aliments et sans aucune diminution de forces.

Tout cela est évidemment plein d'intérêt pour les physiologistes et les hygiénistes. Mais au lit du malade, ces notions, je le répète, sont absolument stériles. Il ne faut pas se le dissimuler, c'est l'appât des facilités chirurgicales qui a subitement attiré et lancé dans ce champ de recherches une meute tumultueuse de travailleurs. Pouvoir taillader à son aise les muqueuses et globes oculaires et les muqueuses buccales, procurer dans les névralgies une insensibilité si ardemment désirée par les malades, quel rêve ! Et de fait, nos chirurgiens ophthalmologistes et dentistes en ont largement usé et abusé. On a bien raconté, de ci, de là, l'histoire de pauvres malades entrant chez le dentiste pour un simple mal aux dents névralgique et tombant subitement en agonie après l'injection d'un peu de chlorhydrate de cocaïne. Mais on a vite passé l'éponge là-dessus, et les exploits chirurgicaux sont restés. Quant à la médecine, c'est une utopie, et les vins de coca n'ont jamais opéré le moindre effet sur la racine d'une maladie. Que faut-il en effet pour les obtenir ? Il faut justement prendre le rebut de nos confrères, les cas d'empoisonnement, noter avec soin les symptômes de cocaïsme et expérimenter à petites doses sur l'homme sain. (Nos autorités ont expérimenté, entre autres dilutions, la 3ᵉ, la 21ᵉ, la 30ᵉ et la 100,000ᵉ) Ce

n'est que dans ces conditions que se révèlent les propriétés vraiment médicinales de la plante, autrement on est exposé à tomber, comme un auteur allopathe, dans les vagues assertions suivantes, avec un naif enthousiasme : « La Coca est le médicament par excellence des malaises du tube digestif ».

Il est vrai que notre auteur, pour son excuse, a soin de se condamner d'avance en disant : « De tels faits légitiment cette *conclusion exorbitante de généralisation.*» (Dr Gazeau — Thèse de Paris. 1870.)

La généralisation est en effet exorbitante, comme nous le verrons bientôt à propos de la noix vomique.

Je demande pardon au lecteur d'insister aussi longuement sur ce point particulier, mais, outre qu'il introduit dans la discussion un élément plus concret, il a l'avantage d'être la clé de voûte de ma thèse, le point central de la différenciation entre les 2 médecines, par la différence d'expérimentation et d'interprétation. Je n'entrerai pas toutefois dans les détails de notre expérimentation, d'autant plus que cet agent, si actif au point de vue hygiénique, l'est fort peu dans le domaine des maladies. Quand on précise en effet les *nuances d'action* sur chaque appareil, comme le font les homœopathes par l'étude des *symptômes subtils*, que donnent seules les petites doses, on trouve une foule de remèdes indiqués pour une même maladie, avec des nuances diverses, et certains remèdes sont relégués au dernier plan comme pauvres en indications spéciales. Ainsi, la Coca, employée dans les laryngites glanduleuses, est supplantée sur ce terrain par beaucoup d'autres remèdes homœopathiques. Il n'y a que la *neurasthénie*, les *troubles menstruels*, les *maladies du cœur*, *la dysphagie des phtisiques*, où elle est employée par notre Ecole. L'expérimentation a d'autre part ajouté des *symptômes asthmatiques* et des troubles dans la *coloration de la peau* avec *boutons papuleux*. On peut ajouter aussi au chapitre des maladies son emploi dans le *Veta*, dont souffrent les indigènes des Cordillères des Andes, maladie ressemblant à notre Grippe européenne et caractérisée par un mal de tête violent et une grande prostration avec symptômes asthmatiques et cardiaques.

Du reste, les symptômes d'empoisonnement, tels que la jaunisse, la salivation, l'hydropisie du ventre, la fièvre intérieure, les convulsions, etc., n'ont pas dit leur dernier mot comme application dans les maladies. En allopathie, la

Coca n'est plus qu'un volcan qui s'éteint, devenu la proie un peu faisandée des pharmaciens, qui déjà l'associent à la Kola, en signe de décadence.

Nous allons retrouver plus claire et précise cette démonstration de la différence profonde entre les deux expérimentations, à propos de l'histoire de la Noix vomique.

## TONIQUES DES NERFS

### NOIX VOMIQUE

Les allopathes ont encore agrandi leur classe des Toniques, en lui adjoignant un groupe de médicaments, dont ils ont fait les toniques exclusifs du systéme nerveux. Que de dyspeptiques absorbent tous les jours des *Gouttes améres de Baumé !* Or, ces gouttes ne contiennent pas de *Noix vomique*, comme le croit le public, et avec lui un grand nombre de médecins. Cette erreur vient de ce que, chimiquement parlant, la *Fève de Saint-Ignace* et la Noix vomique sont composées des mêmes éléments (Strychnine, Brucine, Igasurine, etc.) Dans les gouttes amères, la Fève de Saint-Ignace, une Strychnée comme la plante sœur qu'elle a évincée, est associée à du carbonate de potasse et à de la suie, en vertu de la superfétation dont se moquait si bien Paracelse. Quant à la Noix vomique, on l'a rejetée parce que les mêmes doses de son extrait peuvent renfermer des quantités diverses de strychnine, considérée comme son principe essentiel, selon la qualité des noix qui ont servi à la préparer. Or, l'expérimentation homœopathique a démontré que les vertus du composant étaient bien différentes de celles de la plante entière, ce que le bon sens devait bien enseigner à priori. Comme je l'ai dit, l'allopathie est une mine inépuisable d'erreurs, et il n'est pas besoin d'écrire à son sujet une comédie. Il n'y a pour mon lecteur qu'à s'asseoir et à compter les coups, donnés par une narration véridique. Ajoutez à ceci que, pour les allopathes, cette *Noix n'a de vomique que le nom*, car comme le disait Bauhin: « elle est dite vomique, parce qu'on a coutume de dire et que l'on croit qu'elle provoque les vomissements ».

*Vomica dicta quod vomitus ciere credetur et soleat* ».

On observe en effet ce fait brillant, pour ce roi de la matière

médicale, que ses vertus principales sont cachées aux yeux de celui qui expérimente à doses massives. Les propriétés stomacales, digestives ne se révèlent que par le dégagement des forces vives de l'oppre sion de la matière. *Il n'y a donc de Noix* VOMIQUE *qu'à dose infinitésimale*. Pour les allopathes, la noix vomique produit du *Tétanos*, parce qu'elle tend le système des nerfs et des muscles par ses doses brutes et brutales, comme une violente pile électrique. Aussi, que fait-on ? On réserve la Noix vomique (Ses Alcaloïdes) aux Paralysies, et encore trouve-t-on ici une grosse pierre d'achoppement. Les malades qui ont eu une attaque d'apoplexie ne la supportent pas, et il faut les prier de vouloir bien attendre 6 mois, pour que les nerfs soient suffisamment apaisés! Combien ont-ils la patience d'observer cette trève, et combien réussissent-ils ensuite à obtenir un résultat curatif d'une arme aussi dangereuse et si vaguement, maladroitement appliquée ? Les homœopathes seuls peuvent développer les vertus vomitives et obtenir des effets digestifs, scientifiquement prévus et réalisés. Hahnemann a découvert que ce remède agit d'autant mieux qu'il est réduit aux doses les plus faibles par des dilutions très nombreuses ; il est devenu ainsi entre ses mains et celles de ses disciples le remède le plus universel, peut-être avec l'arsenic, pour combattre les maladies aigües européennes. Pour lui, l'allopathie l'a employé tout à fait à contre sens et à des doses énormes et nuisibles. Grâce à une plus fine observation, il a pu déceler, dans le champ de la finesse, une foule de propriétés merveilleuses (tel est le cas du microscope en anatomie). Jamais l'allopathie n'aurait découvert que ce remède convient aux tempéraments ardents, vifs et actifs, aux exprits enclins à la malice, à la ruse et surtout à la colère ; aux hommes secs et vigoureux, aux muscles rigides, aux sujets bruns adonnés à l'usage des liqueurs, du tabac, des épices, de la bonne chère, des viandes noires, du café, des purgatifs, des narcotiques, des échauffants en général, à la vie sédentaire et excitante par les soucis des affaires, le surmenage intellectuel. Ajoutez à cela des hémorrhoïdes, de la constipation, des migraines, des crampes d'estomac, la jaunisse, le tempérament bilieux et nerveux et sanguin tout à la fois, de la mélancolie et de l'hypochondrie, et vous aurez un tableau très ressemblant des principaux effets de la noix vomique. Jamais on n'aurait trouvé que ce remède agit mieux chez les personnes ressemblant aux carnassiers et chez les

carnassiers eux-mêmes, tandis que l'Arsenic, son antagoniste, agit mieux chez les herbivores et le Persil chez les Perroquets. Enfin, on n'aurait pas découvert que l'heure de son aggravation étant le matin chez l'homme sain, son action est plus douce le soir chez le malade, après le repas et pendant les travaux intellectuels prolongés. Les allopathes, suivant notre Ecole à la remorque, essayent la Noix vomique dans les dyspepsies, mais à titre de tonique, vague étiquette qui ne conduit à rien. Comme disait le grand Chargé, Noix vomique et inertie se marient très bien dans le langage allopathique. Mais, à part le vague de l'indication, la grossièreté de la dose amène un échec complet.

Il faut enfin signaler comme très caractéristique la différence établie par les homœopathes entre la *Fève de Saint-Ignace* et la Noix vomique. Et ces deux plantes sont confondues par la chimie et la médecine chimique, grossiers et impuissants critériums ! Seule, la médecine homœopathique a reconnu que ce végétal convient plutôt aux femmes, aux natures féminines et hystériques et aux suites nerveuses du chagrin concentré.

Mais en voilà assez sur les Toniques. Il n'y a pas seulement des malades affaiblis ; il y en a aussi d'excités et souffrants. A ces derniers, que donnera-t-on ? Le laïque répond aussitôt: « Des *Calmants !* » Et les médecins allopathes répètent en chœur : « Nous allons vous donner des calmants ! »

## CALMANTS

La *douleur* est en effet l'épreuve suprême de l'homme sur la terre. On a écrit de longues dissertations sur ce sujet, cherchant toujours à généraliser, tandis que la science ne vit partout ailleurs que de distinctions, et à englober dans une description unique ce qui est et doit être essentiellement multiple et variable. La douleur, ou souffrance des nerfs malades, provoquée par des causes infiniment diverses, varie en effet comme ces causes, comme les circonstances dont le malade est environné, comme le tempérament de chacun. Chaque homme voit, entend, touche, goûte, perçoit les odeurs, les sensations, les douleurs, les émotions, les pensées à sa manière. Il y a des douleurs provenant d'une congestion (accumulation de sang com-

primant les nerfs). Ces douleurs sont dites *congestives* ou inflammatoires. D'autres proviennent d'une cause inverse, la raréfaction du sang autour des nerfs ou la présence d'un sang pauvre en globules rouges (*anémiques)*. D'autres proviennent de l'excitation directe des nerfs par une cause mécanique, physique ou morale (doulèur *spasmodique*). Ici, l'on peut avoir affaire à une *violence* extérieure, (coups, chûtes, blessures) ou à l'action d'un *poison* (gazeux, liquide ou solide*)* agissant passagèrement ou engendrant des maladies véritables, dites Infectieuses. Dans cette catégorie, nous faisons rentrer les *Douleurs médicamenteuses*, car, pour l'école homœopathiste, un vaste champ d'action est ouvert, le traitement des *Maladies artificielles* engendrées par les pratiques barbares de la médecine officielle. Cette médecine toute faite d'empirisme, de matérialisme et de palliation, saignant, purgeant, révulsant, brûlant au fer rouge ou par des caustiques, maniant toutes les drogues avec la témérité inconsciente de l'enfant, ne tarde pas à bouleverser, à incendier l'organisme de ses pauvres victimes. Il faut voir et toucher des effets subits et violents. Le malade et son entourage sont servis à souhait. On coupe court brutalement aux efforts imparfaits de la nature, qui cherche à réagir contre le mal par des fluxions, en détournant pour un temps par la saignée, par le purgatif, par le vésicatoire, ce fluide malencontreux qui trahit par ses écarts la présence de l'ennemi. N'éveillons pas le chat qui dort ! Mettons-lui plutôt un baillon ! Le sang se porte-t-il en excès sur un point, soutirons-le par la saignée ; la bile produit elle un orage analogue, vite ! un canal de dérivation grâce au purgatif ; attirons enfin à la peau toutes ces humeurs peccantes, non d'un péché de corruption toujours, mais au moins de vagabondage ! Ici, le vésicatoire, le sinapisme, la ventouse, les emplâtres divers nous serviront à souhait. Dans cette loterie, il y a bien quelques heureux. Quand le mal n'est pas trop méchant, la bonne nature, aidée dans sa tâche par cette férule de magister, fait rentrer maternellement dans l'ordre le petit enfant récalcitrant. Mais, si elle a affaire à quelque gars solide, endurci dans le vice, vieilli dans la ruse et les mille détours d'une savante hypocrisie, elle ne connaît plus l'argot, elle y perd son latin, elle s'énerve dans un jeu à cache-cache avec des maladies d'essence capricieuse, errante, journalière, menteuse, excellant à pratiquer les embuscades, les fausses sorties, les contre-attaques, à se dérober subi-

tement en sautant sur un autre point, à se vicier elles-mêmes dans leur marche naturelle (maladie de la maladie, sanie remplaçant le pus louable), à se compliquer enfin de mille manières. On résume le tout en disant que la maladie est devenue *Maligne* : un grand mot, à défaut d'explication !

J'ai traduit, dans cette énumération en langage ordinaire, ce que les médecins nomment Rhumatisme, Hystérie, Fièvres larvées, Métastases, Erratisme, Subintrance, etc.

Tout traitement en dehors de la loi naturelle ne saurait vaincre la maladie d'une façon directe et centrale, il ne peut que tourner autour d'elle et lasser les forces vitales par ces mouvements maladroits qu'il leur imprime. Tel un dentiste aveugle, tirant sur la gencive ou sur la mâchoire pour arracher une dent. Quand il aura répandu beaucoup de sang, déchiré les nerfs, fracassé l'os, s'il a affaire à une dent de lait, celle-ci sortira toute seule. Mais celle qui possède de puissantes racines ne se dérangera pas pour si peu. Et voilà mon pauvre patient en marmelade! exsangue, privé de son lest alimentaire et bilieux, pareil à un rat écorché, souffrant horriblement de ces vastes plaies, rouges et coulantes du vésicatoire, ou de mille tempêtes soulevées à l'intérieur par les poisons absorbés ! De sorte qu'il est vrai de dire que les *remèdes* sont *pires que le mal*, et que les douleurs médicamenteuses ou artificielles provoquées par l'allopathie constituent la première détresse dont il faut débarrasser le patient. Tel est en effet le premier objectif du médecin homœopathe, appelé après son confrère « régulier ». Et que fait ce régulier disciple de nos Facultés pour conjurer les complications dûes à son traitement ? *Il saupoudre de morphine le malencontreux vésicatoire.*

## OPIUM

Nous y voilà, en plein centre de l'arsenal des calmants ! Salut au roi des Anodins, à la plante sacrée des fumeurs Orientaux ! Place au très-haut et très-puissant seigneur..... l'OPIUM ! Le lecteur ne sent-il pas un frisson voluptueux parcourant ses veines et le faisant pâmer d'aise, à l'annonce de ce visiteur galant, de cet affium du Pavot, dont les pétales pourprées ne sont que l'avant-coureur des grands manteaux de soie rouge, bordée d'hermine, des toques de velours grenat galonnées d'or, et de la grande

massue d'argent enlacée par le serpent d'Esculape ? La Faculté ! Chapeau bas !

Désormais, la voilà outillée pour poursuivre en paix toutes ses manœuvres. Grâce à ce puissant baillon, à cet éteignoir de la force nerveuse, elle peut imposer silence à tous les cris de détresse, spontanés ou provoqués, de la nature souffrante! Le grand profe seur Trousseau, l'illustre maître allopathe, a bien caractérisé d'un mot la situation : « *L'opium*, a-t-il dit, *est le Knout de la douleur.* » Voyez-vous d'ici le malheureux serf assujetti à la glèbe ? Il supporte en frémissant cet odieux esclavage. Essaye-t-il de regimber ? L'arme terrible de l'oppresseur tombe sur lui et étouffe ses cris de révolte. A-t-elle tari dans sa source ce généreux ferment d'indépendance, luttant contre une inique autorité ? Nullement, mais elle lui a imposé silence par la force brutale. Il en est de même de l'Opium à l'égard des maladies, dont la douleur est la marque révélatrice. Tout l'art du médecin allopathe consiste à blanchir, à étouffer, à passer l'éponge sur tous les soubresauts de la nature souffrante, cris indiscrets trahissant son impuissance aux yeux du malade et de son entourage. Il faut à tout prix faire taire cette nature bavarde, criant à qui veut l'entendre : « *Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne!* » Et le complaisant compère a bien compris son rôle dans la conspiration du silence. C'est aussi la tactique suivie à l'égard des confrères homœopathes. Et cet apaisement forcé de la douleur, cette compression de la réaction nerveuse ne s'obtient qu'au prix d'un *refoulement de la maladie*, de congestions internes qui peuvent devenir funestes. C'est ainsi que j'ai eu à traiter une *maladie d'opium* chez un jeune enfant, prise pour une méningite, où de fortes doses de cette substance avaient paralysé l'estomac, en congestionnant le cerveau, et empêché le premier de ces organes de vomir l'ipécacuanha donné consécutivement. De là, double empoisonnement et complication par la dépression qu'engendrait l'Ipéca retenu. Je donnai une haute dilution d'opium, qui neutralisa l'effet des doses massives de cette substance, amena une détente du côté des voies digestives, l'évacuation de l'Ipeca par l'intestin et le dégagement du cerveau.

Pris à partie par un confrère allopathe de Marseille à cause d'une cure de méningite que j'avais opérée à l'aide de la Belladone et publiée dans la *Revue Maritime*, j'entrepris une *comparaison de l'expérimentation des deux écoles*, telle qu'elle a été instituée par leurs maîtres respectifs (*Claude*

4

*Bernard* et *Hahnemann.)* A propos de l'Opium, j'écrivais ceci dans la *Revue homœopathique française* (novembre 1890):

Quel est l'objectif allopathique dans l'expérimentation des remèdes? Donner de majestueuses explications sur une action médicamenteuse, dont on croit tenir la clé mieux que celle de la maladie et de la santé. A ces explications, on fait concourir tous les êtres de l'échelle animale et végétale, toutes les réactions du monde inconscient et inorganisé même, et l'on demande à l'être humain ce qui n'a point de rapport avec l'état maladif intéressant seul le pratrîcien. Car où est le lien rattachant cet état à celui de la santé et à celui de la guérison ? Quelque découverte que l'on fasse sur la cause prochaine des maladies (découverte utile sans doute pour l'hygiène) aura-t-on fait avancer d'un pas la connaissance de ces forces cachées dont le désaccord engendre de toutes pièces les maladies avec leurs jeux étonnants et inattendus de symptômes si multiples, si variés et mobiles ? Et l'on cherche et l'on croit expliquer par de grossières perturbations médicamenteuses, dont les symptômes sont tout aussi mystérieux. Car pourquoi l'Opium a-t-il une *vertu dormitive* ou hypnotique ? On est satisfait parce qu'on sait qu'on a donné de l'Opium. Peu importe du reste la nuance de ce sommeil par rapport à celle du sommeil de l'homme malade. On est satisfait de savoir qu'on a provoqué le sommeil, qu'on a le droit de s'appeler collaborateur du divin Morphée. Si ce sommeil est congestif, pourquoi l'Opium congestionne-t-il, et pourquoi la congestion engendre-t-elle le sommeil ? Comme la mouche du coche, on se croit devenu quelque chose dans la conduite du char du Dieu de la nature, dans l'ignition du feu Olympien! Et l'on est satisfait de croire que l'on a expliqué,

**Maladus dût-il crevare**
**Et mori de suo malo !**

Au lieu de cette vaine recherche de la cause du *sommeil opiacé* et de ces explications embarrassées de la physiologie, qui, possédant certaines données élémentaires, n'a pu encore interprêter l'acte complexe du *sommeil naturel*, encore moins celui du sommeil artificiel (hypnotique ou médicamenteux), que dit l'expérimentation hahnemannienne ?

« Sommeil lourd, *stupide*, avec *face rouge* : Somnolence ou Sopor ; *respiration ronflante, sueur chaude* ; on ne peut

trouver le sommeil, malgré la somnolence ; *face bouffie* ; on rêve tout éveillé (coma vigil).

« Sommeil stupéfiant, avec les *yeux demi-ouverts* et ronflements. Durant le sommeil, *épluchement* des couvertures du lit, gémissements ; *rêves voluptueux.* Insomnie stupide, avec *visions effrayantes*, avant minuit. Insomnie avec acuité de l'ouïe ; les coups frappés par une horloge et le chant du coq, à une grande distance, le tiennent éveillé. » (Symptômes alternants).

« Le résultat *primitif* des doses faibles, action passive, « dit Hahnemann », paraît être d'exalter pour peu de temps l'irritabilité et l'activité des muscles volontaires, mais aussi de diminuer pour un temps plus long celle des muscles involontaires ; d'exalter d'une part l'imagination et le courage, mais aussi d'émousser et de stupéfier les sens extérieurs, le sentiment général et la conscience de soi-même. Pendant l'effet *consécutif*, l'organisme, par sa réaction active, produit un état absolument inverse : défaut d'excitabilité et d'activité des muscles volontaires, et exaltation maladive de celle des involontaires; absence d'idées, émoussement de l'imagination, avec poltronnerie et surexcitation du sentiment général. » (Préambule de l'Opium — *Matière médicale,* 1834)

Qu'on le remarque bien : tout en parlant des muscles comme nos organiciens, Hahnemann remonte aussitôt aux plus hauts sommets de l'être, et recherche dans les fonctions intellectuelles et affectives l'état modifié de celles qui sont actives et passives, soumises ou non à l'influence de la volonté. La connaissance des *Effets moraux* des médicaments, impossible à obtenir par la méthode allopathique, est la clé profonde de notre expérimentation.

Les allopathes, aux doses perturbatrices qu'ils emploient, ne peuvent plus distinguer les vrais effets de l'opium, dont les symptômes primitifs et consécutifs s'entremêlent avec une violence dangereuse. Il en est ici comme des effets éprouvés par les mangeurs ou fumeurs d'opium orientaux.

L'opium, si bien dénommé par Trousseau « le Knout de la douleur », est le roi des palliatifs et le dernier des curatifs. Son action essentiellement éphémère est tout-à-fait impropre au traitement des maladies chroniques en général, et dans les maladies aigües, où on l'emploie à tort et à travers, il agit rarement d'une façon directe, spécifique. Il ne fait bien souvent qu'étouffer pour un temps les plaintes de l'organisme qui, n'ayant pas obtenu par ses cris ce qu'il demandait,

le moyen vraiment libérateur, ne tarde pas à crier de nouveau et de plus en plus fort. C'est alors que les allopathes accumulent les doses, ou recourent aux alcaloïdes, à la *morphine* notamment, à ces produits artificiels d'une habile dissection, avec lesquels ils tuent silencieusement le malade, en écrasant toute tentative de réaction. D'autres fois, le mal est léger, la dose d'opium est faible, et le malade réagit par ses propres forces, en dépit de cette diversion. Il y a enfin quelques cures régulières (homœopathie inconsciente) sur certaines toux, diarrhées, vomissements, tremblements de cause récente et *soudaine*, comme un refroidissement, *une peur*, une crainte, un dégoût.

C'est en vertu de cette *origine morale* ou de cette marche particulière (*brusquerie*) et de cette période du mal (*état naissant*) que l'opium exerce son action spéciale. Aussi son champ est-il fort limité. Quant à la douleur, contre laquelle on l'a tant prodigué, que nous révèle l'expérimentation pure, celle qui dégage par la préparation minutieuse de ses doses et l'emploi des seules doses médicinales les vraies propriétés de la substance ? Elle nous révèle ce fait prodigieux et vraiment inattendu, c'est que *l'Opium ne provoque pas une seule douleur* pendant son action primitive. Loin de là, il éteint la sensibilité, et, dans la réaction, on observe par suite une sensibilité plus grande qu'aupravant, d'où, chez le malade, une exaltation du sentiment pénible qu'entraîne la douleur. Aussi, n'a-t-il aucun pouvoir spécial sur les douleurs naturelles des malades (puisqu'il n'a aucun rapport de douleurs artificielles) ; et ces douleurs, pour peu qu'elles soient anciennes, reparaissent bientôt, au moins avec autant de force. Quand donc certaines douleurs guérissent pendant son emploi, c'est indirectement.

Aussi, que d'accidents entraînés par l'usage intempestif de l'opium ! Constipation, stupeur, tremblements, frilosité, sommeil léthargique avec chaleur externe excessive. Que de *correctifs* associés pour combattre ces complications (aromatiques, laxatifs) ! Que de tortures infligées à sa préparation pour en corriger ou dompter les prétendus défauts (Dissolutions, filtrations, épaississement, digestion, calcination)! Rien n'y a fait ; *l'opium est toujours resté Opium*, se moquant des maladroits, qui ne comprenaient pas son langage. Et tant que l'allopathie règnera, ce qui a été est et sera ; les élèves emboiteront le pas des maîtres, machinalement, routinièrement, à la façon des apothicaires de

Molière. Non, ils ne savent pas quelles sont ces *certaines* diarrhées qu'il faut traiter par les purgatifs, ces *certains* vomissements qu'il faut traiter par les vomitifs, car la clé de cette spécialisation leur manque. J'en ai donné une tout-à-l'heure pour la diarrhée de l'opium. C'est elle qui a pu faire réussir à leur insu certains donneurs de Laudanum dans les états cholériformes. Mais ces donneurs, privés de loi, ont été, sont et seront éternellement aveugles.

Il serait trop long d'énumérer tous les accidents signalés par les auteurs allopathes comme imputables à l'Opium. D'après Trousseau, il peut devenir fort dangereux, tout en soulageant, et précipiter dans un état de marasme physique et moral. D'après Bouchardat, il peut empoisonner même à dose très faible ou épuiser par dérangement digestif. Pour Mérat et Delens, trop répété, il émousse la sensibilité, rend sourd, hébété, paralyse l'intelligence, diminue les sécrétions ; à fortes doses, il produit l'inflammation et la mort ; il faut le donner sous des noms de guerre. Pour moi, j'ai vu entre autres un malheureux vieillard souffrant de sciatique et mis, par l'usage abusif de la morphine, dans un tel état d'excitation avec face écarlate, que tous les médicaments usuels furent impuissants à le soulager.

En résumé, l'être intelligent et volontaire est abattu et annihilé ; l'être végétant, inconscient, involontaire (respiration, circulation, digestion) prend le dessus par une excitation tyrannique, croîssant jusqu'au degrè mortel de cette rupture monstrueuse de l'équilibre.

Il serait trop long de passer en revue tous les calmants plus ou moins secondaires dont dispose l'allopathie et dont l'opium est le grand officier. Un mot pourtant sur une plante, dont on retire rarement avantage, la *Belladone*. Trousseau a bien connu l'antagonisme de la Belladone et de l'Opium, ce qui ne l'a pas empêché de formuler une Mixture pour cataplasmes calmants, que j'appelle volontiers la fameuse *Omelette de Trousseau*. Cette mixture, contenant parties égales d'extraits de belladone et d'opium, avec un peu d'eau et de camphre ou de l'alcool camphré, est un monstrueux et double contre-sens thérapeutique. Le camphre en effet vient brocher sur le tout, antidoté à son tour par l'Opium, qui s'antidote réciproquement avec la Belladone. Ah ! la manie des correctifs, des *adjuvants*, ou, si vous voulez, un certain instinct pratique amenant Trousseau à ravauder de son

mieux les grandes balafres de la tunique de Nessus! (1) Comme le grand Paracelse a bien stigmatisé la polypharmacie, lorsqu'il s'écriait grotesquement : « Est-ce que par hasard il faut plusieurs pères pour faire un enfant ? » Voilà donc dans une même formule trois substances qui sont en rapport réciproque d'antidotisme : Opium pour Belladone, Belladone pour Opium, Camphre pour Belladone, Opium pour Camphre ! Voilà l'ignorance thérapeutique, fille directe d'une mauvaise expérimentation ! Autre chose est mélanger, autre chose est donner successivement les remèdes antagonistes ; car, toute action étant suivie d'une réaction, le mal une fois renversé peut être pris à revers par un second adversaire.

Quant à l'ETHER et au CHLOROFORME, je dirai avec le Dr Chauvet, de Tours, que, s'il suffit de quelques inspirations de ces drogues perfides pour amener l'*insensibilité générale* et la mort, l'usage ridiculement abusif que l'on en fait à propos des indispositions les plus légères doit nécessairement exercer une influence fâcheuse sur la santé ; je connais du reste des personnes dont le chloroforme a paralysé les jambes pour le reste de leurs jours ; d'autres ne peuvent en supporter l'action sur le cœur, en assistant à une opération chirurgicale où l'on respire des effluves de cette drogue employée pour l'anesthésie. Enfin, les chirurgiens rapportent tous les jours des accidents graves et mortels, produits par ces deux agents, employés il est vrai avec une témérité sans limites dans la pratique opératoire.

Nos classificateurs fantaisistes m'amènent à parler ici du CAMPHRE. Je ne suis que leur écho complaisant, ou, pour mieux dire, ironique. Nous verrons plus loin, au chapitre Homœopathie, quel cas il faut faire de ces étiquettes de calmants, contro-stimulants, etc. Bouchardat lui-même nous dit que l'action du camphre varie suivant la période de son action, d'où les contradictions des auteurs à son égard (Tour à tour excitant, contro-stimulant, suivant que l'action est locale, qu'il est absorbé ou éliminé). A haute dose, il peut empoisonner en produisant une sur-sédation mortelle.

C'est ici le lieu de parler d'un système qui a fait grand bruit de son temps, par suite des talents multiples de son

(1) Le remède mal approprié ne saurait arracher la tunique, qui représente la maladie ; il ne fait que la déchirer par places en emportant les chairs. Le remède associé antagoniste modère de son mieux les effets toxiques du premier, sans avancer l'œuvre de l'enlèvement du mal.

auteur. J'ai désigné le *Système Raspail*, qui a dû sa grande vogue auprès du peuple à la notoriété de son auteur comme homme politique et démocrate, et au but surtout humanitaire qu'il poursuivait : mettre la pharmacie à la portée de toutes les bourses. Ennemi juré du trône et de l'autel, il voulut aussi faire pièce au corps médical et à la tyrannie universitaire. et on le lui a bien rendu en le poursuivant pour exercice illégal de la médecine. Ses idées ont du reste été repoussées par les princes de l'Ecole avec la même vigueur qu'elles avaient été présentées par lui. Voici le jugement sommaire rendu à ce sujet dans l'Encyclopédie de Dechambre par le Dr Delioux de Savignac :

« Nous établissons que le camphre n'est qu'un parasiticide et un antiseptique insuffisant, incomplet, souvent inefficace, comme l'expérimentation chimique l'a surabondamment prouvé ; et nous croyons qu'il serait oiseux de rentrer ici dans l'examen et dans la discussion d'un système qui, prenant pour base principale une pathogénie animée (engendration des maladies par des êtres vivants), poursuit presque uniquement, par le camphre érigé en spécifique universel, les microzoaires et les microphytes (animaux et plantes microscopiques) et l'oppose de même à toute putridité, à toute virulence, à tout principe infectieux ou contagieux. La science a depuis longtemps fait justice de ce système antimédical, et nous plaignons les gens du monde près desquels il est resté en quelque crédit. » (Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales — Article Camphre. 1874).

Raspail, on le voit, n'est pas même nommé. On ne saurait pousser plus loin le mépris pour un homme d'une si haute valeur, dont l'universalité n'a eu de comparable que celle des Aristote, des Haller, des Napoléon Ier. Il est vrai que par un bizarre contraste de sa nature, un vrai tour de force de fusion des deux genres de nature les plus extrêmes, les plus incompatibles, à la fois profondément concentré dans le travail paisible des laboratoires, et emporté par le tourbillon d'une humeur combative et guerrière au plus fort de la mêlée révolutionnaire, il a travaillé mieux que personne à démolir, à gaspiller, à déconsidérer, à ruiner au fur et à mesure les matériaux de ses immenses constructions scientifiques. Et cela, parce qu'il a frondé le panache, les galons, les décorations, les uniformes et tous les vices sociaux qu'ils entraînent ; sans respect pour les personnes, il a apporté dans

ses polémiques la dernière âpreté. Aussi, à quelques années d'intervalle, Pasteur, soutenant une thèse analogue, dans des conditions morales tout opposées, a-t-il été porté aussitôt au faîte de la gloire.

Quoi qu'il en soit, on fait encore aujourd'hui un usage considérable de l'*alcool camphré* et de l'*eau sédative* et il est intéressant de jeter un coup d'œil sur les explications de leur action données par l'allopathie. Et d'abord, disent-ils, par son *évaporation* rapide sur les surfaces cutanées, le camphre est un *réfrigérant* ; il peut de cette manière exercer déjà une action calmante sur les parties congestionnées et souffrant de l'afflux du sang qui comprime les nerfs. Ici, intervient une autre explication de l'effet calmant, par une excitation du système nerveux qui régularise, égalise son influx, trop porté sur certains points ; et si cette excitation dépasse les limites, l'effet calmant n'est pas produit. Les personnes qui ne peuvent supporter l'odeur du camphre comme celle de l'éther seraient désignées d'avance comme réfractaires à ces médicaments.

Ici, interviennent de nouvelles considérations sur l'*état gazeux* qu'affecte le camphre introduit dans l'organisme, d'où *promptitude* d'arrivée et d'action, mais aussi promptitude de départ et cessation d'action. C'est du moins ce que prétendent nos matérialistes organiciens, et dès que nous pénétrons à l'intérieur, nous nous trouvons en désaccord avec eux. Pour l'allopathe, il faut maintenir autour du malade une atmosphère camphrée par des onctions et frictions continues. Il en résulte une véritable saturation, où les effets de réaction ou secondaires se heurtent et se croisent avec les effets d'action ou primitifs. Il en résulte une interférence des rayons dynamiques qui brouillent entièrement les lignes. Et cependant, ils sont obligés de reconnaître que l'action première est excitante, l'action secondaire calmante, ce qu'ils cherchent à expliquer par la surprise du premier choc d'abord, puis par une action plus intime d'enveloppement de l'élément nerveux habitué à ce contact. Autant de vues gratuites de l'esprit, autant d'hypothèses, ne cherchons pas à expliquer les causes premières, et en matière de sciences naturelles, la déduction ratiocinante ne doit point usurper la place de l'induction, seule légitime. (Bacon, Descartes). Il y a du reste dans cette explication une fausse observation des phénomènes, car on met l'excitation primitive au rang de simple effet perturbateur,

accidentel, dû au premier choc, et l'effet calmant secondaire est considéré comme l'effet propre de la drogue, son effet intime et définitif. Mais, s'il en est ainsi, pas n'est besoin d'apporter de nouvelles molécules de camphre en contact avec l'organisme, pour s'exposer à de nouveaux chocs perturbateurs. Non, l'effet primitif des médicaments est toujours leur effet propre, et l'effet secondaire n'est que le résultat de la réaction de l'organisme. Nous le verrons plus loin, cette assertion est tirée de l'observation, qui montre le médicament agissant instantanément et ne supportant pas la prolongation d'application, la répétition. Le camphre est à ce point de vue l'élément le plus merveilleux de démonstration. Nous touchons ici au domaine des forces libres, avec une substance dont la subtilité, la vivacité d'action, se diluant elle-même par la force expansive de la gazéification, c'est-à-dire écartant ses molécules, nous conduit graduellement dans le domaine des *forces radiantes* de Crookes et *cathodiques* de Raentgen (rayons X), et ici la physique moderne plaide pour nous, en montrant qu'à mesure que la matière s'écarte, l'oppression des forces diminue, l'amplitude des oscillations augmente (mouvement Brownien), la puissance des forces se développe (force radiante fondant l'iridio-platine dans les ampoules de Crookes, force cathodique traversant les corps opaques et desséchant des foyers pulmonaires tuberculeux). Telle est l'action du *camphre volatilisé* sur l'organisme, qu'une olfaction prompte comme l'éclair suffit à enrayer le CHOLÉRA SEC, en faisant tomber en quelques minutes l'*algidité* (Rocco Rubini). J'ai pour mon compte fait cette expérience au lit du malade. Comment nos rationalistes expliqueraient-ils un tel prodige? Pour eux, le camphre refroidit, et le voilà qui réchauffe, et qui réchauffe là où les diables de nos confrères Belges n'ont réussi qu'à brûler la peau sans amener le plus petit réveil de la calorification.

C'est d'Orient, des rives de l'aurore, que nous sont venues les grandes leçons. Semblables aux invasions du Moyen-Age, immigrations infusant un sang nouveau, elles suivront l'astre de la lumière et de la chaleur dans sa course régénératrice. Elles viendront (et sont déjà venues en partie) dans notre vieux et brumeux Occident dissiper les épaisses vapeurs du pédantisme raffiné, qui n'a pas encore permis à l'esprit humain de secouer en tous sens l'immobilité chinoise. Oui, le Choléra est un grand témoin morbide, le grand athlète

venant et venu pour défier la magicienne palliante. C'est encore ici le doigt de Dieu, réclamant un nouveau Moïse. Une maladie aux allures aussi tempêtueuses ne saurait se déranger pour les chatouillements de notre tâtonnante. A tout empoisonnement, il faut un contre-poison. C'est par dedans qu'il fallait réchauffer, Messieurs, en neutralisant l'intoxication du sang et des nerfs. N'est-ce pas du reste ce que vous faites *quelquefois* avec le Sulfate de quinine dans le frisson de la fièvre d'accès ? Laissez-donc là vos bains, vos transfusions de sérum, votre glace, vos embrocations, ouvrez vos yeux à l'éblouissante lumière répandue par le Géant de Meissen le jour où, du fond de sa retraite, apprenant par ses disciples les Docteurs allemands ses amis, qu'un nouveau fléau (l'épidémie de 1832) arrivait d'Orient, il leur répondit, les yeux fixés sur la Matière médicale, qu'il y avait quatre remèdes souverains à employer dans cette maladie (qu'il n'avait pas vue) : le camphre, l'arsenic, le cuivre et l'ellébore. Tel Leverrier, plongé dans ses calculs, a vu sur le papier divers astres qu'on est encore entrain de découvrir avec le télescope.

Et le résultat de cette consultation, quel fut-il ? Sur *14.014 cholériques* traités par la nouvelle méthode et sur lesquels on a pu obtenir des renseignements authentiques, *12,748 ont guéri*, 1266 sont morts ; tandis que sur 457,536 traités allopathiquement, 222,342 sont morts ; 184,044 ont guéri. Ce qui fait pour notre méthode une mortalité d'à peine 9 °/o et pour l'allopathie de près de 52 °/o. Dans les dernières épidémies, avec tous les perfectionnements de l'antisepsie, de l'hygiène et des remèdes nouveaux, ils ont à peine réduit leur proportion de mortalité, dans les cas les plus heureux, à 40 p. °/o !

Peut-on rien imaginer de plus écrasant ? N'est-il pas clair comme le jour que l'allopathie n'a pas trouvé encore la véritable voie curative ? Et que, malgré des efforts désespérés,

**Suant, soufflant, étant rendue**

elle n'arrive pas à la cheville de cette médecine simple, alerte, légère, propre, lumineuse, qui a nom Homœopathie ?

J'ai parlé d'efforts désespérés. Le lecteur va en juger par un coup d'œil sur le traitement des DOSIMÈTRES (Dr Burggraëve et son Ecole).

On commence par se faire une idée hypothétique sur la nature du Choléra : il s'agit d'une Fermentation. Donnons

des agents propres à l'arrêter. Aussi, l'on recommande la Quassine « *qui doit tuer instantanément les microbes dans l'estomac* » ; la Térébenthine, dont on imprégnera des toiles pour les suspendre devant les fenêtres, et qui est réputée détruire tous les microbes ; enfin... devinez !... le Blanc d'œuf « *car le choléra étant une sorte d'empoisonnement par les microbes*, CEUX-CI SERONT ENGLOBÉS DANS L'ALBUMINE ET PÉRIRONT ASPHYXIÉS » ! ! ! C'est ainsi que, partant d'une idée préconçue, on institue un traitement basé également sur une hypothèse. Personne en effet n'a prouvé que le choléra était une fermentation. (On a retrouvé le fameux microbe en quantité — 2.500 — dans un litre d'eau de la Rose, lieu exempt de choléra, et cela pendant l'épidémie. On l'a trouvé aussi dans la salive de l'homme bien portant. Enfin, on a avalé des microbes en virgule sans prendre le choléra). Du reste, en dépit de ces parasiticides souverains, le grand-prêtre de la Dosimétrie fait appel, dès le début des accidents, à tout son arsenal d'alcaloïdes, et nous ne sortons pas des sentiers battus. Dès que la diarrhée apparaît, on se purge tous les matins « *pour enlever les matières fermentescibles* » ; puis *pour se donner appétit, pour se donner du ton, pour tuer les microbes, pour mouvementer le tube digestif, pour réparer les pertes de la journée, pour régulariser les systèmes nerveux et vasculaire,* on prend successivement divers granules, dont la somme quotidienne s'élève à 22. Voilà pour la seule diarrhée prémonitoire. Quand le choléra est confirmé, c'est bien autre chose : outre les frictions, l'électrisation, etc, au début de la réaction, si par bonheur elle se produit, au lieu de laisser la nature continuer tranquillement son œuvre, on commence à bombarder le malade chaque quart d'heure avec les doses massives d'alcaloïdes, les unes pour refroidir l'effervescence réactive, les autres pour donner du ton. Ajoutez à cela les manœuvres violentes et compliquées des frictions avec le gantelet anglais, l'emmaillotement dans des draps térébenthinés « qui transforment le malade en momie inoffensive », l'électrisation avec une pile de Bunsen. Ce traitement ne diffère de l'allopathique ordinaire que par la suppression de l'éther et de l'opium, considérés comme trop déprimants et empêchant des évacuations tenues pour utiles ; et l'addition de toniques qui tendent bien la fibre nerveuse, mais n'ont aucune action spécifique, c'est-à-dire sur la vraie cause de l'affaiblissement. C'est toujours la palliation, se bornant à

tâcher de renverser les effets du mal, froid d'abord, chaleur ensuite, mais par une voie étrangère à celle de la nature.

J'ai eu du reste maille à partir avec ce grand chef d'Ecole qui, ayant attaqué l'homœopathie dans son journal, dut insérer une réplique de ma part. Il reconnut ensuite qu'Hahnemann le premier avait osé attaquer *le colosse aux pieds d'argile* nommé allopathie. A quoi j'ai riposté que la Dosimétrie ne s'élève guère au-dessus des pieds d'argile et se trouve bien loin de la tête d'or.

Mais en voilà assez sur ce sujet ; disons seulement en terminant que le Dr Delioux de Savignac ne souffle pas mot du traitement du Choléra par le camphre, dans son long article de l'Ecyclopédie, rempli du reste d'usages banals et d'explications fantaisistes. Ce silence est suffisamment significatif en faveur de notre Ecole et de la crainte qu'elle inspire à ses adversaires.

L'allopathie ne se borne pas à donner des calmants. Comme nous l'avons déjà dit, elle cherche à détourner la maladie de mille manières. Quand elle ne peut réussir du côté de l'intestin, par des purgatifs, elle s'attaque à la peau par des *Révulsifs* : j'ai nommé les ventouses, les sinapismes, les Vésicatoires, les Emplâtres de Poix, de Thapsia, de Tartre stibié, de Croton tiglium, les Moxas, les Sétons, les Cautères au fer rouge, à la potasse, à la pierre infernale, à la pâte de Canquoin ou de Vienne, etc. Comme nous l'avons vu plus haut, l'allopathie s'appuye sur ce que la nature se débarrasse quelquefois de la maladie par des mouvements et *évacuations critiques* du côté de l'intestin, de la peau, des voies urinaires, etc. Peut-on prendre pour modèles et pour guides les efforts imparfaits, les coups de tête de la nature aux abois, de la nature bouleversée ? Sera-ce dans les orages qui ravinent les terres, les chûtes de grêle qui hâchent les végétaux, les avalanches qui écrasent les hameaux et dévastent les campagnes, la foudre qui consume et brise tout sur son passage pour rétablir l'équilibre atmosphérique, que nous verrons l'idéal ou même la norme du circuit de la nature ? Il en est de même des crises dans les maladies. De même que l'ingénieur, loin de favoriser les inondations dans les crues, travaille à les maîtriser par des digues, de même le médecin vraiment conservateur, *économe des forces de l'économie* vivante, ne prodiguera ni le sang dans les palettes, ni la bile dans la cuvette, ni les matières fécales dans le vase de nuit.

## SINAPISMES

La moutarde ne paraît avoir qu'une faible action sur la peau, puisqu'elle se borne à la rougir, et pourtant le Sinapisme est l'épouvantail des familles et la terreur des malades dans les campagnes, où il est considéré comme le *dernier sacrement*, *l'extrême-onction* de la médecine à bout de ressources. Que de fois, les bonnes femmes éplorées, voyant arriver le fameux emplâtre (en même temps que les secours de la religion), s'écrient : « Ah ! Monsieur, il n'y a donc plus d'espoir, puisque vous allez mettre la moutarde ! » Il est vrai qu'on l'employe dans des cas désespérés tels que les attaques d'apoplexie. D'autre part, ce moyen n'est pas inoffensif, puisque le sinapisme laissé à demeure produit parfois des gangrénes profondes, des plaies interminables, avec mort par épuisement, ou des érysipèles suppurés, ou l'aggravation des congestions que l'on veut combattre. L'action interne de la moutarde, comme poison et médicament, a d'ailleurs été étudiée par notre Ecole.

## VÉSICATOIRE

Voici le grand Coryphée de la vieille école, le prince de la révulsion, un des piliers monumentaux du temple galénique, demandant un éloge dithyrambique en sa faveur ! C'est que nous nous heurtons encore ici à la redoutable coalition du penple et de la gent scholastique ! C'est que nos fins allopathes s'empressent d'épouser ici un autre faisceau de préjugés populaires ! J'ai fait allusion aax *Eaux courant à travers le corps*, vrais Loups-garous qu'il s'agit de traquer. Nos bonnes gens, qui n'ont cure de la découverte de Harvey sur la circulation du sang, transforment les sensations morbides de froid et de chaud, phénomènes dynamiques, en objets plus concrets satisfaisant leur matérialisme. De même que l'Humeur peccante constituait tout-à-l'heure un être à part, sans relation avec les humeurs normales de l'économie, les *eaux vagabondes* et qu'il s'agit de mettre prestement dehors, n'ont rien à faire, pour ces imaginations incultes, avec les liquides circulant régulièrement dans les vaisseaux.

Et nos médecins diplomates, disant *Amen* à toutes ces

sottises, se laissent forcer la main, car ils ne savent que conseiller à la place.

Il faut l'autorité de la conviction de l'homœopathe pour lutter contre le torrent.

*L'ami allopathe.* — « Vous direz ce que vous voudrez, mais le Vésicatoire a fait beaucoup de bien à de nombreux malades, il en a même sauvé quelques-uns. »

*L'Homœopathe.* — « Je prévoyais votre observation et j'y arrive. Oui, *le vésicatoire*, malgré ce que je viens de dire, *est quelquefois homœopathique*, parce qu'il a une autre raison d'être que celle que le peuple lui attribue. Nous touchons en effet ici à un tout autre ordre d'idées. Le Vésicatoire est fait avec de la *Cantharide*. Les élytres de ces insectes jouissent de la curieuse propriété de brûler la peau, d'y produire même une brûlure au second degré, c'est-à-dire accompagnée d'ampoules. Quand l'irritation des capillaires est assez forte, le Sérum du sang suinte à travers les parois des petits vaisseaux microscopiques et vient s'épancher sous la couche superficielle ou épiderme, formant ainsi des *cloches jaunâtres* qui, pour le peuple, sont la preuve irrécusable de la présence de ces eaux malsaines, de ces *marécages* dans le corps. En vertu de quelle force cette brûlure s'est-elle opérée ? La substance cantharidienne, le tissu des ailes cornées renferme un venin, qu'on peut séparer par l'action de l'alcool. Ce venin, cette essence irritante est absorbée dans son contact avec la peau et elle produit dans le sang une modification telle que l'effet vésicant en découle. Pour les allopathes, il ne s'agit que d'une action extérieure. Ce qui prouve qu'il y a une action intérieure, c'est la production d'une *pleurésie artificielle* chez les chiens à qui l'on fait avaler de cette poudre dans l'eau. Si l'on sacrifie les chiens après l'opération, on observe en effet que les enveloppes des poumons sont d'un rouge de feu et que les cavités comprises entre ces organes et les parois de la poitrine contiennent une quantité plus ou moins grande de cette sérosité citrine que nous signalions tout-à-l'heure comme produite sous la peau. Voilà la raison des cures *très scientifiques* obtenues par le vésicatoire dans la Pleurésie. Telle est l'application de la loi des semblables : le médicament susceptible d'engendrer une pleurésie artificielle chez le sujet sain guérit la pleurésie naturelle chez le sujet malade. J'ai fait pour mon compte la curieuse expérience suivante, qu'il est loisible à tout médecin allopathe de répéter : Des

malades se présentant à moi avec des ampoules comparables à celles du vésicatoire et dûes à des *Brûlures* où à des éruptions naturelles dénommées *Pemphygus*, je leur ai administré des globules de Cantharide à la 15[e] dilution. Les ampoules ont disparu dans les 24 heures, laissant une peau parfaitement saine à leur place. Quant à la pleurésie, celle avec épanchement stationnaire, chûte de la fièvre et des douleurs, on ne compte plus les cas où l'Homœopathie en triomphe avec des *globules de Cantharide*, qu'on pourrait appeler notre *Vésicatoire intérieur*.

Il n'en va plus de même du Traitement de la *Fluxion de poitrine* par le Vésicatoire. Ici, notre emplâtre retombe au rang de vulgaire révulsif, n'ayant plus de relation spéciale avec la maladie. De là, l'insuccès sur toute la ligne et même une forte aggravation, comme conséquence fatale de la méprise populaire. Car il ne faut pas l'oublier : *c'est le peuple qui gouverne en medecine* ( en tant qu'allopathique). Nous sommes ici en pleine démagogie pour la pratique, et, fait remarquable, *la théorie est aux mains du pouvoir autocratique le plus absolu* (*l'Université*).

J'ai dit que le vésicatoire entraînait une forte aggravation dans la Fluxion de poitrine. Il faut sans doute faire la part de la purgation par haut et bas de l'Emétique, de la saignée, etc. Quoi qu'il en soit, le témoignage des statistiques, toujours invoqué par nos adversaires, les écrase ici complétement. Le D[r] Autrichien Fleischmann, à l'hôpital de Gumpendorf, près Vienne, a établi les chiffres suivants, résultant de l'expérience :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Traitement allopathique de la Pneumonie : | | Mortalité | 31 p. % |
| Expectation (pas de traitement) | | — | 15 p. % |
| Traitement homœopathique | — | — | 8 p. % |

Et la statistique du D[r] Tessier, médecin de l'hôpital Sainte-Marguerite, à Paris ! Pendant plusieurs années, il a traité, comparativement avec les allopathes, un grand nombre de pneumoniques. Les D[rs] Valleix et Marotte avaient une salle de 100 lits, Teissier également, et voici les résultats obtenus sur plusieurs milliers de malades

| | | | |
|---|---|---|---|
| Traitement | allopathique | — Mortalité | 11 p. % |
| — | homœopathique | — | 8 p. % |

Le traitement de la Pneumonie est, avec celui du Choléra, un des triomphes de notre Ecole, tandis qu'il est la honte

de l'Ecole officielle, et d'une façon plus éclatante que pour la première maladie, puisqu'on a essayé ici sur une assez large échelle de l'expectation et qu'on a reconnu sa supériorité sur le traitement allopathique.

On peut dire, en premier lieu, que le traitement allopathique n'existe pas ; que c'est un assemblage confus de moyens variés, acceptés par les uns et repoussés par les autres ; que si l'on examine ce traitement, depuis le commencement du siècle, on voit qu'il a varié, non seulement avec le temps et les théories médicales dont il s'inspire, mais même qu'à la même époque il diffère avec les médecins qui doivent l'employer. En face de ces fluctuations et de ces incohérences, vous verrez le traitement homœopathique invariable, aujourd'hui comme il y a 40 et 60 ans, en France comme à l'étranger, en Europe comme en Amérique, aux Indes, en Australie. En second lieu, le traitement homœopathique modifie manifestement la marche de la maladie. En troisième lieu, les statistiques établissent fortement qu'il vaut mieux ne pas soigner les pneumoniques que de leur appliquer les traitements héroïques de la médecine officielle.

Sur le premier point, on n'a pas oublié, dans le monde médical, le traitement barbare des *Saignées coup sur coup* du Professeur Bouillaud, enlevant dans la première journée jusqu'à 10 palettes de sang, avec la lancette, les sangsues ou les ventouses sacrifiées, ci : . . . . . . 3 kilogs de sang

| | |
|---|---|
| le 2e jour, de 3 à 6 palettes, si le point de côté résistait, ci : . . . . . . . . | 900 g. à 1800 g. |
| le 3e jour, encore 3 à 4 palettes, ci : . . | 900 à 1200 |
| le 4e jour, en cas de besoin (rare, dit-on), 3 palettes ci : . . . . . . . . . . | 900 |
| ou un vésicatoire de préférence. Total : | 6.900 gr. |

Le plus grand saigneur de l'époque, comme disait le Dr Granier, fut encore dépassé par Breira, qui allait jusqu'à 9 saignées, ci : . . . . . . . . . . . . . . 8.100 gr.

Le médecin italien Rasori fut le grand champion de l'ÉMÉTIQUE ; il put avec son aide diminuer le nombre des saignées (quoique retirant encore parfois jusqu'à 6 et 7 kilos de sang, autant que Bouillaud) sans préjudice de 12 grammes d'émétique par jour et de 62 grammes dans tout le cours de la maladie. Ces doses monstrueuses, tolérées grâce au fractionnement, n'évacuaient pas, mais produisaient

une grande dépression des forces. Il ne savait pas que l'indication de l'Emétique est dans la présence des *vomissements* et de la *diarrhée spontanée*, et qu'alors il agit merveilleusement à doses infinitésimales. Aussi, verrons-nous plus loin le pauvre parti qu'il en tira. Enfin, le vésicatoire fut déjà jugé à cette époque (il y a de cela 50 ans) comme « n'ayant pas l'heureuse influence qu'on lui attribue généralement ». (Professeur Grisolle.— *Traité de pathologie interne*.)

Pour connaître l'état actuel du traitement Scholastique, nous nous en référons à l'*Interview* ingénieux que M. Marcel Baudoin, rédacteur de la *Semaine médicale*, a eu l'idée d'instituer auprès de 26 médecins en chef des hôpitaux de Paris. Pour les saignées, 8 sont favorables avec restrictions, 3 hostiles, 14 n'en parlent pas ; encore n'est-ce qu'exceptionnellement que les premiers en pratiquent une seule. Quant à l'Emétique, on l'accuse de débiliter et on le remplace par l'ALCOOL ! et les Toniques Il faut croire que nos ancêtres étaient infiniment plus robustes que nous, puisqu'ils guérissaient plus souvent, avec leur spoliation sanguine formidable et leur emmagasinement toxique non moins monstrueux.

L'Emétique est donc proscrit absolument par 5 de nos majors, les autres l'employent à doses infimes. « Touchante harmonie ! » dit le Docteur Marc Jousset, auquel j'emprunte ce résumé. Quant au Vésicatoire, 5 seulement lui sont favorables, 3 en usent quelquefois, 5 sont hostiles et 14 indifférents. On le redoute désormais dans la fièvre, on lui reproche d'énerver et de produire des douleurs, « d'écorcher les malades sur la poitrine desquels on les promène à l'aventure » (Audhoui), « d'avoir fait leur temps » (Huchard) (même reproche qu'à la saignée). Ce dernier ajoute que « *leur principale indication consiste à n'être jamais indiqués;* ils sont *inutiles toujours* et *dangereux le plus souvent*, surtout dans les cas d'albuminurie ». Voilà le discrédit où sont tombés les anciens moyens ; les moyens nouveaux sont fort nombreux et surtout fort variés : « *Tot capita, tot sensus* » (autant de têtes, autant d'avis).

Les bactériologistes cherchent encore le traitement moderne. D'autres cherchent à remonter le cœur (Caféine, Ether, Camphre, Digitale, Alcool). D'autres s'attaquent à la chaleur fébrile par le sulfate de quinine, l'antipyrine, les bains froids. Ah ! *les bains froids dans une maladie par*

*refroidissement ! atteignant les organes vitaux et centraux !* « O MÉDECINE ! QUE DE CRIMES ON COMMET EN TON NOM ! »

Il n'y a que la Séduction Pastorienne qui puisse les justifier : pauvres ensorcelés ! ET LE POUMON, QU'EN FAITES-VOUS ? Tel est mon cri stéréotypé, par lequel je cherche à réveiller mes somnambules. Laissez donc l'Estomac, l'Intestin, les Veines, le Cœur et songez à l'organe malade et à la réaction générale qui lui est propre. Il est vrai qu'il n'est pas facile de découvrir des *remèdes des Poumons* et que l'expérimentation seule d'Hahnemann peut y conduire.

Or, qu'à révélé cette expérimentation ? C'est que la *Bryone* et le *Phosphore* sont les remèdes spécifiques le mieux appropriés à cette maladie, dont ils reproduisent, avec leurs nuances respectives, les principaux symptômes (fièvre, toux, point de côté, respiration difficile, crachats sanguinolents). Voilà les deux piliers du traitement pour les homœopathes de tous les temps et de tous les lieux, transformant en maladie rapidement guérie celle qui fauche à grands coups dans les rangs allopathiques. Pourquoi donc nos confrères allopathes n'essayent-ils pas ? Parce que ces remèdes ne réussissent qu'à doses infinitésimales et qu'ils ne veulent pas admettre qu'on puisse procéder de la sorte. Il y a du reste beaucoup d'autres remèdes employés par notre école, mais plus rarement, dans les complications et formes maligres. Comme nous l'avons dit plus haut, la théorie homœopathique est confirmée par les succès éclatants obtenus au lit du malade, et ce qui démontre qu'il ne s'agit pas de guérisons par les forces seules de la nature livrée à elle-même, c'est que *la marche de la maladie est modifiée*. La *température*, au lieu de tomber brusquement aux cinquième, septième, neuvième jours, *diminue graduellement* ; et *les signes d'auscultation disparaissent rapidement*. Tandis que, lorsque la maladie se résout d'elle-même, on observe des chûtes saccadées de la colonne thermométrique et les signes d'auscultation persistent longtemps encore. Ainsi tombe le raisonnement de ceux qui, voyant les succès de l'homœopathie s'affirmer, disent : « Puisque les homœopathes ne donnent que de l'eau claire, la pneumonie est une maladie qui peut guérir toute seule ». Il m'est arrivé maintes fois de faire appliquer l'oreille des parents sur la poitrine des malades pour leur faire constater les changements admirablement rapides survenus dans les bruits de la respiration. Enfin, la statistique a mis le dernier sceau à cette démonstration quasi-mathématique.

Par les saignées répétées, Broussais perdait 62 p. °/₀ de ses malades ; Bouilland 11 ; Rasori 24 ; Brera, avec 3 saignées, 19 ; avec 9, 22 ; au-delà, 68. Par l'émétique seul, Rasori en perdait 10 seulement ; en adjoignant la saignée, 14 à 22. La moyenne générale des chiffres précédents est 28.

Comme chiffres plus récents, nous avons, en 1879 et 1880, dans les hôpitaux de Lyon, une mortalité de 35,6 pour cent en 79 et de 31,5 p. °/₀ en 80. A Paris, en 1879, 47 p. °/₀ au lieu de 36, chiffre moyen des onze années précédentes. En 1881, on accuse encore une léthalité de 42 p. °/₀. « Ce résultat peu consolant, dit la *Gazette des hôpitaux*, semble établir que les inflammations diverses du poumon ne sont guère de nature à bénéficier des progrès de la chimie. » En 1884, le Bulletin de la statistique municipale accuse encore 41,70 et 48,71 p. °/₀ pendant les mois d'automne.

La moyenne générale dans les temps modernes est de 39,6. Il y a donc un recul sensible dans les résultats, n'indiquant pas un progrès de la clinique, tout au contraire, à moins que cette maladie soit plus grave qu'autrefois. Ici, à Nimes, le taux de mortalité par la pneumonie est toujours excessivement chargé, dominant celui de toutes les autres maladies, et de très haut.

Il est vrai que nos médecins allopathes ont aujourd'hui une excuse toute trouvée, qui les innocente immédiatement auprès de leurs clients : *les pneumonies dont on meurt sont des pneumonies* INFECTIEUSES ; il est donc naturel qu'elles aient amené la mort. Ah ! la puissance des étiquettes !...

« Et voilà *pourquoi* votre fille est malade » (Molière)

Nous ne pouvons pas ne pas protester énergiquement : *toutes les pneumonies sont infectieuses, ou il n'y en a aucune.* Si l'on admet, comme c'est l'opinion généralement enseignée par l'école microbienne, que la pneumonie est dûe à l'infection de l'économie par un microbe spécial, ou par les poisons secrétés par ce microbe, il n'y a pas lieu de faire de distinction entre les divers cas que l'on observe et de réserver le nom d'infectieux à ce que l'on ne guérit pas. Nous ne voulons pas dire ici qu'il n'y ait pas des formes différentes dans la pneumonie ; nous savons fort bien que certaines formes sont presque fatalement mortelles, notamment chez les vieillards ou les personnes affaiblies (alcoo-

liques, diabétiques, albuminuriques, etc.) mais nous ne pouvons admettre cette excuse banale et trop habile qui consiste à dire à la famille : Que voulez-vous ? Nous n'y pouvons rien : c'était une pneumonie INFECTIEUSE.

(Tout le paragraphe, sauf l'exclamation et la citation de Molière, est emprunté au Dr Marc Jousset.)

Revenons aux statistiques, cette fois pour l'expectation : très heureuses au début, en 1847, on n'eut que 13 p. % et même 7, tandis que la saignée et l'émétique donnaient 20 chacun. Puis, on remonta à 9, 20, 23, 14, 23, 6 et 13, 23. En moyenne générale, nous arrivons à 16 p. %, au lieu de 28 par le traitement allopathique, soit 12 p. % de plus de guérisons. Nous pouvons déjà conclure que les pneumonies non traitées guérissent mieux que celles où l'on a mis en œuvre les saignées et l'émétique (Skoda, Dielt, Schmit et Bordes, Breira, Dworzac, Magnus Huss, Wunderlich.)

Quant aux statistiques homœopathiques, elles sont encore plus réjouissantes. Teissier à Sainte-Marguerite eut une mortalité de 7, 5 p. % ; Timbart même chiffre ; Grandmottet, 12, 5. En moyenne générale, nous avons 9, 1 p. %. Les éclectiques actuels (homœopathes mi-allopathes) donnent 20, 6 p. %. Les allopathes actuels 39, 6 p. %. Il y a donc déjà un progrès de 19 par l'Eclectisme.

Récapitulons : Il y a 50 ans, les allopathes perdaient 28 p. % de leurs pneumoniques lorsqu'ils les soignaient énergiquement ; ils ne perdaient que 16 p. % en ne les soignant pas, et les homœopathes ne perdaient que 9, 1 p. %.

Aujourd'hui, les allopathes perdent 39, 6 p. %, les éclectiques 20,6 ; les homœopathes purs toujours 9 p. %. Le recul des allopathes est dû à une pratique moins énergiquement palliative peut-être, mais autant et plus meurtrière par voie d'empoisonnement médicamenteux. Tandis que le recul des éclectiques est dû à leur tendance funeste à aller vers l'erreur, sous le vain prétexte de la conciliation. Dans le but illusoire de gagner à eux l'allopathie, c'est eux qui sont gagnés à elle.

« Radicalement fausse dans ses principes (l'allopathie), il n'y a que le radicalisme du vrai qui puisse en triompher ». (Dr Chargé).

Mais le procès de la cantharide et du vésicatoire n'est pas fini comme cela. Il ne suffit pas de montrer l'inutilité de cet agent, il faut mettre en relief l'immense danger de cette

médication. Ecoutons sur ce point le témoignage des autorités allopathiques. Les docteurs Trousseau et Pidoux, dans leur grand traité classique, reconnaissent et signalent, ce qui est du reste de notoriété publique depuis longtemps, que l'application d'un large vésicatoire engendre des *accidents* graves du côté des *Voies urinaires* : Rétention d'urine, Inflammation de la vessie et des reins, allant jusqu'à produire parfois la gangrène des organes extérieurs, en tout cas de violentes et atroces douleurs, une surexcitation nerveuse allant parfois jusqu'au délire (avec cruauté, férocité, rage, d'après l'expérimentation homœopathique), et même avec expulsion *d'énormes fausses membranes roulées* et *sanguinolentes*. Ce sont des productions fibrineuses qui se font à la surface intérieure des voies urinaires. Ces accidents se sont même produits en dépit du camphre, qui ne jouit que d'une vertu antidotale limitée, quand la réceptivité pour le poison cantharidien est un peu vive. Dans ces cas-là, la mort est survenue au bout de 36 heures. Aussi, comprend-on sans peine ce cri d'indignation d'un médecin distingué et malade, qui, menacé par ses médecins à bout de ressources du fatal vésicatoire, leur répondit : « Me prenez-vous pour un client ?» (Docteur de Parseval.— *Homœopathie et Allopathie.*)

Inutile de répéter pour les Cautères, Sétons, Moxas, ce que nous avons dit de l'inutilité de la Révulsion en général et des souffrances immédiates ou consécutives qu'elle entraîne. On n'en finirait plus du reste si l'on voulait citer tous les témoignages (1) des maîtres de l'allopathie contre leurs propres pratiques, témoin cette péroraison d'un discours du Professeur Piorry : « Oui, je le dis en terminant « à notre jeunesse médicale, lorsque vous rencontrerez une « doctrine comme celle de la Révulsion, qui ne s'étaye ni « de principes ni de faits sérieux, attaquez-la hardiment, et « ne craignez pas de traiter légèrement une chose légère. » Le savant académicien avait déjà dit : « Il ne faut pas se « le dissimuler, les révulsifs sont les ressources de l'ignorance, « qui ne sait que faire ; ils le sont aussi de la science à « bout de moyens. »

Pour nous, ils sont *toujours* les expédients, les *panto-*

(1) Pour Valleix, le médecin agit poussé par le qu'en dira-t-on et la vogue populaire de ces moyens. Pour Malgaigne, c'est un Roman, tout à fait vide de sens, etc.

*mimes de l'ignorance*, car *jamais* un médecin allopathe n'agit scientifiquement. Quelque remède qu'il donne, il manque des données précises que seule l'expérimentation homœopathique peut lui fournir.

Comment se fait-il que, malgré les démolitions en règle infligées à ces pratiques barbares par les représentants les plus illustres et autorisés de l'Ecole officielle, l'édifice des erreurs allopathiques subsiste à peu près intact ? Il en est de ceci comme des abus battus tous les jours en brèche par les journaux politiques. Ils semblent y puiser un regain de fraîcheur et de prospérité. Tel est le cas de l'alcoolisme et de l'absinthisme. L'esprit français, du reste, frondeur et railleur, est aussi prompt à la critique qu'il est lent à la réforme. Il semble même s'être fait une habitude de se venger ou dédommager par des bons mots. On ne châtie pas les mœurs en en riant ; on fait rire les mœurs en essayant de les châtier, par la langue ou la plume. On est blasé sur les flots les plus exubérants de l'éloquence.

Que faut-il donc pour opérer une réforme sérieuse ? Des faits, mais non point disséminés au hasard, comme les réclames d'une 4e page de journal. Il faut enrégimenter, encadrer les faits dans une organisation assez générale pour se prêter à toutes les éventualités de la pratique. Il faut faire table rase de toutes les hypothèses, de toutes les pratiques fantaisistes, observer la nature et expérimenter, de manière à démêler ses lois et à les confirmer par des expériences convenables, c'est-à-dire qui ne troublent à aucun degré ses opérations spontanées. Telle est l'application des médicaments à l'homme sain, à doses infinitésimales. Nous reviendrons un peu plus loin sur ce sujet.

Comme nous venons de le voir, la Révulsion n'est qu'une manœuvre fantaisiste, une fiction de l'imagination humaine. Vouloir *arracher le mal* du corps du malade est une noble intention, facile à inculquer à tout bon naturel. Mais ici, le sentiment ne suffit pas, et le zèle demande à ne pas être aveugle. Ne nous payons donc plus de mots. Ce qu'on arrache, nous l'avons vu, c'est *la peau*, et avec elle *le sérum* des malades. Quant à *distraire* les forces vitales, il n'y faut pas songer. Tout ce que l'on réussit à distraire, c'est *l'attention* du patient, par des douleurs beaucoup plus vives.

Tout autre est l'idée de la Dépuration, non point telle que la conçoit le vulgaire, et avec lui le corps médical

allopathique, mais telle que nous l'enseigne la doctrine spiritualiste. Comme nous l'avons déjà vu, *l'impureté n'est pas dans le* PRODUIT, fétide ou altéré de toute autre façon, *mais dans le désordre des* FORCES *vitales*, le trouble de leur harmonie. Le *dépuratif n'est* donc *pas une matière* qui, agissant d'une façon chimique, décompose le produit, dans un vase inerte aussi bien que dans le corps, et le désodorise, pour choisir un caractère qui peigne bien ma pensée. Non, le dépuratif est *une force médicamenteuse* qui fait cesser le désordre des forces vitales (parce qu'il produit un désordre artificiel semblable — rapport démontré par l'observation et l'expérience — ), et par ce redressement de l'équilibre des forces, ramène l'élaboration régulière des produits et fait disparaître par suite tous leurs caractères vicieux. Cette conception spiritualiste, induite de l'expérience, est diamétralement opposée au matérialisme de l'Ecole officielle qui, par une confusion perpétuelle, mêle l'étude de l'action externe, topique ou chirurgicale, avec celle de l'action interne, seule vraiment médicinale. De là, la recherche *d'altérations* palpables, pour lesquelles il faut des doses *massives* ; mais quand on arrive à la *lésion* des tissus et organes, les forces sont depuis longtemps désorganisées. De là, la tentative désastreuse de Koch qui, après avoir détruit par la gangrène le tubercule externe dans les plaques de lupus, a cru pouvoir exercer impunément la même action sur le poumon. De même, Liebreich avec sa cantharidine et son chlorure d'antimoine, et nos révulseurs modernes avec leurs emplâtres stibiés ou leur huile de croton. Ce que la peau supporte plus ou moins impunément, l'intérieur du corps ne l'admet pas.

Ici, prend place le groupe des fameux *Fondants*, qui sous prétexte de fondre le mal, fondent le malade. C'est toujours l'intrusion de la science mécanicienne : on ne s'occupe que des rouages et point de la vapeur. On ronge les encroûtements du foyer avec des acides, au risque de faire sauter les parois ; mais quant à donner du tirant d'air, on n'y songe pas. C'est ainsi que l'*Iode* fond les mamelles, les testicules, et toute la graisse de l'organisme, les glandes sont réduites ou engorgées, le goître apparaît, la fièvre de consomption s'allume, avec sueurs nocturnes, faim canine ou manque d'appétit, vomissements et diarrhée, hydropisie des jambes, du ventre, de la poitrine, excitation nerveuse, tremblements, convulsions;

violentes palpitations et oppression, pouls rapide, petit et concentré ; hypochondrie, délire, ivresse ; albuminurie ; peau plus ou moins brûlée. La mort arrive par syncope, ou le malade se ratatine, s'affaisse, se refroidit et s'éteint par degrès, comme une lampe dont l'huile est épuisée. Dès que l'affaiblissement se déclare, la vie s'éteint le plus souvent, quoi qu'on fasse. Tel est l'effet des doses trop prolongées et quelquefois faibles d'iode, dans les cas où l'engorgement des glandes résiste.

Par ce tableau de l'*Empoisonnement iodique*, j'ai donné une idée de ce qui se passe pour les divers remèdes fondants, altérants ou dépuratifs, maniés par l'allopathie, soit à trop fortes doses, soit trop longtemps lorsqu'ils n'ont pas une réelle affinité pour le malade, et que certaines circonstances, comme le froid, interviennent (mercurialisme). En général, les effets indirects que l'on veut produire étant souvent longs à apparaître, on force les doses témérairement et l'on ne s'arrête que lorsque les signes d'empoisonnement se manifestent, avec l'action forcée sur le siège du mal. Mais alors, il n'est plus temps ; l'absorbtion continue, sans qu'on puisse l'arrêter, le métal s'accumule dans le sang et les accidents prennent de telles proportions que la mort ne tarde pas à intervenir.

Il serait trop long de faire l'INVENTAIRE complet DE LA BOUTIQUE galénique, comme dit le Dr Chauvet, de Tours. Quelques mots seulement encore sur certains remèdes employés tous les jours par l'allopathie, tels que *le Sulfate de quinine*, *l'Arsenic*, *l'Ergot de Seigle*, *l'Antipyrine*.

## SULFATE DE QUININE ET ARSENIC

En revenant sur les dépuratifs, j'ai voulu faire pressentir les confusions de principes faites tous les jours par ceux qui marchent sans principes. C'est ainsi que le Quinquina, reconnu excellent pour corriger les effets débilitants des Saignées folles de Broussais et Bouillaud, parce qu'il est un tonique du cœur et répare en général les pertes d'humeur de l'organisme, a été élevé, avec la quinine, au rang de *remède universel des fièvres et des névralgies*. Pour tout homme de science, une telle généralisation fait horreur.

Elle ressemble singulièrement aux réclames de la quatrième page des journaux. Autre chose est l'*accident*, autre chose est la *maladie*. Les personnes débilitées par la saignée n'étaient pas des malades, mais des *blessés*. Ici, le remède était purement chirurgical et *circonstanciel*. Dans les fièvres et les névralgies, il y a maladie et il faut des agents médicinaux, *spéciaux* comme chaque cas morbide. Autre est la *fièvre continue*, à laquelle est approprié l'aconit, et la *fièvre intermittente*, à laquelle seule est appropriée la quinine, car le caractère essentiel de son action est l'intermittence, de telle sorte que quel que soit le symptôme ou la maladie, (névralgie, fièvre, etc.) si l'on reconnaît dans sa marche la *périodicité* propre à la quinine, avec ses caractères accessoires, on devra donner la quinine. C'est ici que nous généralisons, mais sur une base ferme et toujours la même. De là à traiter toutes les fièvres et toutes les névralgies par la quinine, il y a loin. Et encore, dans ces fièvres intermittentes, il y a de nombreuses variétés, suivant *le point* du corps *d'où part le* FRISSON et la marche ultérieure de ce frisson, suivant *le moment d'apparition de la* SOIF, par rapport aux divers stades de l'accès, de telle sorte qu'*une soif vive pendant le froid et surtout pendant la chaleur est une contre indication positive du Quinquina.*

Un jour, on me dit qu'il y avait 92 cas de fièvre d'accès à Saint-Laurent d'Aigouze, et que tous les malades avaient soif pendant l'accès, et qu'on les bourrait de quinine. A quoi je répondis que pas un de ces malades n'était justiciable de ce médicament.

Le Dr Chargé raconte, dans son étude sur le Traitement de cette maladie, qu'en 1840, son ami le Dr Boudin, alors médecin en chef de l'hôpital militaire de Marseille, se lamentait en sa présence de ses insuccès dans les fièvres d'Afrique, qui encombraient en ce moment son service. Chargé prit acte de ses aveux, et lui conseilla d'user de l'ARSENIC préparé pour notre usage. Il lui remit un tube de globules d'*Arsenicum* 30e dilution, qui fit merveille.

Ce fut le point de départ d'un ouvrage considérable écrit le Dr Boudin en faveur de ce traitement, qui fut repris par l'école allopathique, à la faveur, dit le Dr Chargé, des *Triturations* de M. Trichon, pharmacien homœopathe à Marseille. Tel est le secret de cette réhabilitation d'un remède colossal et capital, abandonné avec terreur par les allopathes, à la suite des méfaits des doses massives, faisant

dire à J. Frank : « Si l'on guérit les fièvres avec ce poison, ce n'est qu'en tuant les malades ». C'est ainsi que l'emploi de doses trop fortes et toxiques, où la vertu spéciale n'était pas développée par la préparation, fit échouer un traitement dont la tradition remontait fort loin dans les âges, puisque les *Chinois* eux-mêmes l'administraient sous forme de thé, servi dans de jolies *coupes rouges de réalgar* (sulfure rouge d'arsenic). La tasse pouvait servir pour un grand nombre de malades.

Ce qui montre du reste l'utilité du mode de préparation, c'est que le Dr Boudin, servi ultérieurement par les pharmaciens de Paris, qui ne trituraient pas longtemps comme M. Trichon, ne retrouva plus ses succès et fut obligé d'écrire à ce dernier : « Faites moi des poudres ; les vôtres seules me réussissent ». Et maintenant, il faut ajouter que tout cela n'est que l'enfance de l'art. L'arsenic, comme la quinine, a ses nuances étroites dans les fièvres d'accès, où le jeu des symptômes, les variations des *stades*, prédominants, tronqués, manquant, entrecroisés, compliqués de mille douleurs ou troubles fonctionnels dans les divers appareils physiologiques (digestion, circulation, respiration, etc.) subissant l'influence de mille circonstances (heures, temps atmosphérique, saison, repas, air extérieur, exercice et position, etc.) entraînent une kaléidoscopie, vrai casse-tête chinois, de types changeant à l'infini et demandant l'adaptation d'une foule de remèdes que seul le médecin homœopathe a étudiés et peut appliquer. C'est ainsi que j'ai réparé victorieusement les tâtonnements quiniques, tantôt par les Sulfureux, tantôt par la Pulsatille, l'Eucalyptus, l'Ipéca, la Noix vomique, etc. C'est par centaines que l'on compte les remèdes étudiés et expérimentés par l'école américaine dans le traitement de cette maladie. Mais, au milieu d'eux, émergent comme de puissants chefs, quelques remèdes plus usuels, parce que leurs indications, plus nombreuses et plus importantes, se retrouvent plus souvent dans la pratique. C'est ce qui fait que l'Arsenic, enployé dès la fin du XVIIe siècle en Allemagne (Fusch), aussi par les Juifs et les paysans lithuaniens, fait merveille dans les mines de cuivre de Cornouailles et aux eaux d'Hammam-Mezkoutine, en Algérie.

Le sulfate de quinine, dont on a cherché en vain à définir le mode d'action, peut produire des accidents redoutables,

même à doses modérées, témoin cette religieuse de l'hôpital de Tours, qui resta *folle* pendant un jour, après en avoir pris 1 gr. 20. La *surdité* produite par cet agent peut devenir permanente et incurable, comme l'ont observé des auristes à l'Institut des Sourds-Muets. Un médecin s'est empoisonné et a failli empoisonner sa femme avec cet agent. Aller jusqu'à l'*ivresse quinique*, comme le conseillent certains médecins, c'est s'exposer aux plus grands dangers, de l'aveu du grand auteur Valleix. La *cécité*, de violentes *gastrites* et *gastralgies*, la *diarrhée* chronique, une *adynamie* (dépression des forces) *formidable* (prétendu tonique), voilà à quoi l'on s'expose avec le *pot de quinine* placé sur les cheminées dans nos villages marécageux, et introduit dans l'estomac de leurs habitants !

Passons maintenant à un autre remède d'invention toute récente, un enfant de la chimie moderne, se présentant à nous avec la seule recommandation des cornues et des animaux qui l'ont grossièrement expérimenté. Je veux parler de l'

## ANTIPYRINE

Voici un nouveau prétendant à l'occision des Fièvres en général ! Toujours les hautes prétentions des épaulettes à gros grains et des chapeaux à claque et à panaches ! C'est que le nouveau venu a des allures tout-à-fait militaires. Il ne marche qu'en bataillons serrés, à des doses de 8 grammes et soutenues. Nous sommes loin des doses de quinine. Aussi, son action est-elle des plus énergiques. C'est ainsi que des fièvres portant la température à 40° tombent en quelques heures à 36°, soit 1°,5 au-dessous de la normale. Mais à quel prix ces changements se produisent-ils ? au prix d'une *Réfrigération forcée*, fruit d'un violent empoisonnement! Le remède glace le sang, en détruisant ses globules. C'est ainsi qu'une jeune fille, atteinte de fièvre muqueuse modérée, passa en quelques heures à *l'état d'agonie*, et qu'il fallut s'occuper, non plus de la fièvre, mais d'un ensemble de *syncope*, *état glacé* et *axphyxie*. L'Antipyrine, appliquée aux malades dès sortir du laboratoire, sans passer par le creuset de l'homme sain, donnée à doses brutales et au hasard, ne

pouvait éviter de nous réserver des surprises de ce genre. Heureusement que notre Ecole l'a étudiée et a observé qu'elle *troublait l'intelligence*, avec crainte de devenir fou, la *Vue*, l'*Ouïe*, le sommeil, produisait des *crises d'épilepsie*, de la *Prostration*, de *l'amaigrissement* (fondant), de la *Gangrène des pieds*, des *accès* violents avec *face bleue*, *yeux rouges et hors de la tête*, *bouffissure* de la figure à déformer les traits, *bourdonnements*, bouffées de chaleur et maux de tête ; toutes sortes *d'Eruptions à la peau*, depuis les rougeurs les plus intenses, imitant l'érythéme, la rougeole, la scarlatine, l'urticaire, jusqu'aux boutons d'eczéma et aux bulles de pemphygus. La *bouche s'enflamme* jusqu'à s'écorcher par *larges lambeaux* avec salive sanglante, pus fétide, venant de *nombreux abcès*. L'appétit fait place à la soif. L'estomac souffre de brûlure, ulcérations, vomissements, et l'intestin de diarrhée. Les reins sont attaqués avec *albuminurie*. Les *règles* et le *lait s'arrêtent*, avec syncopes, frissons violents, tremblement des membres et face bleue, pertes blanches. Toute la *muqueuse respiratoire s'enflamme*, on ne peut plus respirer par le *nez* tant il est *gonflé*, la *gorge se serre*, *arrêtant la respiration*, avec vomissements et convulsions générales ; souffrances de gorge, *perte de la voix*, catarrhe bronchique, *état asthmatique*, *trouble du rhythme du cœur*, qui tend à défaillir et à s'arrêter, et *palpite* violemment.

Qui donc arrêtera cette folle médecine dans sa course échevelée à travers le malheur défendu (*per vetitum nefas*), sur la route meurtrière des empoisonnements à grandes guides ? Quelle main puissante retiendra cette avalanche de produits chimiques, menaçant de nous engloutir avec la fascination de noms musicaux et poétiques ? J'ai nommé entre cent autres. l' *Analgène*, l'*Aristol*, l'*Europhène*, la *Somatose*, l'*Iodothyrine*, le *Losophane*, le *Lycétol*, la *Phénacétine*, le *Protargol*, le *Salol*, le *Salophène*, le *Sulfonal*, le *Tannigène*, le *Tannopin*, le *Trional* et une foule d'autres dont les noms m'échappent, sortis tout frais émoulus des *fabriques allemandes* ? Ne semble-t-il pas qu'on ait sous les yeux cette *armée de crocs de remplacement* qui garnissent la gueule des serpents, attendant leur bienheureux tour de morsûre envers d'innombrables victimes ? Et ce débordement du mal ira croissant, nous aurons à essuyer toutes les grossières ruades des sciences accessoires, jusqu'à ce que la vieille Europe, inféodée à toutes les routines et à tous les

servilismes, ballottée du fanatisme et du fétichisme religieux à l'athéisme, du césarisme à la démagogie, accepte enfin en médecine les règles thérapeutiques que Dieu a établies dans la nature, révélées au puissant génie de Hahnemann et richement mises en œuvre de l'autre côté de l'Océan.

En attendant, l'homœopathie a transformé ces terribles effets des doses toxiques d'antipyrine en bienfaisantes applications parallèles. L'*Epilepsie*, les *Convulsions des enfants*, la *Neurasthénie*, la *Prostration* des forces, l'*Urticaire*, l'*Eczéma*, les *Erythèmes*, la *Rougeole*, la *Scarlatine*, l'*Inflammation ulcéro-membraneuse de la bouche*, l'*Amygdalite*, l'*Albuminurie* ont bénéficié des doses médicinales de cet agent.

Laissant là tous ces faux remèdes de la Fièvre, qui souvent n'est qu'un symptôme consécutif, et qui, lorsqu'elle est essentielle, réclame des médicaments vitaux, nuancés comme elle, nous allons monter sur une hauteur d'où nous pourrons jeter un coup d'œil panoramique sur le Traitement général des *maladies utérines* en allopathie. Cette hauteur se nomme

## ERGOT DE SEIGLE

La vie utérine est comme une montagne à deux versants, dont le sommet est constitué par l'Accouchement, L'ascension commence à l'établissement des règles, continue par la grossesse et se termine à la délivrance. La descente a lieu par les diverses suites le couches, préparées et aggravées par les traitements barbares que l'on inflige encore aujourd'hui aux organes génitaux, On ne saurait croire à quel point les idées et les pratiques de Pasteur ont déteint sur la médecine. Aujourd'hui, il n'est plus aucune cavité du corps que l'on ne visite avec divers instruments et que l'on ne torture par la même occasion sous prétexte de la désinfecter. Le *larynx* est *ramoné* et *brûlé* dans le croup infantile, au prix de souffrances atroces, que les souffrances de la maladie semblent justifier. On travaille directement l'*estomac* avec les *tubes laveurs*, comme s'il s'agissait de *récurer une casserole* inerte. On le visite par dedans au moyen de l'éclairage électrique de l'endoscope, par dehors avec le son renforcé du phonen-

doscope. On mesure ainsi le degré de refoulement produit par l'exercice forcé de la bicyclette et la rapidité de digestion des divers liquides. Tout cela intéresse nos physiologistes, nos hygiénistes et nos chirurgiens. Mais *la poule aux œufs d'or* ne se dérange pas pour si peu ! Elle s'obstine à cacher son secret. *C'est par dedans*, Messieurs, *qu'il faut me sonder*, c'est dans l'intimité des tissus, que dis-je ! de l'être vivant, qu'il faut porter vos cathéters ! Et l'on n'a toujours pas le moindre remède interne à mettre sous la dent !

La *matrice* est *injectée, curetée, cautérisée, châtrée*, et quand même elle ne guérit pas ! Et j'ai observé ce fait, prodigieux pour mes confrères, très naturel pour moi. Une femme vient me consulter au dispensaire pour des douleurs aux ovaires. Les remèdes la calment pour un temps ; les douleurs ayant reparu, elle va à l'hôpital, n'ayant pas les moyens de se traiter avec suite chez elle. On enlève un ovaire, puis l'autre, et après ces deux grandes opérations, elle revient à mon dispensaire avec ses deux coutures, ses deux balafres, chercher encore des remèdes homœopathiques pour les mêmes douleurs ovariques qui ont reparu. C'est ainsi que les amputés souffrent, non de leur moignon, mais de l'extrémité du membre sectionné. Ce sont les nerfs allant aux organes absents, dont les parties centrales, toujours malades, rapportent leurs souffrances aux parties périphériques, car la souffrance d'un nerf sensitif est toujours sentie à son extrémité, par un va-et-vient vers la moëlle épinière et à partir d'elle. Et le délire matérialiste et chirurgical continue, rêve insensé, ne parlant que de *reins flottants*, d'*estomacs dilatés*, de *chutes d'intestins* en masse, de *relâchement des ligaments utérins*. Ne remontant pas de ces lésions (anévrysmes) à leur cause vitale, l'inflammation (artérite), et en dernière analyse à un vice du sang (dartre), on croit de pouvoir les conjurer par des *sangles*, des *pelotes herniaires*, des *ceintures*. Aurait-on du reste des idées plus spiritualistes, on ne connaît pas de remèdes pour ces vices du sang produisant des effets semblables. Il est vrai que l'aquiescement aux doctrines pathologiques conduirait aussitôt à un acquiescement complet et à l'acceptation des doctrines thérapeutiques correspondantes. Mais c'est là la pierre d'achoppement ! *On ne veut pas ingurgiter et digérer* LE GLOBULE ! Et, par suite, la porte du sanctuaire médical reste fermée. Et les spécialistes et les charcutiers

se frottent les mains. Quand le chat est absent, les rats dansent!

Quand je dis qu'on n'a point de remèdes, ceci demande explication. On a bien l'Ergot de seigle, mais à titre d'agent en quelque sorte physiologique, servant à accélérer l'accouchement, comme la Coca accélère la marche. Ceci ne touche en rien au traitement des maladies. On donne bien l'Ergotine dans les hémorrhagies des métrites, comme on donne l'Hydrastine (plagiat aux dépens de notre Ecole américaine), mais en vertu d'une grossière théorie mécanique, comme des resserrants des vaisseaux. Et l'on ignore les symptômes vitaux, seuls différentiels, tels que la sensation de défaillance à l'estomac, les pertes blanches filandreuses, produites par l'Hydrastis chez la femme saine, à doses faibles et répétées. C'est la plante entière, telle que la nature nous l'offre, et non sa dissection alcaloïdique (Hydrastine, Hydrastinine) qui nous fournit ces notions délicates, établissant les caractéristiques du médicament. Et il faut aux allopathes l'action violente des alcaloïdes pour continuer les perturbations auxquelles les doses massives les ont habitués. Mais ce n'est pas impunément, et c'est ici le lieu de parler des *méfaits de l'Ergot de seigle.*

Ce virus végétal, tiré d'un champignon parasite, a procuré des accidents dans les accouchements par la faute de ceux qui l'ont administré, les eaux de l'amnios n'étant pas écoulées, l'orifice de la matrice n'étant pas dilaté, le bassin étant rétréci, etc., et la dose dépassant trois grammes, la *matrice* entre en *état tétanique*, *comprime le cordon du fœtus,* qui *s'asphyxie*, la *matrice se rompt*, il se produit des *fistules*.

Mais les accidents les plus graves sont ceux qui surviennent par l'usage alimentaire du seigle altéré dans les années pluvieuses et qu'on a réunis sous le nom d'*Ergotisme*, résumés dans une action évacuante, paralysante des centres nerveux, resserrante des petits vaisseaux par le moyen de leurs fibres lisses et de même de la matrice gravide et des voies digestives. Le sang ralentissant son cours en amont des vaisseaux contractés, il en résulterait la formation de petits caillots oblitérant les voies circulatoires et par suite l'apparition d'une *Gangrène des extrémités*, en général sèche, précédée de crampes et de refroidissement. L'Ergot s'emploie par suite utilement dans les hémorrhagies, mais à trop fortes doses et en dehors souvent de sa caractéristique,

qui est l'épuisement par abondance d'écoulement, avec insensibilité paralytique, physique et morale. Nous étendons aussi son action à bien des maladies dont son empoisonnement est l'image, telles que la *Pellagre*, les formes malignes de variole, choléra, dyssenterie, fièvre typhoïde, diabéte, folie avec impulsion au suicide, méningite tuberculeuse, anémie de la moëlle épinière, certaines paralysies, la *gangrène des extrémités*, les diarrhées et constipations.

## L'ANTISEPSIE DANS L'ALLAITEMENT

On écrirait tous les jours des pages et des pages sur cet abîme d'erreurs au fouillis inextricable qui a nom allopathie. C'est une mine inépuisable d'absurdités que l'on découvre dans la pratique courante, pratique assaillant tous les jours le médecin homœopathe, et dans les maisons les plus orthodoxes! Comment saisir ce nouveau Briarée, cet hydre aux cent têtes, dont la spécialité consiste à être tout ce que l'on voudra, excepté l'application de la loi naturelle? Voici maintenant notre mode chimique s'attaquant à l'enfant dès le berceau! Les bonnes gens de l'antiquité et du Moyen-Age s'imaginaient que pour nourrir un enfant il fallait absolument une nourrice, et nos bonnes grand'mères se croyaient perdues quand la mamelle de la femme refusait d'exécuter ses fonctions. Craintes puériles! La cornue de nos matérialistes a changé tout cela. Comment voulez-vous que la femme moderne, celle de la fin du XIX^e^ siècle *ait la force* et le temps de s'occuper de cette billevesée, de *soulever ce lourd fardeau?* Et quand on n'a pas de femme de ménage, il faut bien soigner son pavé et exposer ses visiteurs à se casser le cou, chez un artisan comme chez un ministre. Voilà bien l'argument : « *Nos femmes n'ont pas la force d'allaiter!* » — Ah çà! ont-elles encore la force d'accoucher? Il paraît que non, et qu'elles ont déjà si bien répondu qn'on a proposé des moyens très ingénieux, quelque machine d'Archimède pour les faire enfanter sans douleur.

Siècle prodigieux et fertile en renversements de tout genre! On nous fait bien digérer dans l'assiette avec des Peptones, des Elixirs aux sucs digestifs (Diastase, Pepsine, Pancréatine)? On nous fait bien dormir avec cent drogues

chimiques, plus meurtrières les unes que les autres? On nous permet bien, grâce aux anesthésiques, de dire comme Brutus à la douleur : « Tu n'es qu'un mot », et de n'avoir plus rien à envier à l'ivrogne, insensible aux mutilations? Il ne reste plus qu'à nous fournir des ovaires de carton et des matrices de papier mâché. Patience ! on fait déjà des wagons et des maisons par ce moyen!

Et bientôt, par un excès de galanterie, nous supprimerons la grossesse, cet insidieux et pénible prélude à tous les maux, à toutes les crucifixions infligées aux filles d'Eve par une loi trop barbare. N'avons-nous pas déjà les couveuses (qui ne subviennent, il est vrai, jusqu'ici, qu'aux défaillances forcées de la nature) ? Mais qui empêchera nos complaisants modernistes d'imiter les vivisectionneurs de Paris (ceux-là plus radicaux, mais plus brutaux) en provoquant des accouchements prématurés? Nos morticoles provinciaux se mettront vite au niveau de ceux de la capitale. Mais prenez garde ! *si vous supprimez la peine, vous supprimerez aussi le plaisir*. Qu'est-ce qui fait l'attrait de la vie mondaine, du théâtre, du bal, des romans, des soirées ? Je ne dis pas tout l'attrait, mais le principal attrait ? N'est-ce pas, pour la généralité des femmes, tout ce qui converge vers la fonction de parturition, de renouvellement de l'espèce humaine ? Il y a longtemps que nos maîtres accoucheurs nous l'ont dit : *La femme doit parcourir le cycle complet* de ses fonctions. Si vous supprimez l'allaitement, vous ne supprimez pas seulement le plaisir de ce contact intime avec la progéniture, où la titillation du mamelon amène par voie réflexe un épanouissement général de la vie nerveuse et nutritive, mais vous engendrez *la fatigue de* l'égoïste *refoulement* des forces progressives, dont l'expansion se trahit par la fièvre de lait. Oui, la vraie fatigue pour la femme en couches est engendrée par cet acte d'Harpagon, qui consiste à rengaîner son trésor lacté, à imposer à sa mamelle le Knout des antilaiteux. Le refoulement du produit physiologique n'entraîne pas seulement les engorgements lactés, les mammites (inflammations du sein), et les abcès consécutifs, mais un refoulement parallèle des *forces galactogènes* (productrices du lait), car il faut toujours en venir là. A côté de la matière élaborée par l'*être vivant*, il faut voir la force élaborante, engendratrice. La Physique nous l'enseigne même pour la matière dite Inerte. Comment comprendre les phénomènes de la

6

*Vie*, si l'on ne remonte à cette vie elle-même ? C'est à la lumière du Spiritualisme et du Spiritualisme seul qu'il faut étudier l'être humain. Et comment se révèle ce refoulement des forces galactogènes ? Par les accidents du Sein d'abord, par ceux de la Matrice ensuite, par ceux de l'estomac et de tous les organes enfin, en un mot par les accidents locaux, de voisinage et généraux.

« Mais, dira-t-on, tout ceci n'est applicable qu'à la femme saine, à celle dont tous les organes intacts ne demandent qu'à fonctionner, dont les forces vitales sont en état d'intégrité. Mais que ferez-vous si votre accouchée est dans un tel état de débilitation, d'irritation ou de perversion nutritive que la mamelle se refuse absolument à remplir sa tâche ? C'est ici que nous triomphons ! Une admirable découverte vient d'être faite. On prend le lait délicieux des vaches suisses ou béarnaises, et ce produit crémeux des pâturages alpins ou pyrénéens, on le concentre, on le stérilise, (tout comme les jus de viande et les conserves végétales) et l'on obtient un produit inaltérable qu'on peut délayer à volonté au moment de s'en servir, le ramenant ainsi facilement à l'état de lait frais. » — « ET LE BÉBÉ, QU'EN FAITES-VOUS ??? » — « Comment, ce que j'en fais ! mais je lui fais boire ce lait, et il le trouve délicieux, et voici plusieurs bébés qui s'en sont trouvés admirablement ! et vous voulez nier l'évidence ? Et vous êtes assez fanatique pour vouloir élever vos théories au-dessus de l'écrasante réalité des faits ? » — « Tout doux, Madame ! pardonnez-moi ce cri du cœur (1) d'un philosophe, doublant le cœur d'un praticien, qui n'a pas seulement la charge de vos bébés. Il faut à ce pratricien un horizon plus étendu et plus net que le vôtre, non des faits particuliers plus ou moins nombreux, mais une généralité s'élevant à la hauteur d'une loi. N'avez-vous jamais entendu dire que le bouillon frais valait mieux que les infusions du Liebig ? Ceci n'a pas été dit par les estomacs robustes qui digèreraient des pierres, suivant le dicton populaire, mais par les seuls estomacs que le médecin doit consulter, s'il veut connaître la vraie note de son suffrage universel. Le Christ n'est pas venu pour les âmes en santé. Le vrai médecin non plus ne prendra jamais l'avis de ces hâbleurs de bou-

(1) Un général interrompit un jour à la Chambre des députés la discussion d'une loi militaire par cette exclamation : « Et le pauvre sous-lieutenant, sacrebleu ! »

levard, de ces féroces consommateurs d'absinthe et de tabac, de ces coffres de fer qui semblent défier les observations les plus certaines de notre ligue anti-alcoolique. Il s'adressera aux souffrants, aux délicats, et leur demandera comment ils se trouvent des produits artificiels de nos chimistes et de nos physiciens. Il constatera qu'en pleine canicule et au sein d'une atmosphère plutôt fade et sèche (Nimes) que tonique et humectée par les effluves marines (Cette), les enfants, surtout ceux dont les mères n'ont pu encore aborder la plénitude de l'effort maternel, sont si éprouvés par l'usage du lait concentré qu'ils en contractent une inflammation très redoutable des voies digestives, celle que le peuple a dénommée « mal blanc », le Muguet ou Stomatite crémeuse des médecins. Les pauvres bébés sont saisis de coliques violentes et d'une intolérance absolue pour cette nourriture artificielle, tolérée seulement dans des conditions exceptionnelles. Tout, dans la nature, suit l'ordre que Dieu a établi , depuis les astres gigantesques jusqu'aux êtres microscopiques. L'homme seul, désirant être indépendant, croit pouvoir se tracer des voies meilleures. Et pourtant, ici comme partout, la nature est inimitable. Sans entrer dans les détails de la composition du lait vivant, qui tient en suspension jusqu'aux éléments de la formation des os, quelle *harmonie préétablie* entre la mère et l'enfant, recevant sur la gouttière de sa langue le mamelon nourricier! La *succion*, imposée au bébé à la place de la libation de l'adulte, est un mode d'introduction nécessaire , car il détermine une insalivation simultanée, de telle sorte que le lait commence à être digéré dans la bouche par la diastase salivaire, transformant en sucre la partie amylacée de cette liqueur. Il est ainsi introduit par petites portions dans l'estomac, pour y subir une seconde digestion. La même fugue, pratiquée à l'égard des lois physiologiques de la nature, l'est à l'égard des lois thérapeutiques. En physiologie, nous avons depuis longtemps cet axiome posé : « Mère, nourrice, animal vivant, biberon, telle est la progression descendante des moyens d'allaitement du nourrisson ». Plus on s'éloigne de la nature, plus on se jette dans le domaine avantureux de l'artificiel, et plus on s'expose à des accidents funestes. Il n'est pâs possible que les progrès de la science consistent à renverser les lois de la nature

« **Audax omnia perpeti**
« **Gens humana ruit per vetitum nefas** ».

« Audacieux pour tout affronter, le genre humain se précipite à travers le malheur défendu » (Horace).

Je ne parle pas ici des innocents laïques, entraînés inconsciemment par les séductions de la mode régnante, mais du corps enseignant, criminel, sans entrailles, sacrifiant tous les jours des hécatombes nouvelles sur l'autel du Dieu Inconnu (la Thérapeutique imaginaire).

Et la fugue thérapeutique? Il est vrai qu'on ne croit pas de fuir, puisque l'on n'a rien vu. Je l'ai déjà dit : *l'idée médicale est absente*, l'idée du médicament n'existe pas; cette indifférence a des causes si éloignées qu'elle est absolument inconsciente. Dites à une mère qu'il y a des remèdes agissant *dans le sein* et sur ses forces sécrétoires, quand on les a absorbés par la bouche, et que, sans se purger, on peut tarir le lait ou l'obliger à être plus abondant en suçant des globules : elle n'y comprendra rien le plus souvent. C'est trop rationnel et trop simple! Dites-lui aussi que la purgation est un empoisonnement et que la nature se débarrasse du poison en le chassant par les entrailles; qu'il n'y a aucun rapport entre les entrailles et la mamelle, elle ne comprend pas davantage. Mais, comme on a de tout temps travaillé à tarir le lait par des purgatifs (comme qui dirait coiffer les gens avec des souliers), elle comprend très bien cela, c'est très juste, puisque de tout temps tout le monde l'a fait. O moutons de Panurge! et, comme le dit Molière : « On préfère mourir dans les règles officielles que de guérir en dehors d'elles ». Aujourd'hui on ne voit plus le malade, mais seulement la cornue; le laboratoire remplace la clinique, et le malade *doit* toujours guérir, parce que la Faculté l'a dit.

Il y a donc des remèdes agissant sur le Sein, sur la glande mammaire, préposée à la sécrétion du lait. Ces remèdes, donnés à la femme saine, engendrent chez elle toutes sortes de perturbations de cette sécrétion lactée. De là le nom de *Galactogènes* (engendreurs de lait) et *Galactofuges* (chasseurs de lait) qui leur a été imposé. Tels sont le *Solanum oleraceum*, le *Vitex agnus castus* ou Gattilier, la Fraise, l'Ortie, le Ricin, l'Ergot de seigle ou virus du seigle, l'Aconit, l'Asa fœtida, la Belladone, la Bryone, la Chélidoine, le Quinquina, le Café, la Douce-Amère, le Jaborandi, la Noix vomique, la Pulsatille, la Rhubarbe, le Sumac, le Sticta, dans le règne végétal; la peau de bœuf calcinée, le Venin de Fourmi, le Lait de vache défloré, le Venin du

Serpent Lachesis, celui du serpent à lunettes, l'Ecaille d'Huîtres, dans le règne animal ; L'Esprit Alcalin, le Mercure, le Soufre, le Zinc, le Plomb, dans le règne minéral : tout autant de Galactogénes. Comme Galactofuges, dans le règne minéral, le Borax, l'Iode, le Phosphore, la Silice ; dans le règne végétal, la Belladone, la Bryone, le Quinquina, la Grande Cigüe, le Lycopode, le Sumac, la Stramoine, la Phytolaque, le Laurier-Rose. la Fève Saint-Ignace, le Charbon végétal, la Laitue, la Spirée ulmaire ou Reine des prés ; dans le règne animal enfin, l'Ecaille d'Huitres, la Peau de Bœuf calcinée, l'Encre de Seiche. Sans parler des remèdes se rapportant aux perversions du lait.

Puisque je suis en train d'énumérer, signalons en passant un remède curieux du Muguet : la Myrrhe. Nous avons, grâce aux auteurs américains, la clé de ce passage de l'Ecriture Sainte : « Et les mages, ouvrant leurs trésors, offrirent à l'Enfant Divin de l'Encens et de la Myrrhe ».

*N. B.* — Il serait trop long d'énumérer les remèdes employés par l'Ecole homœopathiste pour combattre les maladies de la grossesse, les troubles pathologiques de l'accouchement et de ses suites, tous les rhythmes des contractions puerpérales désaccordées, imités et corrigés comme des rouages d'horlogerie, ceux de la menstruation irrégulière et les maladies organiques terminales de la parturition. Le médecin homœopathe est lui-même étonné des résultats qu'il obtient dans ces cas-là (je parle du praticien européen, car en Amérique cette pratique a lieu sur une vaste échelle). C'est ainsi que j'ai vu des Inerties de 12 heures vaincues par trois doses de nos globules, et quand j'apportais le forceps au bout d'une heure, l'enfant était emmailloté ; des états de contracture provoqués par le café et durant depuis quatre heures, vaincus en un quart d'heure par deux doses de globules ; des cas de stérilité durant depuis sept ans, vaincus par le même traitement, triomphant ultérieurement des vomissements incoërcibles de la première grossesse, et cela par les mêmes médicaments. Et dire que tous ces cas seraient devenus la proie malheureuse de la chirurgie, à défaut de médecine sérieuse ! Ceci soit dit pour justifier la façon ironique dont je parle plus haut de l'accouchement et de l'emploi des Anesthésiques pour supprimer une douleur physiologique et nécessaire.

La conclusion de cet article s'impose : traitons les femmes

enceintes et les femmes en couches, et nous n'aurons pas besoin des laits artificiels.

---

Il serait trop long de passer en revue tous les agents, même principaux de la médecine allopathique. La démonstration de ses erreurs est déjà plus que suffisante pour montrer l'urgence d'une révolution en médecine. Cette urgence ressort moins aux yeux du public de la différence de nos expérimentations préparatoires et de nos doses au lit du malade, que des pratiques fantaisistes (purgation, émissions sanguines, vésication) reposant sur des principes erronés (humeurs peccantes, pléthore et irritation, besoin de détourner et d'arracher la maladie, par la dérivation et la révulsion).

## SUBSTITUTION

J'ai oublié de dire un mot d'un autre principe erroné, la SUBSTITUTION. Les Professeurs Trousseau et Pidoux, dans leur Traité de thérapeutique, rejetant les vérités de l'Organon de Hahnemann, se sont emparés de ses erreurs. Hahnemann a cherché en effet à expliquer la cure homœopathique en disant que la maladie médicinale, plus vive et plus éphémère que la maladie naturelle, se substituait à cette dernière, remplaçant une tyrannie sans fin par une occupation passagère. Nos auteurs allopathes, épousant cette hypothèse, ont institué une médication substitutive ou homœopathique, n'ayant rien de commun avec notre méthode. Il s'agit ici tout simplement d'une méthode chirurgicale irritante, altérante, gangrénante, consistant à cautériser les plaies pour hâter leur cicatrisation. Mais, comme le dit le Dr Delioux de Savignac, « nous ne faisons que cela en thérapeutique (allopathique). Seulement, nous ne substituons pas des actions semblables ; elles sont bien plutôt contraires. Entre un travail morbide où il y a toujours un certain degré d'organisation et la désorganisation produite par un caustique, y a-t-il opposition ou similitude ? La réponse n'est pas douteuse, et l'on ne saurait invoquer ici le *Similia Similibus*. La cautérisation *n'homœopathise* pas les parties ; elle les dénature radicalement, *emportant* du même coup la lésion antérieure, et laissant une lésion d'un

caractère opposé... C'est donc bien une méthode destructive, abortive, désorganisatrice, mais non une méthode substitutive dans le sens conservateur où l'homœopathie l'entend. *La substitution, fille bâtarde de l'homœopathie,* ne peut renier sa mère, si elle est vraiment la substitution, et nous venons de démontrer qu'il n'en est rien. Il n'y a eu là qu'une fausse inspiration. (*Dictionnaire Encyclopédique* du Dr Dechambre).

Et le Dr Granier ajoute à cette citation : « Oui, mais c'est la mère qui renie cette fille, parce qu'elle a reconnu qu'elle n'était pas sa fille, et qu'il y avait eu SUBSTITUTION D'ENFANT ». (*Homœolexique*. — Tome II, page 811.)

---

# DEUXIÈME SECTION

---

## PRINCIPES DE L'HOMŒOPATHIE

# PRINCIPES DE L'HOMŒOPATHIE

On se fait une idée bien étrange de l'homœopathie dans le public! On la considère comme une secte, une bizarrerie magique et cabalistique, une sorcellerie n'ayant rien de scientifique. Pour les uns, nous sommes des charlatans qui ne donnons que de l'eau claire et du sucre de lait ; pour les autres, de redoutables empoisonneurs. La conspiration du silence dont nous entourent nos confrères ne contribue pas peu à cette opinion. Le merveilleux naît de l'ignorance, et l'imagination s'en donne à cœur joie, quand la raison n'est pas là pour la réfréner. La vérité est que l'Homœopathie n'est qu'un nom de guerre pris par Hahnemann, un drapeau distinctif, de plus en plus nécessaire au milieu des nombreuses sectes thérapeutiques, qui vont se multipliant chaque jour : Electrothérapie, Métallothérapie, Hydrologie, Hydropathie ou Hydrothérapie, Aérothérapie, Sérothérapie, Opothérapie, etc. Au fond, l'Homœopathie est la médecine générale, prétendant pratiquer suivant les lois de la nature. Ce n'est pas un *système,* mais bien la *méthode naturelle* des Bacon et des Descartes appliquée à la médecine. Or, il y a cet abîme entre le Système et la Méthode, c'est que le Système n'est qu'une conception fantaisiste de l'esprit, une hypothèse toute gratuite, sur laquelle on bâtit un édifice. Et la maison bâtie sur le sable est bientôt renversée par le moindre vent ou la plus faible pluie.

Tel le *système de l'irritation* de Broussais, qui nous a conduits aux saignées à blanc; tel le *système des humeurs peccantes*, qui nous mène aux purgations à outrance ; tel le *système de l'infection par les microbes*, qui nous rend victimes du vernissage puant des drogues antiseptiques, fabriquées à jet continu dans les laboratoires de nos chimistes ; victimes des intoxications modernes par divers agents, maniés à doses toxiques et sans expérimentations préalables sur l'homme sain, à doses suffisamment réduites et humaines ; victimes des sérums eux-mêmes, toujours par suite de cette absence de la méthode naturelle. La médecine,

comme le dit si bien le Dr Jousset, *obsédée par l'idée de cause* et le vieil adage : « *Sublatâ causâ, tollitur effectus* » (la cause étant supprimée, l'effet disparaît), a poursuivi sans relâche, depuis l'origine des siècles, le *fantôme étiologique,* je veux dire le problème de la guérison des maladies par la connaissance de leur cause intime et la neutralisation directe de cette cause. Mais il faut bien se persuader que les *causes premières* nous échappent et sont le secret divin. « Les choses cachées sont pour l'Eternel et les choses révélées sont pour l'homme, » dit l'Ecriture Sainte. Quant aux *causes secondes,* qui nous appartiennent, elles se divisent en *causes internes* et *externes*. Autre est la *prédisposition* individuelle, indispensable pour contracter une maladie, autre l'*accident* ou l'*occasion*. La prédisposition constitue la cause interne, dont le rôle est prédominant en médecine, et sans laquelle on peut être exposé impunément à toutes les contagions. De là, la protection providentielle des médecins et de tous ceux qui sont appelés à soigner des malades. Il est vrai qu'on invoque aussi ici l'habitude et l'accoutumance. Quoi qu'il en soit, c'est de l'être intérieur que partent les ordres préservatifs, annulant l'influence du microbe et de la toxine. Il appartient à la médecine spiritualiste de maintenir ces principes contre tous les assauts de la mode de la cause externe, exclusive ou prépondérante.

C'est ainsi que le typhique plongé dans un bain froid ne se laisse refroidir que dans la mesure voulue par la nature intime, quelquefois pas du tout. L'homme qui digère parfois les aliments les plus lourds, même altérés, lorsqu'il est bien disposé, sera troublé dans ses fonctions par le plus sain et le plus léger, lorsque les organes auront eu leurs forces déséquilibrées par une cause intérieure, (émotion ou vice constitutionnel). Il appartenait à l'Homœopathie de mettre ces principes en relief, en montrant que la médecine cherche en vain son point de départ dans la cause externe, accidentelle et secondaire. Il faut viser plus haut, il faut atteindre les troubles dynamiques provoqués par les viciations chroniques et natives du sang. Et pour les atteindre, nous n'avons pas d'autres points de repère que les *symptômes*, seuls éléments perceptibles à nos sens de ce qu'on appelle des maladies. Et qu'est-ce qui autorise Hahnemann et ses disciples à suivre cette voie ?

Comme je l'ai dit plus haut, notre Maître a fondé la véritable MÉTHODE NATURELLE *en médecine*, c'est-à-dire qu'il a fait table rase de toutes les hypothèses et s'est mis à observer la nature. Au lieu de mettre la *Thérapeutique* (science des remèdes) *à la remorque* de toutes les autres branches médicales et des sciences physico-chimiques, dites accessoires, il a posé le FAIT GUÉRISON *au premier plan*, et de ce fait, par voie d'*induction*, la seule voie légitime dans les sciences naturelles, il est remonté à la connaissance des maladies et des fonctions. Trousseau avait dit : « Les cures démontrent la nature des maladies. » Hahnemann a dit : « *Les cures démontrent la nature de la Vie !* »

Ce n'est qu'en remontant au sommet de l'observation que notre Maître a pu en induire une saine science médicale. C'est un édifice médical complet, une réforme de fond en comble, le couronnement légitime des sciences accessoires. Celles-ci ont trouvé depuis longtemps leurs lois et leur méthode ; il manquait à la médecine la sienne.

Hahnemann est parti de ce fait que le *Quinquina guérit la fièvre intermittente*. Il s'est dit comme Newton : « Pourquoi cela ? Nous n'en savons rien. Comment le savoir ? En donnant du Quinquina à l'homme sain ! »..... .... « Tu dois observer, » se dit-il, « la manière dont les médicaments agissent sur le corps de l'homme quand il se trouve dans l'assiette tranquille de la santé. Les changements qu'ils déterminent alors n'ont pas lieu en vain et doivent certainement signifier quelque chose ; car, sans cela, pourquoi s'opéreraient-ils ? Peut-être est-ce là la seule langue dans laquelle ils puissent exprimer à l'observateur le but de leur existence. » Ecoutons son expérience, mise en note dans la traduction de Cullen : « Prenons en considération ce qui suit : des substances comme le café fort, le poivre, l'arnica, la fève de Saint-Ignace et l'arsenic, *qui donnent une espèce de fièvre, font cesser la périodicité des fièvres intermittentes*. J'ai fait l'expérience suivante : Je pris deux fois par jour, pendant plusieurs jours, 4 drachmes d'écorce de quinquina de bonne qualité. Mes pieds et le bout de mes doigts devinrent d'abord froids, je me sentis épuisé avec envie de dormir, etc.... Bref, tous les symptômes de la fièvre intermittente apparurent l'un après l'autre. L'accès dura chaque fois de

deux à trois heures, et reparut lorsque je reprenais une nouvelle dose ; sinon, non. Après avoir cessé de prendre la drogue, je redevins bientôt tout à fait bien portant. » Dans le Traité de matière médicale pure, à l'article quinquina, il dit : « Dès 1790, j'ai commencé sur moi-même *mes premiers essais* avec le quinquina, et j'ai constaté sa propriété de faire naître une fièvre intermittente. *Ces essais ont fait briller à mes yeux l'aurore du jour qui éclaire maintenant la thérapeutique*, car ils m'ont fait découvrir la loi suivante : les médicaments ne guérissent les maladies qu'en vertu de leur faculté de rendre l'homme malade, et ils ne guérissent que les maladies composées de symptômes semblables à ceux qu'ils peuvent eux-mêmes produire sur l'organisme sain. » Hahnemann, traduisant une étude sur le quinquina, a commencé ses essais avec cette substance. Il soupçonnait déjà une loi générale, comme l'indique l'énumération ci-dessus. Il connaissait bien les passages d'Hippocrate et de Galien affirmant la *loi des semblables*, mais il paraît les avoir oubliés à ce moment (Lettre à Hufeland sur l'urgence d'une réforme en médecine). Du reste, ce qui constitue l'originalité de la méthode d'Hahnemann, c'est moins la loi des semblables que l'*expérimentation physiologique* et obligatoire *des médicaments*, sans laquelle la loi était restée lettre morte pendant des siècles.

J'ai donné ces passages in-extenso parce qu'ils sont capitaux pour établir la découverte immense d'Hahnemann, et répondre à ceux qui prétendent que l'expérience n'a pas été faite. Du reste, elle a été suivie de 100 autres par les soins d'Hahnemann et de ses disciples immédiats, et nous n'avons plus besoin de celle du quinquina. Et maintenant, c'est par milliers que nous comptons nos médicaments étudiés.

Ainsi donc, Hahnemann a pu dire « J'ai trouvé », comme Newton en voyant tomber la pomme. Un esprit vulgaire n'y eut rien vu ; l'œil de l'aigle a saisi du coup toute la portée du fait. Nous allons voir en effet combien tout s'enchaîne ici et découle de la constatation brutale des faits, de sorte que rien n'est laissé à l'arbitraire. Si la maladie est guérie par un agent susceptible de produire chez l'homme sain une maladie artificielle semblable, il y a là un rapport bien étroit entre le mal et son remède, une action bien

directe, et il est à craindre que la conduite maladroite du médicament, son emploi à doses trop fortes amène des chocs et des accidents. C'est ce qui s'est produit ; il y a eu des réactions trop fortes, des aggravations. Tel le membre gelé, lorsqu'il est réchauffé trop vivement, au feu ou par frictions. Aussi, employe-t-on de la neige, qui se rapproche le plus par sa température de celle de l'organisme et qui, par sa fusion graduelle, entraîne chez ce dernier une douce transition de la maladie à la santé. Hahnemann a donc réduit ses doses, fuyant toujours l'aggravation, et la nature l'a conduit peu à peu à n'employer que des *doses infinitésimales*. La troisième découverte était faite, le couronnement de l'édifice spiritualiste était posé.

Le médicament n'apparaissait plus que sous l'image invisible d'une force subtile, dégagée de l'empire de la matière et développée par ce dégagement. Un monde nouveau apparaissait aux yeux de notre nouveau Colomb.

Les preuves comparatives se pressaient en foule dans son esprit. Aujourd'hui, nous n'avons que l'embarras du choix, grâce aux progrés des sciences modernes. Voilà donc le *Dynamisme*, apparaissant dans toute sa splendeur au sein de l'action médicamenteuse, de l'acte curatif. Tout dans l'univers obéit aux forces cachées, la matière n'est qu'un esclave inconscient. Hahnemann remonte en un clin d'œil des phénomènes de la guérison à ceux de la maladie et à ceux de la santé. Partout, la même loi lui apparaît et il peut ensuite redescendre l'échelle d'une main sûre. Son édifice est solidement assis sur l'observation de faits positifs.

Le médicament n'est plus une masse brutale opérant dans le corps un choc, une perturbation traduite par des désordres matériels ; non, c'est une force subtile, fluidique, agissant, non sur l'organe, le tissu, en tant qu'autre masse matérielle, mais sur les forces vives de cet organe, de ce tissu. Par quoi la maladie est-elle constituée ? Est-ce par une lésion, une altération des éléments solides on liquides ? Nullement. La maladie, dans son principe et son origine, n'est qu'une perturbation de l'équilibre des forces vitales, et cette perturbation, d'où vient-elle ? Des causes secondes que nous avons signalées plus haut : violences extérieures, refroidissement, mauvaises conditions hygiéniques. Quant aux causes premières, dont l'essence nous reste inconnue, viciations diverses du sang et de la constitution apportées en

naissant ou créées peu à peu dans l'organisme par mille influences physiques et morales, causes qui ont commencé d'agir et de se développer à partir de la condamnation de notre premier parent, elles régissent l'immense pluralité des maladies chroniques. Et ces viciations du sang doivent toujours être envisagées comme des effets de perturbations dynamiques.

Les découvertes récentes relatives aux microbes et aux poisons qu'ils secrètent, les toxines, ont semblé porter atteinte à cette doctrine, en prétendant que la contagion jouait un rôle absolu et exclusif dans la genèse des maladies. Mais, nous l'avons vu, en dehors de la prédisposition, aucune contagion n'est possible. Le microbe n'est rien par lui même, si ce n'est un vulgaire parasite. Notre organisme en est farci à l'état de santé. Ils ne deviennent virulents que lorsque nous tombons malades et qu'ils se nourrissent de nos fluides morbides. Il y a du reste des faits bien significatifs. Le même microbe se trouve dans des maladies très différentes (polyphénoménie des microbes), et d'autre part, dans la même maladie, on trouve des microbes de nature ou forme très variée (polymorphisme des microbes). Autant de preuves que l'évolution de la maladie n'est pas parallèle à celle de ce champignon microscopique. Aussi, dans un avenir prochain, verra-t-on disparaître du champ de la médecine, et je crois aussi de la chirurgie, ces pratiques infectes et dangereuses de l'*Antisepsie, entièrement illusoires en médecine, inutiles et onéreuses en chirurgie*. Bien des lecteurs seront scandalisés par cette dernière assertion, venant d'un médecin qui ne doit pas ignorer les brillants progrès de la chirurgie dans ces derniers temps. Il n'y a pourtant rien de plus simple, comme je l'ai montré ou esquissé dans une Conférence, faite à l'Union des Femmes de France, sur les *Vulnéraires* ou remèdes des plaies et des accidents chirurgicaux. Nous remplaçons en effet les *remèdes chimiques*, externes ou topiques, par des remèdes *vitaux* et internes, grâce auxquels l'équilibre des forces est rétabli dans l'organisme, de telle sorte que les plaies sont transformées, purifiées ou rendues inaccessibles aux infections ; toutes les suites des violences mécaniques (contusions, luxations, entorses, fractures, hémorrhagies, suppurations, tétanos et convulsions, infections purulente et putride, ulcères, etc.) sont parfaitement guéries sans applications externes de

drogues puantes et nuisibles. Nous avons en effet des remèdes merveilleux, d'un parfum exquis, tels que l'Arnica, qui reproduisent chez l'homme sain une image saisissante de toutes les sensations et douleurs éprouvées à la suite de coups, chocs, blessures, brûlures, etc. Le sujet de l'expérimentation arnicale se sent luxé, cassé, brûlé, tordu, écrasé, machuré, tiraillé, foulé, etc. D'autres, en prenant du Romarin, se sentent piqués ; en prenant du Souci, coupés. Et chacun de ces médicaments agit dans les états réels correspondants, dont ces sensations ne sont qu'une signature providentielle (Plaies piquantes, tranchantes, contondantes).

Il y aurait beaucoup à dire sur l'Arnica. Et d'abord, ce médicament a eu le don merveilleux de faire surgir un bizarre phénomène psychologique : la malice des coryphées de la vieille Ecole. Certaines natures belliqueuses sont parties en guerre à son occasion. On dirait que, plus le principe vivifiant de la thérapeutique s'affirme sous des couleurs vives et brillantes, plus certains esprits ou caractéres, amoureux de leur stagnation scholastique, se révoltent, s'insurgent, se démènent aigrement pour la léfense de leur sommeil interrompu. Le professeur Fonssagrives, dans un article sur l'Arnica, inséré dans l'Encyclopédie de Dechambre, a traité l'Homœopathie de « thérapeutique puérile et inoffensive ». Le professeur Imbert-Gourbeyre, de Clermont-Ferrand, lui a répondu de main de maître dans un mémoire sur l'Arnica, inséré dans l'*Art Médical*. Dernièrement encore, le Dr Brémond a écrit dans le *Petit Marseillais* un article sur l'Arnica vraiment étonnant. Il déclare avec beaucoup d'humeur qu'il s'était bien gardé de prendre ce médicament dans ses bagages de congressiste, qu'il était fort dangereux, produisant des éruptions par son simple contact chez certains sujets (ce qui est vrai) et qu'il fallait mettre le public en garde contre ce danger ; qu'au surplus, il était parfaitement inutile, n'agissant que par l'alcool qui le porte et pouvant être remplacé avec avantage par maints autres topiques. J'ai pris la peine d'envoyer au journal une réfutation de ces bizarres arguments, mais elle n'a pas été insérée, sans doute par crainte d'une polémique.

Cette plante, appelée par le vulgaire en Allemagne l'Herbe aux chûtes, et que tous les mécaniciens anglais portent avec eux sur leurs locomotives, a été à la fois étudiée avec soin sur l'homme sain, chez lequel elle a produit de

nombreux symptômes et appliquée sur une grande échelle aux malades avec de nombreux succès (théorie et pratique voguant de conserve, donc emploi scientifique). Quel est le médicament qui n'est pas un poison ? il y en a bien peu. C'est ne rien comprendre à la thérapeutique que de proscrire l'emploi à doses modérées chez le malade d'un agent qui s'est montré dangereux chez l'homme sain à doses toxiques. Quant à la prétention de produire avec l'alcool les effets de l'arnica, elle est absolument fantaisiste, et les topiques proposés pour le remplacer ne sauraient produire les mêmes effets.

Le *Succédané* est un mythe : autant d'agents naturels, autant d'actions distinctes ; il n'y a pas deux feuilles qui soient identiques. Signalons encore ici une bizarre pratique de la médecine courante. Tout chirurgien qui se respecte dédaigne l'infime petite simple des pâtres des montagnes, qui n'a réussi à montrer ses vertus qu'entre les mains de la foule des ignorants, et il employe religieusement l'*eau blanche*, dont on n'a jamais constaté les effets, mais qui est estampillée théoriquement *Vulnéraire officiel* par la Faculté.

Qu'est-ce que c'est que l'*Eau Blanche ?* En style moins alchimique, c'est du Sous-acétate de plomb, étendu d'eau. Ce sel, appelé encore par les alchimistes Extrait de Saturne, est précipité par l'eau à l'état de carbonate blanc de plomb, d'où son nom d'eau blanche. On résume ses propriétés par le terme d'astringent et de résolutif, c'est-à-dire qu'il jouirait de la propriété de faire resserrer les parties et par suite de résoudre les engorgements qui suivent les violences mécaniques. Ici, intervient contre la Faculté une question préjudicielle : c'est que l'on confond souvent l'eau blanche avec *l'eau de Goulard*, où l'on a ajouté subrepticement au sel de plomb de l'*alcoolat vulnéraire*. Qu'est-ce que cet alcoolat ? Une formidable mixture, contenant dix-huit plantes aromatiques : basilic, calament, hysope, marjolaine, mélisse, menthe, origan, romarin, sarriette, sauge, serpolet, thym, absinthe, angélique, fenouil, rue, hypericum, lavande. Quatre à peine de ces plantes ont été étudiées sur l'homme sain et reconnues vulnéraires : le romarin et le mille-pertuis, l'absinthe et la rue. Mais chacune a sa nuance propre, et tandis que l'Arnica est surtout musculaire et veineux, le millepertuis agit sur les nerfs, la rue sur le périoste, l'absinthe

sur les centres nerveux, le romarin sur les articulations. Quant au plomb, il n'a qu'une action lente et chronique, relative aux ulcérations blafardes, atoniques, qu'il peut produire et guérir. Il n'agit sur les plaies récentes que d'une façon externe et palliative, comme les nombreux aromatiques dont je viens de parler, mais en sens inverse. Il amortit la vivacité inflammatoire des plaies, qu'il stupéfie en quelque sorte, qu'il momifie. C'est un vernisseur chimique, un étouffoir de la vitalité cutanée et générale, refoulant, à l'instar de l'opium, les cris de la nature souffrante et réagissante.

Par son pouvoir siccatif sur les fluides épandus à la surface, il s'oppose au travail d'exsudation, de reconstitution plastique et de cicatrisation. Il éternise la guérison qui ne demande qu'à être prompte. Tout inverse est l'action de l'Arnica, du Calendula, du Ledum, du Symphytum. Voilà des remèdes vraiment vitaux, agissant par l'intérieur, après absorption à doses modérées (Solutions étendues). L'Arnica dans les contusions, le Ledum dans les piqûres, le Calendula et le Symphytum dans les coupures, l'Hypericum dans les complications tétaniques des violences exercées sur les extrémités nerveuses ou sur la région lombaire de la moëlle épinière, la Rue dans les lésions du poignet et du crâne, agissant sur les fractures osseuses avec le Souci, les inflammations périostiques, surtout de l'enveloppe du crâne (aponévrose épicrânienne), le Romarin sur le talon, la plante du pied, quand il y a enflure, accompagnant certaines douleurs ascendantes, d'où une action sur le tissu cellulaire aussi bien que sur tout le système locomoteur. On pourrait, en poursuivant cette énumération, allonger beaucoup la liste des vulnéraires, en parlant des remèdes de la suppuration, tels que le Foie de soufre, l'Acide Silicique, le Bellis perennis; des remèdes des hémorrhagies traumatiques, tels que l'Arnica, le Millefeuille, l'Uva ursi, le Thlaspi bursa pastoris, l'Hamamelis, le Phosphore, le Venin du Serpent Lachesis, de l'Araignée diadème, l'Acide sulfurique, etc ; des remèdes des Brûlures, tels que la Cantharide, la Créosote, le Pétrole, le Sumac, l'Ortie brûlante, le Croton tiglium, l'Emétique, l'Esprit alcalin, le Savon domestique, la Chaux vive, l'Acide sulfurique, l'Acide nitrique, le Chlorure de zinc, la Potasse, etc ; des remèdes des accidents nerveux traumatiques, tels que l'Angusture, la Coque du

Levant, la Cigüe, la Cicutaire, le Millepertuis, la Fleur de la Passion, etc. Je n'en finirais plus si je voulais énumérer tous les remèdes constitutionnels ou d'action générale réclamés par les tempéraments divers des blessés, leurs diathèses ou maladies générales préexistantes. Les bilieux, les lymphatiques, les sanguins, les nerveux, d'une part ; les scrofuleux, les dartreux, les syphilitiques, les goutteux, les rhumatisants, etc, d'autre part, nécessiteront, pour le traitement de leurs accidents traumatiques, appelés souvent à tort chirurgicaux, une foule de remèdes variant avec les circonstances de l'ensemble de leur corps, comme avec les mille nuances de l'état local.

Mais revenons à notre Arnica, l'alphabet de la chirurgie homœopathique. Il importe de bien saisir la différence capitale entre les *Topiques* de la vieille école et les remèdes *Vulnéraires* de la nouvelle. J'ai fait ressortir cette distinction fondamentale dans une Conférence, donnée à l'Union des Femmes de France, et vendue à la Kermesse au profit de l'Œuvre. Les topiques (antiseptiques, astringents, émollients, siccatifs ou humectants, calmants ou excitants, hémostatiques) n'ont qu'une action externe et locale, se bornent à modifier les surfaces. Telle est l'action du crayon de nitrate d'argent, de sulfate de cuivre ou de zinc sur les bourgeons charnus des plaies, qui souvent repoussent bientôt, en vertu de la sycose ou maladie des végétations. J'ai vu dernièrement dans un cas d'ulcère cancéreux au niveau d'une glande, l'impuissance des badigeonnages au violet de méthyle, pratiqués par un chirurgien expérimenté. Nous pataugions dans une boue grisâtre, profuse, blafarde ; c'était la mort et la fonte rapide des tissus, avec des douleurs violentes qui se propageaient du cou à toute la tête. Ce travail de peintre en bâtiment se répétait tous les jours et semblait faire une jolie toilette. L'odeur seule était enlevée. Sur ces entrefaites, je donnai une dose de trois globules de Silicea 30. « Dès la première cuillerée, me dit le lendemain le malade, j'ai été calmé et j'ai dormi quatre heures ». On arriva ainsi à supprimer le chloral. Mais là ne se borna pas l'effet. En quelques jours, la suppuration tarit, la cavité de l'ulcère devint d'un beau rouge vif, comme si le bistouri l'avait avivée, et prête, semblait-il, à se cicatriser, lorsqu'une malheureuse application de sublimé faite par nos chirurgiens vint tout renverser. Le mercure est délétère dans le Cancer!

J'obtins à grand peine la suppression du topique malencontreux. Comme je conseillais l'usage du Condurango à l'intérieur, nos chirurgiens l'appliquèrent *largâ manu* sur l'ulcère. Aussitôt les bords s'affaissèrent et le mal sautant sur le genou, y amena une inflammation purulente, dont les complications amenèrent la mort du malade: Voilà, sous des couleurs très-vives, les effets désastreux des pansements empiriques de la vieille Ecole. Ignorant les effets des topiques sur l'intérieur du corps, ou elle pallie les plaies ou elle refoule le mal à l'intérieur. Habitués aux larges manœuvres et aux effets voyants, ses chirurgiens ne comprennent pas l'infinie délicatesse du traitement interne, nécessitant des doses infinitésimales, un choix minutieux à l'aide des symptômes, et une répétition mesurée, aussi rare que possible. Jahr, dans le Cancer, donnait une dose de 30me à l'intervalle d'un mois. J'ai vu, pour mon compte, des effets se maintenir treize jours chez une malade que j'ai guérie au bout d'un an d'un épithélioma des orteils.

Il faut dire encore un mot d'un préjugé qui a cours sur l'Arnica. D'où a-t-on tiré que l'Arnica était le spécifique des suites de la frayeur ? Pendant qu'on nie ses propriétés curatives à l'égard des effets des violences physiques, on veut en faire une panacée à l'endroit des violences morales. L'inconséquence est familière à l'allopathie, faute de pouvoir bâtir un syllogisme. Or, les symptômes produits par l'arnica sur l'homme sain démontrent qu'il ne peut combattre les suites de la frayeur que lorsque cette émotion a violenté les systèmes veineux et musculaire. Il y a du reste beaucoup d'autres médicaments indiqués et employés avec succès dans les maladies de frayeur, et l'un des principaux, l'Ignatia, est justement son antagoniste. Or, on observe une loi générale : *le Palliatif est toujours l'antagoniste du Curatif.* Tel est le cas de l'Opium employé au lieu de la Belladone. Il y a beaucoup d'autres exemples que j'ai rencontrés dans la pratique et qui ne me reviennent pas à l'esprit en ce moment. Ceci du reste peut s'expliquer par les *Effets alternants.* Tout médicament provoque une action et une réaction ; dans son effet primitif, il excite l'organisme, et celui-ci, réagissant, produit l'effet contraire. L'allopathie procédant par la voie des contraires, n'arrive qu'à des résultats palliatifs, et, comme elle employe les fortes doses, il faut bien reconnaître que ces doses sont palliatives. Du reste,

les exemples abondent. L'Ipéca, l'Emétique, l'Aloès, la Podophylle, le Calomel, la Rhubarbe, le Ricin, employés par la vieille école comme purgatifs et vomitifs, nous servent au contraire à arrêter la diarrhée et les vomissements. Pourquoi ? parce que les doses infinitésimales développent surtout les effets primitifs du médicament, qui sont l'opposé de l'évacuation. Je dis « les effets » et j'entends par là les effets sur le malade, parce qu'ils sont plus compréhensibles pour mes lecteurs laïques ; mais sur l'homme sain, c'est l'inverse : le médicament est d'abord évacuateur, puis resserrant. Ce n'est qu'en vertu de la loi des semblables que la tendance à la diarrhée médicamenteuse s'oppose à la diarrhée maladive, c'est-à-dire que la cause médicamenteuse, distincte de la cause morbide, mais ayant des effets semblables, on se sert de cette ressemblance de leurs effets pour adapter l'une à l'autre ces deux entités étrangères.

On accuse parfois l'homœopathie d'être une médecine qui constipe. Or, 1° elle ne purge pas ; de là, un changement dans les habitudes du malade, accoutumé à des évacuations périodiques, pour lesquelles il n'a aucun effort à faire ; 2° elle tourne ses efforts souvent d'un autre côté, parce que le but principal n'est pas là ; la maladie n'est pas due à la constipation et son attaque directe est préférable aux marches palliatrices détournées ; 3° quand il s'agit de combattre la constipation, elle le fait, non d'une façon chimique ou mécanique forcée, suivie d'une constipation plus grande, nécessitant une dose plus forte d'évacuant ; mais d'une façon vitale, visant la cause par la porte des symptômes, et parfois plus lente, lorsque cette cause est ancienne avec lésions invétérées, mais plus sûre, c'est-à-dire sans retour possible. Il se produit même parfois des effets très curieux. On traite une maladie chronique, on donne un remède dépuratif, s'adressant par exemple à l'état général lymphatique, avec tendance aux engorgements ganglionnaires, et l'on obtient..... une abondante purgation !

Ah ! j'entends d'ici l'ami allopathe triompher : « Vous voyez bien ! », s'écrie-t-il « qu'il faut y revenir, à notre bienheureuse purgation, et qu'elle est liée étroitement à la dépuration ! »

— « Tout doux ! cher ami, ne nous arrêtons pas aux apparences et ne confondons pas des phénomènes essentiel-

lement distincts. Le Calcarea, qui a opéré cette purgation, la vulgaire Ecaille d'huître (dynamisée), a une action générale et fondamentale sur la lymphe, et elle n'engendre la diarrhée qu'à titre de mouvement lymphatique, (diarrhée sentant la saumure), tout comme l'engorgement des ganglions. C'est une action vitale et constitutionnelle, qui s'adresse chez le malade à la diathèse scrofuleuse et d'emblée opère une équilibration de la lymphe pour sa circulation et un redressement de son élaboration, une purification nutritive, une désinfection interne, une dépuration des produits d'une combustion viciée, en un mot un effet radical sur les sources mêmes de la maladie et ses lésions susceptibles d'être remises à neuf. Le mouvement diarrhéique n'est qu'un mince copeau échappé de la varlope au cours de l'opération générale, une bille projetée au hasard par les roues tourbillonnantes de la Curation. Il y a là, si vous voulez, un déplacement momentané et une évacuation bienfaisante de la lymphe produite en excès par la maladie, mais le tout est produit et réglé par la nature organique elle-même, rentrant en équilibre, et non par l'action violente d'une dose toxique. Et cette évacuation d'une humeur en excès n'est que le reflux momentané de la source hyperproductive qui tarit, la dernière flambée d'une flamme qui s'éteint, sous le souffle excitant qui la réfrène.

J'ai prononcé un mot important, rappelant une doctrine du Moyen-Age, dont le D[r] Chapiel nous a fait l'historique dans une brochure, et qui peut être considéré comme une aperception enfantine de la grande loi de similitude, telle que l'a comprise Hahnemann. La *Doctrine des Signatures*, dont Paracelse fut le grand fauteur, se rattache à la Cabale et remonte comme elle aux premiers âges du Monde. En attendant que l'expérimentation dont je viens de parler fût découverte, la Providence semble avoir mis à la portée des premiers hommes des signes plus immédiats et faciles à reconnaître des indications des médicaments. C'est ainsi que la rhubarbe, l'aloès, la chélidoine, le curcuma, donnant par leur solution des couleurs jaunes, le vulgaire les a appliqués avec succès à la jaunisse. On pourrait ajouter ici le jaune d'œuf, les carottes, la poule aux pieds jaunes. L'euphraise, jolie petite scrofulariée, porte sur sa corolle une tache noire. On en a conclu qu'elle devait être un bon remède pour les taies de la cornée et les maladies des yeux.

Les anciens ont surnommé cette plante le Casse-lunettes, et Milton, dans son Paradis perdu, raconte que « l'archange Michel purgea le nerf visuel de notre premier père avec l'Euphraise et la Rue, parce qu'il avait beaucoup de choses à voir ». On peut encore citer le Lichen, dont la forme celluleuse rappelle la structure du poumon. Il y a beaucoup d'autres exemples trop longs à énumérer. Mais la vraie signature du médicament est le Symptôme produit chez l'homme sain, comme Hahnemann l'a montré.

Néanmoins, signes grossiers et manifestes ou signes cachés et subtils, signes vagues ou signes précis, tous se rattachent au grand principe du SYMBOLISME, qui nous apparaît à chaque pas dans la nature. Tout y est type ou langage. Dieu a voulu parler par toutes les créatures, et selon la magnifique expression de saint Paul : « Les perfections invisibles de Dieu se voient comme à l'œil, lorsqu'on les contemple dans ses ouvrages, dès la création du monde. » C'est la même pensée qu'a exprimée le Psalmiste en ces termes : « Les cieux racontent la gloire du Dieu fort, et le firmament donne à connaître l'ouvrage de ses mains ; un jour parle à un autre jour et une nuit parle à une autre nuit. Il n'y a point en eux de langage, et toutefois leur voix est entendue ; leur voix va par toute la terre et leurs discours jusqu'au bout du monde ».

Ce langage muet des apparences nous traduit les vertus et les analogies des êtres (astres, minéraux, végétaux, animaux). S'il en est ainsi des êtres inanimés, à combien plus forte raison de l'homme ! Nul n'ignore le rôle immense que joue la *Sympathie* dans le soulagement et la guérison des maladies morales. C'est elle, considérée dans le monde physique et le monde moral, qui a arraché à un penseur ce cri d'enthousiasme : « Voyez ! partout, la souffrance appelle la souffrance, la joie appelle la joie, les pleurs appellent les pleurs, l'amour appelle l'amour, la série appelle la série, l'harmonie appelle l'harmonie, tous les êtres s'appellent dans une attraction universelle ! » (1) Cette sympathie, si bien rendue par le précepte oratoire :

« Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez »

n'a pas seulement pour effet de communiquer aux autres les souffrances de nos cœurs, mais, par un heureux retour, de

(1) Dr Granier — Conférences sur l'Homœopathie.

consoler ceux qui sont dans l'affliction lorsqu'ils voient leur affliction partagée. Toutefois, il n'y a jamais entre les deux personnes identité de sentiments. L'artiste a beau se mettre dans la situation de son rôle, il n'y est jamais comme si les évènements l'y avaient placé spontanément. Et cependant, il communique à ses auditeurs l'émotion qu'il affecte. Le chrétien partage beaucoup mieux encore la tristesse réelle et présente de son semblable, mais il ne peut se mettre pleinement à sa place. Il est dit de Jésus-Christ qu'il a pris notre place, *se faisant semblable à nous* en toutes choses, excepté toutefois dans le péché. Eh bien ! le principe de la guérison par les semblables nous apparaît ici dans toute sa profondeur. De même que les Israëlites, regardant le *Serpent d'airain*, furent guéris des morsûres brûlantes des serpents de l'Arabie pétrée, de même ceux qui regardent la *Croix du Christ* avec foi sont délivrés des blessures du Serpent ancien.

Pénétrés de cette sublime analogie, les professeurs homœopathes de l'Institut de Rio-de-Janeiro ont fait prêter à leurs élèves un serment, dont voici l'article le plus original : « Par Notre Seigneur Jésus-Christ, qui a souffert et qui mourut pour nous, rachetant par son précieux sang nos péchés, et obtenant pour nous par la vertu de ses douleurs la félicité éternelle, par notre divin Rédempteur, que je dois imiter autant que le permet la faiblesse humaine, je jure : 1° De racheter les souffrances des malades par les souffrances préventives des expérimentations pures que je ferai moi-même, et de faire au moins une de ces expériences chaque année..... (Voir ma deuxième conférence sur la Loi des Semblables, donnée à l'Union Chrétienne des Jeunes Gens de Nimes. — *Biblioth. Homœop.* Avril 1878).

Mais redescendons à des preuves plus matérielles, plus terre-à-terre et aussi plus immédiates de notre grande loi des semblables, et comme je ne fais pas un cours de médecine, je me bornerai à une courte énumération des exemples les plus intéressants. La *Belladone*, plante solanée, employée par les allopathes à simple titre de calmant, produit chez l'homme sain tous les symptômes de la *Scarlatine* lisse et guérit très bien cette maladie, dont elle est aussi un puissant préservatif. Le *Mercure* produit une *Syphilis* artificielle (ulcérations, plaques muqueuses) et la guérit. Le *Cyanure de mercure* produit une merveilleuse *angine couenneuse* sans

fièvre et il en est le spécifique. L'*Opium* produit le *tremblement* chez les fumeurs chinois et guérit le tremblement alcoolique. L'*orange mandarine* produit chez les peleuses les maux de tête, d'estomac, l'état *névralgique* et névrosique, semblable à celui pour lequel l'hôtesse met un flacon d'eau de fleurs d'oranger dans le « verre d'eau » de ses hôtes. Le *Nitrate d'Urane* produit l'émission d'*urine sucrée* chez les chiens et guérit certains diabétiques. La *Cantharide* produit chez le chien une *Pleurésie* artificielle quand on lui en fait ingérer de la poudre dans l'eau et elle guérit la pleurésie naturelle, donnée au dedans en globules ou au dehors sous forme de vésicatoires. L'*Emétique* donné aux lapins et aux cobayes a développé chez ces animaux les symptômes et les lésions de la *Pneumonie* (Molin) ; et il guérit la pneumonie spontanée, compliquée de paralysie bronchique et de troubles évacuateurs. L'émétique produit aussi, grâce à l'emplâtre stibié, une éruption semblable à la *Variole*, et il guérit très bien les cas de Variole compliqués de troubles évacuateurs. La *Belladone* produit aussi des états de *Rage* artificielle, *de Danse de Saint-Guy*, de *Folie Furieuse* et guérit très-bien les états spontanés correspondants. L'*arsenic* produit des *Fièvres intermittentes* irrégulières et malignes, des *états typhoïdes*, toutes sortes d'*Eruptions cutanées*, de *Douleurs*, de *Flux* de tout genre, d'*Agitation* et de *Dépression nerveuses*, d'altérations des tissus allant jusqu'à la *Gangrène* et guérit tous les états spontanés correspondants : c'est un imitateur universel. On peut en dire autant des *Venins de Serpents*, imitant et guérissant la *Fièvre jaune*, le *Choléra*, les *Maladies infectieuses malignes, hémorrhagiques, gangréneuses*, etc. Il serait trop long de citer même les exemples les plus saillants, tels que les *Simili-rages* engendrées par les Venins de serpents, les Solanées, la Cantharide, la Coccinelle, les Sudorifiques ; les *Simili-Choléras* du Camphre, du Cuivre, de l'Ellébore, de l'Arsenic, du Tabac, etc., les *Simili-typhoïdes* du Sumac, des Acides minéraux, etc ; les *Simili-coqueluches* du Corail, de la Chélidoine, de la Cochenille, de la Drosère, de l'Ambre gris, du Semen Contra, de l'argent, du Mercure, du Causticum, de la Silice, de l'Ellébore, des Venins de Mouffette, de Chevrotain, de la Scille, du Gui, du Narcisse, du Kaolin et de cent autres. Les *Simili-Mal de mer* de la Coque du Levant, du Pétrole, du Tabac, de l'Araignée de Curaçao,

de l'Apomorphine. Les *Simili-Pthisies* du Silphium, du Phellandre, de la Drosère, du Phosphore, du Phosphate de chaux, de l'Arsenic iodé, de la Créosote, du Foie de Soufre, de l'Eponge brûlée, du Sureau, de la Lysimaque, de l'Etain, de la Silice, de la Sépia, de la Sanguinaire, etc., autant d'émules du Virus tuberculeux. Mais il faut se borner, et ne pas faire un cours de thérapeutique, même à vol d'oiseau. Cette énumération suffit amplement à donner une idée élémentaire de notre champ d'action. Le professeur Imbert Gourbeyre avait coutume de dire que les agents médicamenteux étaient à la fois Pathogènes et Pathofuges pour la même maladie : ainsi, il disait fébrigène et fébrifuge, rhumatogène et rhumatofuge, etc.

Les preuves en dehors de notre matière médicale sont aussi tellement abondantes qu'on n'a que l'embarras du choix. Tel est d'abord le *Virus vaccin* produisant chez la Vache une *éruption varioliforme* et guérissant chez l'homme l'éruption analogue de la Variole. Tels sont aussi, dans le même ordre de faits, les nombreux expériments de Pasteur et de ses élèves sur les *Virus charbonneux*, *Rabique*, *Diphthérique*, pour ne parler que des principaux, guérissant chez l'homme les maladies spontanées correspondantes. (Seulement, ici, le rapport est plus étroit, comme nous le verrons plus loin).

La cure de la Variole par le Vaccin est une cure homœopathique type, en ce sens que les deux maladies n'ayant pas la même nature, c'est la similitude de leurs effets qui conduit à les juxtaposer et qui détermine la neutralisation curative. Jenner était donc un franc homœopathe. Les cures de Pasteur, déjà opérées dans notre Ecole dès 1823 par un vétérinaire homœopathe (voir ma brochure Pasteurisme — 1883) sont des cures Isopathiques, obéissant à un rapport plus étroit, la *Loi d'Identité*, car le Virus, produit de la maladie infectieuse, est appliqué à la maladie même qui l'a engendré. Le remède est de nature identique à celle du mal, Pour moi, le Virus tuberculeux guérit toujours par voie d'identité, car, s'il y a un grand nombre de maladies guéries par lui qui sont réputées non tuberculeuses, ce qui a fait dire à plusieurs de mes confrères homœopathes que ces cures sont homœopathiques, et même à l'un d'entre eux qu'elles ne sont pas même Isopathiques dans les cas réputés tuberculeux, je crois que ces cas réputés tuberculeux sont vraiment



ce dont leur réputation les accuse et qu'il n'y a pas de fausses tuberculoses ; je crois aussi que les cas réputés non tuberculeux et qui réagissent favorablement au contact révélateur de la tuberculine, sont bien vraiment tuberculeux, comme cela se démontre chez la vache au moyen de la liqueur d'épreuve (car il y a de nombreux cas de tuberculose latente, puisqu'on trouve souvent à l'autopsie des lésions tuberculeuses qui ne se sont jamais révélées durant la vie). Pourquoi craint-on d'entamer notre loi par le voisinage d'une loi plus étroite ? Pourquoi vouloir faire une part, même prépondérante, à la loi de Similitude, sur le terrain des cures par les produits morbides animaux ? J'avoue que je ne me sens pas du tout lésé par ce nouvel hôte dans ma loi homœopathique, ni gêné dans mon logement ! L'analogie ne dit-elle pas que toutes les rages étant guéries par leur virus, tous les charbons par leur virus, il doit en être de même de toutes les tuberculoses ? Et que le virus rabique ne guérissant que de vrais rages, le virus charbonneux de vrais charbons, le virus tuberculeux ne guérit que de vraies tuberculoses ? Mais si, dans l'origine et la nature, les cures par les produits morbides animaux obéissent à la loi d'Identité, dans l'application, les voies et moyens, il n'y a plus que similitude, car le changement de la dose par la dilution et la voie nouvelle d'introduction par les organes digestifs change les conditions au point de remplacer l'égal par l'analogue.

On trouve, dans l'*Organon de Hahnemann*, deux passages où le grand homme a entrevu la loi Isopathique. On lit, au chapitre des *Guérisons homœopathiques par les personnes étrangères à l'Art de guérir*, la note suivante : « M. Lux a établi sur ces exemples (membres réchauffés avec de la neige) tirés de la pratique domestique, sa méthode curative *Per Idem* (Œqualia œqualibus), qu'il désigne sous le nom d'*Isopathie,* et que quelques têtes excentriques regardent déjà comme le *nec plus ultra* de l'art de guérir ». Hahnemann s'attache ensuite longuement à démontrer que le froid ne saurait être comparé à un agent médicamenteux, producteur de maladie artificielle, car le froid n'est qu'un état relatif, et s'il nuit, c'est par un excès de degré ou quantité dans l'abaissement de la température, propriété dynamique du corps en santé, et s'il guérit, c'est par l'application au membre gelé d'une température moins froide et qui se relève

graduellement vers les niveaux de la chaleur normale. On ne fait qu'opposer à la violence des brusques changements les transitions doucement graduées d'une hygiène sagement réparatrice. Il conclut au rejet de l'Isopathie, en tant que basée sur des prémisses aussi peu rationnelles.

On lit plus loin, au paragraphe 56, en note : « On pourrait admettre à la vérité une quatrième manière d'employer les médicaments contre les maladies, savoir la *Méthode Isopathique*, celle de traiter une maladie par le même miasme qui l'a produite. Mais, en supposant même que la chose fût possible, et ce serait là certainement une découverte précieuse, comme on n'administre le miasme aux malades qu'après l'avoir modifié jusqu'à un certain point par les préparations qu'on lui fait subir, la guérison n'aurait lieu dans ce cas qu'en opposant *Simillimum Simillimo* (le plus semblable au plus semblable. »

On le voit, par ce passage que je n'ai découvert qu'après avoir développé mon propre raisonnement, Hahnemann ne rejetait pas absolument la nouvelle loi, il en admettait la possibilité, en dépit des exemples irrationnels qu'on en avait donnés, mais il la rattachait à la loi homœopathique, non en vertu de viciations pathologiques, de distinctions subtiles entre les maladies, d'entorses infligées à l'analogie, mais de considérations très simples et logiques sur la constitution des remèdes.

Un mot d'*Historique* au sujet de notre loi, pour achever de démontrer ses droits à la considération de nos lecteurs. Le principe de similitude a de profondes racines dans l'histoire. Il y a déjà longtemps qu'HIPPOCRATE a posé l'axiome : *les semblables guérissent par les semblables*. Le père de la médecine a été le premier homœopathe du monde. Or, Hippocrate remonte à plus de 400 ans avant Jésus-Christ et *Galien*, qui a proclamé le principe opposé, n'a vécu qu'au IIe siècle de notre ère. La science des médicaments était fort avancée de ce temps-là, comme le prouve l'exemple du roi MITHRIDATE, cultivant dans son jardin la jusquiame, l'aconit, la cigüe et l'éllébore. On employait aussi beaucoup les contre-poisons ou alexipharmaques, faiblement rappelés de nos jours par les antagonistes. Galien fit reculer fortement cette tendance progressiste. Mais au Moyen-Age la lumière se fit de nouveau.

BASILE VALENTIN, l'auteur du Char triomphal de l'anti-

moine, répondait à ses contradicteurs : « Oui, l'antimoine est un poison, mais sachez bien que le poison attire le poison, et que la nature aime les semblables et repousse les contraires. Il en est de même des membres gelés, où l'on ramène la chaleur par l'application de la neige et du froid ».

JÉROME CARDAN faisait remarquer que souvent l'on arrête la diarrhée par les purgatifs ; Fisher également. Mais un des plus remarquables précurseurs de Hahnemann est le grand PARACELSE. Cet homme, qui fut médecin, chimiste, astrologue et chiromancien, tout en étant l'ardent promoteur de la Cabale, fonda l'Ecole homœopathique de la Renaissance. « Jamais, disait-il, ainsi que le prétend Galien, une maladie chaude n'a été guérie par les réfrigérants, ni une maladie froide par les échauffants. C'est le semblable qui guérit le semblable ». Il ajoutait ailleurs : « Ce qui donne la jaunisse doit la guérir. Le médicament qui doit guérir la paralysie, il faut aller le chercher parmi ceux qui la donnent ». Il n'ignorait pas non plus les *Maladies Médicinales*, et disait « une maladie de térébenthine » ou « d'éllébore ». Il avait aussi des doses infinitésimales, la 24[e] partie d'une goutte, qu'il appelait du nom baroque de Karena. Pour lui, la vertu de l'arcane était mille fois plus importante que la quantité de l'arcane elle-même. Il s'élève avec force contre la manie de mélanger les remèdes, et s'écrie grotesquement « Est-ce que par hasard il faut plusieurs pères pour donner le jour à un enfant ? » Il condamne comme une œuvre diabolique les souffrances ajoutées par la médecine aux douleurs naturelles. Paracelse rendit un grand service à la médecine en combattant les doctrines galéniques, suivies aveuglément, et en apprenant aux médecins à expérimenter par eux-mêmes. Le premier, il démontra l'importance de la chimie en médecine et fit connaître une foule de remèdes précieux. Hippocrate avait guéri le choléra avec l'éllébore ; Forest, Ledel, Reimann reconnurent que cet agent peut produire un état cholériforme. Willis triompha d'une épidémie de suette avec des sudorifiques (1485). Whistling et Bernhart guérirent des convulsions avec le champignon agaric, qui est un convulsivant. Hoffmann, Stahl, Buckwald, Lœseke, Haller donnèrent le millefeuille dans les hémorrhagies, et Hoffmann et Bockler lui ont vu produire des flux de sang par le nez et les voies urinaires. Stoerck produisait et guérissait des pertes blanches avec le dictame, des boutons

suintants avec la clématite. Rossi, Van Mons, Dufresnoy, Monti et Sybel développaient avec le Sumac des pustules et guérissaient avec lui des éruptions semblables. Baglivi, Barbeyrac, Gianella, etc., assurent que l'Ipeca guérit la dyssenterie, tandis que Murray, Scott et Geoffroy reconnaissent à cette substance la faculté de provoquer les hémorrhagies intestinales. On en dirait autant de l'Opium, de la stramoine, du plomb, etc.

Ainsi, comme le dit Hahnemann lui-même, on s'est bien des fois rapproché de la grande vérité ; mais jamais on n'est allé au-delà de quelque idée passagère et la réforme indispensable n'a pu s'opérer. *Que manquait-il donc à ces adhésions pour devenir fécondes?* C'est notre second principe, dont nous avons déjà parlé. Pour rendre pratique l'idée de similitude entre la maladie et le remède, il fallait établir la comparaison en recherchant *les effets du médicament* SUR L'HOMME SAIN.

## EXPÉRIMENTATION PURE

J'ai déjà parlé à plusieurs reprises de cette question, sur laquelle il faut encore donner quelques brefs renseignements complémentaires. Je me suis efforcé de montrer, dans une polémique avec un confrère allopathe de Marseille, publiée dans la *Revue Maritime* de cette ville et dans la *Revue homœopathique française*. la différence entre l'expérimentation de Claude Bernard et celle de Hahnemann. Claude Bernard n'a été qu'un pâle imitateur de notre grand génie. Il a étudié sur les animaux, par des vivisections, l'action grossière des doses toxiques, pour en retirer des notions trop théoriques et générales pour être appliquées au lit du malade. Les vagues généralités, telles que l'excitation des nerfs vaso-moteurs, le resserrement des vaisseaux capillaires, ne sauraient nous indiquer le mode d'action particulière, avec leurs nuances propres, des remèdes dans les névralgies ou les fièvres. Pourquoi telle personne ressent-elle des élancements, une autre des brûlements, une autre des douleurs sourdes, rongeantes, etc., une autre des douleurs fixes, une autre des douleurs mobiles, une autre des douleurs au repos, ou au mouvement, le jour ou la nuit, à telle ou

telle heure fixe, au grand air ou dans l'appartement, dans telle ou telle position, par la pression, la chaleur ou le froid; pourquoi ces mille bizarreries, caprices ou goûts particuliers, appétences, qui font que l'un digère mieux tel aliment, l'autre tel autre, est aggravé ou amélioré par telle boisson, le goût étant tantôt conforme, tantôt contraire aux besoins ? Claude Bernard ne nous a pas donné la clé de tous ces problèmes. J'ai déjà montré, à propos de l'opium, de la noix vomique, etc, les résultats erronés de ses investigations ; mais ici, ils sont nuls. Prenons au contraire les doses infinitésimales, administrées fréquemment au sujet sain, ou les doses massives dont on observe les effets vulgaires, exprimés en langage ordinaire, et nous verrons apparaître, sous forme d'indispositions passagères, de légères maladies artificielles, l'image de tous les symptômes et maladies du malade. Nous avons ici une science éminemment pratique, parce qu'elle est naturelle et non artificielle. Plus de chiens écorchés et pantelants sur des tables de laboratoire, où ils poussent des cris lamentables ! Plus de machines électriques irritant les nerfs mis à nu ! Plus d'instruments et d'acides meurtriers provoquant des convulsions et des martyres !

Quelques personnes de bonne volonté, se soumettant à des maladies nerveuses volatiles, suffisent pour le plus grand bien de l'humanité. Quand une femme vous dit qu'elle sent son *estomac décrocheté*, vous vous rappelez que la *Staphysaigre* produit cette sensation et vous avez le plaisir infini de la débarrasser de ses souffrances. *Intolère-t-elle la pression du corset ?* Vite, une dose de *Lachesis* et la douleur s'envole. C'est ainsi que la sensation de *Défaillance au creux de l'estomac* trouve ses neutralisants dans l'Hydrastis, l'Ignatia, la Sepia, le Sulfur, etc. Mais, dira-t-on, s'il y a plusieurs remèdes indiqués, lequel employera-t-on ? Ceci est l'affaire du médecin, qui doit examiner tout l'ensemble des fonctions du malade. Les sensations isolées dont j'ai parlé ne sont qu'un élément des états morbides plus ou moins complexes, dont il faut dresser le tableau par la collection de tous les symptômes. De même que, chez le sujet d'expérimentation, le médicament produit divers effets en divers points du corps, et que ces effets réunis constituent la maladie artificielle propre au médicament, chez le malade il y a divers symptômes disséminés constituant la maladie naturelle, et qu'il faut réunir pour les comparer à ceux du médicament. Et au

milieu de ces groupes de symptômes, il y en a quelques-uns qui sont *caractéristiques* et qu'il faut prélever de part et d'autre. Le malade se préoccupe de ce qui le fait le plus souffrir, mais le médecin attache souvent plus d'importance à tel symptôme que le patient n'a pas remarqué. De même, chez le sujet d'expérimentation, il y a tel effet du médicament qui a plus d'importance que les autres, pour servir de *clé* (clé de note, key-note des Anglais) dans l'*adaptation* du remède au mal. Comme on le voit, nous sommes sur un terrain tout nouveau et dont les *Diagnostics allopathiques*, roulant sur l'état physique des organes, ne donnent pas la moindre idéé. L'allopathe se préoccupera surtout, dans les *maladies de poitrine*, de dresser la carte des lésions du poumon, des bronches, de la plèvre et du cœur au moyen de l'*auscultation*. L'homœopathe, sans négliger ces signes, s'enquerra surtout avec soin de toutes les SENSATIONS *et* DOULEURS du malade, DANS LEURS NUANCES particulières, dont j'ai donné tout-à-l'heure un aperçu, et de l'INFLUENCE DES CIRCONSTANCES (saisons, climats, état atmosphérique — chaleur, humidité, pression, vents et pluies, habitations et conditions hygiéniques, habitudes de vêtement, nourriture, condiments, épices, tabac, liqueurs, café, drogues de famille, traitements antérieurs et maladies médicamenteuses engendrées), enfin et surtout de la grande question du TEMPÉRAMENT (lymphatique, nerveux, sanguin, bilieux) et des MALADIES GÉNÉRALES OU CONSTITUTIONNELLES (vices du sang, diathèses). En allopathie, on s'inquiète fort peu du tempérament, si ce n'est pour donner des conseils banals d'hygiène. Mais n'ayant pas de reméde correspondant par leurs indications au *Lymphatisme*, au *Nervosisme*, à la prédominance *Sanguine* ou *bilieuse*, on ne saurait tirer parti d'une enquête soignée sous ce rapport. C'est ainsi que l'Ecaille d'huîtres, la Silice, l'Indigotier sauvage répondant aux symptômes lymphatiques, on en fera bénéficier les Scrofuleux décelés par notre enquête. La Sanguinaire, le Cactus , l'Aconit produisant des états sanguins ou pléthoriques, seront utilisés dans les congestions et les Inflammations.

Et les grandes Infections natives, la *Dartre*, le *Rhumatisme*, la *Scrofule*, la *Goutte*, la *Syphilis* (celle-ci d'acquisition récente), le *Rachitisme*, le *Scorbut* (diathèse hémorrhagique), la *Sycose* (maladie des végétations), dont les

8

allopathes s'occupent en naturalistes, pour orner leurs musées d'anatomie pathologique? Elles nous apparaissent sous les traits de médicaments à action générale, dénommés par Hahnemann *Antipsoriques*, (contre la gale) en vertu d'une double erreur. Il rattachait toutes les maladies chroniques à une *Gale rentrée* (on ne connaissait pas alors l'Acarus), et il apposait le suffixe Anti-, cédant inconsciemment à une vieille habitude allopathique, respectueuse de la loi des contraires (Anti-spasmodiques, Anti-phlogistiques, etc). Aujourd'hui, nous savons que la Gale est dûe au parasitisme d'un insecte, l'Acarus. Mais ce que la matérialiste allopathie méconnaît, c'est que l'Insecte ne contagionne pas toutes les peaux humaines. Ceux-là seuls qui sont prédisposés par une affinité intérieure attirent les morsûres et les incursions ou perforations sous-cutanées de l'insecte venimeux, qui engendre dans le sang un état virulent, aux manifestations infiniment variées. C'est ainsi que j'ai observé entre autres deux cas de diarrhée chronique, revenant périodiquement à la même époque de l'année, à la même date où, de longues années auparavant, les malades avaient contracté la Gale. Et dans ces cas-là, le Soufre en globules a triomphé. J'ai même vu un cas de gale actuelle, où le ventre était converti par une éruption humide en vaste surface coulante et empesant chemises et draps de lit, où trois doses de soufre en globules suffirent pour amener la dessiccation. J'ai en outre vu des maladies variées, où les remèdes ayant triomphé, une éruption est apparue, démontrant la vraie cause des souffrances chroniques. Voilà donc la démonstration complète, par l'observation et l'expérience, de la grande doctrine d'Hahnemann sur les maladies chroniques. L'infection dartreuse par exemple manifestée par une éruption et guérie sur place par des remèdes intérieurs appropriés ; celle qui est rentrée et ressort sous forme de diarrhée ou de névralgie, guérie de la même manière, par des remèdes que j'appellerai *Homœodartreux*, faisant quelquefois ressortir une éruption révélatrice (une femme qui bourrait son bonnet d'ouate pour un vieux mal de tête fut guérie, et elle eut la figure couverte de pustules et de croûtes). Voilà donc la cause réelle de la prolongation des maladies, l'organisme étant enchaîné dans son désordre par un vice du sang. Il faut ici des remèdes d'action générale, appelés improprement et vaguement

dépuratifs par l'allopathie, qui ne peut les déceler. Ces remèdes, nous les découvrons par l'expérience chez l'homme sain, où nous faisons apparaître de nombreux symptômes, familiers à tous ceux qui souffrent de maladies chroniques : tels sont la douleur sourde dans l'occiput, la somnolence le jour, la mauvaise bouche le matin, les démangeaisons, etc. Les remèdes constitutionnels nous révèlent ainsi, par des symptômes spéciaux, la nature et l'étendue de leur action. Ainsi, le Soufre, produisant chez l'homme sain la mauvaise bouche le matin, indique par là qu'il est applicable à des états dartreux refoulés sur les voies digestives. Par cette double constatation faite sur l'homme sain et le malade, on arrive à l'adaptation qui conduit à une cure solide, soit par le seul remède constitutionnel, soit par des remèdes locaux, auxquels les remèdes généraux ont préparé les voies, et qui favorisent ultérieurement leur action.

## NOS DOSES, NOS GLOBULES

Il est temps d'aborder notre troisième principe, celui des *Doses infinitésimales*. Voici la grande pierre d'achoppement des adversaires de l'Homœopathie ! Passe encore pour le principe de Similitude, qui paraît déjà bien étrange lorsqu'on ne l'a pas approfondi. Quant aux globules, c'est le point de mire des traits les plus railleurs. Y a-t-il au monde un contre-sens pareil ? Diminuer la dose du remède pour en accroître la puissance ! Est-il possible qu'une quantité si faible, si quantité il y a, ait quelque valeur ? Et l'on a vu l'illustre chimiste, M. Dumas, à la séance du Sénat du 1er juillet 1865, rééditer, en vrai chimiste, l'objection déjà mille fois répétée : « Si vous placez, dit-il, la pointe d'un compas au centre du soleil, et que vous fâssiez passer l'autre pointe par la planète la plus éloignée de cet astre, vous décrirez la circonférence d'un vase, à peine capable de contenir le véhicule d'une goutte de remède à la trentième dilution homœopathique ». — « Une goutte d'un médicament en teinture-mère, dit un autre adversaire de l'homœopathie, exigerait toute l'eau de la mer Noire pour être poussée à la onzième dilution. A la vingtième, il faudrait 240.000 soleils remplis d'eau ; et à la trentième, il en fau-

drait 100 billions de fois plus que tous les mondes de la création ne pourraient en contenir ». Et ce médecin de s'écrier : « C'est fabuleux, c'est incroyable ! » Veut-on savoir maintenant à quoi se réduisent ces quantités de liquide nécessaires aux dilutions, que l'on a comparées à l'eau de la mer Noire, de l'Océan, à l'ensemble incommensurable de tous les mondes? Toute l'eau de la mer Noire se réduit à un tiers de verre, à 55 grammes, car on n'emploie que 5 grammes ou 100 gouttes pour chaque dilution, et onze fois cinq font cinquante-cinq. Les 240.000 soleils remplis d'eau se réduisent à 100 grammes, parce que, dans tous les pays éclairés par ces soleils, cinq fois vingt font cent et pas davantage. La quantité d'eau incommensurable, comparée à l'ensemble de tous les mondes, se réduit à un verre d'eau, ou 150 grammes, car trente fois cinq font cent-cinquante. Et voilà comment tous ces fleuves, toutes ces mers, tous ces mondes imaginaires viennent se noyer.... dans un verre d'eau.

Autre chose est diviser le médicament dans un verre de liquide par un *fractionnement successif*, autre chose est le diluer en masse dans des fleuves, des mers, un monde entier rempli d'eau. Après avoir fait justice de ces ridicules plaisanteries, fruits de l'ignorance, mais qu'il était nécessaire de réfuter, examinons si la dose infinitésimale est possible. Ceci revient à se demander si la matière est *divisible à l'infini*. Or, tout le monde connaît le phénomène offert par le *musc*, qui peut, sans perdre de son poids, répandre, dit-on, pendant nombre d'années des myriades de molécules odorantes, produisant des effets très-sensibles sur notre nerf olfactif. Mais je me reprends : est-il vrai que le musc dégage des molécules pour impressionner notre odorat ? Je ne le crois pas. Est-ce qu'une cloche qui vibre dans l'air dégage des molécules pour impressionner notre ouïe ? On est familiarisé avec l'idée des vibrations sonores qui se transmettent de la cloche à l'oreille, par le moyen, dit-on, de l'air. Mais il y a mieux que cela. Est-ce que le soleil ne nous transmet pas une impression lumineuse et calorifique, et cela sans nous envoyer la moindre molécule ni la moindre vibration aérienne (je veux dire du soleil à notre atmosphère) ? Il y a, dit-on, obscurité complète dans les espaces interplanétaires et éthérés qui nous séparent de cet astre, avec un froid de 270 degrés. C'est ici que l'idée matérialiste est dépouillée de tous ses appuis. La lumière nous apparaît ici

comme une vibration virtuelle, un simple mode de mouvement, qui nous est transmis presque sans support, sans milieu, comme une simple influence lointaine dynamique, ne revêtant même le mode lumineux et calorifique qu'au contact de notre atmosphère, laquelle est une condition harmonisée avec nos sens. Eh bien! le musc m'apparaît comme une substance douée d'une propriété vibratoire spéciale, destinée à influencer notre odorat de loin, de même qu'il influence nos nerfs respiratoires pour produire des phénomènes asthmatiques et strangulatoires et nos muscles pour produire le tétanos. On connaît l'*action des remèdes à distance* observée par le docteur Luys. Eh bien, ici, la théorie spiritualiste nous apparaît dans tout son éclat. Le médicament, enfermé dans un flacon bouché, est présenté à la nuque du malade et produit chez lui les phénomènes spéciaux de son action. On a dit que l'expérimentateur connaissait les effets de la substance et transmettait sa pensée au sujet, mais il ignorait le contenu du flacon. Quoi qu'il en soit de ce fait, bien plus transcendant que celui du globule, il est évident que nous avons des actions de la plus haute énergie engendrées sans matière communiquée, par la simple vibration à distance des sources actives d'impression. Comment, dès lors, avoir de la peine à comprendre le fait de la transmission d'une vibration médicamenteuse au moyen du globule, support autrement matériel que l'éther interplanétaire? Et la *matière radiante*, et les *rayons Rœntgen ?* Crookes, cet éminent chimiste qui a découvert le Thallium, cet habile physicien qui a inventé le radiomètre, raréfie dans ses ampoules la matière aérienne à un millionième d'atmosphère, ce qui permet aux molécules gazeuses de n'être plus repoussées et déviées les unes par les autres et d'arriver en droite ligne d'une paroi à l'autre de l'ampoule. Or, cet air raréfié étant mis en mouvement par une pile électrique, s'élance du pôle négatif qui reste obscur et illumine le verre au pôle positif. Le choc est si énergique que le diament devenu phosphorescent éclaire comme une bougie, et qu'on peut faire tourner un écran de mica en forme de croix de Malte; on arrive même à fondre un fil de platine, qui demande pour ce résultat 2.200 degrés de chaleur. Voilà donc le *mouvement* électrique *transformé* en mouvement lumineux, moteur, calorifique, et cela par l'intermédiaire d'un gaz tellement raréfié, que l'état nouveau

est considéré comme aussi éloigné de l'état gazeux, que celui-ci l'est de l'état liquide, d'où le nom de Radiante donné à ce *quatrième état de subtilisation de la matière*. Il serait trop long de parler des Rayons X, jouissant de la propriété merveilleuse de *traverser les corps* OPAQUES *de leur pouvoir* ÉCLAIRANT. Nos ancêtres n'auraient-ils pas dit que cette contradiction

« Est comme un violon faux qui jure sous l'archet » ?

Et la contradiction est devenue une harmonie. Il est vrai qu'on n'éclaire pas l'opacité, on la traverse. C'est ainsi que la lumière solaire traverse l'opacité de l'éther. Il y a des vibrations, une transmission de mouvement, obscure sur un point, lumineuse sur l'autre, suivant les conditions du milieu. C'est ainsi que notre corps est préparé à recevoir de la *force médicamenteuse* des vibrations de nature diverse suivant la nature du remède. Nous n'avons plus de peine à comprendre que, par la *raréfaction de la dilution*, les molécules de nos remèdes acquièrent des propriétés vibratoires nouvelles ou plus intenses, soit par *liberté d'oscillation*, soit par *multiplication des surfaces actives*.

Et la FORCE MAGNÉTIQUE, aujourd'hui appelée *hypnotique*? Nos savants ne croient pas à l'existence d'une force physique déployée par le magnétiseur dans les opérations mesmériennes. C'est plutôt, dit-on, une influence intellectuelle ou morale, une *suggestion,* pour employer l'expression consacrée par Bernheim, en vertu de laquelle on fascine le sujet de nos manœuvres, notre Succube. C'est une maladie, une folie qu'on lui inspire par la contagion de l'imagination. Tel l'oiseau, effrayé par les crocs du reptile, mais charmé par les vives couleurs de ses écailles, se débat quelques instants, mais se précipite bientôt dans la gueule du monstre. Il y a ici, pour tout bon disciple de Mesmer, pour tout vrai spiritualiste, un mode de vibrations particulier, qu'on a du reste récemment photographiées, et qu'on entend avec le dynamoscope d'Ochorowicz et qui se transmettent du magnétiseur au magnétisé, par différents milieux (air, liquides, solides) tout comme le son; tout comme l'électricité, tout comme la lumière, sans rien perdre de leurs propriétés spéciales dans ces véhicules communs à toutes les forces. Il y aurait long à dire sur la *seconde vue,* vision à l'intérieur des corps par les somnambules, la *transmission*

*de la pensée*, la *Télépathie*, perception sensible au loin, l'*Extériorisation de la Motricité et de la Sensibilité*, (douleurs provoquées par le contact d'un corps inerte sur lequel on a transporté notre âme sensible). Et le *transfert* des phénomènes nerveux d'un côté à l'autre du corps ? Et l'action des *Plaques métalliques* sur l'innervation ? Comme nous l'avons dit plus haut, les preuves surabondent, dans le domaine des sciences générales et officielles, en faveur de nos doses infinitésimales. Je ne parle pas ici des *Virus* et des *Sérums*, qui feront l'objet d'une étude spéciale dans la seconde partie de cet ouvrage, et qui ont confirmé d'une façon éclatante notre thèse actuelle.

Il me reste à donner quelques indications pratiques aux personnes qui désirent comprendre et manier avec intelligence les remèdes et le traitement homœopathique. Je ne ferai que transcrire ici les instructions que je donne tous les jours à mes malades.

Nous avons vu tout-à-l'heure comment le médecin homœopathe fait l'EXAMEN *de ses malades*, s'occupant beaucoup plutôt des souffrances du malade que de l'état matériel de ses organes. Nous allons dire un mot maintenant de la façon dont on prépare les remèdes homœopathiques.

## PRÉPARATION DES REMÈDES

Nos remèdes tirés des trois règnes de la nature ont été réduits forcément, comme nous l'avons vu, à cause de leur appropriation directe, à des doses assez faibles pour devenir inoffensifs. Hahnemann a fait ici une découverte des plus importantes, c'est que, tandis que la *Dose toxique* tue en empoisonnant par des perturbations trop violentes pour que l'organisme puisse les surmonter par sa réaction, les *Doses physiologiques* produisent aussi des perturbations, telles que vomissement, diarrhée, dépression, qui sont surmontées, mais ne donnent que des symptômes grossiers de secousse des fonctions. Il faut diminuer encore la dose, pour arriver à la *dose médicinale*, celle qui ne produit plus de perturbations violentes, d'évacuations, mais se borne à ébranler le système nerveux en déterminant des sensations, des douleurs, des dérangements fonctionnels plus ou moins

passagers, et ne pouvant produire chez le malade (point important à noter !) aucune *aggravation médicamenteuse.* (1) C'est ainsi qu'on voit le Quinquina, donné à trop forte dose, produire de la Fièvre quinique à côté de la Fièvre paludéenne. C'est ici que la découverte intéressante a eu lieu. Hahnemann, fuyant toujours l'aggravation par la réduction de ses doses, s'est aperçu tout-à-coup qu'il avait ainsi remplacé un inconvénient très-fâcheux par un avantage inestimable. Le médicament, porté à ce *degré infinitésimal* de réduction, laissait apparaître tout un ordre de propriétés nouvelles, beaucoup plus délicates, spéciales et variées. C'est ainsi que l'Ipéca, vulgaire évacuant, se montre modificateur de la sensibilité des nerfs de la cornée et de l'effraction hémorrhagique des vaisseaux capillaires ; l'Emétique, autrefois simple vomitif et purgatif, révèle une action dépressive sur le système nerveux et pustulante sur la peau ; la Noix vomique, autrefois brutalement convulsivante et tétanisante, se révèle comme modificatrice de la digestion, avec affinité pour certains tempéraments et caractères. L'apparition des propriétés nouvelles démontre que la division de la substance a *développé les forces* qu'elle recélait. Il s'est opéré une véritable *Dynamisation.* Comment procède-t-on pour cette préparation? Les *substances insolubles* dans les véhicules liquides usuels (eau, alcool, éther) sont placées dans un mortier où elles sont *triturées* avec un pilon. On mélange 1 grain (5 centigr.) de la poudre médicamenteuse avec le tiers de 99 grains de sucre de lait, on triture 6 minutes, on râcle 4 minutes, on répète l'opération; on ajoute le deuxième tiers et on traite de même, puis le troisième tiers. On a ainsi la première trituration au centième. On prend un grain du mélange, qu'on traite de même avec du sucre de lait ; on a ainsi la deuxième trituration. On prépare de même la troisième. On peut aussi préparer dans la proportion d'un dixième ; on fait alors 6 opérations. La substance se trouve ainsi tellement raffinée qu'elle est apte à se combiner avec un véhicule liquide. On procède alors par *dilutions* (car Hahnemann a reconnu la solubilité des troisièmes triturations) en mêlant un grain de la dernière trituration à 50 gouttes d'eau distillée, puis 50

(1) Aggravation de la maladie par le médicament. Il y a quelquefois des aggravations de symptômes, mais en suspendant le remède on voit bientôt tout s'apaiser.

gouttes d'alcool concentré. On secoue dix fois, on a la quatrième dilution. On traite ensuite de même une goutte de la quatrième et 99 gouttes d'alcool pur, et l'on a la cinquième dilution. Il n'y a plus qu'à continuer de même pour les dilutions consécutives. Comme on le voit, grande simplicité, mais grande minutie et grande régularité. Les *substances solubles* sont placées d'emblée dans l'*alcool*, où l'on exprime le suc des plantes entières, laissant macérer, décantant et filtrant. C'est ce qu'on nomme les *Teintures-mères* : on en retire à volonté les dilutions. Les matières animales, les produits morbides sont traités d'abord par l'*eau*, à cause de la grande coagulabilité de leurs éléments albuminoïdes. Les remèdes sous forme liquide servent à préparer les potions. Si l'on veut les rendre plus portatifs et faciles à conserver sous un petit volume et en petite quantité, on se procure des *Nonpareilles* chez le confiseur et on les imbibe avec la solution alcoolique. On laisse ensuite les globules bien étalés se dessécher lentement. On les renferme dans des tubes, flacons ou bocaux. Je renvoye pour les détails et renseignements complémentaires à nos diverses Pharmacopées (Weber, Jahr et Catellan, Schwabe, Ecalle, Pharmacopées anglaise et américaine).

## MODE D'ADMINISTRATION

Voici le point le plus important pour mes lecteurs laïques. Comment faut-il prendre les remèdes ? Ici, il y a une foule de préjugés à dissiper.

Tout est à refaire dans l'éducation des clients habitués à l'allopathie. Nous avons maintenant éliminé les pratiques de l'école officielle, mais sur notre propre terrain, il y a de nombreuses instructions à donner. Et d'abord, le malade s'inquiète de savoir s'il prendra une *Cuiller à bouche* ou *à café*. Il faut bien comprendre qu'avec le globule ou la poudre de trituration ou la liqueur de dilution *la dose est faite* et que cette dose est si faible en tant que quantité matérielle qu'on n'y apporte aucun changement par d'aussi légères variations dans la quantité absorbée. Il faut même aller plus loin et se représenter le remède comme quelque chose d'immatériel, une force pure et par suite indépendante du

rationnement de la matière. Ainsi, asseyons-nous près d'une lampe ; quelle que soit l'ampleur de notre installation sous l'abat-jour, nous ne serons pas plus éclairés que si des voisins nous serrent les coudes. La lumière se distribue à l'infini tout autour du luminaire. Touchons un conducteur électrique du bout du doigt ou à pleine main : la décharge sera la même. Il suffit donc de se mouiller la langue avec une goutte du remède pour recevoir toute l'impression médicamenteuse. Il suffit même parfois de flairer les globules (c'est ce qu'on appelle l'OLFACTION). Il faut se dépouiller de toute idée matérialiste, de ces habitudes contractées en allopathie des potions volumineuses, absorbées par grandes masses, colorées, odorantes, sapides et secouantes, a doses fréquentes et longtemps répétées, de cette imprégnation, imbibition et saturation, vrai bain intérieur pharmaceutique, contraire à toutes les lois naturelles. Nous touchons ici au second point capital, celui de la RÉPÉTITION. Quand doit-on répéter le remède ? Mais d'abord, quand doit-on le prendre ? Au moment des souffrances. Le remède direct en effet, et qui n'est pas perturbateur, mais au contraire d'une finesse telle que son action ne peut s'apprécier que par la diminution des souffrances, peut et doit être pris à ce moment-là. Je dis « peut », car il n'amène pas en général d'aggravation, et s'il l'amène, elle est purement nerveuse et passagère, un simple excès de réaction. Je dis aussi « doit », car c'est le moyen le plus sûr de juger de son action.

Ici, se présente une question bizarre. *Peut-on prendre le remède au moment des règles?* Certaines femmes disent : « pendant les maladies ». Les règles étant une fonction normale, et les remèdes ne s'adressant qu'aux maladies, la question n'a pas de raison d'être. C'est comme si l'on disait : « *Puis-je prendre les remèdes pendant que je respire*? » Encore une déteinte de l'allopathie! Tout cela n'existe pas EN MÉDECINE. Extravagante fiction, la médecine d'Etat ! Forcée de reconnaître qu'elle casse les vitres, élève des barricades et fait sauter le Macrobe et le microbe tout ensemble avec sa dynamite ! Ah ! prenez garde, femmes enceintes, enfants à la mamelle ou occupés à votre dentition, neurasthéniques et efféminés ! Prenez garde, accouchées, absinthiques, femmes vaporeuses et vieillards caducs ! N'éveillez pas le chat qui dort! La révolte du principe morbide, secondé par mille causes débilitantes,

ferait sombrer le navire (la vitalité) avec le concours maladroit du pavé de l'ours. Ce bloc, lancé d'une main « sûre », écraserait le bonhomme avec le moucheron. — Il faut mettre un *intervalle entre le remède et le repas* ; en général, on prendra le remède une heure avant et deux heures après le repas, pour que les aliments qui occupent l'estomac n'empêchent pas le remède de jouer son rôle distinct, en noyant la dose infinitésimale dans leur masse en voie de décomposition. J'ai pourtant obtenu sur moi-même, dans un cas de rage de dent, un prompt effet curatif huit minutes après mon déjeûner, avec dégagement au bout d'une minute. Dans les états aigüs, on pourra donc agir sans retard. Quant à la répétition, elle variera comme le mal. Très fréquente dans les cas aigüs, très rare dans les cas chroniques. Dans le choléra par exemple, on répètera toutes les cinq minutes, vu la marche rapide de l'affection. Il n'y a pas de médecine rapide et de médecine lente, et si l'on a accusé l'homœopathie d'être une *médecine lente*, c'est qu'on nous consulte souvent pour des maladies chroniques où l'on a épuisé toutes les ressources de l'allopathie. La lenteur est dans l'allure naturelle de la maladie, compliquée de son ancienneté, des désordres ajoutés par un faux traitement et des lésions qui en découlent. Il faut se représenter que le remède est une force exerçant une *action qui provoque une* RÉACTION de la part de l'organisme. De là, un effet *primitif* et un effet *secondaire* opposé. Telle est l'action du froid, amenant la rougeur et la chaleur des oreilles. Dans la maladie aigüe, où la lutte est plus rapide et plus intense, il faut pousser des bottes plus fréquentes au principe vital, qui est fortement entraîné dans une voie perverse, pour l'inciter avec plus d'énergie, par des coups redoublés, dans ses efforts réactifs contre l'ennemi.

Dans la *maladie chronique*, les réactions sont lentes, les remèdes appropriés ont leur marche calquée sur celle de la maladie. Il faut donc se garder de troubler cette action sagement graduelle par l'intervention d'une nouvelle dose. C'est comme si, la digestion une fois en train, on se remettait à table. Ici, l'on observera des intervalles d'un à plusieurs jours entre les doses, et parfois même *on suspendra le remède*, *serait-ce à la première dose*, dès qu'une action bien nette se fera sentir et tant qu'elle durera. — En règle générale, *on éloignera les doses dès qu'il y aura du mieux*. —

Quant au Régime, il faudra éviter les antidotes des remèdes, qui sont souvent le *café*, dans les états aigüs, le *camphre* dans les états chroniques, les *acides*, les échauffants (épices, liqueurs, tabac, purgatifs, narcotiques, etc). Je ne parle pas des régimes particuliers, où il y aurait pourtant beaucoup à dire, car si nous nous accordons avec les autres médecins dans les régimes hygiéniques, tels que ceux de la goutte, du diabète, etc., nous sommes moins rigoureux en ce sens qu'étant mieux pourvus de remèdes spécifiques, nous ne sommes pas obligés de mettre tout notre espoir dans ces pénitences tyranniques qui ont nom *Diète lactée*, *Pain de gluten*, etc., éminemment débilitantes, malgré le contre-poids des excitants incendiaires. Il faut donc faire table rase de tous les prétendus Apéritifs (Kola, Coca, Maté, Elixirs aux sucs digestifs, Liqueurs, Essences, Produits de distillation), autant de chevilles inutiles ou malsaines, qui ne font qu'entraver l'œuvre médicinale et le retour de la convalescence, d'autant plus rapide que la maladie a été mieux traitée. Les Apéritifs, *qu'ouvrent-ils ? ce qu'ils ont eux-même fermé*. D'où vient en effet ce besoin d'ouvrir l'estomac qu'éprouve le buveur de café, le buveur d'alcool et d'absinthe ? De ce que la boisson excitante de la veille, par son effet primitif, a stimulé et, par son effet secondaire (la réaction de l'organisme), abattu les forces vitales. C'est ainsi que le fumeur a besoin d'ouvrir son cerveau par une nouvelle pipe, un nouveau cigare. Le montagnard, avec son eau de roche, son air pur, son pain de seigle, son lait crémeux, ses légumes frais, sa volaille et ses œufs, entretient sans effort cette ouverture naturelle des organes à l'heure où la nature sonne le réveil.

## PROGRÈS DE L'HOMŒOPATHIE DANS LE MONDE

### STATISTIQUES EUROPÉENNES ET AMÉRICAINES, ASIATIQUES ET OCÉANIENNES

Disons un mot en terminant de l'état actuel de notre Ecole dans le monde, en présentant un court aperçu de nos statistiques les plus récentes.

Voici les Statistiques de 1896, présentées au Congrès

International de Londres. Il y a à *Paris* 65 médecins homœopathes et un grand nombre de pharmacies homœopathiques ; 2 hôpitaux, dont l'un, l'hôpital Hahnemann, installé avec 40 lits, a donné en 1895, 16.000 consultations gratuites ; l'hôpital Saint Jacques, avec 60 lits, a donné 10,500 consultations gratuites et admis 343 malades, mortalité 7 p. °/₀. A *Lyon*, l'Hôpital Saint Luc a logé 193 malades et donné 20 130 consultations gratuites. Le dispensaire pour enfants à Paris a donné 15.000 consultations gratuites. Un autre dispensaire privé en a donné 19,150. En résumé, en 1895, dans Paris, il y a eu 500 hospitalisés et 103,473 consultations gratuites. A Nimes, j'ai eu, dès les premières séances de dispensaire gratuit, une vingtaine de malades en moyenne, avec trois à quatre heures de durée au lieu de deux offertes, et 1,100 consultations la première année. On se battait pour entrer ; une femme criait : « Nous sommes en République » ; une autre, ayant attendu son tour pendant trois heures et demie, son mari ne trouva pas en rentrant la soupe prête et ramena sa femme au dispensaire en la battant tout le long du chemin et lui disant : « Tu ne me feras jamais croire que tu es restée trois heures et demie chez le docteur ». Il m'a fallu distribuer des cartons avec numéros d'ordre pour faire cesser les troubles. J'ai publié dans le *Journal Belge d'homœopathie*, année 1894, les premières cures que j'ai opérées à l'aide de cette institution. Il serait trop long d'en parler ici. Pour en finir avec mon résumé de Paris, deux sociétés doctorales se sont fusionnées, trois journaux sont publiés, le corps de Hahnemann a été transféré au cimetière du Père-Lachaise au milieu de célébrités diverses et une souscription ouverte pour une tombe monumentale a déjà dépassé 10,000 fr. Il y a loin de là, il est vrai, aux 375,000 du monument de Washington. Le monument parisien sera érigé pendant le Congrès de 1900.

Signalons aussi l'ouverture d'une *Ecole d'homœopathie* donnant déjà des cours très suivis ; de nombreuses *conférences* données dans les Mairies, la nomination de trois docteurs et d'un pharmacien dans les commissions officielles de l'Exposition de 1900 (congrès et exposition pharmaceutiques). Nous aurons ainsi, comme du reste déjà en 1878, un Congrès officiel à l'Exposition et une exposition de pharmacie.

En ANGLETERRE, il y a environ 300 docteurs homœopathes, comme en France. On a reconstruit l'hôpital de Londres sur un plan superbe : 1000 entrées, 1400 consultations. Les autres hôpitaux sont à Bath, Birmingham, Easterbourne, Bromley, Liverpool, Plymouth, Saint Léonard, Tunbridge-Wels, Bournemouth ; dispensaires dans plus de 11 villes. La société britanique compte 219 docteurs ; il y a une autre Société à Liverpool ; quatre journaux principaux. Enfin, une *Ecole d'homœopathie* à Londres.

En ALLEMAGNE, 400 médecins et un grand nombre de sociétés laïques, 3 journaux, un hôpital à Leipzig avec 240 malades, un dispensaire avec 2500, un autre avec 6000, un autre à Berlin avec 7500. Il y a plusieurs autres villes possédant hôpitaux et dispensaires. En AUTRICHE, le corps législatif, passant par dessus la tête de l'Académie, a fondé à Buda-Pesth une chaire d'homœopathie, dont le Dr Von Backody est le titulaire, attirant à ses cours des fils de docteurs belges qui vont s'y initier à nos doctrines.

En BELGIQUE, une douzaine de docteurs à Bruxelles seulement, la plupart spécialistes ; à Anvers, un dispensaire officiel, réparti en 4 Sections dans toute la ville ; on sollicite de l'administration des hospices l'accord avec le conseil municipal et la ressource pour les malades d'un service homœopathique à l'hôpital, permettant d'y continuer le traitement du dispensaire. Le conseil municipal avait voté à l'unanimité, malgré la vive opposition des docteurs allopathes. L'affluence des malades aux dispensaires devint telle que l'administration du Bureau de Bienfaisance se vit obligée de nommer un second médecin homœopathe. On est monté au chiffre de 7000 et quelques malades. Des dispensaires privés existent dans la plupart des grandes villes ; 3 journaux ; 2 sociétés florissantes. Plusieurs membres du parlement ont réclamé une chaire, mais ne l'ont pas encore obtenue.

En HOLLANDE, de nombreux partisans, des docteurs dans les villes principales. En ITALIE, 3 sociétés, dont une reconnue officiellement à Turin, une à Rome, une à Palerme ; hôpital à Turin et à Gênes ; des dispensaires à Rome, Venise, Turin, Naples, Palerme ; 55 docteurs ; 4 journaux. Dans le PORTUGAL, 2 salles d'hôpital à Oporto ; infirmerie libre à Lisbonne ; 30 docteurs ; 5 pharmacies. En RUSSIE, presque toutes les grandes villes ont des pharmacies à la vente

croissante ; 2 sociétés ; l'une doctorale, avec un dispensaire à Saint-Pétersbourg, avec 11,100 malades, un petit hôpital de 10 lits ; un *dispensaire des laïques* avec 20,000 malades; *un hôpital des laïques*, avec 50 lits. (Fait curieux, la société des partisans laïques a plus de succès que la société des docteurs ! Peut-on imaginer rien de plus démocratique et pratique ? ) L'Académie avait défendu la publication des ouvrages ; le ministre a aussitôt annulé cet acte arbitraire.

Il y a 50 docteurs homœopathes en Russie, dont 14 à Saint-Pétersbourg, 7 à Moscou, 3 à Varsovie, 4 à Odessa, etc. ; un journal. Dans la région du Caucase, dans les gouvernements de Twer, Saratof, Tambof, à Kasan, chez les Cosaques du Don, on a guéri un grand nombre de cholériques par notre méthode en 1832 (voir plus haut, à l'article Camphre). En Suisse, 20 docteurs. Dans l'Oberland, beaucoup de paysans font traiter leur bétail par l'homœopathie.

En Danemark, 7 docteurs, dont 5 à Copenhague. Souscription de 230,000 fr. pour un hôpital. En Australie, l'hôpital de Melbourne a logé 807 malades ; mortalité 6,70 p. °/₀. Installations chirurgicales remarquables, 300 opérations ; 100 consultations par jour ; une société doctorale ; Plusieurs docteurs dans les 6 provinces ; un hôpital d'Enfants à Adélaïde.

Aux Indes, 60 docteurs, dont 30 à Calcutta et alentours ; deux écoles à Calcutta ; un dispensaire avec 8,220 consultations ; pharmacies très nombreuses et un journal.

Voici quelques renseignements complémentaires. Il y a en Allemagne de 5 à 10 p. °/₀ de docteurs homœopathes, surtout dans le Nord ; 7 revues ; hôpital d'enfants à Hambourg, 2 à Leipzig, un à Munich, et quelques petits dans des villes moins importantes. Une institution des plus heureuses et propre à l'Allemagne, ce sont les *Sociétés d'amis de l'homœopathie*, les *Vereine*, composées de laïques bourgeois et présidées par des notables ; quelques-unes se centralisent en *Verbande* ou Fédérations ; il y en a 130, comptant au-delà de 16,000 membres influents. La direction centrale est à Berlin, ayant pour président général le prince de Salm-Horst. Il existe en outre à Berlin une Société pour la diffusion de l'homœopathie dans le peuple. Une autre institution excellente est la Société de Munich pour aider les étudiants peu fortunés à étudier l'homœopathie ; à Stuttgard, Société analogue pour les étudiants de Tubingue. Les pharmacies

sont officiellement inspectées dans le Wurtemberg, et, malgré leur grand nombre, les tribunaux viennent d'autoriser nos confrères à délivrer eux-mêmes les médicaments.

En AUTRICHE, 200 docteurs, surtout dans les grandes villes et villes d'eaux, une grande société à Buda-Pesth ; 2 hôpitaux à Vienne, un à Buda-Pesth, un à Linz.

La Suisse, l'Angleterre et la Russie ont des sociétés laïques dans le genre de celles d'Allemagne. En ESPAGNE, 200 docteurs, dont 50 à Madrid, 30 à Barcelone ; plusieurs délivrent eux-mêmes les remèdes. Une société florissante à Madrid et 4 revues ; dispensaires à Madrid, avec 80.000 consultations, Barcelone, Malaga et presque toutes les grandes villes; enfin, à Madrid, l'hôpital San José, avec Institut ou Ecole médicale et une cinquantaine d'étudiants. En Angleterre, depuis qu'on a fondé la *Ligue homœopathique* pour en appeler au peuple, plusieurs sociétés de propagande sont nées en diverses villes.

Passons à l'AMÉRIQUE DU SUD : au MEXIQUE, 20 docteurs, 2 dispensaires, une société à Mexico. Dix médecins dans la RÉPUBLIQUE ARGENTINE, avec société à la Plata. Au BRÉSIL, une quinzaine, avec société à Bahia, c'est là que le docteur Mure a fondé l'Ecole de Rio-Janeiro. Au CHILI, 5 médecins à Santiago et Valparaiso. Au PÉROU, un médecin à Lima. Dans l'URUGUAY, plusieurs médecins, une revue à Montevideo.

Arrivons enfin à notre grand foyer de développement, aux ETATS-UNIS. Depuis l'introduction de notre doctrine, il y a 60 ans, dans ces pays neufs, elle n'a cessé d'aller en progressant. En 1834, il y avait 4 médecins; en 1848, les 17 médecins d'alors créèrent à Philadelphie le Collège Hahnemann, qui est encore aujourd'hui une des universités les plus en renom. En 1876, le nombre des médecins atteignait 5.000 et en 1893, il est arrivé à 12.000, maintenant 15 000, avec une trentaine de revues, 143 sociétés scientifiques, 18 universités ou collèges, maintenant 20, 88 hôpitaux, maintenant 137 dont 45 spéciaux, avec une mortalité de moins de 3,60 °/₀ sur 39.373 malades traités dans 73 d'entre eux, avec 6047 lits ; 52 dispensaires, dont 45 ont traité 160,211 malades avec 466.000 prescriptions et 38.000 visites à domicile. Parmi les hôpitaux spéciaux on remarque 3 *hospices d'aliénés* (maintenant 9) et notamment celui de Middletown, qui a coûté près de deux millions (1,700,000),

avec une propriété ambiante de 3 millions. C'est plutôt un palais qu'un hôpital. Il possède maintenant 1.500 lits par le triplement de ses pavillons. Aucun travail n'est imposé, aucun traitement violent n'est appliqué, les nuits sont calmes grâce aux traitements individuels des insomnies diverses. A Westborough, qui a coûté 2,200,000 francs, des résultats très-supérieurs sont aussi obtenus (un nombre de guérisons double de celui des hôpitaux similaires, sur 2,878 patients).

Dans les 7 hôpitaux d'aliénés allopathiques de l'Etat de New-York, on a eu 23 °/₀ de guérisons et 19 °/₀ de mortalité; à l'hôpital homœopathique, 36 °/₀ de guérison, et 14 °/₀ de mortalité. Devant ces résultats, l'Etat de New-York a décidé la création d'un troisième hospice d'aliénés homœopathique à Collins. L'*Hôpital ophthalmique* de New-York (Wards Island), valant 750,000 francs, a traité en 1893, 14,366 malades, avec le concours de 1053 opérations. Il passe à la clinique d'oculistique 200 malades par jour. L'Etat a accordé à la Faculté de cet hôpital le droit de conférer un grade spécial de chirurgien des yeux et des oreilles.

Les hôpitaux ont 4 à 5 étages ; le service s'y fait rapidement par des ascenseurs ; les salles sont vastes et contiennent peu de lits. « Quelques-uns sont aménagés avec tant de luxe, » dit notre rapporteur, un docteur Belge, « qu'il n'essayera pas de le décrire, tant ce qu'il pourrait en dire paraîtrait incroyable, le faisant soupçonner d'exagération ; et pourtant, malgré tout ce qu'il en dirait, il est convaincu qu'il resterait au-dessous de la vérité. » (Docteur Van den Berghe).

Aux hôpitaux sont annexés des *Collèges*. Ceux-ci ont plus de hauteur que de superficie, contrairement à la mode européenne, et grâce à leurs 4 ou 5 étages, ils sont assez spacieux pour parer à toutes les exigences des installations scientifiques modernes. En bas, sont les salles de cours théoriques et la bibliothèque ; plus haut, les laboratoires (chimie, physiologie, histologie, bactériologie) et le musée d'anatomie ; enfin, *sous le toit*, *l'amphithéâtre de dissection*. Ici, le génie américain éclate dans toute sa splendeur. Grâce à cette disposition ingénieuse, on obtient un éclairage parfait, la ventilation se fait sans incommoder le voisinage, on est enfin à l'abri des regards indiscrets.

Depuis quelques années seulement, la durée des études a été portée à 4 ans par le collège homœopathique de Boston, qui a donné le branle aux allopathiques. Les étudiants ne sont admis à suivre les cours qu'après avoir prouvé leur aptitude à entamer les études médicales, soit par un certificat d'études moyennes dans un établissement reconnu, soit par un examen spécial. Pour passer docteur, on se présente devant un State board homœopathe. En 1894, le nombre des *hôpitaux* s'est élevé à *124* et en 1895 à *137* ; guérisons 73 o/o, mortalité 2,99 o/o, (transactions de l'Institut américain d'Homœopathie). Ce *taux de mortalité* est extraordinairement bas, car on peut admettre qu'il est de 7 à 8 chez les allopathes. En 1866, une Société d'assurances sur la vie publia les tables suivantes :

| Maladies | Mortalité par l'Allopathie | L'Homœopathie |
|---|---|---|
| Affections générales........ | 13,53 | 4,22 |
| Choléra.................... | 49,57 | 16,83 |
| Fièvre typhoïde............. | 33,96 | 9,21 |
| Fièvre jaune................ | 47,14 | 5,33 |
| Pneumonie.................. | 30 | 4,80 |
| Moyenne..... | 34,8 | 8,10 |

Les statistiques ultérieures de la fièvre jaune sont de même force (55 à 60 contre 6 à 13). Voici la statistique comparée de 2 hôpitaux de même contenance et à la même époque :

| | Hôpital Allopathique | | Homœopathique | |
|---|---|---|---|---|
| | MALADES | DÉCÈS | MALADES | DÉCÈS |
| Dyssenterie..................... | 30 | 21 | 30 | 0 |
| Diarrhée........................ | 106 | 23 | 95 | 0 |
| Pneumonie...................... | 23 | 12 | 13 | 0 |
| Fièvre typhoïde................ | 10 | 7 | 39 | 2 |

Dans un Asile d'Invalides, sur 201 malades traités par l'homœopathie, 5 décès ; 46 par l'allopathie, 7 décès. Dans un hôpital d'enfants, pendant 4 ans et 1/2, par

l'allopathie, 794 cas, 16 décès,
homœopathie 1599 cas, 16 décès.

Au bureau d''hygiène de New-York, clientèle privée,

984 médecins allopathes ont déclaré 30.395 décès
156 — homœopathes — 2.530 —

En moyenne, 30,89 décès par allopathe et 16,22 par homœopathe.

Sous l'impulsion homœopathique, l'allopathie s'est légèrement améliorée depuis ces 25 ans. Une enquête récente a été faite par l'Institut homœopathique américain sur les maladies infectieuses et les cas d'accouchement, de 1890 à 1892. Voici les conclusions générales :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Rougeole (8 villes) | Allopathie | 8656 | cas, | 297 | décès; | 1,43 % |
| | Homœopathie | 1098 | — | 7 | — | 0,64 — |
| Fièvre typhoïde (11 villes) | Allopat. | 8265 | — | 2037 | — | 24,65 — |
| | Homœop. | 1131 | — | 224 | — | 19,71 — |
| Diphthérie (16 villes) | Allopathie | 8766 | — | 2996 | — | 34,07 — |
| | Homœopathie | 1134 | — | 347 | — | 34,41 — |
| Fièvre scarlatine (17 villes) | Allop. | 17340 | — | 1466 | — | 8,45 — |
| | Homœop. | 3039 | — | 157 | — | 5,16 — |
| Accouchements (12 villes) | Allop. | 31488 | — | 702 | — | 2,23 — |
| | Homœop. | 4219 | — | 42 | — | 1 — |
| Total : | Allopathie | 74514 | — | 9499 | — | 12,76 — |
| | Homœopathie | 10621 | — | 777 | — | 7,33 — |

En 1894, les mêmes recherches donnèrent le résultat suivant (pour 11 villes),

| | | |
|---|---|---|
| Sur 12391 cas, | Allopathie | 23,80 — |
| Sur 2562 — | Homœop. | 7,69 — |

Les mêmes succès sont garantis aux homœopathes dans les hôpitaux. L'hôpital civil de Chicago « Cook County Hospital » possède près de 1100 lits et hospitalise de 800 à 900 malades en moyenne, dont une moitié est traitée par les Allopathes, l'autre par les Homœopathes et les Eclectiques. Voici le relevé, de 1888 à 1894, par le Dr Streeter :

Sur 43,598 malades admis, 4,774 décès ont été enregistrés, répartis comme suit :

| | Cas traités | Décès | p. o/o |
|---|---|---|---|
| Traitement Allopathique | 28121 | 3340 | 11,18 |
| — Eclectique | 6968 | 688 | 9,56 |
| — Homœopathique | 8509 | 766 | 9 |

Disons en passant que cet hôpital ne reçoit que des cas très graves et beaucoup de malades y meurent quelques heures après leur admission. De là, la mortalité générale si élevée. Les malades sont classés par ordre numérique dans les 3 services. Les malades des différentes écoles sont placés dans les mêmes chambres ; il n'y a pas par suite de chefs de service maîtres dans leurs salles ; il y a donc mêmes conditions hygiéniques pour tous ; le traitement seul diffère et donne ces différences de mortalité. Les

Allopathes auraient donc tué 405 personnes de plus et les Eclectiques 246. Il n'y a pas de statistique plus convaincante. Mon jugement physionomiste général est le suivant : *les proportions allopathiques sont celles d'une médecine inerte ou nuisible* ; *les homœopathiques sont celles d'une médecine active et bienfaisante.*

Disons un mot de l'*Université de Michigan*. Ses vastes bâtiments comprennent un édifice central et 18 pavillons, couvrant au sommet d'une colline un plateau de 17 hectares. Elle comprend 6 facultés, parmi lesquelles la Faculté de médecine allopathique fut organisée en 1850. L'homœopathie fut établie en 1875. Celle-ci eut dès le début d'ardentes luttes à soutenir. Certains personnages, la poursuivant d'une haine implacable, résolurent d'exterminer la Faculté. N'ayant pas réussi à la faire disparaître, ils ont imaginé récemment un procéde ingénieux. Ils ont tâché de faire croire aux médecins d'une ville voisine, Détroit, qu'il serait de leur intérêt de voir transplanter la Faculté chez eux. Ceux-ci ont adressé une pétition au gouvernement. Le truc est adroit, mais on espère que les régents de l'Université n'y feront pas attention. Ce serait priver les étudiants des laboratoires généraux, d'une bibliothèque contenant 100.000 volumes et de tous les avantages attachés à cette agglomération et réunion comparative. Du reste, depuis 2 ans, notre département s'est relevé des coups reçus. Avec l'acquisition de nouveaux professeurs de mérite, le nombre d'élèves a triplé. En 1897, 9 étudiants du département allopathique sont venus, avec enthousiasme, s'inscrire aux cours d'homœopathie. Enfin, au dernier piège tendu par les envieux, notre Faculté a répondu par la création d'un *Laboratoire de Pathogénésies*, qui fera bientôt d'*Ann Arbor* la rivale d'*Allentown*, premier centre scientifique créé par notre grand Docteur Héring, notre Hahnemann transatlantique. La direction de cette institution nouvelle a été confiée par le gouvernement à l'éminent professeur de matière médicale, le Dr Dewey. L'étude expérimentale des médicaments dans leur action sur l'homme sain y sera faite d'une façon suivie. Les étudiants serviront eux-mêmes de sujets d'étude. Les symptômes seront recueillis avec le plus grand soin en utilisant tous les moyens d'investigation et donnant une attention spéciale aux analyses d'urine et aux études microscopiques.

L'établissement est parfaitement outillé et pourra répondre aux espérances les plus optimistes. C'est ainsi que nous avons déjà la révision de l'Æthusa cynapium. Des concours sont institués avec médailles d'or. Nous avons de vastes Encyclopédies, telles que celle d'Allen, contenant 11 volumes vendus de 30 à 60 fr. pièce, suivant leur valeur, car c'est un travail de bénédictin, renfermant 800 remèdes, dont quelques-uns ont 4000 et 5000 symptômes, recueillis par des centaines d'observateurs. (Voir plus loin la liste des Venins et Virus étudiés par notre Ecole américaine). Notre bibliographie compte là-bas des milliers de volumes, dont un grand nombre sont aussi considérables que les ouvrages classiques et monumentaux de l'allopathie française.

Voici encore une nouvelle statistique, apportée en 1896 au Congrès de Londres :

| | |
|---|---|
| Sociétés homœopathiques (Nationales, Sectionales, d'Etats, Locales, Mixtes, Clubs) | 166 |
| Hôpitaux (généraux et spéciaux) | 138 |
| Dispensaires | 69 |
| Journaux | 32 |
| Collèges | 20 |
| Etudiants | 2.000 |
| Diplômes délivrés | 500 |
| Lits d'hôpital | 9.292 |
| Malades hospitalisés | 54.476 |
| Consultations gratuites | 210.866 |
| Prescriptions | 854.679 |

Les femmes sont admises dans tous les collèges sauf 3 ; à New-York, elles ont un collège spécial (Boookhyn). Au Congrès de Chicago, il y avait 100 doctoresses dont on nous a communiqué la liste. Dans les Etats de New-York et de Pensylvanie, les docteurs doivent passer un nouvel examen devant un jury d'Etat pour pouvoir exercer l'homœopathie. C'est sans doute ce que les américains appellent *Post-gradués*. Il y a moins d'échecs aux examens homœopathiques qu'aux allopathiques.

Au CANADA, l'Homœopathie est florissante dans les provinces d'Ontario et de Québec. A Torento, il y a un hôpital de 100 lits ; mortalité 2,70 o/o ; subside gouvernemental (Grace hospital) ; 18 docteurs homœopathes, dispensaire très fréquenté. A Montréal, hôpital, dispensaire, 13 docteurs. (Rapport du Dr Logan de Ottawa).

Le Dr Van den Berghe dit, dans un autre article sur les

hospices d'aliénés du Massachusetts et la comparaison de l'hôpital homœopathique de Westborough avec les 4 autres allopathiques : « Nous n'avons pas rencontré là le luxe incroyable, exagéré même à notre avis, de cette merveille des merveilles, l'hôpital de Middletown, mais il nous a fait très bon effet, malgré le dénigrement du Rapport officiel. Le taux des guérisons parle du reste suffisamment en sa faveur : 43 contre 25 à 37 dans les cas aigüs, et 14 contre 4 à 5 dans les cas chroniques.

Cet hôpital, qui a contre lui d'avoir servi comme maison de réforme, de faire seul ses frais et d'avoir été encombré au début de 204 aliénés chroniques incurables, venant des autres hôpitaux, a eu dans les dernières années un taux de guérisons de 64 3/4 contre 22 à 47, et de récidives 4 3/4 contre 6, 7, 8, 10.

Il y aurait beaucoup à dire snr l'HOMŒOPATHIE VÉTÉRINAIRE. A Chicago, toutes les grandes écuries qui l'ont essayée ne sont plus retournées à l''allopathie. En France, il y a plus de vétérinaires que de médecins homœopathes. Que devient avec cela l'accusation portée contre notre École d'agir par suggestion ? Où est l'imagination des chevaux, des moutons et des poules ?

Entre toutes les villes des Etats-Unis, *Chicago* mérite une place d'honneur. Cette ville possède cinq collèges d'Homœopathie, dont le « Hahnemann médical College » est le plus ancien et le plus important. Le nombre des étudiants y varie de 400 à 150. Au « Hahnemann », le Dr Bernard Arnulphy, qui m'a fourni ces renseignements, a souvent fait son cours à près de 400 étudiants. Vient ensuite le « Chicago homœopathie College ; » puis le « Hering College, » puis le « National College, » puis le « Dunham College. » Les facultés de ces Collèges comptent de 25 à 35 ou 40 professeurs et suppléants. Il y a généralement un hôpital attaché à chaque Collège, le « Hahnemann Hospital » étant de beaucoup le plus grand, le mieux équipé et le plus richement doté. Il y a nombre de maisons de santé tenues par des médecins homœopathes. De plus, le « Cook County Hospital, » qui est entretenu par le budget municipal de Chicago, et qui comprend un millier de lits, fait une part très large au traitement homœopathique, et récemment on vient d'achever à Rock Island, près de Chicago, un superbe hôpital

pour les maladies mentales, pouvant accommoder des milliers de patients, et dont la direction est confiée à un des amis et collègues du Dr Arnulphy, le Dr Taylor du Hahnemann College.

La presse homœopathique de Chicago et de l'Etat d'Illinois est représentée par au moins une douzaine de publications sérieuses, dont « la Clinique », éditée par le Dr R. Ludlam, est la mieux faite et la plus populaire. Viennent ensuite le « Century », le « Médical Era », « The Médical Visitor », « The Advocate », etc., etc.

Il y a, à Chicago, 3 grandes et belles pharmacies homœopathiques : Halsey Bros. — Bœricke et Tafel. — Gross et Delbridge, — plus une multitude d'autres de moindre calibre.

Les médecins dispensent généralement leurs propres remèdes et font peu d'ordonnances. Je ne dois pas oublier de citer les « *Ecoles médicales pour gardes-malades homœopathes* » qui rendent de grands services. Le Dr Arnulphy en connaît trois. Il estime qu'il y a à Chicago près de 400 médecins homœopathes.

*New-York* avait déjà 311 médecins homœopathes en 1893 (1 par 5000 habitants environ), 11 dispensaires publics, un grand nombre de privés, un Collège avec 24 professeurs et 150 étudiants, 6 hôpitaux. *Washington* possède une statue d'Hahnemann qui a coûté 375.000 francs.

Le grand essor de l'Homœopathie aux Etats-Unis provient selon moi du caractère et des institutions politiques et religieuses des Américains. Esprit pratique, Liberté, Evangélisme : voilà les 3 moteurs qui ont fait pousser dru notre semence dans le sol jeune et vierge des pays transatlantiques. D'une part des hôpitaux, de l'autre des collèges, où l'expérimentation sur l'homme sain a précédé l'application des nouveaux remèdes aux malades et marché de pair pour les anciens, sans oublier de réclamer l'appui des corps gouvernementanx et d'acquérir ainsi la force officielle, (sans compter les libéralités privées et publiques). Fn résumé, l'esprit d'initiative sur toute la ligne, dégagé des ornières de la vieille Europe, a placé la colonie aux avant gardes de la métropole, et fondé une digue solide pour résister au torrent délétère de l'empirisme aux abois, qui court de mode en mode, d'hypothèses en hypothèses, s'affublant des gloires chimiques après les gloires

micrographiques, serpent impuissant à la tête écrasée, enserrant la vérité de ses plis tortueux et se débattant dans des convulsions croissantes à mesure que sa fin approche.

Nous demandons aussi des hôpitaux et des cliniques dans notre vieille Europe ! Mais les Académies consultées ne sauraient être juges et parties. Il ne nous reste plus qu'une ressource : nous tourner vers le peuple, verser sur lui notre corne d'abondance et, par les bienfaits de notre méthode, provoquer cette *agitation* salutaire, cette révolution sociale de la reconnaissance, grand levier qui, des plus humbles aux plus puissants, peut déraciner les vices de nos institutions égoïstes.

---

# TROISIÈME SECTION

---

MÉDECINE DES VIRUS OU PRODUITS MORBIDES ANIMAUX

ISOPATHIE OU LOI D'IDENTITÉ

GUÉRISON DE LA TUBERCULOSE PAR SON PROPRE VIRUS

# MICROBES, TOXINES, SÉRUMS ET VIRUS

Une conférence faite par le Dr Jousset à l'Institut catholique de Paris, le 17 février de l'année courante, sur le *Rôle des Microbes dans la production des Maladies et dans leur Guérison*, me servira de thème pour montrer la *nullité de ce rôle* et la complète mystification des allopathes sur ce point. Je le dis bien haut, au risque de scandaliser un grand nombre de lecteurs, *le microbe n'est pour rien dans la genèse des maladies*, *pour rien dans leur guérison*, *pour rien même dans la prophylaxie des accidents chirurgicaux et dans l'Antisepsie*. L'ANTISEPSIE, telle qu'on la conçoit, EST UN MYTHE.

Que mes lecteurs se rassurent ! Je ne fais pas table rase de l'histoire naturelle du Microbe ni de sa physiologie. C'est en les admettant pleinement que j'attaque le taureau par les cornes. Je prendrai, dans cet exposé aussi bref que possible, le maître éclectique pour guide. La découverte des microbes a affolé le public. Mais l'objet de cet affolement est justement ce qui nous rassure. Si l'on réfléchit que nous sommes entourés de toutes parts de myriades de microbes, dans l'eau que nous buvons, dans l'air que nous respirons, dans le sol que nous foulons ; dans tous les lieux publics surtout, théâtres, églises, wagons, navires, hôpitaux, dans les livres que nous empruntons aux cabinets de lectures, dans les monnaies qui circulent d'une personne à l'autre, que dis-je ! en nous-mêmes, car nous portons les microbes assignés au croup, à l'angine couenneuse, à la fluxion de poitrine, à l'érysipèle, à la fièvre typhoïde, au choléra, à la tuberculose , sans contracter le plus souvent toutes ces maladies, on reprend confiance dans la résistance de notre vitalité, si tant est qu'elle puisse jamais être attaquée par ces hôtes réputés malfaisants.

On est émerveillé en contemplant sous les verres du microscope ces végétaux formés d'une seule cellule, ronde, cylindrique ou spiriforme, passant facilement d'une forme à l'autre, en changeant quelquefois de nature. Ces corps

diversement colorés (en bleu, rouge, vert, jaune, violet) respirent parfois comme nous : ce sont les Aérobies ; d'autres ne peuvent vivre qu'à l'abri de l'oxygène (anaérobies, vie sans air). Les uns se reproduisent en se partageant (Scissipares), d'autres en grainant (Sporulaires) ; ces derniers donnent jusqu'à quatre millions de graines en douze heures. Quand ils sont malades, mal nourris, ils grainent, et leurs graines résistent aux causes de destruction du végétal procréateur. Terrible puissance d'un ennemi qui, frappé dans la bataille, laisse échapper des millions de petits, invulnérables ! Ces végétaux, mobiles à l'aide de petites rames (cils vibratiles) ou par les contractions de leurs enveloppes, secrètent des liquides avec lesquels ils digèrent les éléments ambiants. Or, leur nutrition se fait en sens inverse de celle des végétaux verts, visibles à l'œil nu. Tandis que ces derniers, par leur matière colorante (chlorophylle — vert de feuilles) décomposent les corps gazeux, liquides et solides, de façon à purifier l'atmosphère, les eaux et le sol et se nourrissent des éléments simples de l'air, de l'eau et du sol, pour offrir aux herbivores la nourriture végétale et permettre aux herbivores d'engraisser les carnivores et les omnivores (hommes), les microbes président à un cycle nutritif absolument inverse. Il leur faut une nourriture toute faite, des éléments composés, ternaires, de l'albumine, des sucres, des amidons.

Ils décomposent ces corps et les rendent au monde inorganique. Ce sont les démolisseurs de l'édifice bâti par les végétaux verts et franchement ostensibles (phanérogames). Les constructeurs travaillent au grand jour et au grand air : ce sont les enfants de la lumière ; les démolisseurs demandent l'ombre et le huis-clos : ce sont les enfants des ténèbres. Tel est le point de vue superficiel ; mais, au fond, ils sont d'aussi importants collaborateurs du cycle de la vie. Et comme l'a dit Béchamp : « *Rien n'est la proie de la mort ; tout est la proie de la vie* ». Les microbes sont encore les agents des fermentations et de la *Putréfaction*. Cette dernière n'est en effet qu'une suite d'actes chimiques ramenant au monde inorganique les déchets de la vie, les cadavres des végétaux et des animaux. Et ce retour est opéré, ou semble s'opérer par l'action des microbes, qui se succèdent avec ordre. C'est d'abord le bacillus subtilis, le thermo, le mesentericus, et le cadavre produit de l'eau et de

l'acide carbonique. Puis le fluorescent, le liquéfiant, le putridus, le protéus ; alors les gaz hydrogène, phosphoré, sulfuré, les ammoniacs se dégagent, on a l'odeur cadavérique. Enfin, le nitrificans change les carbonates alcalins en azotates. Ceux-ci peuvent être utilisés par les végétaux verts. La vie recomposante recommence ; le cycle est fini.

Les microbes travaillent dans les *fermentations* ; ils sécrètent une *diastase* (un dissolvant) qui transforme les éléments insolubles et concourt ainsi à notre digestion. Mais ici, le professeur Béchamp a montré que ces microbes, appelés *Saprophytes*, n'étaient que des éléments détachés de notre organisme et remontaient aux *granulations moléculaires* (appelées par lui *microzymas*) lesquelles remplissent tous nos tissus, et que c'est par suite notre propre force vitale qui exécute toutes ces opérations.

Mais les Microbes sécrètent aussi des *Poisons* (Toxines), et voilà où le tableau change, en apparence du moins. Ce sont ceux qui paraîssent engendrer les maladies et qu'on a appelés *Pathogènes*. Mais qu'on le remarque bien déjà dans le tableau physiologique et qu'on ne se laisse pas séduire. Le microbe n'est qu'un forban de l'univers, un *Être de proie* et nocturne, qui ne se jette que sur les déchets, les êtres morts, et nous allons le voir attaquant les *êtres sans défense*, les malades. Ces fournisseurs de décombres ne sont jamais que des *Parasites*, c'est-à-dire des êtres qui par eux-mêmes n'ont pas de vie active, indépendante. Tel est le cas du microbe saprophyte qui ne sécrète et ne digère que chez le sujet porteur ; tel est surtout le cas du microbe virulent. Au début, l'on croyait qu'à chaque microbe correspondait une maladie particulière, comme à la semence correspond un végétal respectif. Aujourd'hui, tous nos savants reconnaissent que c'est une erreur. D'abord, *la virulence n'est qu'une propriété accidentelle*. Ainsi, le microbe du charbon, chauffé à un certain degré, ne peut plus sporuler et passe à l'état saprophyte, c'est-à-dire inoffensif. Il en est de même du microbe du croup. *Il n'y a* donc *pas de microbes producteurs de maladies* (pathogènes). C'est le Dr Jousset lui-même qui l'affirme, malgré ses inclinations vers l'enseignement officiel. La virulence n'est qu'un accident, et cette virulence, on peut la faire augmenter en faisant passer le virus à travers le corps de plusieurs animaux par inoculations successives. On peut aussi la diminuer en inoculant

d'autres espèces d'animaux, et par l'exposition à la lumière, au soleil, à la chaleur surtout. De plus, on ne rencontre pas toujours le même microbe dans la même maladie. Ainsi, dans la fluxion de poitrine, on trouve en général le pneumocoque, mais on peut trouver aussi le staphylocoque, le bacille d'Eberth, le bacillum coli, le bacille du croup. L'inverse est vrai également. Ainsi, le bacillum coli se rencontre avec la diarrhée, la fièvre typhoïde, l'inflammation du cœur, celle du poumon, de la gorge, des méninges. Nous n'avons donc pas le rapport de cause à effet.

Il y a plus : si les microbes dits pathogènes étaient des causes, ils produiraient toujours leurs effets. Eh bien, l'expérimentation va nous prouver que *le microbe n'agit que lorsque le corps le veut bien*. Prenons une culture pure du microbe du tétanos : si nous l'injectons à un cheval ou à une souris, nous produisons le tétanos ; chez un chien, une poule, un pigeon, nous ne produisons rien du tout.

Le microbe du croup injecté au cochon d'Inde le tue en quelques heures ; chez la souris et le rat, il est inoffensif Le microbe de la morve qui tue les chevaux, les cobayes, les lapins, les souris, etc., ne fait aucun mal aux bœufs. Si j'injecte enfin une culture de tuberculine aux cobayes, aux lapins, aux chèvres, tous les cobayes seront tuberculeux, quelques lapins seront indemnes, d'autres malades passagèrement ; enfin, presque toutes les chèvres échapperont. Enfin, la marche de la tuberculose variera avec les espèces : sur le cobaye, elle suivra les ganglions, se localisera surtout dans la rate et le foie, et n'ira que plus tard au poumon ; chez le lapin, elle ira directement dans ce dernier organe. Nous verrons aussi la réceptivité bizarre du perroquet pour la tuberculine humaine, de préférence à celle des oiseaux, fait parallèle à son rapprochement de l'espèce humaine par le langage. Chaque espèce animale est donc douée d'une organisation spéciale qui fait que l'animal accepte ou n'accepte pas, qu'il fait fructifier ou qu'il rend stériles les inoculations, et que, lorsqu'il les accepte, il les accepte à sa manière, si bien, que chez l'un elles peuvent être malignes et chez l'autre bénignes. Nos microbiens s'écrient : « Différence de terrain, différence de bouillon de culture. » Mais ce sont là des métaphores. Laissons le terrain aux agriculteurs et les bouillons dans les laboratoires. Ce sont

des êtres organisés, aptes à recevoir certaines maladies, ce qu'on exprime, avec les anciens, par le mot *Prédisposition définie*. Pas n'est besoin de laboratoire pour constater ce fait ; toute épidémie offre une vaste démonstration de ce principe. Ici, l'on voit, dans les mêmes conditions, des sujets indemnes et des sujets frappés, et, parmi ces derniers, la maladie est tantôt bénigne et tantôt maligne.

Ainsi donc, la Prédisposition est la cause essentielle des maladies. Les *causes occasionnelles*, qui déterminent la maladie à éclater (violences, émotions, mauvaises conditions hygiéniques), n'agissent qu'en tant qu'elles rencontrent cette prédisposition. Voilà donc les deux seules vraies causes des maladies. Quant aux virulences, c'est nous qui les forgeons, et c'est illusoirement que le microbe a été introduit comme troisième facteur étiologique. Le rôle des causes occasionnelles a été vivement mis en relief par les expériences suivantes. On sait que les poules ne prennent pas le tétanos et qu'elles ont une température supérieure à celle des mammifères. Pasteur leur a mis les pattes dans l'eau froide, jusqu'à ce que leur chaleur se fût abaissée au niveau de celle de ces derniers animaux. Les poules, qui avaient été injectées avec le virus, ont été saisies à ce moment-là par le tétanos. M. Gibier a fait l'inverse : il a réchauffé des grenouilles jusqu'au niveau des mammifères ; à ce moment-là, les grenouilles sont devenues tétaniques.

Ceci semble établir la réalité du rôle du microbe, mais nous verrons qu'outre la différence immense séparant la maladie artificielle de la maladie naturelle, les effets attribués au microbe, décoré du coup du mérite causal, n'appartiennent qu'à la toxine, au liquide-poison porté par le microbe, et que cette toxine provient du malade, produit et lésion de sa maladie dynamique. Comment comprendre autrement que la Toxine puisse servir de remède contre la maladie, si elle ne fait qu'un avec cette maladie ? En tout cas, il est erroné d'appeler cet ordre de causes « cause externe », car l'origine en est pour moi à l'intérieur de l'organisme. *Le Virus ou Toxine est* donc pour moi *d'origine interne* ; ce n'est pas une cause proprement dite, mais bien plutôt un effet, se communiquant dans certaines conditions de prédisposition, de réceptivité, avec le concours des vraies causes externes : refroidissement, surmenage, encombrement, privations, air vicié, obscurité, dépression physique et morale, violences, etc.).

qu'il n'y a ni mal ni bien à attendre du microbe, et qu'il nous est parfaitement indifférent.

Voici encore une preuve accablante contre ceux qui attribuent l'engendration de la tuberculose aux microbes. C'est la *Non-contagiosité* de cette maladie. L'*Inoculation* chez l'homme se borne toujours à un accident local, quand il n'y a pas de tare héréditaire. Cette cause de transmission est tout à fait insignifiante pour expliquer le grand nombre de tuberculeux. Quant à la *Cohabitation*, elle est le plus souvent inoffensive. Dans les sanatoria de Villepinte, Argelès, Falkenstein, Davos, jamais un membre du personnel n'a été atteint. Il est vrai que l'hygiène y est excellente. En Angleterre, à l'*hôpital* de Brompton, avec 15.000 malades en vingt ans, une seule infirmière a été atteinte. A Paris, il n'en va pas de même dans les hôpitaux, mais les infirmiers sont ramassés dans la boue des ruisseaux, ce sont des gens de rien, ayant des mœurs déplorables, des alcooliques ; et puis l'hérédité n'est pas connue. Quant aux *casernes*, il y a beaucoup de cas ; mais voici ce que disait un major à l'Académie : « Si l'on considère que les soldats tuberculeux sont éliminés dès le premier soupçon, que les vêtements et la literie sont soumis à la vapeur sous pression, les casernes désinfectées, les sécrétions détruites à mesure, et que l'endémie s'accroît pourtant d'année en année, il est permis de penser que la fréquence de la tuberculose n'est pas fonction exclusive de la dissémination des germes par la poussière et qu'il y a lieu d'admettre d'autres modes de propagation que la contagion. » Et il ajoute : « Un fait contraire à la théorie unique de la contagion, c'est que *les infirmiers militaires comptent parmi les corps les moins éprouvés* (5 °°/₀₀, contre infanterie 8 °°/₀₀), Quant aux *ateliers*, on a donné des chiffres d'une monstrueuse inexactitude. Enfin, s'il est une condition qui expose à la contagion, c'est assurément le *mariage*. Eh bien, c'est là que l'on trouve la preuve la plus irréfutable de la non-contagion. Au Congrès de la Tuberculose de 1888, voici la statistique de divers docteurs : 4 sur 54 côuples possédant un phtisique ont eu les deux conjoints atteints ; 7 sur 74 ; 0 sur 59 ; 0 dans une pratique de 51 ans d'un médecin des hôpitaux, membre de l'Acadcmie ; enfin 3 sur 127 (Dr Jousset). Encore ne sait-on pas le plus souvent s'il y a hérédité, car les malades ou leur entourage mentent avec une habileté incroyable.

On a beaucoup incriminé le *Lait des Vaches tuberculeuses*. Or, dans tout Paris, on n'a trouvé que douze vaches tuberculeuses et aucune n'avait les mamelles malades. Dans ces conditions, la transmission est impossible. On est venu dire à l'Académie qu'il y avait eu 13 cas dans un pensionnat par l'usage du lait d'une vache tuberculeuse. Or, ce lait n'avait servi qu'aux maîtresses qui étaient indemnes. Voilà comment on écrit l'histoire ! « Quant à la *Viande tuberculeuse*, ce mode d'infection peut à la rigueur se réaliser ; mais il est certain qu'on en a exagéré l'importance, surtout chez l'adulte » (Strauss). Quant à l'*Haleine* et à la *Sueur* des Phthisiques, comme elles ne contiennent pas le bacille de Koch, elles sont inoffensives de l'aveu même de nos contagionnistes. Conclusion générale : la Phthisie n'est pas contagieuse. J'ajouterai pourtant ceci, d'après les expérimentations faites sur les animaux (et la raison le dit *à priori*), c'est que la rareté de l'Infection par les Ingesta tient à ce que ceux-ci sont rarement infectés et infectants et que les sujets qui les ingèrent dans ce dernier état sont rarement prédisposés. Quand je dis infectés et infectants, c'est que la cuisson détruit la virulence des viandes et du lait quand elle existe. Quant aux *Poussières tuberculeuses des crachats desséchés*, voilà le point important dans les Tuberculoses expérimentales. Si l'on insuffle cette poussière concentrée dans la trachée d'un cobaye ou d'un lapin, on le rend tuberculeux ; de même, si l'on pulvérise une solution de cette poussière dans la cage des animaux ; mais si l'on souffle la poussière sèche, l'opération n'a point d'effet. On a pu ainsi faire respirer cette poussière à 46 animaux pendant un mois, une heure par jour, sans les rendre tuberculeux. Mais si l'on commence par les rendre malades, par leur donner une bronchite artificielle en leur faisant respirer de l'acide chlorhydrique (les pauvres bêtes!) oh ! alors elles deviennent tuberculeuses. Voilà donc controuvés les prend'garde donnés au public ! Pourquoi donc l'insufflation directe des poussières dans la trachée donne-t-elle la maladie, et la respiration libre ne la donne-t-elle pas ? C'est que, dans ce dernier cas, il n'y a pas absorption. On a fait là-dessus des myriades d'expériences. Or, *la poussière ne dépasse pas les fosses nasales et le pharynx* et les muqueuses se pelant sans cesse et sécrétant par leurs glandules rejettent au dehors les produits infectieux. On dit aussi que les *microbes indigènes*,

se trouvant bien chez eux, en chassent les étrangers, en vertu du principe de la *concurrence pour la vie*. (*Struggle for life*) !

De féroces cellules lymphatiques, celles-ci carnivores, quand un microbe pathogène se présente, vont à sa rencontre, l'engloutissent et le dévorent ; on appelle cela le *Phagocytisme* (Cannibalisme de cellules). Ainsi, les poussières ne donnent pas la maladie parce qu'elles ne vont pas dans le poumon ; l'organisme se défend. Comment donc concevoir l'engendration de la tuberculose suivant le mode rêvé par les microbiens ? Si le microbe ne pénètre pas, il n'est pour rien dans le phénomène, et tout-à-l'heure on nous disait : « C'est du dehors que viennent les infections ». Mais ici survient la question de l'*Hérédité*. L'observation montre combien ce mode de propagation est fréquent. Et encore , bien souvent, ce n'est qu'une dégénérescence non spécifique qu'on observe chez l'enfant, mais prédisposant au tubercule.

Or donc, on a dit à nos microbiens : Comment voulez-vous que votre microbe soit transmis de la mère ou du père à l'enfant ? Et les microbiens ont démontré que la chose avait lieu. On a trouvé, mais très rarement, dans le placenta et le sang du fœtus de femmes phthisiques, le fameux microbe ; on l'a trouvé également, mais très rarement, dans les spermatozoaires d'hommes phthisiques. On a montré en outre que, si les maladies tuberculeuses sont rares chez le fœtus (la transmission directe des procréateurs à la descendance est très rare et n'empêche pas le développement du fœtus) et dans les premiers mois de la vie, un tiers des décès survenus pendant la première année sont imputables à la tuberculose, mais que cette tuberculose est le plus souvent acquise, d'après un travail récent de Küss, et chez les enfants plus âgés, dans les hôpitaux, la presque totalité (96 p. °/₀) est atteinte de glandes multiples, démontrées tuberculeuses par l'inoculation aux cobayes. Que d'autopsies démontrent en outre des foyers tuberculeux restés latents pendant la vie, c'est-à-dire coexistant avec toutes les apparences de la santé! Telles sont les tuberculoses d'ingestion ou d'inhalation *Nous sommes donc presque tous tuberculeux*, mais souvent des tuberculeux latents, et ce qui le prouve encore, c'est la réaction de la tuberculose déterminée sur presque tous les sujets par l'inoculation de la tuberculine.

De ces différents faits, ressortent de nombreuses et importantes conclusions. Et d'abord, la cause morbide, vue par les micrographes dans le microbe, vue par les chimistes dans la toxine qui accompagne le microbe, est vue par les vitalistes homœopathes dans une force morbide, qui peut prendre pour support-conducteur le liquide-lésion, en ayant ses deux pôles dans l'organisme transmetteur et l'organisme récepteur, en cas d'hérédité, et dans les cas de tuberculose spontanée ayant son point de départ dans la Prédisposition, le Tempérament et les circonstances provocatrices. Pas n'est besoin ici d'une transmission par un support solide ou liquide. C'est nous qui fabriquons notre virulence de toutes pièces, et quand elle nous vient de nos parents, c'est toujours une vibration dynamique, transmise ici par un support spécial si l'on veut, mais ne donnant lieu souvent à aucune réponse immédiate. La réponse est parfois si lointaine (âge avancé de la vie, hérédité des grands-parents) qu'on a dû admettre un *Microbisme latent* (disons une transmission de force latente à répercussion tardive). Ici, le sommeil, attribué au champignon ou à son contenu, est imputable selon nous à notre propre organisme. L'intelligence matérialiste de l'homme s'hypnotise dans la contemplation d'un élément figuré ! Quoi de plus simple pourtant que de concevoir une force vitale altérée directement chez notre grand macrobe et cette altération aux manifestations virtuelles se répercutant dans la progéniture, tout comme la *fonction génitale* ne se développe qu'à un âge avancé de la vie et n'a besoin d'aucun microbe pour être transportée du père au fils. La semence qui sert au développement du nouvel être (microbe ou spermatozoaire pour le micrographe, liqueur séminale ambiante pour le physicien) n'est pas une matière qui, par son incorporation, accroît la matière de l'ascendant au point de former la masse d'un nouvel être. Non ! ce n'est que le support d'une force, d'un dynamisme, qui va ébranler le dynamisme féminin pour le faire évoluer dans le sens de la génération. L'ébranlement moteur-génital parti du père, porté sur les ailes de la semence, fil conducteur, va réveiller le même ébranlement moteur dans l'ovule, et ces deux éléments fusionnés forment un puissant Tout, non matériel, mais dynamique pour l'œuvre de l'accroissement. Tel est le couple d'une pile de Volta.

Le spermatozoaire et l'ovule sont les deux avant-gardes du

père et de la mère, les deux microcosmes émissaires, portant la matière et la force des deux conjoints, la partie communicable de ces êtres parfaits, pour la constitution du nouvel être, participant à la fois de la matière et de la force de ses ascendants. Mais c'est toujours la force qui prime la matière ; la force part des parents, comme une étincelle dynamique portée sur les ailes de leurs microbes séminaux, et si ceux-ci ne se rencontrent, ils ne tardent pas à périr, car ils ne vivent, faibles parasites, que de la vie de leur commensal, jusqu'au moment où leur fusion, leur neutralisation (fluide positivo-négatif) leur assure la stabilité. Tel le microbe encapsulé dans le sporule, attendant de s'immatriculer dans un nouvel organisme.

Mais le sporule reste d'essence parasitaire, telle est sa finalité. L'élément spermatozo-ovulaire est un être semblable à la mère qui le porte, être complet et de destinée indépendante, mais en germe, demandant à se développer, et cela par le greffage sur les parois de la matrice maternelle. Le sporule et le microbe ne sont que des parasites, accompagnant nos productions, liquides et dynamiques, dont ils se nourrissent et qu'ils transmettent à l'occasion, mais ce sont ces productions qui agissent, comme nous le verrons plus loin, dans un sens bienfaisant après le malfaisant, et cela à des doses tellement réduites, que la conception plus subtile des Toxines par nos chimistes, et des *Sérums* par nos physiologistes est de beaucoup dépassée, et que nous rendons concrète par nos résultats la théorie que je viens de laisser entrevoir sur le *Dynamisme infectieux*. Le sujet est si vaste qu'il y a vraiment tour de force à le concentrer dans un livre de vulgarisation.

Les notions que nous venons d'acquérir sur la *Tuberlose latente* et son immense expansion dans l'espèce humaine sont fertiles en conséquences. Et d'abord, comme le dit le Dr Jousset, qu'est-il besoin de chercher hors de nous la cause d'une maladie que nous portons en nous-mêmes, et qu'avons-nous à craindre de la fréquentation des tuberculeux si nous sommes tuberculeux nous-mêmes ? Nous pouvons donc vivre tranquilles au milieu de nos phthisiques, les soigner jusqu'à la fin et leur donner la consolation de mourir entre les bras de leurs parents. Voilà un corollaire pratique et moral très intéressant. En voici un autre plus éloigné et d'une portée théorique et pratique très élevée.

S'il y a de si nombreux cas de tuberculose latente, si la réaction de la Tuberculine est si souvent positive, nous avons là la confirmation de l'opinion que j'ai exprimée ailleurs sur l'action toujours isopathique du virus tuberculeux administré au malade à doses infinitésimales. En d'autres termes, toutes les fois que cette préparation de tuberculine guérira, ce sera la preuve que nous avions à faire à un cas tuberculeux. Ici, nous renversons l'opinion de la plupart des homœopathes actuels, qui croyent que la Tuberculine agit le plus souvent comme simple agent homœopathique, parce qu'elle guérit des cas en apparence spécifiques plus souvent que des cas spécifiques caractérisés.

D'autres, forçant la note, comme le Dr Cartier, prétendent que la Tuberculine ne guérit jamais la vraie Tuberculose, même quand leurs malades réunissent tous les signes physiques et fonctionnels de cette maladie, y compris le bacille. Je montre plus loin l'exagération de cette opinion. D'autres enfin, comme le Dr Collet, généralisant au contraire à l'extrême l'emploi des moyens isopathiques, semblent faire table rase de l'homœopathie. C'est entre ces opinions extrêmes que je me suis placé. Pour moi, la simple analogie indique que le Virus tuberculeux doit guérir comme le Virus charbonneux, le Virus Rabique, etc, c'est-à-dire par voie spécifique. Ne perdons pas de vue ce grand principe de la Spécificité, dont les allopathes parlent tant eux-mêmes à propos de la cure des maladies vénériennes et qu'ils ne savent plus retrouver ailleurs, faute de loi. Quant à leur Spécificité du mercure, elle est pour eux tout empirique, car ils n'en connaissent pas la raison ; il en est de même de la spécificité des virus et des sérums pathologiques qu'ils en retirent. Après avoir dit du Mercure : « C'est un modérateur des inflammations lymphatiques », ils diront aujourd'hui : « C'est un Antiseptique » ; ils diront de leurs sérums « ce sont des anti-toxines, des contre-poisons ». Toujours des explications hypothétiques, caméléones, chatoyantes. Mais, faute de loi, l'idée spécifique leur échappe. Or, si nous n'admettons pas la Spécificité pour les Virus, nous autres homœopathes, nous retombons dans l'empirisme, car les symptômes produits sur l'homme sain par ces nouveaux agents sont encore trop mal connus, et leur emploi ne peut être fait qu'en vertu de l'idée sûre ou du soupçon sérieux de la maladie infectieuse correspondant au poison employé.

Ainsi, pour la Tuberculose, il y a des signes donnant l'impression d'un *Epuisement pectoral* ou d'une menace d'épuisement semblable.

## SÉRUMS ET VIRUS

L'étude solidiste du Microbe a conduit à l'étude humoriste de la Toxine. Laissant là un élément figuré aux indications si variables, nos médecins, posant la casaque du micrographe, ont revêtu le tablier du chimiste. Ils ont demandé à la cornue de leur révêler les secrets des humeurs virulentes dans lesquelles évoluent les microbes. Les poisons microbiens ou toxines ont montré des propriétés si redoutables, qu'on a reconnu l'impossibilité de les manier à doses pondérables.

On n'a pas oublié le retentissant échec du Professeur Koch à Berlin, où, ayant réussi à faire gangrener des plaques de lupus par la Toxine tuberculeuse, il crut de pouvoir porter cette dernière au sein des poumons tuberculeux. L'effet de cette tentative fut si désastreux que l'émule Prussien de Pasteur n'a pu se relever encore aux yeux des savants français dans ses essais persévérants avec des doses toujours décroissantes. Mais une voie moins rude a été ouverte par l'école française à ceux qui, ne croyant pas à l'action des doses infinitésimales, ont besoin d'expédients pour affaiblir la violence de certains agents trop actifs. C'est Pasteur qui a montré le parti qu'on pouvait tirer de l'*inoculation aux animaux* pour affaiblir ou augmenter à volonté la virulence. Il s'est aperçu, chemin faisant, qu'il arrivait ainsi à habituer les animaux aux poisons virulents, il créait l'*Accoutumance*. Profitant aussitôt de cette accoutumance, en vertu de quelque réminiscence du procédé de Jenner, il s'est dit qu'il pourrait peut-être utiliser ces sangs mithridatisés pour mithridatiser les sujets humains. Il n'a pas tardé à reconnaitre qu'il enrayait ainsi le développement des maladies infectieuses en voie d'incubation. C'était un fait analogue à la Vaccination de Jenner, d'où l'emploi nouveau de ce terme, quoique impropre, pour faire comprendre notre pensée au public. Ainsi, le Virus inoculé à l'animal à doses croîssantes ayant accoutumé son sang à

cette redoutable impression morbigène, le sang défibriné, réduit à son sérum, sert de vaccin chez l'homme infecté du même virus. Nos chimistes ont dit aussitôt : le virus a provoqué chez l'animal la formation d'un contre-poison, d'une anti-toxine et c'est elle qui guérit l'animal et qui guérit ensuite l'homme. Mais, si la neutralisation s'est faite dans l'animal, comment se ferait-elle encore chez l'homme? Pour nous, quand on retire le Sérum, le Virus n'y est plus, il ne reste qu'une *Impression dynamique* et c'est cette impression qui agit chez l'homme malade en vertu de la loi des semblables. Voilà comment les allopathes ont été, pour nous, élevés inconsciemment à la hauteur des plus subtils principes spiritualistes. Nous allons revenir du reste sur ce sujet dans le paragraphe suivant, auquel celui-ci m'a paru être une introduction nécessaire.

Nous allons voir comment, pour le traitement des maladies infectieuses, tandis que Pasteur est parti de l'étude des fermentations, a trouvé dans celles-ci des éléments figurés ou microbes, et, dans les maladies assimilées à des fermentations, des poisons ou toxines attribués à ces microbes, et est arrivé par voie d'expérimentation comparée ou d'inoculation aux animaux à faire de ces toxines des remèdes préservatifs, des vaccins, considérés d'abord comme activant les dévorateurs de cellules, puis comme des contre-poisons ; les homœopathes, partant de la loi des Semblables avec le vétérinaire Lux, se sont dit que les produits morbides animaux étaient ce qu'il y avait de plus semblable à la maladie dont ils procédaient, des symptômes muets, une signature muette donnée par l'animal muet pour nous mettre sur la voie de la similitude, seule curative. Et, d'emblée, par cette induction légitime, nous avons été en possession d'une théorie ferme et d'une pratique infiniment plus simple que nos antagonistes. En effet, prenant du virus charbonneux dans la Rate des animaux morts de cette maladie (appelée en Allemagne Sang de Rate), il l'a dilué suivant les règles homœopathiques et l'a donné directement aux animaux charbonneux. Les bœufs, les moutons et les bergers ont donné aussitôt de brillantes cures. La méthode était fondée et elle a continué par les Virus principaux (Peste, Rage, Tuberculose, Diphthérie, Gale, Variole, Morve et Farcin, Lupus, Syphilis, Blennorrhagie, Eczéma, etc.) Grâce à nos doses infinitésimales, nous pouvons

employer directement les Virus, sans les milles artifices coûteux, pénibles, encombrants de l'intervention des animaux, avec tous les accidents que ce mélange de sangs d'espèces diverses entraîne fatalement.

---

Ceci n'est pas un ouvrage de dissertation philosophique. Ecrit dans le tourbillon de la pratique, il est spécial, technique et pratique, d'une application immédiate au lit du malade, tout comme un manuel. Il est en même temps d'une haute portée théorique, se proposant de renverser maintes idées fausses ayant cours dans l'Ecole officielle, faute de principes philosophiques certains, c'est-à-dire basés sur l'expérimentation, fondement unique des Sciences naturelles. Il se propose de démontrer avec une nouvelle force que la Thérapeutique est une Science constituée, ayant son objet spécial, ses moyens d'investigation spéciaux, et n'ayant rien à emprunter aux Sciences accessoires, jetant résolument par-dessus bord le vain fatras dont la médecine actuelle est embarrassée. On ne doit pas plus étudier les médicaments avec le microscope, que les maladies avec le scalpel, que les plantes avec la cornue et les agents chimiques avec la boîte à herboriser. Le seul moyen légitime en Thérapeutique expérimentale est l'essai du médicament sur l'*Homme sain* et non sur l'Animal, et le seul signe, le seul élément scientifique acquis est le *Symptôme*. Depuis cent un ans que l'immortel Hahnemann a écrit son « Essai sur un nouveau principe », la loi de Similitude a étendu tous les jours le champ de ses démonstrations, et les *Produits Morbides* ou *Nosodes* sont venus, depuis 1823, approfondir notre domaine par une appropriation plus subtile. Malheureusement, notre Ecole, dépourvue en Europe de presque tous les appuis officiels, ne possède aucun moyen de propagande proportionné à l'importance des données acquises. Nos hôpitaux, nos dispensaires, nos Sociétés Scientifiques, nos journaux, nos brochures et nos livres, nos tombeaux et nos statues, nos pharmacies et nos pharmacopées ne peuvent être fondés et entretenus que par l'initiative privée. De là, des proportions beaucoup trop restreintes pour une Science aussi colossale. La chaire de Buda-Pesth, les dispensaires d'Anvers, nos petits hôpitaux de Paris, Lyon, Londres, Madrid, etc, ne sont que les premiers et infimes linéaments de ce que notre école devrait fonder et n'a réussi jusqu'à ce

jour à fonder que sur le sol de la libre Amérique. La génération médicale actuelle, en Europe surtout, est couchée à plat ventre aux pieds d'un chimiste parvenu au faîte des honneurs et qui, par un enchaînement bizarre de données disparates empruntées aux Sciences accessoires, est arrivé, par une pratique entièrement empirique, à pénétrer dans le sanctuaire transcendant de l'Homœopathie, en laissant de côté ses plus simples éléments. Aussi, assistons-nous plus que jamais au gâchis thérapeutique. On se sert des produits animaux, morbides et physiologiques, sans comprendre la raison supérieure de leur utilité, et l'on étaye d'hypothèses phagocytistes en tant que solidistes et microbiens, antitoxistes en tant qu'humoraux, des pratiques encombrées de mille artifices, suppléant mal à la dynamisation hahnemannienne. La grande mystification de ce siècle fertile en duperies dans tous les domaines (politique, militaire, financier, industriel, littéraire, scientifique, religieux) consiste dans le triomphe de la palliation sur la médecine curative, le triomphe apparent des sciences accessoires, ayant l'air de tout expliquer en thérapeutique, où elles n'expliquent rien et ne peuvent rien expliquer, dans la confusion faite entre la chirurgie et la médecine, appliquant à cette dernière les pratiques *prophylactiques* de la précédente, ne comprenant pas, ce que Pasteur a pourtant reconnu, que la chirurgie ne doit à l'antisepsie ses succès qu'à titre de méthode préservatrice, l'antiseptique n'agissant que pour préserver l'organisme sain, en cas d'accident, contre les infections externes, non constituées à l'état d'infections internes, tandis que la médecine, en présence de l'infection interne constituée, demande vainement à la chimie des moyens curatifs.

La mystification est si grande, la fascination si complète, qu'on voit la fraction éclectique de notre Ecole se prosterner devant l'idôle du jour, proclamer « LA BACTÉRIOLOGIE FILLE LÉGITIME DE L'HOMŒOPATHIE, (1) croyant honorer notre doctrine d'une progéniture qu'elle répudie absolument, et invitant les jeunes adeptes de notre Ecole, *s'ils ne veulent pas être traités en parias, à suivre les lions du jour dans leurs laboratoires* » ! On croit rêver en lisant de pareilles choses, tombées de la plume d'hommes de talent, qui ont leurs heures de spiritualisme. Eh quoi ! vous croyez de pousser l'homœopathie dans une voie plus scientifique en

(1) C'est l'*Isopathie* qu'il aurait fallu dire ; voilà la vraie fille de l'Homœopathie !

expérimentant *les toxiques par Kilo-d'animal*! La médecine organicienne, qui dissèque tout, même les cadavres de tuberculeux tués par la Tuberculine de Koch, nous donne des notions d'une grossièreté et d'une fausseté achevées. Et l'on voit des hommes de talent, comme le Professeur Arloing, nous dire, en parlant des Venins : « Il est bon de ne pas assimiler aux venins les liquides odorants, fétides, irritants ou colorés qu'émettent un grand nombre d'animaux de toutes classes pour éloigner, arrêter ou tromper l'ennemi qui les châsse. » — Et pourtant il a donné des venins cette définition : « Liquides jouissant de propriétés *malfaisantes* et sécrétés par des animaux en santé ». L'acceptation du mot est beaucoup plus étendue lorsqu'on expérimente la sécrétion animale à petites doses sur l'homme sain. On reconnaît alors qu'il est très bon de tenir compte des odeurs fétides ou des couleurs vives pour déceler les propriétés venimeuses et médicamenteuses. Tel est le cas de l'urine de la Mouffette, de la peau du Cafard, de l'Encre de la Seiche. Ceci est encore plus vrai des Virus, dont l'expérimentation à doses infinitésimales est *indispensable* pour ne pas amener des résultats funestes.

Il faut donc une propagande par le livre, rendant à notre Isopathie déjà vieille le rang qu'elle n'aurait jamais dû se laisser enlever. Ma brochure « Pasteurisme », datant de 1883, parue au moment où les travaux de Pasteur sur le Charbon commençaient à émouvoir et à éblouir le monde savant, n'a obtenu que l'assentiment tacite de quelques membres de notre Ecole, mais n'a rien changé à la marche triomphale de l'école empirique. L'ouvrage du Dr Collet (1) sur le même sujet expose magistralement les principes généraux sur lesquels la nouvelle branche de l'art de guérir (Isopathie) repose, de concert avec son aînée (Homœopathie). Mais encore ici le sujet est à peine effleuré, la partie abstraite et spéculative occupe le premier plan, et les praticiens ne voient pas le trésor qu'ils ont entre les mains.

Et cependant l'allopathie marche toujours, une armée d'expérimentateurs fouille de tous côtés. Les produits physiologiques sont appliqués avec succès sur une grande échelle, et les virus eux-mêmes donnent, par une pénible et coûteuse élaboration à travers les organismes

(1) Dr Collet : Isopathie. Méthode Pasteur par voie interne.

animaux, quelques sérums curateurs. Mais que de mal ne font-ils pas, de l'aveu même de ceux qui les manient ! Nos confrères américains l'ont bien mis en relief. Au moment de la grande vogue de la prétendue découverte du Dr Roux, je jetai un cri d'alarme, en voyant l'état d'avachissement dans lequel gisait notre Ecole. Tous emboitaient le pas aux sérothérapeutes. Le grand-prêtre de l'Ecole Eclectique osa proférer cette parole : « *Les virus vaccinent et ne guérissent pas, les sérums seuls guérissent* ». Que le doute est oreiller commode pour les têtes bien faites ! O dorée et béate glorification de la mode régnante ! Les expériences du Révérend Père Dominicain Collet, à la Maison de Mossoul (ancienne Ninive), publiées dans l'*Art Médical,* me tombèrent sous les yeux, au moment où je défendais en désespéré les droits méconnus de l'analogie auprès d'un de nos pharmaciens de Paris, me voyant seul partisan de l'emploi à nu du virus diphthérique.

Je fus aussitôt réconforté par ces sept cures d'angines couenneuses opérées avec le virus diphthérique des malades eux-mêmes, porté à la cinquième dilution. Je m'empressai de me faire envoyer de ce précieux liquide, et, bien que j'eusse obtenu une préparation dans la glycérine avec une culture tirée de l'Institut Pasteur et portée à la sixième dilution par M. Léon Kirn, j'employai celle du Dr Collet dans le premier cas de croup que j'eus à soigner et cela avec succès. La potion commencée à quatre heures du matin, la réaction s'était faite à huit heures. Pourquoi cette préférence ? Parce que la préparation isopathique avec la fausse membrane est comme la teinture mère de la plante entière ; elle contient tous les éléments du poison. La toxine, extraite par culture d'un bacille isolé, ne représente qu'une des faces de l'infection. Et les microbiens eux-mêmes nous disent de quelle importance est la considération des associations parasitaires. Pour moi, le microbe n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Ce n'est qu'un parasite qui se nourrit de nos humeurs morbides.

Nous seuls faisons le microbe virulent. Pour employer la langue du Professeur Béchamp, auquel la postérité rendra justice, le *microbe n'est qu'un fils du microzyma.* Le germe infectant externe est d'origine interne. Notre corps est infecté, comme l'atmosphère, comme le sol et les eaux. Nous portons en nous-mêmes, selon l'expression d'une

femme de Dieu, les germes de toutes les maladies depuis le péché d'Adam, et il ne faut qu'une occasion pour les faire éclore (la cause occasionnelle, réveillant la cause prédisposante). Quel micrographe a jamais observé le bacille de la frayeur ? a-t-il trouvé sa toxine et son antitoxine ? Et pourtant, que de maladies organiques dues aux Emotions ! Et tous les jours nous guérissons par des globules, sans nous inquiéter des microbes, les maladies infectieuses ou non. Nous guérissons aussi magnifiquement par les Virus dilués, sans recherches de microbes, cultures, atténuations de toxines, mithridatisation lente d'animaux, emploi pénible et dangereux de leur sérum, inoculation de leurs maladies à grands frais !

Sans nous attarder aux doctrines microbiologiques et chimiques sur la nature et l'origine des Virus et nous y brûler les ailes, sauvons-nous sur le terrain de la Matière médicale, le seul régénérateur de la Thérapeutique. Nous allons voir là les Virus en action. Nous verrons aussi les Venins en action, et, par cette communauté d'origine animale, nous trouverons peut-être un trait-d'union plus étroit entre ces deux branches sœurs de Pharmacologie et de Thérapeutique. En principe, on peut dire que le Virus est un produit morbide et que le Venin est un produit physiologique ; mais, fait remarquable, ils sont l'un et l'autre *pathogènes*. Leur action pathogénique, il est vrai, se développe grâce à un mode d'introduction différent. C'est ainsi que le Venin des serpents et des insectes hyménoptères demande, pour son introduction et l'engendration de ses effets, l'inoculation sous-épidermique au moyen d'un crochet, d'un dard ou d'un aiguillon. Pour certains virus, comme pour le Virus rabique, il faut aussi l'effraction épidermique par la dent du chien enragé ; il en est de même dans la Syphilis. Pour la variole, pour les fièvres éruptives, le mode de contagion est plus subtil ; de même pour la Tuberculose, pouvant pénétrer par les voies respiratoires. Comment s'étonner dès lors si nous prétendons obtenir des effets pathogéniques et curatifs avec nos dilutions infinitésimales de venins ? Ici, la puissance infectieuse ou toxique est limitée par les conditions physico-chimiques. Il faut un certain degré de concentration pour cette action, qui est immédiate et évolue en quelques heures. Pour le virus, au contraire, l'action est indéfinie et semble se multiplier par

l'exercice. Je parle de la fomentation résultant de la formation des foyers épidémiques. Mais ici encore, la dilution à doses infinitésimales, atténuant l'action toxique ou perturbatrice, développe, dynamise l'action physiologique ou médicale. Ne partageons donc pas les terreurs des pastoriens, qui croyent voir dans nos globules virulents des foyers de microbes, sources de virus, et de microbes pullulant avec le temps. Non, le globule virulent est inerte au point de vue de la vie microbienne, ce n'est qu'un support sec et passif de fluide toxinique, passé de l'état infectant à l'état de force susceptible de développer une maladie artificielle bénigne et surtout de préserver de la maladie virulente ou de la guérir. Si, de l'aveu des éclectiques, échos des allopathes, les virus vaccinent, qu'est-ce à dire ? A doses suffisamment réduites, mais encore pondérables, ils sont tolérés par l'organisme des animaux et communiquent à leur sang des vertus préservatrices. A plus forte raison, nos doses infinitésimales, pouvant être appliquées directement à l'homme, jouissent-elles de cette innocuité, permettant d'avoir d'emblée la tolérance, et par suite l'effet prophylactique ou curateur, suivant que nous aurons affaire à l'homme sain ou malade. Dire, avec les éclectiques, que les Sérums seuls guérissent, revient à ceci : « Les Sérums sont à la mode ; prenons-en tant qu'ils guérissent. » Nous n'avons pas besoin de recourir à ces expédients et de sortir de la voie de l'analogie. Tous les jours nous guérissons par la Tuberculine infinitésimale ; nous guérissons aussi par la Diphthérine, la Syphiline, la Blennorrhagine, etc.

Mais, dira-t-on, comment un produit animal physiologique, le Venin, est-il pathogène au même titre qu'un produit pathologique, le Virus ? Pourquoi la Salive humaine empoisonne-t-elle lelapin, de même que la salive ophidienne empoisonne-l'homme et que la salive rabique empoisonne le chien, le cheval, les mammifères en général ? Et notons que l'empoisonnement ou envenimation ophidienne ressemble à s'y méprendre à l'empoisonnement virulent de la rage canine. J'ai montré naguère, dans un article de la *Bibliothèque homœopathique*, intitulé *Simili-Rage*, que le Venin du Serpent Lachesis reproduit tous les symptômes de la Rage canine, jusqu'à l'aérophobie et aux troubles moraux. Nous rechercherons bientôt dans le règne végétal cette similitude et nous l'y trouverons certainement. Nous observons tous

les jours des Auto-Infections, comme dans l'Urémie, et nons connaissons les effets, délétères en général, de la suppression, de la répercussion des sécrétions (sueur, flux menstruel). La maladie, selon l'admirable doctrine de Hahnemann, n'est qu'un trouble dynamique, une rupture de l'équilibre des forces vitales.

De là, les maladies par émotions. Pas n'est besoin de l'apport d'une matière pour les engendrer. Et les produits morbides et les lésions ne sont que les ruines, le *câput mortuum* d'une matière vivante, dérangée de ses conditions normales d'existence. Les liquides sécrétés, les tissus sécréteurs sont par le fait viciés. Mais ce n'est pas à cette viciation qu'il faut s'arrêter, il faut remonter aux forces troublées. Seulement, dans l'humeur viciée, sortant de l'organe troublé, nous avons un écho de la perturbation pathogène, et cet écho est fidèlement transmis, comme dans le téléphone, lorsqu'on applique l'humeur morbide à un autre malade, et, selon la loi de neutralisation des causes par le guide de leurs effets similaires, la guérison est obtenue. Revenons à cette déclaration d'un éclectique : « Les Virus vaccinent et ne guérissent pas », et montrons ce qu'il y a d'inconséquences et d'absurdités dans cette phrase. Comment, avec la loi de similitude, peut-on admettre la vaccination sans guérison ? Mais... préserver de la maladie, cela n'équivaut-il pas à la guérir ? Que font Pasteur et ses élèves, ou que croient-ils faire dans leur Institut Antirabique, si ce n'est à la fois la préservation et la guérison par le Virus ? Car c'est bien le virus qu'ils employent, et non un Sérum mithridatisé. Les moëlles rabiques sont atténuées dans leur virulence par la chaleur et la dilution, mais on a toujours le virus rabique, contenu dans son siège primitif, sa localisation centrale.

Pour tout similitudiniste, préservation et guérison ne font qu'un, car c'est une même réaction qui préside aux deux phénomènes. Quand on oppose le virus vaccinal au virus variolique, en raison de la similitude de leurs effets, on fait de la préservation quand on agit sur le sujet sain, et de la curation quand on agit sur le sujet malade. C'est toujours le conflit des deux virus, mais dans un ordre d'apparition inverse. Il y a aussi cette différence, c'est que le sujet sain vacciné n'a pas, comme la génisse vaccinale, une maladie spontanée constituée par lui-même. C'est un produit morbide étranger qui lui a été inoculé expérimentalement, pour

s'opposer au développement spontané de la virulence variolique. *La maladie expérimentale* n'a jamais la gravité de la *maladie naturelle*. En effet, la première est accidentelle, survenant inopinément chez un sujet sain ; la seconde est le fruit spontané de troubles souvent éloignés, physiques ou moraux. On n'a pas tenu assez compte de ce caractère de maladie expérimentale dans les expériences nombreuses qui ont été faites avec les microbes, les toxines, les sérums. On s'est trop hâté de conclure de ce qu'on observait dans le premier domaine à ce que l'on observe dans le champ de la pathologie naturelle. De là, l'illégitimité des conclusions sur la doctrine des *causes externes*. Ce qui fait la cause externe, c'est l'expérimentateur. Mais toutes les maladies sont à l'origine de cause interne. La Malaria elle-même, attribuée à une infection tellurique, ne nécessite-t-elle pas une prédisposition pour éclater ? N'y a-t-il pas des sujets réfractaires à l'influence délétère des marécages? N'en est-il pas de même pour toutes les maladies infectieuses ? Et le premier porteur de ces maladies n'a dû qu'à une réceptivité spéciale la combinaison de ses forces pathogénes avec celles du milieu ambiant. C'est ainsi qu'il faut entendre l'influence du maïs malade pour la production de la Pellagre, du Riz malade pour celle du Choléra, de l'Orge malade pour celle de l'Actinomycose, du Seigle malade pour celle de l'Ergotisme, etc.

Nous avons tâché de nous rendre compte plus haut de l'action pathogénique, prophylactique et curative du produit morbide animal ou virus. Nous l'avons considéré comme un fruit du désaccord des forces vitales, un miroir fidèle de ce désaccord, un microcosme pathologique. Tel un accumulateur électrique nous transmet le résultat de certaines réactions chimiques. Et ce liquide ou fluide virulent, à doses suffisamment atténuées pour éviter l'action toxique et suffisamment dynamisées pour obtenir l'action médicinale, sollicite les forces vitales des organismes sains dans un sens parallèle à la maladie naturelle, établissant si l'on veut une sorte d'accoutumance, d'où la prophylaxie, ou, bien plutôt, préparant une réaction artificielle contre l'invasion de la maladie virulente naturelle. Et dans le cas où cette dernière est déjà constituée, le *produit* de la maladie en question, introduit par une *voie* nouvelle et dans un état de *dynamisation* nouveau, constitue un simple similaire de cette

maladie elle-même, et par suite en triomphe en vertu de la loi de similitude. J'ai dit que le virus était introduit par une voie nouvelle. C'est ici que se présente la théorie du Dr Héring sur les Pôles de l'organisme. Tandis que le Venin des serpents est toxique, lorsqu'il pénètre sous la peau à travers le crochet de l'animal, son introduction dans les voies digestives à dose brute est absolument inoffensive. De là, Héring a conclu à l'existence d'un pôle externe, les téguments (externes ou internes), qui nous protègent à condition de n'être pas entamés, et d'un pôle interne, les vaisseaux absorbants, où la pénétration directe des venins est fatale. Il y a toutefois une réserve importante à faire, c'est que, par l'expérimentation homœopathique, les venins et les Virus, en dilutions infinitésimales, ont développé, *par voie d'ingestion,* des Maladies artificielles, donnant la main aux maladies développées par leur *injection sous-cutanée*. Seulement, ces maladies artificielles ont un caractère d'innocuité que ne connaissent pas les expérimentateurs de l'Ecole officielle.

J'ai dit plus haut que les produits physiologiques, les Venins, étaient pathogènes au même titre que les produits pathologiques, les Virus. Mais les Venins ne sont pas des humeurs *récrémentitielles*, comme la Salive humaine, servant aux fonctions intérieures du porteur. On les comparera avec plus de vraisemblance aux humeurs *excrémentitielles*, telles que les Fèces, l'Urée, l'Acide de la sueur. Il y a en eux, d'après la doctrine des causes finales, une spécificité nocive, un but de destruction des autres espèces animales pour fournir à la nourriture du destructeur. Telle est du reste la loi générale de la nature, que le Végétal dévore le Minéral, l'Animal le Végétal, l'Homme l'Animal, et, dans chaque règne, une lutte perpétuelle existe entre les diverses espèces, favorisée par des moyens de divers ordres, au premier rang desquels sont les venins. Il sera intéressant d'étudier l'action de certains *champignons* sur les végétaux supérieurs, par exemple du Peronospora infestans sur la Pomme de terre, en envisageant le champignon comme un animal venimeux ou comme un agent virulent à l'instar de ceux du Seigle, du Maïs, de l'Orge, du Riz. A ce point de vue naturaliste, le Virus se présenterait à nous sous les traits d'un végétal inférieur, le Champignon, dont les fonctions ont été souvent comparées à celles des animaux,

d'ailleurs ; et le Venin sous les traits de nombreux animaux occupant toute l'échelle du Règne. Il sera instructif peut-être d'établir une comparaison entre certains virus, celui de la *Pomme de terre malade*, et certains Venins, celui du Parasite de cette même pomme de terre, le *Doryphora decemlineata*, pour tâcher de saisir, par la voie des symptômes, les relations qui peuvent exister entre les Venins et les Virus. J'en dirai autant des symptômes de l'*Ustilago maïdis* et de ceux de la *Pellagre*. Ici, le rapport est encore plus étroit, car on a une seule et même affection, l'Ustilagineuse, à doses massives et à dose infinitésimale.

Il y a, dans l'ouvrage du Dr Collet, au sujet de la différence entre l'Isopathie et l'Homœopathie, un passage, fort élogieux sur mon compte, je l'en remercie infiniment, mais où il me paraît n'avoir pas compris le fond de ma pensée. M. Collet est un très correct grammairien, mais je le trouve plus hardi et spirituel en pratique qu'en théorie. L'identité, dit-il, ne saurait être altérée par la dilution et transformée ainsi en analogie. Le mercure est toujours du mercure à quelque dose qu'on le prenne et par quelque voie qu'il pénètre dans l'économie. Ceci n'est vrai qu'à un point de vue superficiel. Prenons du sel de cuisine, dynamisons-le à la 30e dilution. Nous n'avons plus du sel, mais du *Natrum muriaticum*, c'est-à-dire un agent jouissant de propriétés toutes nouvelles, ayant perdu ses propriétés physico-chimiques (Saveur, réactions propres au chlorure de Sodium par rapport aux agents pondérables du laboratoire) et revêtu ou développé des propriétés biologiques, se résumant dans ses remarquables effets sur les paralysies, les fièvres invétérées, etc. Et la poudre de Lycopode et l'Ecaille d'huitres, et le Causticum avaient-ils fait pressentir à l'état brut ou massif les vertus extraordinaires développées en eux par la dilution et la trituration ? Et, dans le domaine allopathique, le Tartre stibié à doses fractionnées ne nous révèle-t-il pas, dans la Contro-stimulation un ordre d'effets tout différent de l'Eméto-Cathartisme engendré par les doses pondérables ? Prenons enfin la matière radiante, les rayons cathodiques ou de Rœntgen. N'avons-nous pas ici une nouvelle preuve que la raréfaction des molécules, dans le domaine des gaz, fait apparaître des propriétés d'un ordre tout nouveau ? Il y a du reste un autre point de vue dans la différenciation que j'établis. Le Venin des Serpents introduit par la voie buccale

est absolument inoffensif, en tant que producteur possible d'intoxication, et par injection sous-cutanée, il est infailliblement et immédiatement funeste. Mais, par voie d'ingestion, le Venin, qui paraît inerte en tant que toxique (ce n'est plus un Venin, dans l'acception primitive du mot), est fort actif pour développer une maladie artificielle, dont les symptômes mentaux sont les nouveaux apports les plus originaux (folie artificielle de Héring).

Voilà donc un nouvel élément de différenciation ne permettant plus de considérer comme identiques l'agent soitant du sein de la nature et le même agent transformé par la méthode expérimentale. Tel est aussi le cas des virus fixes, des virus intensifs et des virus atténués, par culture, calorification, action de l'iode, etc. ; enfin des virus portés dans nos dilutions à la cent millième puissance. Nous verrons dans les pathogénésies se révéler ainsi de nouvelles propriétés (phénomènes mentaux et asthmatiques du virus galeux, etc. ). Ceci du reste est une vérité fondamentale en thérapeutique : *la dynamisation développe dans les substances médicamenteuses des propriétés d'un ordre tout nouveau.* La matière médicale des produits animaux, loin de déroger à cette loi, ne fait que la confirmer avec une puissance et une subtilité à peu près inconnues jusqu'ici. L'homœopathie n'a pas attendu que la nature du Causticum fût révélée par les chimistes ; Pasteur n'a pas attendu que la nature du virus rabique fût révélée par les micrographes. Les uns et les autres ont dilué, dynamisé leurs produtts et fait apparaître par ce moyen des propriétés nouvelles. Et Pasteur s'est écrié : « On trouverait plutôt un nouvel astre au firmament qu'une bactérie dans mes liqueurs. » Pasteur, lâchant le microbe rabique, court avec ses dilutions vers des effets nouveaux ; de même Lux, avec la sanie de la rate gangrenée. Eh bien ! *le produit du mal est-il le mal lui-même ?* N'est-il pas plutôt une ruine, un *caput mortuum* ? C'est un miroir fidèle, un microcosme réparateur. Le Dr Jousset n'a-t-il pas remarqué que le Sérum ne renfermait plus la toxine ? Il ne reste qu'une impression dynamique, un écho de l'organisme souffrant. Et ce *produit animal, privé de toxine, a des propriétés prophylactiques !* (1) *Causticum* est engendré par des *éléments fixes, dans la*

(1) Telle est la nouvelle Tuberculine T. R. du Professeur Koch.

*distillation desquels il passe quelque chose ! Solubilis est un composé insoluble du mercure.* Il faut absolument reconnaître que le champ de la Biologie n'est pas celui de la Physico-Chimie. Il faut que l'Eclectisme mette bas les armes, et reconnaisse que l'Homœopathie s'élève au-dessus des distinctions littérales de la Scholastique. Le produit isopathique emprunte à la dynamisation par dilution une vie nouvelle, essentiellement subtile, en faisant un agent nouveau, fort analogue à celui de la maladie originelle, et, par son mode d'introduction nouveau, constitue un nouveau genre d'agent homœopathique.

---

# VIRUS TUBERCULEUX

## TUBERCULINUM (1) (2) (3) (4)

### *LE NOSODE.*

Expérimentations fragmentaires par Swan, sur M. B. B., avec la centième ; Edna Rose, avec la cent millième.

AUTORITÉS. — S'en référer au New Organon, juillet 1879, p. 342, 439, 449 ; Produits morbifiques de Swan, 1886 ; Nouvelles cures de Burnett, 1885 à 1890 ; Rapport de J. A. Biegler ; Article de C. F. Nichol dans les Nouvelles de Science populaire, avril 1891.

AUTORITÉS CLINIQUES. — *Méningite tuberculeuse*, Biegler, Organon, vol. 2, p. 439 ; Homœopathie Physician, vol. 11, p. 187 ; Burnett, *Consomption*, p. 9, 13, 31, 53 ; *Céphalalgie Chronique*, Swan, Organon, vol. 3, p. 41 ; *Vomissement*, Kent, M SS ; *Tabes mesenterica*, Burnett, Consomption, p. 52, 82 ; *Cholera infantum*, Swan, M SS ; *Toux*, Boardman, Organon, vol. 2, page 448 ; Burnett, Consomption, p. 15 ; *Menace de phthisie*, *Tuberculose menaçante*, Burnett, Consomption ; *Synovite tuberculeuse du genou*, Burnett, Consomption, p. 47 ; *Spasmes*, Swan, Organon, vol. 2, p. 342 ; Homœopathie Physician, vol. 11, p. 187 ; *Herpès circinné*, Burnett, Consomption, p. 96-100.

1. ESPRIT. — * Quoique naturellement de disposition douce, il devint taciturne, boudeur, hargneux (disposé à mordre) plein d'aspérités ou de bariolages, irritable, morose, déprimé et mélancolique, même jusqu'à l'aliénation. θ Méningite tuberculeuse, Burnett.

* Irritable, ayant quelque chose, gémit et se plaint; esprit

(1) L'astérisque (*) indique que le symptôme est confirmé.

(2) Le signe O indique que les symptômes ont été observés à la fois chez l'homme sain et chez le malade.

(3) La lettre grecque θ (Théta) se place entre le symptôme guéri et la condition pathologique ou l'état physiologique général, tel que grossesse ou âge de retour. Cela n'exclut en aucune manière la nature caractéristique du symptôme dans les autres formes de maladie.

(4) La lettre Π se place devant les symptômes observés seulement chez le malade.

adonné à être effrayé, particulièrement par les chiens θ Hydrocéphaloïde, Burnett.

3. Intérieur de la Tête. — ıı Cruelle céphalalgie, aggravée au 2e jour, durant jusqu'au 3e, retournant de temps en temps pendant plusieurs semaines et le poussant à une fixité tranquille. Burnett.

* Céphalalgie, avec fréquentes douleurs aigües, incisives, passant du dessus de l'œil droit à travers la tête jusque derrière l'oreille gauche. Rose.

* Céphalalgie de grande intensité, précédée d'un frisson frémissant, passant du cerveau en bas de l'épine ; avec l'attaque, une sensation comme si la tête au-dessus des yeux était gonflée ; il devint inconscient avec cris, s'arrachant les cheveux, se frappant la tête avec les poings, ou essayant de la heurter contre les murs ou la porte. Swan.

* Céphalalgie de 45 ans de durée, douleur passant de la protubérance frontale droite à la région occipitale droite. Swan.

* Terrible douleur dans la tête, comme s'il avait un cercle de fer serré autour d'elle ; tremblement des mains ; sensation de détresse de draps humides sur son épine dorsale ; insomnie presque absolue ; adynamie profonde ; était considéré par ses amis comme frisant l'aliénation ; la plupart de ses frères et sœurs sont morts d'un épanchement d'eau au cerveau ; poumon droit solidifié, probablement par le fait de cavernes cicatrisées en haut, attendu qu'il a souffert dans un temps de phthisie pulmonaire. Burnett.

* Maussade, taciturne, irritable, crie dans son sommeil, est très agité la nuit, constipé ; une sœur est morte de méningite tuberculeuse. Burnett.

* Irritable et ayant quelque chose, gémit et se plaint, des glandes indurées peuvent être senties partout, enfant chaud, somnolent, urine rouge et sablonneuse, très porté à la frayeur, particulièrement à la vue des chiens ; a été vacciné et a gardé pendant 4 mois à la suite un très mauvais bras ; ne veut pas sourire, pleurniche quand on lui parle, peau terne, crâne hydrocéphalique. Burnett.

* Garçon de 20 mois, mal de la tête depuis de longs jours, fièvre élevée, agitation et cris continuels ; finalement pas de sommeil pendant 40 heures, suivi d'un état de collapsus ; odeur particulière du corps ; histoire familiale de tuberculose. Burnett.

* Méningite tuberculeuse, avec effusion; tête fort dilatée; alternative d'éveil et de délire la nuit, paroles dépourvues de sens dans le jour, à intervalles ; hallucinations nocturnes et frayeur ; délire ; pyrexie ; a eu de l'eczéma qui a presque disparu après deux vaccinations infructueuses et qui furent bientôt suivies de l'état ci-dessus ; après l'administration du remède, il survint une grave éruption pustuleuse, puis des plaques d'une sorte de lèpre et l'eczéma apparurent. Burnett.

* Méningite basilaire. Sinker.

o Méningite tuberculeuse. Sinker.

* Méningite cérébrale aigüe, avec strabisme intense. Biegler.

7. Odorat et Nez. — Douleur de plaie à l'intérieur du nez, commençant comme des vésicules qui, suppurant, forment croûtes ; nez et lèvres quelque peu gonflés ; démangeaient légèrement. Rose.

8. Bas de la Face. — Léger gonflement et démangeaison des lèvres. Rose.

16. Hoquet, Eructation, Nausée et Vomissement. — Nausée avant déjeuner, avec diarrhée soudaine. M B B.

* Fréquent vomissement. Kent.

17. Scrobicule et Estomac. — * Dyspepsie venteuse, avec douleurs pinçantes sous les côtes du côté droit dans la ligne mammaire. Burnett.

19. Abdomen. — * Fièvre, émaciation, douleurs abdominales et manque de confort, agité la nuit, glandes des deux aines tuméfiées et indurées ; crie dans le sommeil ; langue comme une fraise. o Phthisie. Burnett.

*Tabes mésentérique ; gonflement au côté gauche, aussi au droit ; se plaint d'un point dans le côté après avoir couru ; languissant et mal disposé pour parler ; nerveux et irritable ; parle dans son sommeil, grince des dents ; appétit faible ; mains bleues ; glandes indurées et palpables partout ; un ventre en tambour, région de la rate protubérante en dehors. Burnett.

* Glandes inguinales indurées et visibles ; sueurs excessives ; diarrhée chronique. θ Tabes mésentérique. Burnett.

20. Selle et Rectum. — Diarrhée soudaine avant déjeûner, avec nausée.

* Diarrhée, fièvre furieuse, peau d'une chaleur brûlante, grande chaleur dans la tête, face rouge, fluxionnée, yeux

tournés en haut, tremblant légèrement et roulant ; odeur fétide particulière du corps. θ Commencement de tuberculose. Burnett.

* Cholera infantum. Swan.

* Graves hémorrhagies par les intestins ; toux ; émaciation ; histoire familiale de phthisie. Burnett.

27. Toux. — * Légère toux hâchante ennuyeuse, qui a duré pendant des mois chez une jeune fille d'habitus phthisique manifeste. Burnett.

* Toux dure, sèche, quelquefois légère, mais généralement pas d'expectoration, légèrement fébricitant. Boardman.

* Toux dure, sèche, secouant le malade, plutôt durant le sommeil, mais ne le réveillait pas. Boardman.

* Expectoration de phlegme non visqueuse, très facilement détachée, épaisse, à travers les voies aériennes, suivie après un jour ou deux d'un son très clair de la voix. Burnett.

28. Poitrine interne et Poumons. — * Légère toux hâchante, continuant tout le jour, aggravée à l'heure du lit et en se levant ; émaciation ; matité à la percussion au sommet du poumon droit θ Menace de phthisie. Burnett.

* Jeune fille de 15 ans, grande pour son âge ; amygdales tuméfiées ; Secrétion chronique par le nez, surtout le matin de bonne heure au lever ; parler épais ; thorax du type de la poitrine de pigeon ; menstruée librement ; transpire beaucoup en travers du nez ; très mauvaise transpiration de la poitrine, des aisselles, des paumes, du nez et des pieds ; se sent très frissonnante ; rate gonflée ; matité distincte à la percussion au sommet du poumon droit ; a souffert péniblement par suite de vaccination ; a des engelures. θ Commencement de tuberculose. Burnett.

* Fluxion hectique des joues ; brièveté d'haleine ; légère toux hâchante ; plusieurs cicatrices scrofuleuses au cou ; peau sombre, noirâtre ; râles larges, humides dans les deux poumons ; résonnance vocale accrue au poumon droit ; bruits amphoriques au poumon droit ; glande large, de consistance molle au côté gauche du cou ; bruit endocardique très prononcé, mieux entendu à la pointe du cœur (*Iodoformium* 3^e^ décimale, à doses de 4 grains pendant 2 mois, avec soulagement, suivi de *Tuberculinum cent* à doses très rares.) Burnett.

* Commencement de phthisie chez un garçon de 7 ans ; perte de chairs ; grande prostration ; timidité morbide ;

glandes des aines et des deux côtés du cou fort tuméfiées et indurées, particulièrement celles qui sont situées au-dessus du sommet du poumon droit ; comme il avait beaucoup souffert de la vaccination, *Thuya 30* et *Sabina 30* furent d'abord donnés, puis *Tuberculinum 100*. Burnett.

* Transpirations nocturnes ; incisives ébréchées ; glandes indurées partout, très larges et nombreuses ; ventre en tambour ; grincement des dents la nuit ; grande susceptibilité aux refroidissements ; transpiration surtout au derrière des poumons et à la tête ; grosse tête, avec front bombé ; sujet à des attaques de fièvre et diarrhée. θ Début de la phthisie. Burnett.

* Commencement de maladie tuberculeuse ; agitation la nuit ; sans sommeil ; grince des dents ; tendance à la diarrhée ; manque d'appétit ; mauvaise haleine ; dents ébréchées ; douleur après l'aliment ; vomissement alimentaire ; glandes indurées ; langue en fraise ; méchant ; tempérament très irritable ; croîssance chétive, très maigre ; garçon de 6 ans. Burnett.

* Une sale petite toux pendant 7 semaines ; beaucoup d'expectoration ; douleurs dans le poumon droit ; fièvre le soir ; foie et rate tuméfiés ; toux aggravée le matin après déjeûner ; cou légèrement goîtreux ; mange à peine un déjeûner. Burnett.

* Toux, aggravée à 6 heures du matin ; incisives ébréchées ; maigre et chétif ; glandes cervicales et inguinales fort tuméfiées et indurées ; langue en fraise ; jeune fille de 7 ans o Commencement de phthisie. Burnett.

* Pas de sons respiratoires au sommet du poumon droit, et résonnance vocale légèrement accrue ; douleur dans le côté gauche ; transpiration profuse ; garçon de 18 ans. Burnett.

* Beaucoup de fièvre, surtout le soir ; agité et terriblement irritable ; fort déprimé et dans une agitation presque constante ; langue très rouge ; diarrhée chronique ; a perdu 14 pounds durant les dernières 6 semaines ; n'a pas d'appétit ; évacuations sécrétées par les intestins comme par une canonnière d'enfant. θ Menace de phthisie. Burnett.

* Mauvaise toux d'environ 12 mois de durée ; expectoration de sang ; un des sommets était audiblement malade ; a eu une pneumonie ; poitrine plate ; respiration accélérée ; tanné à l'excès au soleil. Burnett.

* Anémique, maladif, pâle ; débilité profonde ; dyspnée, ne peut monter ou se hâter ; règles irrégulières. θ Phthisie pulmonaire. Burnett.

* Dame de 26 ans, au premier stade de la consomption ; dyspnée et respiration rapide ; perte des chairs ; peau graisseuse, terne. Burnett.

* Homme corpulent, teint brillant, floride ; la mère est morte de phthisie, maladie dont sa sœur est souffrante ; contracte la pneumonie très souvent par le temps froid ; par suite, il voyage de place en place pour éviter les froids ; tousse beaucoup, soulève beaucoup de phlegme ; transpirait profondément et buvait de grandes quantités de liquides ; malheureuses nuits sans sommeil, avec fièvre presque constante ; glandes du cou fort tuméfiées. θ Phthisie. Burnett.

* Se plaint de ce qu'elle a été en consomption pendant plusieurs années ; elle est très maigre et consumée par la fièvre ; poumons trè. plats ; respiration presque imperceptible ; fièvre ; appétit faible ; languissante. Burnett.

* Cercles rampants au cuir chevelu ; glandes lymphatiques partout palpables ; côtes très plates ; langue en fraise, mauvaise toux, aggravée la nuit ; quoique, âgée de 11 ans, elle n'ait pratiquement pas de dents, elles sont rudimentaires et non au-dessus du niveau des gencives. Burnett.

* Habitus phthisique prononcé ; hémorrhoïdes graves ; constipation ; affection cutanée brune à l'abdomen. Burnett.

31. Cou et Dos. — * Glandes cervicales indurées.

Morceau du volume d'une noix à la corde du cou, est mobile et démange occasionnellement. Rose.

33. Membres Inférieurs. — Pieds paralysés pendant 3 semaines ; aurait voulu marcher ou se tenir debout sur les côtés des pieds pour se reposer sur eux. M B B.

Crampes dans les mollets. M B B.

* Gonflement tuberculeux du genou ; attaques intermittentes de douleur dans cette articulation ; il a expectoré des caillots de sang et souffert de sueurs épuisantes ; histoire familiale de phthisie. Burnett.

* Maladie tuberculeuse du genou gauche ; pendant 11 mois il a été boîtant ; genou fort tuméfié et très sensible ; dents sales et carieuses ; langue en fraise. Burnett.

* Synovite tuberculeuse du genou gauche. Burnett.

36. Nerfs. — * Soudainement elle devint inconsciente en cousant ou parlant, commença à crier, à s'arracher les

cheveux, à se battre la tête avec les poings, à essayer de la heurter contre le mur ou le plancher ; attaques journalières, pendant un mois, puis les spasmes s'établirent, avec roulement de la tête d'un côté à l'autre et lamentations ; cela continua pendant 5 semaines, suivi d'un retour d'attaques de défaillance, à la fin deux fois par semaine ; quelques heures avant une attaque de défaillance, un frémissement comme un frisson de froid semblait descendre du cerveau le long de l'épine dorsale ; quand on la questionnait sur son attaque, elle répondait que sa tête lui semblait soudainement se gonfler au-dessus des yeux et que la douleur devenait « horrible », et qu'elle ne connaissait plus ; entre les attaques, elle était libre de toutes souffrances excepté de la fatigue et d'une céphalalgie frontale toujours présente. Swan.

37. Sommeil. — Sommeil troublé, plein de détresse. Burnett.

38. Temps. — Le matin : avant déjeûner, soudaine diarrhée ; au lever, toux hâchante accrue ; au lever, sécrétion par le nez accrue ; après déjeûner, toux accrue.

A 6 heures du matin, toux accrue.

Le soir : à l'heure du lit, toux hâchante accrue ; fiévre.

Tout le jour : toux hâchante.

La nuit : éveillé et délirant ; agité ; grinçant des dents ; toux accrue.

40. Fièvre. — * Fièvre θ Phthisie. Burnett.

41. Attaques. Périodicité. — Attaque intermittente de douleur dans le genou tuberculeux.

Pendant 40 heures : pas de sommeil.

Deux fois par semaine : attaques de défaillance.

Pendant 3 semaines : pieds paralysés.

Durant 6 semaines : a perdu 14 pounds.

Pendant 6 semaines : une sale petite toux.

Pendant 11 mois : claudication, par genou tuberculeux.

Pendant environ 12 mois : une mauvaise toux.

Pendant 45 ans : céphalalgie.

42. Localité et Direction. — A gauche : Glande tuméfiée au cou ; douleurs dans la tête ; genou tuberculeux.

A droite : douleur aigüe sur l'œil, traversant jusqu'à l'oreille gauche ; douleur du front à l'occiput ; douleurs pinçantes sous les côtés ; matité au sommet du poumon ; résonnance vocale accrue dans le poumon ; bruits amphoriques dans les poumons ; douleur dans le poumon.

43. SENSATIONS. — Comme si la tête, au-dessus des yeux, était gonflée, suivie d'inconscience ; comme s'il avait eu un cercle de fer serré autour de la tête ; comme de draps humides sur son épine dorsale ; un frémissement comme un frisson de froid semble descendre du cerveau à l'épine dorsale.

Terrible douleur : dans la tête.

Incision : du dessus de l'œil droit, à travers la tête presque derrière l'oreille gauche.

Point : dans le côté gauche, après avoir couru.

Pincement : sous les côtes droites.

Crampes : dans les mollets.

Démangeaison : du nez et des lèvres ; dans des tumeurs du cou.

46. PEAU. — * Très mal tempérée ; fort pigmentée là où les rayons du soleil ont fondu sur lui ; dents sales, verdâtres. θ Habitus phthisique. Burnett.

Eruption de pustules pruriteuses sur tout le corps, à l'exception de la face et des mains. Rose.

o Cercles rampants (Herpès circinné). Burnett.

47. PÉRIODES DE LA VIE, CONSTITUTION. — Garçon de 15 mois, au teint sombre, gras, dont la sœur est morte de consomption par le cerveau ; méningite tuberculeuse commençante.

Garçon de 20 mois ; menace de méningite tuberculeuse.

Garçon de 2 ans et 8 mois, frère de 2 enfants qui sont morts de méningite tuberculeuse ; tuberculose.

Garçon de 3 ans ; tuberculose commençante.

Jeune fille de 6 ans, fille d'un seigneur de campagne qui était souffrant de phthisie chronique ; phthisie.

Jeune fille de 7 ans ; phthisie commençante.

Jeune fille de 7 ans ; histoire familiale de phthisie ; affection tuberculeuse du genou.

Garçon de 7 ans ; histoire familiale de phthisie ; phthisie commençante.

Garçon de 8 ans ; histoire familiale de consomption ; menace de phthisie.

Garçon de 16 ans ; tabes mésentérique.

Jeune fille de 11 ans, histoire familiale de phthisie ; cercles rampants, dents carieuses, toux, etc.

Jeune fille de 13 ans, croîssance exagérée ; phthisie.

Jeune fille de 19 ans ; phthisie pulmonaire.

Garçon de 14 ans ; phthisie.

Jeune fille de 15 ans ; tuberculose commençante.

Jeune fille de 17 ans ; sœur morte de consomption ; phthisie.

Jeune fille de 20 ans ; habitus phthisique, grande pour son âge, doigts longs, ongles en forme d'amandes, long cou, glandes indurées au cou ; toux.

Lizzie R., 21 ans, quand elle eut l'âge de 3 ans, tomba par frayeur dans un accès, suivi de chorée, prolongée jusqu'à l'âge de 13 ans ; elle n'a jamais été en bonne santé ; pendant les 4 ou 5 dernières années, elle a passé à travers une variété d'états, ayant été une fois retenue au lit pendant 16 mois, dont 9 se passèrent à ne pouvoir avaler que des sorbets ; puis elle eut une attaque de trismus, suivie de grave ulcération de la bouche ; finalement des spasmes s'établirent, et après qu'ils eurent cessé, elle passa par un état simulant le dernier stade de la phthisie ; Spasmes.

Dame de 22 ans, célibataire, complexion délicate, un frère a eu une consomption intestinale ; menace de phthisie.

Dame de 26 ans, célibataire, histoire familiale de consomption ; phthisie.

Négociant de 26 ans, grand, svelte, long, cou maigre, penché en avant, ayant perdu père et mère de maladie pulmonaire ; phthisie commençante.

Homme de 30 ans, marié, 10 de ses parents sont morts de phthisie ; gonflement tuberculeux du genou.

Femme de 38 ans, mère de 7 enfants, dont 3 sœurs sont mortes de consomption ; menace de phthisie.

Dame de 40 ans, célibataire ; phthisie.

Dame de 40 ans, mariée, histoire familiale de consomption ; menace de phthisie.

Homme de 50 ans, histoire familiale de phthisie ; hémorrhagie intestinale.

Homme de 50 ans, un auteur éminent, bien connu dans les cercles théologiques, dont les frères et sœurs sont morts d'épanchement séreux au cerveau ; poumon droit solidifié, probablement par cavernes cicatrisées ; il se dégagea de sa consomption pulmonaire par le traitement et les voyages ; méningite tuberculeuse.

Dame de 56 ans, florissante ; la mère et six frères et sœurs sont morts de consomption ; synovite tuberculeuse.

Gentleman, très gros et vigoureux, de teint brillant et fleuri ; histoire familiale de consomption ; phthisie.

48. RELATIONS. — Complémentaire : *Hydrastis canadensis*, pour engraisser les malades guéris par *Tuberculinum*.

---

Comme on a pu le voir, cette Pathogénésie est essentiellement clinique, basée sur 54 cas de tuberculose guéris par le D[r] Compton Burnett au moyen du *Tuberculinum*, quelques cas de Swan, de Biegler, etc. L'expérimentation du virus à doses infinitésimales a été instituée d'emblée sur des malades.

Déjà, **Deux cent cinquante ans avant Koch**, le D[r] Anglais ROBERT FLUDD écrivait ceci : « *Sputum rejectum à pulmonico, post débitam preparationem, curat phthisin.* » — (1)

**Soixante ans avant Koch**, en 1838, le PROFESSEUR HÉRING, le grand maître des Universités homœopathiques américaines déclara que, s'il avait à choisir parmi les remèdes isopathiques, il mettrait en avant la *Phthisine* contre la *Phthisie*. (a)

**En juillet 1879**, dans un journal qui a existé pendant quelques temps en Angleterre, « The Organon », le D[r] SWAN, *médecin homœopathe Américain*, relate un cas de *tuberculose* guéri d'une façon permanente par une préparation de *Tuberculinum*.

Le D[r] SWAN n'avait donné qu'une dose de *Tuberculinum* par semaine, pendant 4 semaines, **et cela avait suffi.** Ce fait avait eu lieu le *28 Novembre 1877*. L'article de SWAN fut daté du 18 Janvier 1879 et ne fut publié que 6 mois plus tard. L'auteur *puisa son Tuberculinum dans le pus d'une vomique provenant d'un tuberculeux* (malade du D[r] Pierson, de New-York), et en fit des dilutions successives, jusqu'à la 70[e] centésimale (a).

Un deuxième cas fut publié peu de temps après celui de SWAN dans le même journal, par le D[r] BIEGLER, de Rochester, *un autre médecin homœopathe américain*. Il s'agissait d'un cas de méningite tuberculeuse dont le diagnostic avait

(1) Le crachat rejeté par un poitrinaire, aprés une préparation convenable, guér i la phthisie.

(a) D[r] Horace P. Holmes, M. D. de Omaha, dans *Homœopathie Physician* de Janvier 1894.

été confirmé par d'éminents médecins de l'ancienne école. BIEGLER administra le *Tuberculinum* le 2 Novembre 1878, et ne dut donner que quelques doses espacées pour guérir promptement et définitivement son malade. Ces 2 cas sont les 2 premiers qui ont été publiés ; ils furent naturellement suivis d'un grand nombre d'autres.

Le Dr BURNETT, de Londres, fidèle admirateur de son prédécesseur, le Dr SWAN, récoltait, depuis *plus de cinq ans, des cas de Tuberculose* traités par la *Tuberculine*, qu'il désigne sous le nom de *Bacillinum*, lorsque la bruyante découverte de Koch est venue au jour. Il aurait attendu encore quelque temps sans doute, mais son travail s'adaptant trop à l'intérêt du moment, il ne put en différer davantage la publication. (b).

Son opuscule, intitulé « FIVE YEAR'S EXPÉRIENCE IN THE NEW CURE OF CONSOMPTION » qui parut *le 21 Novembre 1890*, consiste principalement dans les descriptions cliniques de 54 cas de *tuberculose*. Une première édition fut vite enlevée, ce qui permit à son auteur d'en publier rapidement une deuxième. Il dut même en publier une troisième récemment, qu'il a intitulée : « EIGHT YEAR'S EXPERIENCE... »

Cet ouvrage est loin d'être isolé. Tous les journaux d'homœopathie ont publié quantité de travaux sur la matière. Ces travaux nous permettront d'examiner les progrès de la question.

SWAN, BIEGLER, SKINNER (a), OZANAM (b), CLAPP, BURNETT (c) et bien d'autres ont donc guéri des tuberculeux par l'administration de la tuberculine à doses infinitésimales, bien avant que le Dr Koch eut l'idée d'essayer le même système. Ces médecins, qui tous attribuent ce genre de thérapeutique aux enseignements de l'homœopathie, se servaient et *se servent encore* de préparations obtenues par la *trituration* et puis la *dilution de tubercules* de provenance *humaine*. Leurs premières expériences ont été faites avec des crachats de tuberculeux. Ce qui revient au même, puisqu'ils renferment, comme les tubercules, le virus redoutable. Ces premiers cas de guérison datent de 1877, comme nous

(b) Cet historique est emprunté au Dr MERSCH, *in Journal Belge d'homœopathie, Juillet 1894*.
(a) *Revue homœopathique française*, Tome II, n° 2, p. 52.
(b) Hahnemannian Mouthly, Juillet 1894.
(c) Five year's experience in the new cure of consumption by its own virus, by Dr Burnett, Londres 1890.

l'avons établi plus haut ; ces guérisons étaient dues à l'atténuation de la dose, pour parler le langage organicien, ou à sa dynamisation, pour parler la langue spiritualiste (de la 6e à la 200e dilution), et à ce fait que, comptant sur une réaction prolongée de l'organisme, ces doses étaient administrées rarement, tous les 5 à 6 jours en moyenne.

Cette période de début n'eut qu'une durée de 14 ans, ce qui est peu pour un système, et ce qui dut paraître énorme à ceux qui, pour ne pas blesser la grâce officielle, durent feindre l'ignorance.

Puis vint, très brusquement, la période illustrée par KOCH. Le savant allemand démontra mathématiquement, dans son laboratoire, en provoquant la maladie chez le cobaye par des inoculations, en tuant les animaux par des injections fortes et en les guérissant par des doses infinitésimales, la POSSIBILITÉ *de la guérison de la Tuberculose par la Tuberculine.* Malheureusement, du laboratoire, la démonstration n'a pu être transportée au lit de l'homme malade. Le succès a été si minime que, pris de découragement, les médecins qui ne connaissent pas la loi de similitude l'ont abandonné pour toujours. Ils n'ont pas compris les causes de la variation dans les résultats.

Les médecins qui sont habitués à provoquer, à l'aide de leurs agents pharmaceutiques, des effets *visibles :* purgation, cautérisation, vésication, vomissement, transpiration, etc., se figurent que leur intervention professionnelle ne peut être efficace sans une manifestation quelconque, provoquée par le moyen thérapeutique employé ; de là, la recherche de la dose la plus forte possible (qui ne tue pas). Cette règle domine, en effet, logiquement la thérapeutique des contraires.

Ne voulant admettre qu'ils pratiquaient l'homœopathie en administrant la lymphe de Koch, ils l'ont prescrite, quoique à des doses déjà très minimes, à la façon d'un remède allopathique, c'est-à-dire en tâchant de provoquer, chez tout malade, une réaction inflammatoire (effet visible).

Koch a du reste lui-même manqué de franchise, ou tout au moins de clarté sous ce rapport.

Aveuglé par la théorie, il s'est figuré, et il a communiqué ses impressions à la majorité du public médical, que la guérison ne pouvait s'obtenir que par nécrose des tissus tuberculisés. Et cependant, il a établi lui-même que « si

12



l'on employe une dose insuffisante pour tuer l'animal, on détermine une nécrose étendue au point d'inoculation, *tandis que « si l'on pousse encore plus loin la dilution, les cobayes tuberculeux peuvent guérir.* »

N'est-ce pas dire que la tuberculose peut guérir sans *réaction* ? Qu'il faut même, pour guérir, éviter celle-ci en donnant des doses plus petites ? (Pour nous, nous savons que la réaction thérapeutique n'est pas la réaction toxique.) Malheureusement, la théorie et la routine ont prévalu sur les faits, et Koch, oubliant une partie de ses expériences, n'a pu se servir de sa découverte.

La deuxième cause qui a présidé à cet insuccès réside dans ce fait qu'une maladie aussi variée que l'est la tuberculose humaine ne peut être justiciable d'un seul remède. La *Tuberculine* en est certes l'un des plus importants, mais elle a ses indications, comme le Silphium, le phellandre, la drosère, le phosphore, l'iodure d'arsenic, la sepia, l'acide nitrique, etc., tous remèdes utiles dans la phthisie pulmonaire, ont les leurs. (Lilienthal donne 97 tableaux synthétiques de médicaments cliniquement étudiés et confirmés dans cette maladie.)

Vouloir traiter tous les tuberculeux à l'aide d'un seul remède est l'utopie que poursuit sans cesse l'Ecole officielle. Aussi, cette manie de généralisation dont nos adversaires sont atteints a-t-elle fait le plus grand tort à la lymphe de Koch.

Cependant, malgré tout, certains sujets (*rari nantes in gurgite vasto*) ont réussi à guérir avec cette lymphe, grâce à l'héroïque spécificisme de la drogue, en dépit de la dose meurtrière. A *priori*, il pouvait se produire une telle aventure par heureuse exception, car les animaux, plus sensibles que l'homme au virus, ont guéri par sa dynamisation.

En bonne règle, pour tout médecin homœopathe fidèle aux principes thérapeutiques établis par Hahnemann, un médicament ne saurait être appliqué au malade s'il n'a été expérimenté au préalable sur l'homme sain. C'est ce que Koch lui-même a compris, quand il s'est administré le virus en injections sous-cutanées, et le Dr SOLLER, qui a voulu l'imiter, a failli mourir des résultats de son expérience. Quant au Dr Compton Burnett, il a pris, suivant le procédé Isopathique et Homœopathique, la dilution de tuberculine par la voie buccale.

Koch et d'autres médecins ont fait aussi des inoculations à des malades non tuberculeux. Les résultats ont été sensiblement les mêmes ; mais comme le champ était plus vaste, les symptômes éprouvés et les lésions constatées ont été plus nombreux.

C'est de cet ensemble, ainsi que des résultats obtenus chez les tuberculeux, que notre confrère le Dr De Keghel a extrait, le premier, une pathogénésie de la tuberculine (a). Un peu plus tard, le Dr Clarke publia une pathogénésie analytique, comprenant tous les cas observés jusqu'ici par les médecins allopathes, relatifs à l'action de la tuberculine sur les malades tuberculeux et non tuberculeux. (b)

On peut voir, d'après cela, que la tuberculine agit à peu près sur tous les organes et particulièrement sur l'appareil respiratoire et les séreuses.

Pour plus de facilité, le Dr Mersch a élagué, de ces deux pathogénésies (déjà très complètes) tous les symptômes peu importants, ainsi que les effets curatifs, et toutes les manifestations qui ont été provoquées par l'action de la tuberculine sur les tuberculeux, car il vaut mieux à son avis classer ces phénomènes parmi les faits cliniques.

Il est arrivé ainsi à obtenir une pathogénésie plus strictement en rapport avec l'action de la tuberculine sur l'homme sain.

## PATHOGÉNÉSIE DE LA TUBERCULINE

(Docteurs De Keghel, Clarke et Mersch)

Symptomes généraux : *Tiraillements dans les membres. Lassitude — Lipothymie* — Anémie profonde — Neurodynie dans différents organes — Somnolence comateuse (par des doses relativement fortes) — Insomnie (par de petites doses.)

*Accès de fièvre avec température élevée variant de 39° à 41°* (Pfeiffer l'a obtenu 2 fois sur 16 sujets non tuberculeux, à la dose de 10 milligrammes) *et durant de 12 à 18 heures.— La fièvre est souvent accompagnée de vomissements*: — Pouls 126, respiration 28.

Sang : *Diminution de l'oxyhémoglobine. — Leucocytose.*

(a) L'Union homœopathique, vol. v, n° 3, p. 85.
(b) The Homœopathic World, vol. xxvi. n° 304.



SYSTÈME CUTANÉ : *Eruption érythémateuse ressemblant à celle de la rougeole ou de la scarlatine.* — Eruption érythémateuse avec indurations sous-cutanées. — Eruption papuleuse discrète — Roséole — Herpès sur les lèvres — Acné punctata transformée en acné pustuleuse.

TÊTE : Pesanteur — Céphalalgie violente — *Forte céphalalgie frontale.*

YEUX : *Conjonctivite* — Herpès sur les paupières.

OREILLES : *Bourdonnements.*

VISAGE : Gonflement de la lèvre supérieure et du nez — Herpès sur les lèvres.

BOUCHE : *Haleine fétide.* — *Enduit sur le voile du palais et sur la langue.*

*Langue brune et sèche.* — *Inflammation du voile du palais.*

*Gonflement, saignement et ulcération des gencives.*

LES DENTS PARAISSENT RÉUNIES PAR UNE MATIÈRE COLLANTE VISQUEUSE, QUI GÈNE FORT LE MALADE. — Dents branlantes.

GORGE : *Sécheresse de la gorge* — Amygdalite — *Inflammation générale de la gorge* — Abcès rétro-pharyngiens.

VOIES DIGESTIVES : Nausées. — *Vomissement* — *Léger Ictère* — *Douleur à l'estomac* — Dyspepsie — Sensation de vide à l'épigastre — *Diarrhée* — *Congestion de la rate et du foie.*

VOIES URINAIRES : *Hématurie avec douleurs rénales* — *Albuminvrie* — *Peptonurie* — *Excès d'urates et de mucus visqueux.*

VOIES RESPIRATOIRES : *Catarrhe du larynx* — Ulcérations et œdème érysipélateux de la glotte — *Excitation à tousser* — *Oppression* — *Toux sèche, parfois toux grasse avec expectoration très facile* — *Œdème pulmonaire.* — Sensation de chaleur à la poitrine — Bronchite — Pneumonie catarrhale AVEC HÉPATISATION MOLLE ET TENDANCE A L'ABCÉDATION (à l'autopsie, au lieu d'un liquide gélatineux que l'on voit sourdre des alvéoles, c'est un liquide aqueux et opaque ; jamais, au dire de VIRCHOW, on n'a trouvé dans ce cas de pneumonie croupale). — Asthme — Rapidité extrême de la respiration (60 à 90) sans dyspnée ; lorsqu'on parle au malade, ce symptôme s'arrête brusquement (Lancet 25 avril) — *Pleurésie* parfois HÉMORRHAGIQUE.

CŒUR : Paralysie du cœur ayant occasionné la mort ; le pouls devient mou, dicrote, irrégulier, accéléré.



Dos et Membres : Fortes *douleurs lombaires*, augmentées par la pression. Gonflement douloureux des deux genoux et de la hanche droite.

Outre cela, la Tuberculine a une grande affinité pour les *Séreuses* et les *Ganglions lymphatiques*. De là, son action sur l'Endocarde, le Péricarde, la Plèvre, les Articulations, la Pie-Mère, et le gonflement des ganglions qui se trouvent dans le voisinage de tous les organes.

D'après le D[r] François Cartier (Hahnemann ian Monthly 1894, Congrès homœopathique de Londres 1896, *Revue homœopathique française* 1896), les lésions vasculaires ne sont imputables qu'à la *Lymphe de Koch*, ou extrait glycériné de bacilles tuberculeux morts, tandis que le Tuberculinum de Heat et Burnett est obtenu en prenant une portion de poumon phthisique typique, comprenant les parois d'une caverne et les tissus environnants, de façon à avoir tous les éléments appartenant au processus tuberculeux (bacilles, débris, ptomaïnes, tubercules à tous les degrés et microbes divers de la suppuration) ; le tout est trituré dans l'alcool, pour confectionner la teinture mère. De cette façon, rien n'est perdu, dit Burnett. La lymphe de Koch est un produit de laboratoire, le Tuberculinum de Heat est une infection mixte naturelle. Celui-ci produit un aspect clinique de cachexie et de fièvre hectique ; la première, des lésions vasculaires qui, d'après Cartier, n'auraient aucun rapport avec la maladie tuberculeuse. Régulièrement, chez l'homme sain, la lymphe de Koch ne développerait aucune réaction, ses effets se manifestant par une congestion fébrile quand il y a des tubercules à déceler.

Il en serait ainsi de plusieurs microbes en culture pure. Ils ne seraient pas pathogènes d'un syndrôme clinique, d'où l'impossibilité d'une application homœopathique. C'est ainsi que la diphthérie expérimentale ne ressemble pas à la diphthérie clinique (Confirmation de ce que j'ai dit plus haut sur la Diphthérine du D[r] Collet et celle de Kirn empruntée à l'Institut Pasteur). Le pneumocoque ne se trouve pas seulement dans la pneumonie, mais dans la pleurésie, la salpingite, la méningite, etc. Le bacille de Koch produit aussi, tantôt de légères dermatites tuberculeuses verruqueuses, sans retentissement général ; tantôt de redoutables phthisies pulmonaires que rien n'arrête. Mais *les Toxines tuberculeuses sont loin de reproduire la tuber-*

*culose clinique* (Dr Cartier). « C'est là, dit notre auteur, un » côté assez curieux de l'action de certains poisons tirés » des cultures pures de microbes. On est forcé d'admettre, » pour expliquer les formes cliniques des maladies infec- » tieuses, soit le rôle de plus en plus prépondérant des » associations microbiennes comme dans la diphthérie, *soit* » *surtout les modifications dépendant directement de l'or-* » *gane atteint et non du microbe* » (Dr Cartier). « Dans la » pathogénésie faite par les homœopathes, les symptômes » pulmonaires n'occupent pas une place prépondérante, et » j'en conclus que l'importance d'une matière médicale des » virus tuberculeux à l'état de pureté ne doit pas être exa- » gérée : il y a peu de caractéristiques à en tirer. Il vaut » mieux se guider dans l'application homœopathique du » remède sur les symptômes cliniques de l'évolution des » tuberculoses que sur l'intoxication par ses produits actifs, » les tuberculines » (Dr Cartier).

J'ai transcrit tous les passages de notre auteur qui me paraissent propres à éclairer le débat, pour mieux voir ce qu'il y a à penser sur cette matière. Nous voici donc en bonne compagnie, en plein domaine de respect pour la micrographie. Il n'y a plus ici ni fanatisme, ni esprit de secte, ni intolérance. Pourquoi donc cette lenteur à généraliser en théorie, ce tremblement devant le microscope ? que d'aveux pourtant sur l'imperfection des maladies expérimentales, obtenues chez les animaux avec des produits partiels, faussement expurgés ! Quels aveux sur la cause interne prépondérante, les modifications directes de l'organe (lisez organisme) atteint, imprimant à la maladie infectieuse des formes cliniques distinctes !

La Lymphe de Koch, expérimentée sur une vaste échelle, même par les homœopathes, est définitivement abandonnée. Le Virus ou l'organe virulent reste seul sur les rangs comme le remède curateur. Et pourtant, fait étrange ! on nie sa valeur dans le traitement de la vraie tuberculose, et l'on proclame ses nombreux succès dans une foule de maladies étrangères à cette diathèse ou la simulant à un degré plus ou moins trompeur.

On en conclut que le Virus tuberculeux a une action homœopathique et non isopathique. Produisant la pneumonie, la broncho-pneumonie, la congestion pulmonaire chez le tuberculeux, la lymphe de Koch guérit ces affections

chez l'homme sain. Nous avons ici une inversion bizarre des rapports habituels, la cure s'opérant dans des conditions plus rapprochées de la santé que l'expérimentation pathogénétique. Pour moi, ce n'est pas la maladie qui échappe au rapport isopathique, car on ignore s'il n'y a pas un germe tuberculeux dans ces maladies réputées non-spécifiques, surtout dans ces cas dits pseudo-phymiques, en dépit de la présence de tous les symptômes tuberculeux.

Pourquoi échoue-t-on dans les vraies tuberculoses ? Parce qu'on attend une période trop avancée. Faire de la suppuration et de l'oppression les signes primitifs et nécessaires de l'indication thérapeutique, c'est attendre la combustion de la maison pour réclamer le secours des pompiers. Nier la tuberculose lorsque l'on a les craquements humides, l'exagération des vibrations thoraciques, la matité, les crachats nummulaires, la fièvre, les sueurs, les hémoptysies, c'est enlever à la démonstration des éléments pourtant avancés et plus que suffisants de certitude. La tuberculose n'est pas la phthisie ; la ruine de l'organisme n'est pas un état tombant dans le domaine curable et curatif. Il en est de cela comme de l'alcoolisme, reconnu seulement chez le sujet ivre-mort, gâteux ou épileptique. On ne saurait nier la guérison spontanée de la tuberculose et de la phthisie. Un de mes collègues d'internat avait les poumons creusés de cavernes, cicatrisées spontanément sous l'influence d'un séjour à Alger. On ne saurait nier aussi que de nombreuses autopsies ont montré des cavernes cicatrisées chez des sujets avancés en âge. D'autre part, le traitement homœopathique maintient parfois pendant de longs mois ou années des sujets offrant des lésions cavitaires avec des troubles fonctionnels avancés. Il en est de cela comme des caries dentaires. A combien plus forte raison le traitement par le virus peut-il enfanter de tels résultats ? Le D[r] Cartier avoue lui-même que le même Virus produit tantôt des tuberculoses cutanées bénignes, tantôt des tuberculoses pulmonaires d'une telle malignité qu'aucun traitement ne peut les enrayer. On doit admettre qu'il y a dans le Virus tuberculeux des *différences d'intensité* considérables, mais ceci n'entraîne pas une différence de nature. Nous savons tous que les Poisons minéraux les plus délétères sont tolérés par l'organisme à doses suffisamment atténuées, et nous retrouvons ce fait dans l'observation des Poisons animaux

des diverses fièvres éruptives (Scarlatine, Variole, Fièvre typhoïde, etc.).

Pourquoi admettre des Pseudo-Tuberculoses ? Parce qu'on fait consister cette maladie dans la présence d'un certain bacille, lequel n'a pourtant pas la propriété d'engendrer la tuberculose de toutes pièces et demande des associations. Et pourquoi le Dr Cartier nous dit-il : « J'ai cru tout le premier cette malade tuberculeuse » (elle avait le bacille de Koch), et après sa guérison il dit, deux lignes plus bas : « Pour moi, cette malade n'a jamais été phthisique, et, malgré la présence du bacille de Koch dans les crachats, je ne l'enregistrerai pas comme un cas de guérison de tuberculose, parce qu'à côté de ce cas unique, je citerai 20 cas de tuberculose que la tuberculine *aviaire* n'a ni guéris, ni améliorés ». C'est à ne rien comprendre à un pareil raisonnement. Du reste, notre auteur ne craint pas de se mettre en opposition avec le professeur Brouardel et même avec le savant Virchow sur une question d'anatomie pathologique (les lésions nouvelles observées dans l'infection tuberculeuse expérimentale.)

Et nous assistons au spectacle suivant : Tandis que le Dr Cartier, mû par je ne sais quelle pruderie scholastique, se rend au Congrès de Londres pour nier, devant le Dr Compton Burnett, l'action thérapeutique du virus tuberculeux dans la tuberculose, l'école allopathique, par l'organe du savant professeur Koch, poursuivant le problème mal inauguré, arrive à une solution triomphante. Le virus brut est rejeté, et les coques microbiennes ainsi dépouillées sont broyées jusqu'à leur réduction en liquide, et données avec succès aux malades, grâce à la dose inoffensive qui est restée attachée à leurs parois. La *nouvelle tuberculine TR* du Dr Koch, entre les mains des Docteurs Baudach, de Schomberg, Lucius Spengler, de Davos-Platz, Petruschky, Directeur de l'Institut royal à Berlin, Professeur Desplats, à Lille, Dr Dauriac à Paris, n'a pas tardé à donner de nombreuses et éclatantes cures. L'allopathie fait la leçon à l'homœopathie éclectique, enchaînée par son rationalisme loin des horizons qu'elle a si mal entrevus.

Et tandis qu'on nie l'isopathicité du virus tuberculeux, comme n'étant pas applicable à la vraie tuberculose et qu'on en fait un agent homœopathique, on déclare que l'Isopathie est la négation de l'Homœopathie (Article bibliographique

du D^r^ Cartier sur l'ouvrage du D^r^ Collet). Comment nous retrouver dans ce dédale ? Et d'abord, comment peut-on nier l'Isopathicité du Virus tuberculeux ? Ce que l'on dit d'un virus, il faudrait le dire de tous, et l'Isopathie serait rayée d'un trait de plume. Il est vraiment curieux de voir dans quel abîme de contradictions tombent tous ceux qui s'écartent de la foi thérapeuthique. Comment le D^r^ Cartier entend-il les cures de Charbon, de Rage, de Diphthérie ? Pour les humeurs des malades (salive, larmes, sérosités), il n'a que de l'ironie et du dédain. Et pourtant, ces produits animaux, que j'appellerai pseudo-physiologiques, sont tout aussi virulents que les microbes des maladies sus-mentionnées. Je vois combien il était utile de soutenir la thèse de l'Homœopathicité des produits isopathiques. Ce n'est pas l'application du virus tuberculeux à une maladie non spécifique qui en fait un remède homœopathique, mais comme je l'ai dit plus haut, la dynamisation par dilution, changeant les propriétés de l'agent, et sa nouvelle voie d'introduction, voie buccale ou sous-cutanée. Nous touchons, avec le D^r^ Collet, aux confins de l'Opothérapie. C'est ici que mon grand jalon des Simili-Rages est utile pour nous guider dans la compréhension et la différenciation de ces diverses branches de la thérapeutique. Le Venin de Serpent curatif de la Rage, c'est la salive physiologique neutralisant, par les effets de sa dose dynamisée, les effets de la salive pathologique. Le D^r^ Collet serre davantage le problème, en donnant la salive pathologique, le virus humain, contre la maladie virulente (bronchite) qui l'a engendré. Dans le premier cas, nous avons la cure homœopathique proprement dite ; dans le second, la cure dite isopathique. J'ai montré comment celle-ci rentrait dans la première catégorie. On pourrait ajouter que le fait d'employer *le produit contre le producteur* est déjà échapper au rapport d'identité.

C'est ainsi qu'en homœopathie, on oppose théoriquement des symptômes semblables, mais en fait ce sont les causes dissemblables, engendratrices de ces symptômes, qui se neutralisent. *L'identité absolue consisterait à opposer la maladie à elle-même, les causes morbides à elles-mêmes.*

L'homœopathicité basée sur les symptômes dans les cas de cure de maladies non tuberculeuses par la Tuberculine n'est pas aussi avérée que l'homœopathicité basée sur l'emploi du produit morbide, modifié suivant une voie nou-

velle, pour la cure de la cause morbide même qui l'a engendré (guérison de la Tuberculose par la Tuberculine). Cette dernière catégorie, plus intéressante aux yeux du Dr Mersch, est déclarée par lui plus rare ; pour le Dr Cartier, elle n'existe pas. Voyons d'abord les cures des maladies spécifiques.

Nous avons vu les Docteurs SWAN et BIEGLER inaugurant cette méthode avec succès, 14 ans avant le Professeur Koch. A la suite des expériences du savant allemand, plusieurs docteurs homœopathes, imparfaitement nourris des idées isopathiques, essayèrent son *modus faciendi* et essuyèrent de nombreux insuccès. C'est ainsi que le Dr MERSCH échoua 11 fois sur 12 cas. Le Dr LAMBREGHTS (*Revue homœopathique Belge*, vol. XVII, p. 289) a échoué 10 fois sur 11 cas (association centrale des Homœopathes Belges. 13 janvier 1891). Les injections sous-cutanées ont dû être abandonnées par nos adeptes belges, anglais, américains, allemands et français (Dr JOUSSET). Je ne parle pas ici de la nouvelle Tuberculine TR, qui commence à peine d'ailleurs à être mise à l'étude, parce que je veux montrer ce phénomène psychologique singulier : ceux de notre Ecole qui se piquent d'être les plus progressistes ont eu besoin de recevoir un échec éclatant pour aborder la pratique intégrale de l'Isopathie. « Qui s'y frotte, s'y pique », dit un vieux blason : Telle est l'*Hirsuta mater*, le Porc-Epic officiel. Pour peu qu'on s'embarrasse dans les rets de la vieille Ecole, on fait la culbute. De faux principes engendrent nécessairement de mauvais résultats. Il faut répudier carrément la bactériologie et marcher les mains nettes de tout organicisme.

Notre Ecole a donc repris son élan vers l'Isopathie pure, en expérimentant, suivant la méthode indiquée par Héring, le Virus tuberculeux sur le malade. En tête des nouveaux expérimentateurs, a marché le Dr COMPTON BURNETT, qui a publié trois éditions successives en cinq ans de son ouvrage « Cure of consumption », portant le nombre de ses cures de 34 à 54 et plus. Cet auteur a essayé successivement la 30e, la 100e et la 200e dilutions ; il ne descend plus au-dessous de la 100e, ayant eu des aggravations de temps en temps avec la 30e ; de plus, il administre le remède rarement, une dose tous les 6 à 10 jours en moyenne. A sa suite, le Dr YOUNG (Homœopathic World, vol. XXVIII, n° 325) relate plusieurs cas de guérison, dont 5 de tuberculose. Le Dr CLARKE (*loco citato*, n° 328) relate un cas très détaillé, guéri de même.

Le Dʳ PINARD (*Revista homœopathica*) cite un cas d'ulcère tuberculeux guéri par Tuberculinum, mais après une aggravation très forte, le remède ayant été administré *tous les jours* pendant un mois à la 50ᵉ dilution ; la 200ᵉ dilution provoqua la guérison. Le Dʳ YOUMAN (Calcutta Journal of medicine, vol. XIIIᵉ, nº 4, p. 133 à 135), relate un cas de paralysie ascendante d'origine tuberculeuse, guérie par quelques doses de Tuberculinum à la 200ᵉ dilution. Le Dʳ ARNULPHY, professeur de médecine pratique au Collège médical Hahnemann de Chicago, relate également un cas de guérison de tuberculose pulmonaire des deux sommets, où le médicament principal fut la Tuberculine (The Clinique, vol. XV, nº 7, p. 360 à 364). Le Dʳ UBERTO H. MERSON (Homœopathic News, 1894, p. 307) publie 3 cas de tuberculose guéris par Bacillinum. Il s'est servi de dilutions élevées et rarement renouvelées. Quoiqu'il n'ait publié aucune observation détaillée, on ne saurait passer sous silence les conclusions que donne S. D. EBERSOLE, dans le *Médical Visitor*, concernant la Tuberculine, qu'il parait avoir étudiée d'une façon très approfondie. Il donne comme indication de l'emploi de Tuberculinum dans la méningite : Fièvre intense, mouvements *constants*, *cris souvent renouvelés*, *odeur fétide* du malade. Citant ALLEN, il signale avec lui que la Tuberculine agit le mieux lorsque c'est le *lobe supérieur du poumon gauche* qui est atteint, et lorsque le malade se plaint de *points douloureux limités*. Il recommande la 30ᵉ et la 200ᵉ dilutions au début de la tuberculose, les dilutions les plus élevées dans les engorgements ganglionnaires et la 12ᵉ dilution décimale dans la tuberculose pulmonaire aigüe. L'action aurait de la ressemblance avec celle de Sulfur, de Belladona, Pulsatilla et Lycopodium (Extrait de l'*Universal homœopathic Annual*, 1894, p. 124 et 125.)

Le Dʳ KUNKEL, de Kiel, dans l'*Allgemeine homœopathische Zeitung*, 1894, p. 99, relate aussi un cas de guérison de tuberculose chez un sujet où la maladie était héréditaire. Il a employé la 10ᵉ dilution, une dose toutes les semaines.

Le Dʳ SNOW (*Américan homœopathist*, p. 200) publie également deux cas de tuberculose pulmonaire guéris par la Tuberculine. Il a employé la 200ᵉ dilution.

Et enfin le Dʳ CLARKE (Homœopathic World, 1894, p. 350) et le Dʳ LAMB (*Américan homœopathist*, p. 81) citent chacun un cas de lupus guéri par la tuberculine. Dans

le cas de Clarke, il s'agissait d'une lésion très petite, qui disparut au bout de quelques jours. Il fit usage de la Tuberculine de Koch à la 200° dilution. Lamb se servit du Bacillinum de HEATH à la 200e. La première dose produisit de l'aggravation, et il suffit de deux doses subséquentes pour obtenir la guérison.

L'observation des cas dont il s'agit ici est relatée minutieusement dans les divers travaux que je viens de signaler. J'ai tenu à citer ces quelques cas qui me paraissent les mieux étudiés, de préférence à quantité d'autres observations qu'il serait fastidieux d'énumérer ici, et qui démontrent toutes l'influence curative que *peut* avoir la Tuberculine dans certains cas de tuberculose.

Mais cette influence curative n'est pas constante. Ici, comme dans toutes les maladies de l'espèce humaine, il n'y a pas de panacée, et, suivant les nuances des cas, la période, les circonstances et phénomènes concomitants, il faut trier les remèdes et combiner au besoin les divers agents homœopathiques proprement dits. Cependant, la plupart des homœopathes sont très heureux d'avoir, à côté des remèdes ordinaires, un médicament qui, à l'occasion, peut donner des résultats brillants, et tous conseillent de ne recourir qu'aux dilutions élevées pour éviter les aggravations.

(Dr HORACE-HOLMÈS. Homœopathic Physician, vol. XIV.)

(Dr VAN DEN BERGHE. *Journal Belge d'Homœopathie*, n° 1, vol. 1, p. 24.)

Il fait bon se reposer au sein de l'active compagnie des croyants, en présence du désolant *far-niente* des sceptiques. Mais voici une perle qu'on ne saurait laisser échapper ; elle émane d'un médecin allopathe distingué :

« On connaît à peu près maintenant le grand secret. Tous ceux qui ont été pris d'admiration pour le remède, lorsqu'ils ne connaissaient pas sa composition, sont bien ennuyés maintenant. Ah ! s'ils avaient su que ce remède est un poison administré à dose infinitésimale, comme ils auraient laissé aux homœopathes le soin de le manipuler, et auraient évité ainsi de permettre à ces derniers de rire de nous, *qui avons, sans le savoir, approuvé leur doctrine, et admis manifestement l'action des doses infinitésimales, tandis qu'ils se sont bien gardés de s'écarter de leur manière de faire habituelle.* Quelle humiliation pour nous !!! »

(Extrait de l'Homœopathic Physician, mai 1891, par l'Homœopathic World, juin, vol. XXVI, n° 306, p. 269.)

Ceci ne mérite-t-il pas d'être enchâssé dans les annales du martyrologe de l'Homœopathie ? Quelle peinture du cœur humain ! Etre obligé de constater des guérisons dans le camp de ses adversaires, découvrir que nos meilleures armes sont celles qu'ils nous ont fournies, s'apercevoir subitement qu'ils nous ont, non pas mis le couteau sur la gorge, mais infusé la vie, la santé et une nouvelle jeunesse dans notre vieux cadavre, quelle désolation ! Renaître forcément à la foi thérapeutique, sous le souffle maudit de nos contradicteurs ! mieux vaut la mort qu'un pareil supplice ! Et c'est le cas de s'écrier ironiquement avec le Dr GRANIER (*Conférences homœopathiques*) : « *Périssent nos malades, plutôt que la doctrine de Galien !* » Francisque Sarcey ajouterait : « On n'est pas bête comme cela ! » (Destitution du Dr Imbert de la Touche par la Société de médecine de Lyon.)

Cet aveu était précieux à enregistrer. Il établit une fois de plus que tout ce qui s'enfante de bon en thérapeutique découle de l'éternelle loi des semblables, et que nos antagonistes les plus mal intentionnés sont forcés de le reconnaître au milieu de leurs grimaces.

Passons à l'examen des cas non spécifiques ou réputés tels. Ici encore, nous assistons déjà à une riche moisson de cures. La *pneumonie chronique*, la *néphrite parenchymateuse*, les manifestations de la *Scrofule* et diverses maladies de *peau* se trouvent dans ce cas. Aussi, tous les médecins, qui ont essayé en connaissance de cause la tuberculine dans de tels cas, ont-ils eu à se louer de l'action de ce médicament chaque fois qu'il était indiqué. Jusqu'ici, aucune voix discordante ne s'est fait entendre, l'accord semble unanime.

Le Dr S. D. EBERSOLE recommande avec ALLEN de donner la Tuberculine aux personnes qui prennent des froids à tout instant, et dans la *diarrhée*, lorsque les coliques se produisent brusquement et que le malade est émacié. Il conseille aussi l'emploi de ce médicament dans le *Choléra Infantile* et diverses maladies de la peau, lorsque les autres médicaments ont échoué. Il signale comme symptômes concomitants : *l'aspect framboisé de la langue* et le *mouvement fébrile*.

Le Dr YOUNG (Homœopathic World, vol. XXVIII, n° 325)

relate un cas *d'éruption syphilitique* observé à Brooklyn chez un enfant de 12 mois, un *état catarrhal de l'estomac*, un *rhumatisme articulaire* chronique et un cas de *crétinisme* guéris par la Tuberculine.

Le Dr AUGUST ZOPPRITZ signale deux cas de *Cystite* guéris par le même médicament (*Loco citato*, vol. XXIX, n° 344.)

Le Dr BURNETT cite dans son ouvrage plusieurs cas d'*Herpès Tonsurant* guéris facilement au moyen de la Tuberculine, après insuccès par d'autres moyens.

Le Dr MERSCH ajoute qu'il a eu plusieurs fois l'occasion de vérifier l'efficacité d'un tel traitement dans cette maladie.

Le Dr WALTER JAMES, rédacteur en chef de l'*Homœopathic Physician* (vol. XIV, n° 1, p. 15) partage aussi l'avis du Dr Compton Burnett.

Le Dr HORACE HOLMÈS signale dans le même journal (p. 13 et 14) l'action curative de la Tuberculine dans la *Bronchite*, la néphrite parenchymateuse, la *grippe*, l'*idiotie*, le crétinisme, le rhumatisme, la *goutte*, la *céphalalgie chronique*, l'*insomnie*, l'*anémie*, la diarrhée et la *Conjonctivite chronique*.

Le Dr JOUSSET (Art Médical, août 1892) donne la description de cinq cas d'affections rénales où la Tuberculine montra une influence curative des plus manifestes ; généralement l'albumine disparut au bout de quelques jours de traitement.

Le Dr STEINHAUF (*The Médical Visitor*, 1894, p. 292. — *The Universal homœopathic Annual*, 1894, p. 125) a également obtenu la guérison d'une *Néphrite parenchymateuse* par le Tuberculinum, après avoir échoué avec d'autres remèdes.

Le Dr CARTIER (*Hahnemannian Monthly*, juillet 1894), dans son étude citée plus haut sur les différents virus tuberculeux, émet l'avis que l'action homœopathique de la Tuberculine est plus certaine que son action isopathique et signale un cas désespéré de *bronchite capillaire*, *compliqué d'une hémorrhagie pulmonaire*, chez un vieillard de 80 ans en traitement à l'hôpital Saint-Jacques, où la Tuberculine provoqua la guérison, après l'insuccès d'un grand nombre de remèdes. Ce cas, très minutieusement détaillé, est fort instructif.

Le Dr MERSCH à son tour pourrait citer un assez grand

nombre de cas, notamment de néphrites et de pneumonies chroniques, où la Tuberculine fit merveille. Il en détache 4 observations détaillées. Un Professeur de théologie à l'Université d'Amsterdam, membre influent du Parlement hollandais, guéri d'une première atteinte de pneumonie chronique par Phosphorus, Bryonia et Cuprum, ne dut qu'à la Tuberculine d'échapper à une rechûte avec crachats rouillés. Le premier jour, il y eut de l'aggravation, avec expectoration plus abondante et sanguinolente ; le deuxième jour, les crachats redevinrent blancs et ne présentèrent plus que quelques points rouges ; le troisième jour, l'extravasation sanguine disparut complètement et les crachats devinrent moins abondants. Cet effet si rapide, qui étonna son médecin allopathe, se produisit en dépit de l'altération de l'état atmosphérique (pluie et vent).

Dans un deuxième cas, il s'agit d'une personne de 60 ans qui, grâce à une atteinte de rougeole, fut prise de broncho-pneumonie. Le Dr Mersch lui fit prendre Arsenicum, grâce auquel elle ne fut pas un seul instant en danger, ce remède étant par excellence le spécifique de cette maladie ; mais, craignant que la maladie, quoique amortie, trainât en longueur, il donna dès le cinquième jour de la Tuberculine à la 6e dilution. Du jour au lendemain, l'état de la poitrine fut transformé. Il laissa agir le médicament et ne trouva plus nécessaire de prescrire autre chose ; la guérison s'est maintenue.

Le troisième cas est plus grave. Il s'agit d'une vieille dame atteinte aussi de broncho-pneumonie, avec anciens troubles digestifs et affaiblissement. *Antimonium tartaricum* et *Phosphorus* furent surtout utiles, mais insuffisants. Le docteur déclara que la maladie surmontait l'action des remèdes et qu'il restait peu d'espoir de sauver la malade. A ce moment, il donna la Tuberculine à la 6e dilution, 8 prises de 10 globules, à administrer de deux en deux heures. La nuit suivante fut très mauvaise ; c'est à peine si la malade put encore se faire comprendre. Mais le lendemain l'amélioration fut considérable, et c'est à peine si le docteur trouva encore un peu de bronchite là où, la veille, il n'entendait que du souffle tubaire. La malade se trouve actuellement en convalescence, et il n'est plus permis de douter de sa guérison définitive. Il rappelle le cas ci-dessus du Dr Cartier.

Le quatrième cas est une *bronchite capillaire* chez une malade très vigoureuse âgée de 52 ans, mais qui, avant de prendre cette nouvelle maladie, était en traitement pour des symptômes d'*angine de poitrine*. Le Dr Mersch eut aussi beaucoup de peine à combattre les effets de la maladie par les remèdes ordinaires, tandis qu'il eut l'occasion de s'étonner une fois de plus de la rapidité avec laquelle peut se manifester l'action de la Tuberculine dans de tels cas. Du jour au lendemain, l'état de sa malade fut transformé, grâce à l'action de ce précieux remède.

Dès lors, fort de sa pratique et de celle de ses confrères, il a administré ce médicament avec succès dans de nombreux cas d'Influenza et s'étonne que ses confrères homœopathes de Bruxelles n'aient pas mieux suivi son exemple. (Epidémie de Janvier-Février 1895).

Pour mon compte, j'ai publié dans le *Journal Belge d'homœopathie* et la *Revue homœopathique française*, des observations remarquables de cures par le Tuberculinum, notamment dans un cas d'*Hydrocèle*. Je les relaterai plus loin, avec mes nouveaux cas.

Il y a, à première vue, un fait étrange dans l'appropriation du même agent à des maladies d'ordre essentiellement distinct. Telle est, il est vrai, l'application du virus vaccinal à la maladie virulente variolique, celle du mercure aux maladies non syphilitiques. On peut voir là une nouvelle démonstration de la loi des Semblables. Mais il y a plus, à mon avis. Ces cas dénommés *bronchites suspectes*, *menaces de tuberculose*, *pseudo-tuberculoses* ou pseudo-phymies par le Dr Cartier, ne sont-ils pas tout simplement des tuberculoses commençantes, tout comme les coqueluches commençantes, à la période catarrhale, n'ayant pas donné, par l'apparition du chant du coq (reprise bruyante spasmodique) le cachet spécifique parfaisant le diagnostic et autorisant les scholastiques à proclamer l'indication du médicament. Il faut savoir se contenter bien souvent de *signes de présomption* tels que la périodicité de la toux, son caractère quinteux et suffocant, congestif, avec éternuements, épistaxis, échappement des urines, réactions diverses sous l'influence des boissons froides, pour deviner le double caractère spasmodique et congestif catarrhal, engendré par l'infection coquelucheuse. Le Dr Cartier reconnait que la *grippe simule* souvent à s'y méprendre la tuberculose, et qu'elle prédispose

et conduit rapidement à cette maladie. On dit qu'elle *fouille* et développe tous les germes diathésiques, et nous le constatons tous les jours. Ne nous livrons donc plus à des disputes de mots, à de vains ergotages, et, en présence des cures brillantes opérées par le Dr Cartier tout le premier, n'opérons point un nouveau massacre de nos trésors cliniques par je ne sais quelle pruderie scholastique et la force desséchante du scepticisme. Non, nous sommes en présence d'une unité, d'un seul ordre de faits, régis par une relation plus étroite que les anciens faits pharmacologiques. L'*homœopathie-isopathique*, que je propose de dénommer la *Thérapeutique Harmonique*, a une plus large envergure que celle que nous avons connue jusqu'ici. Ne nous embarrassons plus dans les distinctions microbiologiques ; laissons là les tuberculoses zoogléiques, streptococciques, staphylococciques et pneumococciques.

N'a-t-on pas trouvé le Bacille de Koch dans les sécrétions nasales des sujets sains, comme le pneumocoque dans la salive physiologique ? Peut-on prendre cela au sérieux ? Pour un spiritualiste vrai, il ne s'y arrête pas un instant. Le microbe n'est qu'un commensal, qui se nourrit de nos fluides physiologiques ou de nos fluides morbides *ad libitum*, et dans ce dernier cas peut devenir un agent de contagion. Mais la vraie cause virulente ou viruligène est en nous ; de même la cause virulifuge. Ce n'est qu'une affaire de réaction. Ne voyons-nous pas de grandes différences dans l'intensité virulente des grippes ? N'en est-il pas de même de l'intensité virulente des tuberculoses ? L'action du Tuberculinum peut donc présenter les mêmes variations. Il s'adapte, non comme un agent chimique, mais comme un agent biologique. Echo fidèle de l'organisme qui l'a fourni, n'ayant plus rien de viruligène par lui-même, il n'opère sur le malade que suivant sa réceptivité. C'est une impression (1) pathologique, analogue à celle du Sérum mithridatisé. L'organisme viruligène qui l'a produit lui a communiqué du coup la propriété virulifuge.

Nous avons une division plus vraie des Tuberculoses en *Tuberculoses professionnelles*. J'ajouterai la *Tuberculose émotionnelle* ou *maladie de langueur*. Depuis longtemps,

(1) Le produit n'est qu'une tête morte, un cadavre ; la source vitale n'y est plus ; il lui faut un répondant vital. Sinon, « *Telum imbelle, sine ictû* ». « Ils marcheront sur les serpents, sans en être blessés ».

nous connaissons l'appropriation du Venin de la Seiche à la *Tuberculose des Meuniers* et celle de la Silice à la *Tuberculose des carriers*. N'y a-t-il pas ici un nouveau fait isopathique saisissant ? L'acide silicique. à doses infinitésimales, neutralisant les effets toxiques et viruligènes de ses doses massives ? Nous verrons plus loin l'action de la Nacre de perles sur les ouvriers en boutons, les poussières de la nacre opérant d'une façon fort analogue aux poussières de pierres. Telle est aussi la cure des *Maladies opiacées* par l'Opium à doses infinitésimales, comme j'en ai donné une observation dans la *Revue homœopathique française* (1). Autant de faits qui établissent d'une façon incontestable, n'en déplaise au Dr Cartier, la réalité du rapport isopathique, comme loi thérapeutique générale. On ne saurait donc nier la possibilité de la guérison de la vraie Tuberculose par le Virus tuberculeux, tout en ramenant ce fait dans le giron des cures homœopathiques. Telle est ma double thèse. Je ne vois là qu'une forme plus étroite et rigoureuse de la grande Thérapeutique harmonique.

## RÉACTION

La doctrine de la *réaction* est fondamentale en homœopathie. Son exposition dans l'ouvrage du Dr Collet est excellente à première vue et donne une idée très favorable du spiritualisme de l'auteur. Toutefois, le sujet est délicat et il faut y regarder à deux fois avant d'accepter sans réserve tous les développements donnés par notre auteur. Sa distinction entre le principe vital et l'organisme, cette séparation artificielle de la force et de la matière, sa préoccupation d'une matière absorbée ou éliminée (en vue évidemment de l'application à ses produits animaux), le départ fait dans l'action du médicament entre son influence sur les parties saines, et celle sur les parties malades, tout cela prête le flanc à la critique, non pour le stérile plaisir de contredireet de se montrer plus spiritualiste que ses confrères

(1) Voir aussi la cure remarquable d'un docteur italien dans un cas morphiné de coliques néphrétiques (R. H. F)

(2) Si la partie est saine, il n'y a pas d'action morbide, et par suite il n'y a pas lieu à la réaction. La force réactive n'est pas quelque chose d'extérieur qui se communique, mais une force propre à la partie au sein de laquelle elle s'exerce. Autant de distinctions irrationnelles et subtiles.



(fûssent-ils les plus élogieux et les plus sympathiques), mais dans le pur intérêt de la vérité, le souci de l'édification d'une bonne doctrine et d'une explication satisfaisante des faits nouveaux, et d'une pratique qui ne soit ni incertaine, ni contradictoire. Je l'ai déja dit : pour le Dr Cartier, l'Isopathie n'existe pas, les virus ne sont pas applicables aux maladies spécifiques ; pour le Dr Collet, c'est le contre-pied, l'Homœopathie n'existe pas, l'Isopathie doit balayer le champ pharmacologique et l'occuper sans partage. Je sais bien qu'il laisse ses lecteurs libres de choisir, mais telles sont les conséquences rigoureuses de ses raisonnements, qu'on ne l'est pas. L'Isopathie absolue est intolérante, comme l'Homœopathie absolue.

Non, le médicament ne peut être envisagé comme *agissant sur les parties saines* de l'organisme et suscitant en elles une réaction, qui *se déverse* (sous forme de produit morbide) sur les parties malades, les aidant à *chasser l'ennemi morbide*. Le médicament spécifique, indiqué soit par l'analogie des symptômes (homœopathie proprement dite), soit par l'analogie de l'origine (homœopathie isopathique), n'agit que par voie de spécificité, c'est-à-dire sur les parties malades, ou pour mieux dire, il n'y a pas, dans la maladie interne médicale, de parties malades et de parties saines. L'organisme entier est affecté. Le corps est une unité (matérielle et dynamique), la maladie est un trouble dynamique de la force vitale unique et universelle, se manifestant il est vrai de préférence sur certains points, comme dans la *Fièvre pneumonique*, où l'organicien ne voit qu'une inflammation du poumon, et où le spiritualiste voit une maladie générale avec concentration sur un point.

Telle est la diathèse goutteuse se localisant dans les articulations, les reins, le foie.

Les médicaments sont là, par leurs symptômes pathogénétiques et leur action clinique, pour nous démontrer le caractère général de la maladie. Il n'y a pas que la Fièvre typhoïde et le Choléra qui soient des maladies *Totius substantiæ* ; le simple coryza peut rentrer dans les mêmes conditions. La conception du Dr Collet sur la maladie et le médicament est encore matérialiste, en ce sens qu'il est préoccupé d'une matière, le produit physiologique sécrété, excrété, désassimilé, ou le produit morbide éliminé, en tant qu'il s'agit de la maladie naturelle, et déversé des parties

saines aux parties malades, en tant qu'il s'agit de la maladie artificielle, par ingestion du produit isopathique. Nous ne devons pas sortir du Dynamisme et de la conception des fluides, des forces libres en quelque sorte ou reposant sur un substratum infinitésimal. Prenons l'exemple d'un arrêt de la sueur. Pour le Dr Collet, cette sueur, refoulée par le refroidissement, se porte, suivant la croyance populaire traduite par l'expression de *sueur rentrée*, sur les parties profondes de l'organisme, où elle cause des désordres par son âcreté. Pour moi, il n'y a qu'un refoulement des forces vitales, succédant à leur expansion, qui se traduisait par l'épanchement sécrétoire de la sueur. La glande sudoripare, organe révélateur de cette expansion, est réprimée dans son activité sécrétoire, les forces calorifiques étant contrariées et la thermopoièse en quelque sorte grippée. Donnons de l'Aconit ; ce médicament excite la réaction circulatoire et calorifique par son action élective sur le système artériel. Il peut aggraver, à fortes doses et pour un temps, l'irritation vasculaire provoquée par le froid extérieur. Mais il ne l'aggrave pas comme le ferait une prolongation ou un ren forcement de la cause morbide (le courant d'air). Il agit avec une nuance distincte, comme force distincte par son origine et par son mode d'introduction. Enfin, la réduction du support matériel à des proportions infinitésimales (atténuation) et le développement de la vertu par la dilution (dynamisation) rend à la fois les effets primitifs excitants plus légers et les effets secondaires plus pénétrants et durables. La réaction s'opère donc par une stimulation spéciale du principe vital dans un sens parallèle à celle de la cause morbifique, et la cure résulte de cette rectification de la lutte. Qu'est le *produit physiologique excrémentiel*, sinon un produit de *désassimilation* ? Il peut devenir, par sa rétention, une source de maladie, non par lui-même, mais parce qu'il y a contrariété du jeu des forces vives. On peut bien admettre que sa substance est toxique, mais en vertu d'une action biologique, parce qu'il porte l'impression, le cachet de la finalité désassimilatrice. Si l'on n'envisage que le côté chimique, ne doit-on pas reconnaître que ce produit (urée, acide urique) était il y a quelque temps au sein de l'organisme, et y était très bien *toléré* ? Pourquoi ne l'est-il plus ? Parce que les forces qui l'ont engendré pour l'élimination ne peuvent continuer leur jeu en sa présence. Ceci s'applique

aux théories chimiques des Anti-toxines, par lesquelles on veut réduire à une simple neutralisation *in vitro* les faits sérothérapiques en en faisant une cure antipathique. Non, le Sérum n'a gardé du Virus qu'une impression dynamique morbigène et morbifuge, et les éléments toxiniques et anti-toxiniques ne sont que des effets virtuels et CONTINGENTS de ces jeux dynamiques (1). De là, l'inutilité des fortes doses de sérums vaccinés ou de coques microbiennes et leur remplacement avantageux par les doses infinitésimales des virus (atténuation extrême du support matériel, affinement suprême de la force initiale, spécialisée et diversifiée en vue de la cure). *Ubi virus, ibi virtus* (force et non matière).

Le produit morbide, qui résulte d'une altération dynamique et par suite matérielle de l'organisme, n'est qu'un *écho* de cette altération dynamique. Le virus n'est pas comparable à un produit excrémentitiel physiologique, ni à une substance chimique nuisible et par suite demandant essentiellement à être expulsée. La théorie du Dr Collet est séduisante en ce qu'elle mesure la force de réaction par la force d'expulsion. Mais le virus n'est pas une cause première; il ne communique la maladie qu'aux sujets prédisposés. Il n'est qu'un produit de l'impression pathologique. Comme le microbe, il n'est qu'un parasite, un commensal. On ne saurait le comparer au produit physiologique excrémentitiel (urines, fèces), puisque le sujet porteur peut le tolérer un certain temps. C'est ainsi que dans l'angine glanduleuse, le sujet ne crache pas toujours ; il traverse des périodes de sécheresse, où il ne cesse pas d'être arthritique, et il ne l'est pas davantage alors, comme il ne l'est pas moins lorsqu'il crache. De même, le chien enragé qui mord n'en est ni soulagé ni guéri. A plus forte raison, la maladie n'est-elle pas engendrée par la *rétention du produit morbide*, et l'on ne saurait distinguer par là le simple malaise de la maladie constituée. Ainsi, dans l'exemple de la sueur arrêtée (ne disons pas rentrée), la guérison n'est pas dûe à l'évacuation de la sueur, considérée comme poison chimique et élément causal de la maladie. Cela est si vrai que l'Aconit guérit sans faire suer. Autrefois, nos pères mettaient sur nous des montagnes de couvertures, nous donnaient du lard et du vin

(1) Il n'y a pas différences chimiques, mais différences biologiques, constituées par les rapports vitaux et les finalités (toxiniques quand il s'agit d'empoisonner ; antitoxiniques quand il s'agit de guérir).

chaud et amenaient ainsi une transpiration profuse. Que faisaient-ils ? Ils retenaient la chaleur animale autour du corps, ils l'empêchaient de sortir par les voies respiratoires et la concentraient vers la peau. L'Aconit opère plus doucement sur les forces vitales, *rétablit l'équilibre* du sang ; la diaphorèse n'est pas nécessaire ; si elle survient, elle n'est que le résultat d'une calorification équilibrée et intensifiée. Ce n'est donc pas l'évacuation d'un virus sudoral, élément chimique nuisible et cause de la maladie, qui constitue la guérison. Il n'y a là qu'un fait accessoire effectif, le résultat d'un jeu dynamique, et si nous pouvions donner au sujet sa *sueur dynamisée* en globules, nous le guéririons par la *communication d'une* IMPRESSION DYNAMIQUE. Je dis, si nous pouvions donner, car il faudrait avoir une sueur altérée par le refroidissement, et cela peut se réaliser dans certains cas de fièvre intermittente dûs à cette cause. Le Virus ne doit donc pas être confondu avec les produits excrémentitiels physiologiques ; les faits de *désassimilation* avec les faits d'*élimination*.

Le Virus peut être comparé avec plus juste raison au Venin. Le rabique peut conserver sa salive comme le Serpent la sienne, jusqu'au moment où l'évacuation est provoquée, chez l'un par les phénomènes convulsifs, chez l'autre par le besoin de manger. Mais l'évacuation est un phénomène contingent, qui n'aaucune influence sur la santé du porteur. Dans la fonction excrémentitielle, il y a un fait purement physiologique de rejet d'un produit de désassimilation (1). Le Dr Collet l'a fort bien dit, l'évolution vitale comporte un double mouvement incessant d'assimilation ou apport d'éléments matériels, qui sont organisés par le principe vital et *rendus semblables* par là (assimilés) aux organites déjà formés, et non-seulement rendus semblables, mais agrégés à l'unité vivante dans un substratum approprié. D'autre part, la désassimilation équilibre cet accroissement incessant, qui finirait par devenir monstrueux et oblitérerait complètement le jeu des forces vives par l'oppression de la masse matérielle. C'est ce qui se passe dans le médicament à l'état brut ou massif et à l'état dilué ou dynamisé. Il faut donc que le produit excrémentitiel soit rejeté. Il n'en est pas de même du Venin, dont l'élimination est facultative. Il n'en est pas

(1) Ici, le rejet est nécessaire pour la finalité du renouvellement nutritif.

de même du Virus ou produit morbide, dont l'élimination intermittente est accessoire. C'est cette rétention facultative du virus qui oblige le médecin isopathe à aller souvent le chercher dans le sang. Et, dans ces cas, la maladie n'est pas plus violente que lorsqu'il est évacué. Pasteur va chercher le Virus rabique dans la moëlle épinière, tandis que les médecins isopathes se contentent de la bave et de la lysse. Non, le Virus se forme partout, seulement il est plus abondant et plus intense dans les centres nerveux que dans les glandes salivaires, considérées à tort comme des *émonctoires* (1) *providentiels*. La Rage est une maladie *totius substantiæ*, engendrée peut-être par la *contrainte*, empêchant le chien de se livrer librement *à ses amours*. Voilà la cause vitale, la cause véritablement initiale, et non une misérable infection chimique, qui n'est que le *caput mortuum* de l'étiologie. Prenons garde, nous médecins isopathes, de ne pas nous laisser séduire, dans cette manipulation de matières pathologiques, par l'appât d'une thèse organicienne, d'un concrétisme flattant les tendances matérialistes de notre esprit. Prenons garde à la roche Tarpéienne des MATIÈRES PECCANTES. Hum ! et les préjugés populaires des purgatifs, des vésicatoires, des dépuratifs ? qu'en dites-vous, mon cher Collet ? N'avez-vous pas senti votre peau frôlée par ces terribles voisins ? N'avez-vous pas craint de faire un nouveau plongeon et de nous entraîner avec vous dans ce marécage de la *bile* (lisez glaires), de la *pourriture* et *des eaux*, dont les gens du peuple, que dis-je ! les plus grands lettrés nous entretiennent sans cesse ? Parviendrez-vous jamais à faire comprendre à certaines gens que le vésicatoire n'élimine pas des eaux funestes :

« Ce pelé, ce galeux, cause de tout le mal »

que ces eaux senties, circulant, froides, dans le corps, c'est le sang, victime d'une perturbation dynamique, siège de sensations pathologiques, d'un trouble d'équilibre dans la calorification, la thermopoièse ? Le dépuratif (2) est plus difficile à expliquer, car il y a là une vérité, noyée dans une gangue

(1) Emonctoire (ouverture d'échappement et de nettoyage). Le soulagement du chien enragé qui mord n'est pas dû à l'échappement de la bave virulente, mais à la contraction de la morsure.

(2) Dépurer n'est pas enlever un produit impur, mais redresser une source dynamique déséquilibrée.

d'erreurs. Seulement, et d'abord, on confond bien souvent le dépuratif avec le purgatif, le nettoyage du sang avec celui de l'intestin. Et ce nettoyage du sang apparaît, aux yeux du médecin allopathe aussi bien que du client, comme un traitement de la syphilis. Les effets observés du mercure et de l'iodure de potassium dans cette maladie, effets dont on ne comprend pas la raison homœopathique, sont étendus faussement à toutes les maladies constitutionnelles et aux altérations qui en sont la conséquence. L'idée de spécificité, tant proclamée dans le domaine des maladies vénériennes, ne tarde pas à sombrer, dès qu'on en sort, dans la nuit thérapeutique. Et cet exemple monumental et admirable du grand principe individualisateur de notre science est foulé aux pieds inconsciemment, comme le hochet par le bébé. Qu'est la Science, sinon la *distinction* des faits disparates et la réunion, la classification des faits semblables ? Qu'est l'allopathie (lisez l'althérapeutique, l'alchimisme de la médecine), sinon la confusion d'éléments hétérogènes ? Traiter une maladie sycosique, herpétique, arthritique, comme une maladie syphilitique, quel barbarisme !

Transformer le fait scientifique de la cure de la syphilis par un syphilogène en un fait vulgaire et empirique de lessivage (1) du sang, en vertu de je ne sais quelle action antilymphatique, antitoxique, c'est une vue gratuite de l'esprit. On m'objectera peut-être que le mercure guérit bien des états non syphilitiques (2), et qu'il réfrène l'exubérance d'activité ou fièvre lymphatique. Il y a du vrai dans cette proposition, mais elle n'est bonne que pour la majesté d'un enseignement théorique, mais entièrement insuffisante dans la pratique. Il faut descendre dans les nuances, les détails de l'état lymphatique, pour choisir entre le mercure et les nombreux spécifiques applicables à un cas donné de syphilis ou de non-syphilis, de fluxion non-infectieuse. Car, pour nous, homœopathes, il y a bien d'autres remèdes applicables à la maladie vénérienne, dont les formes sont diverses,

(1) J'emploie ces expressions de nettoyage, lessivage du sang, dépuration, pour me faire comprendre des laïques. Elles ont le tort de favoriser l'idée matérialiste, dont je veux détourner le lecteur.

(2) Il y a deux spécificités, celle de la maladie et celle du médicament. La syphilis demande des syphilogènes. Le mercure ne s'applique qu'à des états mercuriels. Les états syphilitiques peuvent ne pas être homœo-mercuriels et les états homœo-mercuriels peuvent ne pas être syphilitiques. Quoi qu'il en soit, on ne saurait se borner au mercure et à l'iodure de potassium dans la dépuration universelle, dès le moment qu'ils ne suffisent pas pour la seule syphilis.

et la spécificité ne se renferme pas dans le cercle étroit d'un poison unique avec son unique contre poison, étiquette contre étiquette (toxine, antitoxine). Ce que nous envisageons, ce n'est pas le poison, mais l'*empoisonné*, avec les modalites infinies de son empoisonnement. Il règne, dans la médecine officielle, ce préjugé fortement enraciné, que les problèmes thérapeutiques ne peuvent être résolus qu'à l'aide des instruments des sciences accessoires organiciennes. Démontrons, par une forte philosophie, que les saines notions médicales (anatomiques, physiologiques, pathologiques et surtout cliniques) sont suffisantes et seules capables de nous donner la clé du mystère. Oui, l'empoisonné (qui s'est empoisonné lui-même, même lorsqu'il est contagionné) imprime à sa déjection virulente l'image de sa maladie, il en fait un microcosme *virtuel*, parfaitement individualisé, d'où le nom légitime d'*Autopsorine*. Il a donc là le Simillimum, le remède souverain de son mal.

Comme je l'ai dit plus haut, cette discussion n'est pas inspirée par le vain intérêt d'un exercice spéculatif, mais par les conséquences bien différentes découlant des deux doctrines. Si nous ramenons les faits isopathiques dans le giron de la cure spiritualiste, telle que l'homœopathie nous l'a enseignée, c'est-à-dire dégagée de toute idée chimico-microbiologique d'infection et d'anti-infection, nous comprendrons mieux que le Dr Collet l'unité de la thérapeutique et le véritable rang occupé par l'Isopathie à côté de l'Homœopathie qu'elle ne saurait exclure. C'est dans ce sens que le terme d'*Antipsoriques* employé par Hahnemann me semble malheureux, parce qu'il nous ramène à l'écueil contre lequel le Dr Collet nous accule, et qu'une saine Isopathie doit au contraire achever de dissiper. Comme je l'ai déjà dit plus haut, il faut éviter à la fois l'exagération qui consiste à nier les cures de vraie tuberculose par le virus tuberculeux, sous prétexte qu'il guérit de nombreux états non tuberculeux et qu'il semble les guérir mieux et même exclusivement, et l'exagération qui consiste à ne recourir qu'aux moyens isopathiques comme plus expéditifs et à faire table rase des moyens homœopathiques ordinaires. La première provient d'un fanatisme théorique pour la pathologie entâchée d'organicisme et tend à jeter le découragement dans les rangs des médecins homœopathes. Une confusion s'élève entre les faits et leur interprétation. Le

virus guérissant des états non spécifiques, on en conclut que les états spécifiques sont incurables. C'est comme si, voyant le mercure guérir des fluxions lymphatiques non syphilitiques, on en concluait, ergotant sur les mots, que le traitement spécifique de la syphilis n'existe pas, en disant « le traitement extra-syphilitique par le mercure est la négation de l'emploi du mercure dans les états syphilitiques». La thérapeutique est plus large que cela, et au-dessus des cases pathologiques, il y a les applications symptomatiques des remèdes, qui les font chevaucher d'une maladie à une autre, d'une diathèse à une autre. Si l'on s'absorbe dans la contemplation d'une Entité immuable, la Tuberculose, conçue d'une façon chimique ou micrographique, on cherche fatalement une autre Entité unique, le médicament panacée ou spécifique, le contre-poison (antitoxine, contre-toxine). Or, nous avons vu que, même au point de vue organicien, la Tuberculose était éminemment variable, d'intensité chimique (tuberculine) de forme microbiologique, et nous savons qu'elle est éminemment variable de formes cliniques (arthritique, herpétique, etc.) et d'intensité virulente, biologique (cas bénins, cas plus ou moins malins, cas guérissant spontanément ou résistant aux médications les plus énergiques).

Il ne faut donc pas dire que l'Isopathie est la négation de l'Homœopathie, ni l'Homœopathie celle de l'Isopathie, à moins d'entendre par là cette interprétation étriquée des faits, qui ne veut admettre que l'application de la Loi d'Identité. On tomberait alors dans l'exagération contraire, un enthousiasme outré, portant à la pratique exclusive des procédés isopathiques. A ce point de vue, l'Homœopathie est aussi la négation de l'Isopathie, car il ne peut y avoir deux lois en Thérapeutique. Il faut donc nous dégager de la tyrannie des mots, et, montrant à la fois l'Isopathicité et l'Homœopathicité des Virus, donnant au mot Isopathique sa véritable portée pratique, élargir le champ de la Loi Thérapeutique, en l'intitulant *Thérapeutique Harmonique*.

## PARENTHÈSE

Avril 1898.

De temps en temps, il nous faut ouvrir une parenthèse pour la liquidation de la succession Pasteur. Voici qu'on

nous annonce, de Madrid, au milieu du bruit suscité par les affaires de Cuba, que le Docteur Chantemesse, de Paris, a préparé le *sérum de la Toxine Typhique*. Un grand bruit va peut-être se faire, peut-être en *decrescendo*, autour du nouveau-né, jusqu'à ce qu'il aille rejoindre ses aînés dans les silencieuses archives où ils dorment déjà. Enregistrons patiemment ces prétendues découvertes du grand siècle et du grand chimiste et micrographe. La vieille Ecole se jette, toujours assoiffée de renouveau, sur cette proie facile et ostensible des microbes, de leurs sécrétions et des produits artificiels de l'expérimentation comparée. N'oublions pas les tentatives malheureuses faites avec les Sérums du Choléra, de la Fièvre jaune, de la Peste, du Cancer, de la Grippe. Mais peu nous importe le succès ; s'il y en a, il ne sera qu'une préparation, une transition à l'usage des virus ; s'ils échouent, nos virus dynamisés ne s'en porteront pas plus mal, et l'humanité sera plus vite dotée du remède final, sans avoir à lutter péniblement contre l'encombrement des expédients zoologiques et les préjugés suscités en leur faveur. Cette *médecine de cheval*, semblable aux vaisseaux à trois ponts et aux cathédrales gothiques, cèdera un jour le pas à une thérapeutique vraiment *humaine* ; préparée et appliquée d'une manière plus simple. Attendons qu'on nous donne le Virus typhique maniable et nous n'en demanderons pas davantage.

---

# CURES AMÉRICAINES

## TUBERCULINE DE KOCH DANS LA BRONCHO-PNEUMONIE

PAR J. HEBER SMITH, M. D. BOSTON, MASS.

*The American Medical Monthly, March 1898*

Les praticiens attentifs deviennent de plus en plus conservateurs avec l'expérience qu'ils ont eu égard à la multiplicité des prétendus *remèdes*, spécialement quand ils sont recommandés pour des maladies aussi graves que la pneumonie lobulaire., communément nommée catarrhale ou broncho-pneumonie. Depuis une période antérieure à sa reconnaissance comme maladie séparée (Rillet et Barthez), les homœopathes ont appris à affronter ses hautes températures et son pouls plein et rapide avec aconit, l'éponge et la toile mouillée. Mais trop souvent elle a été trouvée intraitable, se développant lentement et, différemment de la lobaire ou vraie, ennuyeuse à se résoudre, spécialement chez les sujets jeunes et âgés, et présentant, comme trait presque constant, la défaillance du cœur droit.

Puis furent ajoutés à l'aconit et à ses congénères des remèdes bien étudiés tels que l'arsenic, l'antimon tartaric et l'iode. Ceux-là, et d'autres qui pourrraient être mentionnés, ont été diversement appréciés par la plupart des médecins, sans égard pour l'école, tandis que nos amis de la vieille école, et plusieurs de ceux dont les affiliations sont avec les homœopathes, se servent encore des opiacés pour calmer la toux et soulager la douleur, et de la quinine et de l'alcool, et spécialement de la strychnine, comme stimulants respiraratoires, dans certains cas graves pour lesquels, jusqu'ici, le traitement a peu servi, et qui se terminent par la mort, dûe selon toute probabilité à l'épuisement du muscle du ventricule droit.

Les symptômes de la broncho-pneumonie sont trop familiers à la profession pour obtenir plus qu'un signalement en passant. Nous sommes appelés à soulager une toux aggravée, à laquelle la fièvre s'est ajoutée ; Nous trouvons une température de 102° F (38° 9c) et plus haute ; la toux

est devenue forte et douloureuse ; sur le champ la respiration devient rapide et la dyspnée-détresse survient. L'auscultation révèle des râles fins à la base ou dans toute l'étendue des deux poumons, mais le son à la percussion peut demeurer clair, les premiers jours, quoique plus tard l'altération de la résonnance soit clairement notée. La respiration tend à devenir plus embarrassée et la fièvre plus élevée, les lèvres et la face deviennent cyanosées ; et la toux courte, incessante est inefficace pour amener l'expectoration. A mesure que la maladie avance et que le sang se charge de bioxyde de carbone, la sensibilité diminue, la respiration atteint souvent une fréquence de 60 à 80 ; et le pouls rapide et vacillant, la lividité croissante de la face et la perte de conscience au mouvement communiqué, tout indique la probabilité d'une terminaison fatale en quelques heures.

La simple broncho-pneumonie est d'une façon prééminente la maladie des sujets très-jeunes et âgés. Elle survient comme affection idiopathique, quoiqu'elle soit aussi une complication fréquente des fièvres infectieuses, rougeole, scarlatine, diphthérie et variole. Chez les adultes, spécialement les vieillards, elle survient durant l'influenza, l'érysipèle, la fièvre typhoïde et toutes les maladies débilitantes, y compris la maladie de Bright et les maladies organiques du cœur. Elle est réputée plus meurtrière chez les enfants que tout autre maladie, sauf la diarrhée infantile.

Durant l'année dernière, dans une pratique privée et consultante, la tuberculine de Koch s'est montrée merveilleusement efficace dans plusieurs cas des plus désespérés de cette maladie. J'ai entamé son usage après une considération attentive des relations sur ses effets toxiques à l'égard du tissu pulmonaire, vu leur comparaison avec l'anatomie pathologique de la pneumonie lobulaire, et la conviction de leur similitude indéniable, et ma confiance inébranlable dans le pouvoir des exacts *similia* pour guérir le malade sûrement et promptement.

Après la mort, entraînée par cette forme de pneumonie, les contenus des bronchioles et des vésicules aériennes sont des cellules de pus et de l'épithélium gonflé exfolié. Les parois des bronchioles et des vésicules aériennes sont épaissies et infiltrées de leucocytes, au milieu desquels peuvent être trouvées occasionnellement de légères extravasations de sang, quoique rarement le réseau fibrineux carac-

téristique de la pneumonie lobaire........ Il a été établi d'une façon satisfaisante que la Tuberculine de Koch est un produit défini, possédant des activités pathogéniques connues. Après que Virchow a eu terminé ses nombreuses autopsies des victimes de la phthisie dont la mort avait été accélérée par les injections hypodermiques de lymphe crue, cet éminent pathologiste a rapporté que les lésions aigües trouvées dans les poumons à ces nécropsies et ajoutées par cet usage impropre de la tuberculine, aussi loin qu'il pouvait découvrir, n'excédaient jamais le stade d'inflammation catarrhale des alvéoles et des tubes bronchiques terminaux.

Pour les homœopathes, cette conséquence ressortait de là, comme le jour de la nuit, qu'un agent toxique capable de produire dans les poumons humains un état si étroitement parallèle à la pneumonie lobulaire qu'il résiste à l'épreuve de la comparaison microscopique par les pathologistes, peut arriver à être reconnu comme le *Simillimum*, et une perle de valeur inconnue prise de la main d'un géant qui tâtonne.

Le but spécial du Dr Robert Koch, de Berlin, dans ses expériences avec cette lymphe au loin claironnée, était de conférer l'immunité aux attaques du bacille tuberculeux aux aires de poumons et d'autres tissus non encore assaillies ou détruites. Dès le début, son projet a été toujours de conférer l'*immunité* à l'organisme humain contre la tuberculose, plutôt que, par l'observation d'une loi naturelle démontrée, chercher des moyens de l'exciter à chasser la maladie par l'administration appropriée de cette lymphe comme un *simillimum* à dose atténuée.

Dans le *Deutsch Med. Woch*, 1er avril 1897, traduit dans le *Cincinnati Lancet Clinic*, 24 avril 1897, le Dr Koch établit qu'il semblerait y avoir deux espèces d'immunité, l'une contre les toxines et l'autre contre les bactéries. Il dit plus loin que l'immunité idéale est celle qui protègera non seulement contre l'*un* des agents injurieux, mais contre *tous* ceux produits par les micro-organismes pathologiques. Il en vient à dire que tous les essais faits pour assurer chez un grand nombre l'absorption de bacilles tuberculeux vivants inaltérés ou même morts par le tissu sous-cutané, la cavité péritonéale ou la circulation ont échoué ; et comme il était ainsi prouvé que les bacilles, dans un état invariable, ne pouvaient être employés aux fins d'immunisation, un effort fut tenté pour rendre les bacilles absorbables par quelque

attaque chimique, et à cette fin ils furent d'abord traités par des acides minéraux dilués, ou avec de forts alcalins à la chaleur de l'ébullition. Ces opérations aussi n'ayant pas répondu à son attente, les constituants absorbables furent extraits d'une masse de bacilles tuberculeux dans le but de les employer aux fins d'immunisation ; et l'expérimentation avec un extrait glycériné le conduisit à la découverte de la Tuberculine.

En France, en Belgique et aux Etats-Unis, les homœopathes, éclairés par la loi *Similia similibus curantur*, furent prompts à reconnaître la valeur de cette contribution préventive à la thérapeutique de certaines phases de la pneumonie.

Je désire ici me reporter au très excellent article du Dr Arnulphy, de Chicago, sur la valeur de la Tuberculine dans la pneumonie lobulaire, publié dans les *Transactions de l'Institut Américain d'Homœopathie*, en 1896. Le docteur cite deux cas très intéressants et typiques de guérison observés dans sa propre pratique, et dit : « Mon expérience personnelle dans des cas semblables a été si convaincante, que j'ai appris à dépendre de la Tuberculine seule, la regardant comme très supérieure à tout autre remède isolé que j'ai jamais choisi auparavant. »

En attendant, l'inventeur de cet agent cherche encore à l'employer dans le traitement et pour la cure de la *Tuberculose*. Il a été récemment offert à la profession une forme atténuée de tuberculine ; on a donné à cette préparation le nom de T. R. La conduite de cette T. R. en présence de la glycérine montre qu'elle contient essentiellement les constituants des bacilles tuberculeux, qui sont insolubles dans la glycérine, et qui dans un extrait glycériné demeurent en arrière. Des cultures bien désséchées, qui pour être efficaces devraient être faites avec des bacilles tuberculeux extrêmement virulents, sont broyées complètement dans un mortier en agate avec un pilon d'agate, jusqu'à ce qu'il y ait diminution dans le nombre des bacilles colorables, et qu'il ne reste à la fin que quelques bacilles tuberculeux. Ceux-ci sont enlevés en plaçant la substance dans l'eau distillée et la centrifugeant. Le fluide peut alors être séparé en couche parfaitement transparente qui ne contient pas de bacilles tuberculeux, mais un sédiment solide, boueux. Ce sédiment est de nouveau séché, pulvérisé et centrifugé comme avant.

De nouveau il y a une couche supérieure claire et le dépôt solide. Ce processus peut être répété jusqu'à ce que toute la masse de culture bacillaire tuberculeuse soit convertie en une série de liquides parfaitement clairs.

Les expériences faites sur les animaux et puis sur l'homme paraissent démontrer que les préparations ainsi obtenues sont entièrement absorbables et on dit qu'elles ne produisent jamais d'abcès en injections hypodermiques. La couche supérieure qui résulte de la première centrifugation est désignée comme tuberculine o (la lettre o signifiant supérieure) ou TO. Le reste, obtenu après la première centrifugation, reçoit le nom de TR.

Le Dr Koch rapporte, parmi les observations faites au sujet de ses expériences avec cette préparation TR de Tuberculine, que dans un nombre médiocrement grand de « cas favorables » de patients phthisiques, (ceux qui n'étaient pas près de la mort ni souffrant surtout d'infections secondaires) la réaction bien connue de la tuberculine avec l'*infiltration temporaire* du tissu pulmonaire malade était absente. Un léger accroissement dans les râles, qui disparaissait promptement, était, comme règle, le seul symptôme local accompagnant l'usage (toujours hypodermique) de la préparation TR. Il a observé que le crachat diminuait après quelques injections, et qu'il y avait une diminution correspondante dans le nombre des bacilles tuberculeux, qui bientôt disparaissent du crachat entièrement. Les râles également disparaissaient, et l'aire de diminution de la résonnance diminuait. Les malades commençaient à gagner en poids dès le début et faisaient des gains essentiels jusqu'à la fin du traitement.

Le Dr Koch termine avec la vraie modestie d'un savant, en disant que la méthode qu'il a employée peut ne pas être la meilleure, que d'autres méthodes peuvent conduire plus rapidement et sûrement au but désiré (« *Immunisation* » toujours), mais il pense que des améliorations ultérieures dans les préparations elles-mêmes ne peuvent être attendues.

Malheureusement, la réaction contre la tuberculine avec les malades phthisiques est perdue avant qu'il y ait rien de ce qui a été réclamé comme cure parfaite. Il paraîtrait, d'après notre connaissance actuelle, que l'immunisation obtenue est simplement une *immunité toxique temporaire.*

La présente insuffisance de ces moyens de guérir les

malades phthisiques, d'après notre point de vue, est l'échec d'une loi douteuse, que nous avons nommée Isopathie, tandis que l'essai éminemment heureux de la loi des semblables proposée par Hahnemann, nous l'avons vu briller au loin comme de l'or éprouvé par le feu, dans l'usage fait par les homœopathes de ce véritable agent, « la tuberculine », dans la pneumonie.

En terminant, permettez-moi de présenter, quoique imparfaitement, quelques cas cliniques de ma pratique privée et consultante, qui semblent illustrer la valeur thérapeutique de la tuberculine de Koch dans la broncho-pneumonie, quand elle est administrée à doses infinitésimales, préparée d'après la méthode des pharmaciens homœopathes. La 6e dilution décimale fut faite à ma requête par Otis Clapp et fils, au moyen d'un tube de Tuberculine importée, telle qu'elle est communément employée par les médecins vétérinaires pour déceler la tuberculose du bétail. Les triturations en tablettes, trouvées plus stables que la poudre, furent employées dans les cas suivants :

Mistress S. W. D., âgée de 88 ans, a été malade pendant dix jours, dit-elle, de grippe, et a reçu principalement des poudres de Dower, quand le Dr Charles Holt Thomas, de Cambridge, fut appelé, le 14 Février 1897. Il trouva sa température de 103°, le pouls à 130, comme un fil métallique et intermittent ; la respiration laborieuse et superficielle ; matité sur la portion postérieure et inférieure des poumons, spécialement le gauche ; râles à grosses bulles ; toux fréquente avec crachat jaune épais ; membrane muqueuse buccale parsemée de petits ulcères blancs ; anorexie ; selles et urine involontaires ; attaques de syncope et de coma à des intervalles d'environ 3 heures (plus fréquentes la nuit). Diagnostic : *pneumonie catarrhale. Antimon. tart. 3e X.* gr. chaque 2 heures. Son état continua sans changement jusqu'au 17, où les symptômes de menace de défaillance du cœur devinrent si urgents que la *teinture de digitale* fut donnée intercurremment avec Ant. tart. chaque 4 heures. Le 18, l'apophyse mastoïde droite devint gonflée, dure, rouge et douloureuse, selles et urine maîtrisées ; pas de syncopes ni de coma ; température 102° 4 ; pouls 120 : respiration 28 ; souffle endocardique notable. *Phytolacca* pendant les deux jours suivants soulagea la *parotite*, mais les autres symptômes demeurant et la syncope reparaissant,

Ant. tart. 3e x fut repris avec *Phosphor* 4e x à intervalles et furent continués jusqu'au 24, où les conditions parurent très alarmantes, l'aire de matité à la percussion envahissant toute la surface postérieure des deux poumons, et je fus appelé en consultation.

Un cas critique de broncho-pneumonie chez une malade de 88 ans se présentait à ce pauvre docteur le vingtième jour de sa maladie, sans indications d'un réel soulagement dans le grave état des poumons. Le cœur était d'une faiblesse alarmante, elle défaillait en se tournant sur le côté gauche pour l'examen. La température était de 100° 8, le pouls à 120, très intermittent et faible ; la respiration à 26, superficielle, avec râles muqueux ; les extrémités froides et bleues ; la faiblesse extrême ; la langue brune. Je fus d'avis de continuer Ant. tart. chaque 2 heures, avec *Tuberculine de Koch 6e X* chaque 6 heures à sa place. Déjà au bout de 24 heures, la malade fut soulagée d'une manière si notable dans sa respiration, que la Tuberculine fut continuée seule, une tablette chaque 6 heures. Après un autre jour de son usage, la température fut de 99° 3, le pouls à 110 et plus fort, la respiration à 23 ; l'aire de matité fort diminuée ; l'apparence cyanosée disparut des extrémités. L'amélioration fut continue et rapide jusqu'au 28, où je trouvai la température à 98° 3, le pouls à 104, la respiration à 23 et facile, l'expectoration facile et libre et l'aire de résonnance à la percussion du dos largement accrue ; elle a faim et demande sa nourriture avec autorité et semble très gaie. Elle ne reçut pas d'autre remède, fit une convalescence satisfaisante, et à la date d'aujourd'hui, au bout de près d'un an, elle a joui d'une façon ininterrompue d'une bonne santé.

2 Mars 1897. Mr W. C. A., âgé de 60 ans, fut saisi à 5 heures du soir d'une toux hâchante presque incessante, d'une respiration rapide, superficielle, avec sensation de tension de la poitrine, expectoration libre de mucus aqueux ; frisson, inhabileté pour se coucher ; anxiété, agitation. Ce cas révéla une histoire de dilatation ancienne du cœur avec maladie valvulaire et probabilité de changements athéromateux ; le battement de la pointe n'était pas appréciable ; l'année précédente, plusieurs attaques d'angine de poitrine ; pouls radial très irrégulier et intermittent. Il reçut *Aconit 3e X* dans l'eau, une cuillérée à thé chaque demi-heure. A 10 heures du soir, on me téléphona de venir voir le patient

promptement, attendu qu'il n'avait pas réussi à trouver du soulagement par la première prescription et qu'il était dans une terrible détresse. Je le trouvai assis très-haut, luttant pour l'haleine, entre les attaques presque incessantes de toux, dans lesquelles il soulevait des bronches une eau sanguinolente ; il avait déjà saturé pendant les deux dernières heures 4 larges mouchoirs étalés sur le lit à côté de lui et paraissant trempés dans le sang. Il y avait absence de résonnance à la percussion à la face postérieure des deux poumons. température 100° 3, respiration 48 ; face noirâtre ; expression changée ; le pouls ne pouvait être compté avec certitude ; s'évanouissant et intermittent. Diagnostic : stade congestif de la broncho-pneumonie avec menace de défaillance du cœur. Je fis dissoudre une tablette de Tuberculine de Koch 6ᵉ X dans deux onces d'eau et en donnai une cuillerée à thé. En 10 minutes, la toux incessante avait disparu , et une demi-heure après la première dose mon patient respirait avec une facilité comparative et avait pratiquement cessé de tousser. Je demeurai avec lui, surveillant avec surprise et intérêt professionnel le rapide changement, ne ressemblant à rien de ce que j'avais observé pendant 30 ans de pratique. A 11 heures, je le laissai confortablement endormi sur une chaise longue , avec directions à la nourrice pour répéter le remède chaque deux heures quand il se réveillerait. Le jour suivant, la résonnance à la percussion fut trouvée rétablie aux deux poumons, et il n'y eut qu'une légère toux, non accompagnée d'expectoration. Il se remit suffisamment pour entreprendre une journée de 100 milles jusque chez lui en 10 jours, et mourut 3 mois plus tard de paralysie du cœur.

## CURES OPÉRÉES PAR LA TUBERCULINE

## OBSERVATIONS PERSONNELLES

### OBSERVATION I.

*(Gastralgie arthritique et sycosique)*

M. X., chef de bureau et inspecteur (2 juillet 1895), malade depuis deux ans, début par *gastralgie* brûlante,

à accès se rapprochant (en juin 1893), puis *dyophagie* du *pharynx* et de l'*œsophage*. De janvier à juin 1894, perdu 17 kilog., fit une saison à Vichy, où il but des sources de l'Hôpital, Chomel, Grande-Grille. Dans cette station minérale, on ne trouva chez mon malade aucune lésion organique. Pour moi, j'ai constaté un état glanduleux atrophique du pharynx. Il n'y eut du reste aucune amélioration par le traitement hydro-minéral. Les accidents revinrent après la saison, en même temps que la *toux* faisait son apparition. Il reprit son service d'octobre à décembre. Fit ensuite des lavages de l'estomac. Une *pneumonie* survint en janvier 1895 et dura un mois. A la suite de cette maladie, il essaya un séjour dans les Alpes, mais sans succès. Il était tombé dans une localité peu favorable, un vallon en entonnoir. Un séjour consécutif sur le littoral amena un meilleur résultat ; il reprit de l'embonpoint. Mais, de retour à Nimes, nouveau refroidissement, contracté il y a huit jours par l'exposition au grand soleil, avec toux déchirante, courbature. Le malade est porteur de *verrues* à la face et au dos, comme son père ; il n'a pas de parents malades. Il y a 25 ans, il contracta une *blennorrhagie*, *suivie d'orchite*. Les *gencives* sont *gonflées*, *tartreuses ;* il a eu des *aphthes*. A chaque rhume, les gencives sont plus sensibles. Il a beaucoup *fumé* la cigarette, 30 au moins par jour, mais a supprimé depuis qu'il tousse. Maintenant, il ne souffre plus de gastralgie, mais *anorexie*, *régurgitations glaireuses* avec les aliments et les boissons, déglutition difficile ; il intolère les aliments durs, boit du lait de chèvre. Selles normales, un peu de constipation depuis la toux avec *fièvre* (pouls à 112, soif, tête chaude). Il a eu de légers boutons d'*hémorrhoïdes* enlevés par des bains de siège ; depuis peu, quelques renvois et des vents. Dégourdi, léger, mais *sans force*. Teint blond, peau mate, boutonnée, grande maigreur. ON A PRESCRIT DU THÉ, DU CAFÉ, DU COGNAC *et des purgatifs* (!)

Prescription : Prendre le premier jour une cuillerée de *Sulfur 30* matin et soir, et dans la journée *Bryonia 12*, deux fois. Le deuxième jour, *Graphites 15* matin et soir et Bryonia intercalée dans la journée. Le troisième jour, *Medorrhinum 30* matin et soir et Bryonia intercalée. Le quatrième jour, *Tuberculinum 100*, une dose, et Bryonia dans la journée. Puis, recommencer la série, sauf amélio-

ration marquée. (13 juillet). La fièvre est tombée, il tousse moins, mais l'estomac est stationnaire ; il aurait pourtant appétit, mais ressent toujours des pesanteurs, a des régurgitations alimentaires et glaireuses, les aliments ruminés ne sont pas digérés, il y a des renvois, un peu de douleur au toucher de l'épigastre. Prendre pendant quatre jours et trois fois par jour *Phosphorus 12*, puis, une fois par jour, *Lycopodium 30*.

(22) Constrictions thoraciques en ceinture et à l'épigastre et à l'œsophage, avec déglutition difficile ; vomit quand il mange trop (l'appétit est meilleur), selles moins faciles. Toux partant de l'épigastre, peu de crachats ; picotements dans la gorge la nuit, qui éveille du sommeil. L'auscultation est à peu près négative. Le Tuberculinum n'a pas encore été pris ; il a pris pendant quatre jours Sulfur et quatre jours Graphites, avec Bryonia, puis les derniers remèdes. Prendre *Tuberculinum 100* une fois par jour, pendant quatre jours, en intercalant *Causticum 12*, deux, trois fois dans la journée et pendant trois jours ; puis *Lachesis 12* de la même manière ; enfin, *Kali bichromicum 6* de même. Reprendre au besoin.

(31) Amélioration légère de la constriction, des régurgitations, retour des forces, pas de picotements dans la gorge ni de toux. Va en vacance à Digne. Continuer la série.

(9 août) En partance pour Digne. L'amélioration se maintient ; il est encore faible, mais n'a ni picotements ni toux ; encore des régurgitations glaireuses, mais moins fréquentes, moins de constriction thoracique, appétit bon, avale mieux, selles régulières. Reprendre *Tuberculinum 100* une fois par quatre jours ; au besoin *Tuberculinum 200*, de la même manière.

(20) Mangerait peut-être un peu plus, mais le passage des aliments est toujours difficile. Picotement assez fréquent à la gorge, qui fait tousser. Coryza facile au moindre courant d'air. Pas de douleurs, forces comme au départ (renseignements envoyés de Digne).

Prendre *Causticum 12*. *Lachesis 12*, *Kali bichromicum 6*.

(11 septembre) De retour de vacances ; mieux de l'estomac ; mais a eu un point de côté en séjournant aux bords du lac Léman. Un emplâtre Wlinzy l'a enlevé. Rechûte à l'occasion de boisson d'eau frappée, nouveau dégagement

par le même moyen, légère courbature consécutive. Moins de picotements et de régurgitations ; somnolence. Le Dr Bourget, de Lausanne, a prescrit un régime anti-arthritique, de l'eau phosphatée, avec acides sulfurique, phosphorique et carbonique. Reprendre la série, prise irrégulièrement.

(22 avril 96) Stationnement pour la digestion ; un rhume est venu compliquer la dyspepsie depuis quatre jours. Un peu d'aigreurs, pas de crampes, sauf œsophagisme et constrictions thoraciques ; régurgitations glaireuses et alimentaires ; le rhume entraîne une expectoration épaisse, blanche et adhérente. *Respiration un peu soufflante au sommet gauche, expiration prolongée.*

*Tuberculinum 100*, une dose ; *Causticum 12* : trois fois par jour pendant quatre jours ; *Kali bichromicum 6* de même.

(4 mai) N'a attendu qu'un jour après le Tuberculinum, a pris les deux remèdes. Mieux pour la toux, crachats moins épais et adhérents ; les régurgitations persistent, les aigreurs sont moins fréquentes, les selles régulières.

Reprendre *Kali bichromicum* ut supra, huit jours ; au besoin, *Tuberculinum 100* : quatre matins consécutifs.

(16 mai) Mieux, ne tousse plus, estomac mieux, quelques glaires le matin, pas de crampes, moins de régurgitations. Effet surtout ressenti du Tuberculinum, plus que du Kali.

(7 juillet) Bien, sauf lenteur digestive, ne tousse pas. *Causticum 12*, *Kali bichromicum 6*, *Tuberculinum 100*.

(12 juin 1897) Digestion encore lente, tousse peu. Les repas extra donnent des aigreurs. Régime maigre. Je renouvelle la série, et prescris le Tuberculinum à quatre ou huit jours d'intervalle, le Causticum et le Kali répétés suivant les douleurs.

---

La nature tuberculeuse de l'affection est ici démontrée à la fin par l'auscultation ; on y voyait au début un exemple de cure homœopathique, soit par le tuberculinum. Mais, à la fin, le malade a rendu hommage au virus comme jouant le rôle prépondérant, et il faut bien remarquer qu'il ignorait totalement la nature des remèdes à lui administrés.

C'est ce qui donne du prix à son jugement, d'où il faut éloigner toute hypothèse de suggestion, à moins que le fait

de lui prescrire ce remède à doses plus rares lui ait fait supposer qu'il était plus énergique. Du reste, l'échec des eaux de Vichy montre que les alcalins, sauf un perfectionnement dû à la dynamisation homœopathique, étaient insuffisants, et que l'adjonction de la molécule *chromique* n'a pas été inutile, pour ne parler que de l'élément homœopathique proprement dit du traitement. Pour moi, il est rare qu'un traitement isopathique puissse être institué d'emblée et exclusivement. Il faut en général débuter par les moyens pharmacologiques, et ne recourir aux produits animaux qu'au cas où la résistance du sujet aux premiers moyens démontre une malignité particulière de son état et fait songer involontairement à la virulence. Ici, les virus ont bien été donnés d'emblée, mais après le soufre, qui ouvre la plupart des traitements antipsoriques, et le graphite, grand modificateur des dyspepsies herpétiques et des constitutions carbo-nitrogénoïdes. La thérapeutique harmonique est forcément une *thérapeutique mixte* et le complexisme homœpathique, inévitable dans le traitement d'une foule de maladies chroniques, doit se surcharger et s'enrichir du *complexisme iso-homœopathique*. (L'œsophagisme et les régurgitations glaireuses ont bien pu être favorisés ici par l'abus du tabac.)

## OBSERVATION II

(*Tuberculose arthritique des voies digestives.*)

M. X..., officier, grand et maigre, me consulte le 5 mai 1896 pour un état de *Gastralgie*, compliqué de *constipation* et d'anémie. Il y a des tiraillements après le repas, obligeant à modérer le régime, des renvois, des *aigreurs*, malgré le bicarbonate de soude ajouté au lait, des *borborygmes* d'estomac, (il a eu des *vomissements*) ; du *ballonnement* abdominal, des *selles* variables de couleur et de consistance, *souvent fétides*, il a eu des *hémorrhoïdes* internes, rarement saignantes, *l'anus gonflé* et l'*intolérance de la chemise de laine* réclamée par le reste du corps (Oleander) à l'époque de deux *crises hémorrhoïdaires douloureuses* ayant duré l'une quinze jours, l'autre trois semaines, il y a trois ans. *Fistule périnéale* s'ouvrant de temps en temps, à la suite d'une *Blennorrhagie* contractée il y a treize ans.

Par la fistule, s'échappe un léger écoulement muqueux, puis un suintement urinaire ; la miction varie en fréquence. La grosseur de la tuméfaction fistuleuse est aussi très variable. Il a eu de nombreux *furoncles* pendant longtemps et n'a cessé que depuis six ans d'en avoir. Il a aussi des *boutons longs à guérir. Douleurs musculaires* générales. Le malade présente en outre ce curieux phénomène propre aux arthritiques de *Variations brusques de poids* constatées dans les quarante huit heures, avec *œdème de la face et des pieds* dans les phases ascensionnelles. Il a diminué en somme de vingt kilos depuis 1879.

De 1866 à 1870, le malade a été sujet à des efforts nauséeux, avec vomissements de glaires ; en 1880, il a *vomi du sang* puis des aliments. En 1879, à Lyon, *fièvre, rhumatisme*, *bronchite* ; il alla à Amélie-les-Bains, à la suite de cette série de maladies ; il souffrit de *douleurs erratiques* dans l'épaule gauche, le bras droit, avec raideur, consécutivement à cette saison d'eaux minérales. Depuis six ans, au retour d'Algérie, en hiver, de Novembre en Mars, *sueurs générales nocturnes* en dormant, calmées en se découvrant. Il est mieux sous ce rapport depuis deux ans, et les sueurs ont prédominé au printemps. En été, il ne sue que du front et des aisselles. Il a eu une *Typhlite* en Décembre et Janvier derniers avec coliques, constipation. Quatre saisons à Vichy ont aggravé son état. Il faut enfin ajouter à ces antécédents morbides une *Otite suppurée* à gauche, avec *perforation du tympan* ayant duré 30 ans et cicatrisée depuis 3 ans. Mais nous verrons tout à l'heure que le malade est encore affecté d'otite à droite, sans suppuration, il est vrai.

Je prescris au malade une dose de *Sulfur 30* le matin et 2 doses de *Nux vomica 12* dans la soirée, et cela pendant 3 jours ; puis *Kali bichromicum 12* matin et soir, pendant 3 jours ; enfin, *Silicea 30* pendant 3 jours, une dose le matin, et *Lycopode 30* de même.

(16 Mai) Avec Nux vomica, le malade a souffert de constipation, céphalalgie, sueur ; avec Kali bichromicum, il a été relâché un moment ; l'effet sur les selles a été plus durable avec Silicea. Il en est à Lycopode. Il a supprimé la bière et n'a pas d'aigreurs ; il prend du lait de chèvre avec de l'orge et de la mélisse. Léger *picotement au périnée en urinant*, pas d'écoulement. Il prenait du rhum et du

cognac dans du café, du thé ; il fumait beaucoup. Nous avons supprimé tout cela. Il continue à se priver de pain, de farineux, de sauces depuis 10 ans, à cause de l'*essoufflement* ressenti *après le repas*. Prend des cervelles d'agneau, de veau, du poisson, des légumes. Les symptômes se modèrent.

Reprendre Kali bichromicum à la 6e, trois jours de suite, deux fois par jour ; puis Silicea 30, trois matins, et au besoin Tuberculinum 100, deux doses à quatre jours d'intervalle, et Medorrhinum 30 de la même manière.

(25 Juin) Douleur à la nuque depuis huit jours, avec feu général, bouche sèche, chaleur interne et externe ; un peu mieux pour la gastralgie, jarrets plus forts, *selles* plus régulières, fatiguent moins les genoux en forçant, sont d'une couleur constante, *inodores* ; sommeil meilleur, moins de rêves. A espacé le Tuberculinum à 3-4 jours, puis a pris 8 jours de repos. *Les selles sont devenues plus difficiles et odorantes en espaçant et des piqûres ont reparu à la fistule périnéale gonflée. Avec Medorrhinum*, le *mieux* a reparu, notamment pour la *fistule*.

Reprendre Sulfur avec Nux vomica et *Actæa 12* et intercaler Tuberculinum et Medorrhinum.

(7 Juillet) Il souffre toujours de l'épaule et du bras gauches en toutes positions ; il a commencé le Tuberculinum avant-hier. Les selles sont moins abondantes et difficiles. Il a fait en vain quatre piqûres de morphine. Reprendre le Kali bichromicum à la 12e et à la 6e dilutions au besoin, et Silicea 30.

(22 Août) Douleurs à l'épaule gauche, gêne des mouvements du bras droit ; les jambes faiblissent. Avec cela, il dort bien. La fistule uréthrale a fait souffrir pendant trois à quatre jours. Il a eu des variations de 1 k. 700 en 24 heures, avec gonflement des jambes et des pieds dans l'augmentation, avec picotements ; il est descendu de 92 à 57 kilogs. Il ne prend du pain que par exception, par fringale, en mange alors beaucoup et met 30 heures à le digérer. Il a eu des *coliques* et un *accès de fièvre* il y a quinze jours.

P endre Sulfur 30 le 1er matin, Silicea 30 le 2e matin, Tuberculinum 100 le 3e matin, Medorrhinum le 4e matin, et dans la journée 2 doses de Kali bichromicun. *Enchifrènement* et *croûtes nasales*.

(15 septembre) Constipation, faiblesse des jambes, bouche

sèche, fade, langue sale; *urine très-souvent* le soir et la nuit, peu dans le jour. Les pieds gonflent légèrement avec sécheresse ; sueur aux aisselles et à la poitrine. Pesanteur d'estomac pour l'excès de table le plus léger, intolère toujours le pain. La douleur à l'épaule a beaucoup diminué ; le nez va mieux. Il a pris chaque prise pendant quatre jours consécutifs et silicea deux fois par jour. Prendre *Staphysagria 30,* deux fois par jour pour la dyspepsie, Kali bichromicum pour le même état et les douleurs, de même ; Silicea pour la fistule, l'enchifrènement, Tuberculinum à quatre jours d'intervalle.

(28) Digestion pénible, selles aussi, certains jours, faim canine ; la fistule est presque passée ; comme irritation, un peu mieux ; douleurs moins fortes à l'épaule. A renouvelé Kali et Silicea il y a quatre ou cinq jours. Prendre *Calcarea 30* le premier matin, Kali bichromicum 12 le deuxième matin, Tuberculinum 100 le troisième matin et *Ignatia 12*, deux fois dans la journée.

(7 Octobre) Gonflement des joues, du ventre, d'après le malade ; il a mieux mangé et digéré. Jambes fatiguées, épaules douloureuses avec cou raide, cette raideur gêne la respiration, va mieux aujourd'hui La marche assouplit. *Paracousie. Prurit au cuir chevelu.* Pour les douleurs externes, prendre *Rhus 12* et *Causticum 12* à jours séparés, deux à trois fois par jours ; pour l'estomac (digestion et appétit), prendre Calearea le matin et Ignatia deux fois dans la journée ; pour les douleurs à l'estomac et aux extrémités, Kali bichromicum, deux à trois fois par jour.

(9 Novembre) Tous les soirs, de trois à neuf heures, frissons à l'épine dorsale, le matin sueur à la poitrine, rarement aux jambes ; tous les hivers, il a cette fièvre. Boit peu, a uriné trois à quatre fois par jour, maintenant davantage, surtout au lever ; analyse négative il y a trois ans. La fistule et l'épaule sont calmes. Il est très constipé. Coryza, puis légère toux, a mis de la teinture d'iode. Prendre *Dalcamara 30, 12*, 6, au besoin successivement.

(7 Janvier) Constipation, sue depuis trois nuits, selles fétides, plus fort en hiver. Prendre Silicea quatre matins.

(18) Constipé, selles moins fétides, a eu deux, trois fois de la sueur. Silicea.

(2 Décembre) Selles constipées et fétides. La fistule ne coule pas, n'est pas douloureuse. Silicea et Tuberculinum.

(14 Février 98) Il a eu un *érysipèle facial à répétition*, puis de l'*otorrhée* droite et de la surdité. Reprendre les deux derniers remèdes.

(16 avril) Toujours surdité, mouvements de soupape en avalant. Silicea et Tuberculinum, renouvelés quatre fois, ont soulagé, mais sont insuffisants. Dyspepsie stationnaire, avec intolérance du pain, fistule va bien, mais selles fétides ; un peu de fièvre nocturne, de une heure à trois heures du matin, légère transpiration suivie de frissons ; froid au coucher ; douleur du bras gauche, chatouille un peu. *Se sent plus fort que les autres années*, à pareille époque, qui est pour lui la plus mauvaise.

Prendre pendant quatre jours Sulfur 30 le matin et Kali-bichromicum 6, deux fois dans la journée ; puis, pendant quatre jours, *Sepia 6* matin et soir ; puis, pendant quatre jours, Silicea le matin ; enfin, une dose de Tuberculinum 200. Dans cette observation, qui n'est pas terminée, on peut voir encore l'action prépondérante du *bichromate de potasse* répondant à l'élément arthritique prédominant et seul bien accusé. Le malade, doué d'une taille au-dessus de l'ordinaire, a une fille qui dépasse en hauteur et en largeur la stature des jeunes filles de son âge. Elle est porteur d'un eczéma du pourtour des oreilles et des fosses nasales, que j'ai soigné avec succès par le Staphysagria, le Natrum Muriaticum et la Sepia, à l'avantage du flux menstruel rétabli. Voici du reste l'observation :

(22 Août 1896) M^lle^ X., 12 ans, très grande pour son âge (on lui en donnerait facilement de 16 à 18), un peu apathique, grasse, n'a été réglée qu'une fois, le 1^er^ mai, pendant trois jours. Elle se plaint d'avoir des *croûtes dans les narines* et prend de l'iodure de fer. Je conseille *Sepia 200* pendant quatre matins consécutifs.

(31) Elle a eu un malaise comme de fièvre les trois premiers jours du traitement. Prendre une dose de *Sulfur 15* le premier matin, une de *Silicea 30* le deuxième matin, une de *Sepia 12* le troisième matin, et recommencer au besoin la série.

(15 Septembre) Les croûtes sont amoindries, mais les règles ne sont pas venues.

Encore *eczéma derrière les oreilles*, amorti, luisant fendillé, gencive un peu grosse près d'une carie. A fait quatre tours de série. Prendre une dose de *Tuberculinum*

200, puis *Graphites 3* matin et soir, pendant huit jours, en s'abstenant de vin.

(28) Les croûtes subsistent aux narines, surtout à gauche ; *adénites* cléido-mastoïdiennes gauches ; l'eczéma du derrière des oreilles s'est réduit à de légères croûtes. *Staphysagria 30, 6* pendant quatre jours chacun, une et deux fois par jour ; puis *Sepia 6* matin et soir, pendant quatre jours.

(7 Octobre) Mieux ; une croûte seulement dans la narine droite ; peu d'eczéma sec ; pas de glandes. Espacer les remèdes chaque deux jours pendant huit jours. Pellicules au cuir chevelu : Premier matin, *Natrum muriaticum 30*, deuxième matin *Staphysagria 30*, troisième matin *Sepia 6*, et dans la journée, pour l'*odontalgie, Solubilis 6* chaque demi-heure. S'il y a rechute, *Staphysagria 6* une à deux fois par jour et Sepia 6 de même.

(9 Novembre) L'oreille gauche va bien, encore quelques croûtes qui sèchent, le nez est dégagé. Elle prend Staphysagria 6 après la trentième, pour achever la cure de l'oreille. Les règles sont venues le 20 du dernier mois, abondantes. Continuer Staphysagria 30, 6, Sepia 6, Natrum Muriaticum 30, en prenant du même remède à quatre jours d'intervalle, deux fois dans la semaine.

(29 Décembre) N'a pas pu prendre à Saint-Denis les remèdes qui ont été confisqués (Quand tomberont ces stupides barrières ? Quand le pédantisme officiel abdiquera-t-il aux pieds de l'indépendant et humanitaire progressisme ?) Elle a pris la liqueur de Fowler, et en a reçu une forte aggravation. Rougeur écarlate derrière l'oreille gauche ; règles venues faiblement le 20 novembre. On a ajouté à cette prescription barbare l'ignare et heureux antidotisme du quinquina, avec son accompagnateur Kola (couleur fin de siècle), des bains alcalins et de l'acide borique (salut à Pasteur et à l'antisepsie !) Dans la Macédoine moderne, la charité, pour s'exercer, doit concilier tous les goûts :

Je prescris Sulfur, Staphysagria, Sepia et Natrum.

(7 Janvier) Eczéma moins rouge, plus croûteux ; glandes réduites, pas de prurit. Staphysagria 6 et *Graphites 3*, quatre jours chacun, trois fois par jour.

(18) Mieux ; éruption moins étendue, d'un rouge moins vif, croûtes lamelleuses, prurit. Craquements articulaires. Sulfur, Graphite, Staphysaigre à jours successifs.

(28) L'éruption du côté gauche s'étend en haut derrière

l'oreille et au cuir chevelu, foncée, avec des groupes de papules ambiantes. A droite, l'éruption est moins forte.

Reprendre Sepia et Natrum.

(13 Février) Mieux, règles venues le6, abondantes, durant six jours, après une suspension de deux mois et demi. *Rougeur tombée* (*elle était forte avant les règles*), Adénites sterno-mastoïdiennes, gauches surtout. Mieux survenu avec Sepia. Continuer.

(6 Mars) L'éruption se dessèche ; malgré les lotions trop prolongées, que l'on cessera. Rougeur seulement dans la moitié supérieure du pli auriculaire. Points de côté en marchant vite ou en changeant d'atmosphère; mal de gorge. Continuer Sepia et Natrum ; intercaler *Belladona 6,* et *Solubilis 6* pour le mal de gorge.

(30) Eruption presque disparue du tour des oreilles, desquammation ; un peu d'eczéma aux aisselles ; craquement des genoux en remuant, coliques et diarrhée ce matin après avoir mangé des oranges, et dysphagie. Supprimer les acides contraires à la médication et au tempérament. Espacer Sepia et Natrum. Hérédité vasculaire du côté de la mère (Varices, phlébite, goître, moral colérique) et herpétosycosique.

(30 Avril) Oreilles dégagées, encore croûtes incertaines sous les aisselles, très peu à gauche, pruriteuses. Va retourner à Saint-Denis. Espacer ou suspendre Sepia et Natrum.

On peut juger par cette double observation des influences diathésiques qui y sont en jeu et de la part que chaque remède (Silicea, Kali bichromicum, Tuberculinum, etc.) a pu prendre à la cure.

Une action intéressante est surtout celle du Tuberculinum sur la difficulté et la fétidité des selles, et celle du Medorrhinum sur la fistule uréthrale. Le Silicea avait déjà agi favorablement du côté des selles. L'opiniâtreté des symptômes s'explique par la coalition de l'infection blennorrhagique, arthritique et tuberculeuse.

## OBSERVATION III

### *Gastrite Tuberculeuse*

Mme C., âgée de 39 ans, habitant la campagne, me consulte le 13 septembre 1894. Depuis seize mois, elle éprouve

une *pesanteur à l'estomac* avec *suffocation*, à jeun surtout, ou par la fatigue et les émotions, avec *ascension de chaleur* poussant à s'éventer, *douleurs* au *gosier*, aux *dents*, tiraillements à la *nuque*. Le lait apaise ces phénomènes, mais s'aigrit. Après la crise, *enrouement*, *prurit*. Elle a eu des *vomissements* au début de sa dernière grossesse (la cinquième) ; s'est accouchée il y a deux mois, avec aggravation. Elle était bien réglée, quatre jours en avance ; n'a pas eu encore son retour de couches. Pas de leucorrhée. *Constipation*, quelquefois des *hémorroïdes* externes borgnes douloureuses, cuisantes ; selles ovillées, en boules de cyprès. Le cœur paraît normal, petits battements secs, pas de palpitations, mais quelquefois des battements à l'épigastre. Elle a eu un *arrêt de la sueur* et à la suite un *rhumatisme généralisé*. Pas de dartres. Elle a eu des crises au début, puis à chaque douleur d'accouchement, puis à chaque tettée.

Pesanteur constante, pas les bouffées. Elle ne supporte que le lait. Sa maladie a débuté à l'occasion du surmenage causé par les soins d'un enfant malade. S'abstient du café qui s'aigrit sur l'estomac ; prend de l'eau de Vals. Elle a pris des gouttes amères de Baumé, de la liqueur de Fowler.

Je prescris une dose de *Sulfur 30* le matin et deux de *Bryone 12* dans la journée, le premier jour ; deuxième jour, un Sulfur et deux *Lachesis 12* ; troisième jour, un Sulfur et deux *Carbo vegetabilis 15*. Reprendre la série, sauf amélioration. Tous ses enfants sont sujets à des *amygdalites* incessantes et violentes.

(22) A peu près, fatiguée pour avoir soigné sa belle-mère (et constamment ses enfants), a vomi quelquefois et eu des aigreurs ; *n'a plus eu de crises avec suffocation*, *chaleur*. Anorexie : ne digère que lorsqu'elle mange avec plaisir. *Sepia 30*, *12* ; *Ignatia 12*.

Prendre pendant quatre jours Sepia 30 matin et soir et Ignatia deux fois dans la journée.

Le cadet a eu, il y a deux ans, une *dartre* au bras, un peu coulante rouge. Il a pris, suivant mon ordonnance, Sulfur et Hepar pendant huit jours. Expectation.

(1er Octobre) Irait mieux si elle ne s'était fatiguée autant. Elle a *moins vomi*, n'a pas eu de crises ; encore pesanteur d'estomac ; *moins de constipation*. Les lèvres sont très rouges ; elle y a des aphthes quelquefois. La fatigue réveille des palpitations à l'épigastre. Quand elle augmente la

quantité de lait, la pesanteur stomacale augmente. Reprendre Sepia et Ignatia, en y adjoignant *Graphites 15* et *Natrum muriaticum 30* ; Graphites pendant trois jours, une dose matin et soir, puis Natrum de la même manière.

(11) N'a eu ni vomissements ni crises depuis trois mois ; selle quotidienne, pas de gaz, *moins de pesanteur stomacale* ; anorexie, mange à cause de la faiblesse, suit toujours le régime lacté exclusif ; pas encore de retour des règles. Reprendre Sulfur 30 le matin avec *Hepar 15*, deux fois dans la journée, pendant quatre jours (vu l'enrouement et le prurit consécutifs aux crises et les angines des enfants) ; puis, reprendre Sepia et Ignatia.

(25) Toujours l'anorexie ; pas de douleurs ; *le lait ne s'aigrit pas* ; elle *a eu ses règles* ; quelques gaz évacués après Ignatia ; *fatigue prompte*. Prendre pendant quatre jours *Metallum album 6*, trois fois par jour ; puis revenir à Sepia et Ignatia.

Le fils aîné a souvent les yeux rouges, le nez gonflé ; les cornées un peu saillantes, les globes bleuâtres, les yeux proéminents ; des engorgements ganglionnaires sous la mâchoire et des amygdalites. *Belladona 6* et *Solubilis 6* enrayent rapidement ces angines, pour lesquelles on le torturait avec le bistouri. Sulfur 15 et Hepar 15 se montrent de bons prophylactiques. Il en est de même pour le cadet, plus fortement affecté que son aîné, avec une fièvre à 40°. Sepia pour des croûtes nasales, *Staphysagri 6* et *Baryta c 30* pour les adénites complètent le traitement.

(15 Novembre) Douleurs revenues, pesanteur à jeun, en l'absence des remèdes, appétit plus faible, les selles se maintiennent. *Paupières droites gonflées et rouges* par refroidissement. Retour de bouffées de chaleur et de battements épigastriques par fatigue. A ses règles, en avance.

Reprendre Ignatia, Metallum, Sepia et Lachesis, pendant quatre jours chacun et deux, trois fois par jours.

(3 Décembre) L'aîné a une *douleur au sommet droit*, il a une toux grasse, avec retour des croûtes nasales et des aphthes. Je donne Sulfur, Calcarea et Sepia comme antipsoriques, avec Bryonia. Une forte angine se déclare, avec gosier rempli de plaques blanches. Prendre *Solubilis 6*, puis, pour la toux aggravée, Hepar 6 et Bryonia 12. Solubilis dégage le gosier, la toux s'amende. Sepia 12 pour les croûtes nasales et la rhinite, puis *Natrum M 30*.

(22) La mère a rechuté en soignant sa belle-mère. Le lait a donné la diarrhée, avec vomissements, aigreurs, pesanteurs, battements, bouffées ; anorexie, insomnie. Prendre *Calcarea 30* le matin, *Lachesis 6* dans la journée ; puis *Graphites* le matin et *Ignatia 6* dans la journée.

(1er janvier) Statu quo pour les aigreurs et la fatigue. *Magnesia carb. 30* une à deux fois par jour.

(17) Toujours la pesanteur à l'estomac ; *les remèdes la font éructer*, vomissements, courbature. Toujours fatigues et soucis par enfants malades. *Natrum muriaticum 30 ; Phosphori acidum 6 ; Kali carbonicum 6*, pendant quatre jours chacun, une dose matin et soir,

(14 février) Supporte le chocolat cuit ; a vomi quelquefois ; constipée ; prend deux litres de lait. Pren-re de la Revalescière, du Racahout, de l'Avena, etc. Les règles vont bien. *Bryone 30. 12* ; *Carbo vegetabilis 15*.

(28) Statu quo ; estomac toujours douloureux, a vomi le lait pendant quelques jours, supporte les œufs frais. Enrhumée, *tousse beaucoup*. *Antimonium crudum 6* : deux à trois fois par jour, pendant quatre à huit jours.

(14 Mars) Antimonium a calmé la toux et la douleur gravative de l'estomac. Elle a suspendu le remède, puis soigné sa belle-mère. De nouveau, pesanteur et vomissement avec aigreurs. Reprendre *Antimonium*. *Scilla* au cadet pour la toux quinteuse et *Phytolacca* à l'aîné pour la rougeur granuleuse de la gorge.

(24) Retour de pesanteur stomacale depuis trois jours ; yeux rouges et douloureux. Prendre *Sulfur 30* le matin et *Antimonium c 30* le soir.

(12 Avril) Elle a pris du lait de chèvre, il pèse beaucoup plus et s'aigrit. Retour à *Natrum muriaticum*, *Phosphori acidum* et *Kali carbonicum*.

(24) Bien au repos, mais la fatigue ramène les crises. Prendre *Phosphorus 30* matin et soir, et *Arnica 12* trois quatre fois dans la journée puis au besoin *Tuberculinum 100* matin et soir.

(9 mai) Jambes plus fatiguées quand elle ne prend pas de remèdes. Rougeur à l'angle interne de l'œil droit avec cuisson. Reprendre la dernière série avec *Helon 3* et *Zincum 6*.

J'ajoute au traitement des angines chez les deux aînés, l'*Autopsorine* prise une fois par jour pendant huit jouss (avril) et la *Psorine* de même (mai).

(27 Juin) De nouveau, plus fatiguée ; estomac très douloureux, côtés idem, le lait s'aigrit de nouveau. Reprendre *Natrum muriaticum, Phosphori acidum*, *Kali carbonicum* et *Helonias*.

(20 Juillet) Aggravation depuis quelques jours. L'estomac ne peut plus supporter le lait, qui donne des vomissements immédiats ou de la diarrhée. Parfois des suffocations, estomac très douloureux.

Reprendre la série, avec deux doses de *Natrum muriaticum* (matin et soir), *Phosphori acidum* trois fois par jour, les autres trois fois, pendant quatre à huit jours chacun.

(19 Août) Rentrée des Fumades, quoique s'en trouvant bien, à cause de l'angine du fils. De nouveau, gastralgie. Renouveler la série.

(16 septembre) Le repos améliore. Renouveler la série.

(4 Novembre) Aggravation en reprenant son bébé chez la nourrice. Insomnie, pesanteurs. Je renouvelle la série.

(3 Décembre) Gastralgie persiste. Retour à *Sulfur 30 Sepia 12*, *Ignatia 12* ; quatre matins Sulfur avec Ignatia dans la journée, et quatre matins Sepia, de même.

(30) La fatigue lui fait mal, les aliments agréés ne pèsent pas, assez de forces. Continuer. A eu dans son enfance les vers et des convulsions.

(20 Janvier) Allait mieux, *prenait de la croûte de pain et des œufs*. Après avoir veillé, le bébé a rechuté. *Intolérance du bruit et céphalalgie*.

Prendre une dose de *Tuberculinum 200 ;* puis *Sulfur* le matin et *Ignatia* dans la journée ; puis *Sepia* le matin et *Lachesis* dans la journée.

(17 Février) Est allée mieux ; mais, ayant veillé l'enfant, a eu une crise de gastralgie et le ventre enflé en ne prenant pas de lait. Maintenant, tremblement général, excitation par l'insomnie. *Le Tuberculinum a soulagé de suite et radicalement*. Le renouveler.

(30 Mars) Je renouvelle le Tuberculinum.

(18 Juin) Mieux, *mange des côtelettes d'agneau*, mais elle *a plus de forces lorsqu'elle prend les remèdes*. Depuis la cessation, *jambes douloureuses faibles*, *enflées le soir*. N'a plus eu de crises. Règles chaque trois semaines. Reprendre le Tuberculinum.

(9 Juillet) S'est refroidie hier : frissons, pesanteurs d'estomac, a sué ; œdème des jambes. Elle est plus fatiguée

avec les fortes chaleurs, et ressent alors une *céphalalgie violente au front et à l'occiput*. *Aconit 6* et Tuberculinum.

(22 Juillet) Le cadet a de nouveau une violente amygdalite, pultacée ou diphthéroïde. Elle cède aux remèdes homœopathiques habituels, donnés par ma femme en mon absence. On avait prescrit la quinine et l'antipyrine.

(13 Août) La mère prend de l'agneau, du lait et du Tuberculinum. Elle a eu des bouffées à la face.

Ici se place un intéressant épisode, une *Orchite* chez le fils aîné, qui réclame à son tour du Tuberculinum. Le malade est affecté de toux sèche, poitrine douloureuse, il commence à cracher ; il s'est enrhumé, dit-il, à la suite de l'angine. Le *testicule* droit est *gros et sensible*, *sans transparence*, le *cordon gonflé* et *douloureux*.

De l'âge de deux mois à deux ans, il a eu une tumeur herniaire droite, guérie par le port d'un bandage. Mais le gonflement passa à gauche avec transparence et la suppression du bandage dégagea.

Je prescris un suspensoir, *Pulsatilla 6, Solubilis 6, Iodium 6*.

La complexité de mes ordonnances tient à ce que les malades résident à la campagne et que je ne puis les suivre.

(24 Août) L'orchite est plus molle et le cordon n'est plus douloureux. (Il serait plus correct peut-être d'appeler cette affection orchite et funiculite, ou inflammation subaigüe de la tunique vaginale avec épanchement sanguin).

Je prescris *Iodium 6*, *Tuberculinum 200*, *Calcarea 30*, *Silicea 30* à prendre successivement, pendant quatre jours chacun, l'Iodium deux-trois fois par jour et les autres une fois.

La mère tousse depuis sa dernière visite. Je renouvelle le *Tuberculinum 200* avec *Bryonia 12*.

(29 Septembre) Affection testiculaire disparue. Faiblesse, manque d'entrain malgré l'appétit. Pharynx rouge et mamelonné, *amygdales réduites*. *Metallum 12* : trois fois par jour, et les remèdes habituels de l'angine.

(10 Décembre) La mère a repris appétit, *mange de la viande* certains jours, quand le goût lui en vient et que l'estomac est disposé, de l'*agneau*, puis du *mouton* ; des *croûtons de pain*, du *chocolat cuit*. *Les rhumes tombent sur la poitrine de suite*, mais ils sont rares. Œdème des chevilles par la fatigue. Besoin ressenti de digérer. Renouveler le Tuberculinum.

Le testicule enfle quelquefois en montant à cheval ; grande mollesse de ce côté ; il a eu une angine avec céphalalgie pendant l'épidémie typhoïde de cet été. Je ne lui donne que Solubilis et Calcarea ; l'iode étant antagoniste des sulfureux qui lui font tant de bien, me paraît devoir être ménagé comme intercurrent et alternant.

Chez le bébé se dessinent déjà les angines, les adénites, le carreau et la bronchite. Je lui donne une dose de *Tuberculinum* en outre des remèdes de l'angine et du *Calcarea*. Il a aussi pris de l'*Iode* au début.

(17 Août 1897) Madame revient des Fumades ; les vapeurs lui ont fait mal ; l'estomac semble plein de soufre ; insomnie, constipation. L'eau de la source Zoé ingérée a donné de la cuisson. Elle a pris Tuberculinum aux Fumades, la dernière dose sans résultat.

Je donne *Pulsatilla 6* pour antidoter l'abus des sulfureux et Tuberculinum en provision pour plus tard.

Les eaux des Fumades ont du reste aggravé l'état de tous les membres de la famille. Ils avaient eu des angines continuelles depuis janvier, les sulfureux homœopathiques n'agissant plus. Je donne *Psorinum 30*, *Tuberculinum 200*, *Iodium 6* et *Calcarea 30*, à prendre successivement, un matin chacun.

De même au bébé, pour le ventre gros et douloureux après le repas, Calcarea, Tuberculinum et Chamomilla.

Le cadet a été enroué aux Fumades avec des exsudats blanchâtres, de l'hypertrophie amygdalique, de la suffocation pour cracher. Mêmes remèdes qu'à l'aîné.

(28 Octobre) Madame va mieux ; mais le matin face rouge et chaude avec picotements au lever ; digère, va à la selle, prend de la viande, du lait, du chocolat, du pain recuit. Renouveler Tuberculinum, une dose.

Le cadet s'est bien trouvé des remèdes. Il tousse de gorge et clignote à l'air chaud du cabinet.

(12 Février 1898) Depuis deux mois, rougeur de la face avec picotements et prurit au lever, passant avec le mouvement ; en même temps, douleur contusive à l'estomac ; mange un peu de tout, digère, est constipée. L'œdème disparait des paupières. Elle a pris Tuberculinum 200 il y a huit jours, et Ignatia 12 pour frayeurs. Je donne du *Tuberculinum 100*^e^ et *30*^e^. J'en donne aussi pour le bébé, qui a de l'enrouement et des angines continuelles. (à la 200^e^)

Le cadet a des vomissements, du délire, des convulsions par causes émotionnelles. *Tuberculinum 200*.

Je me propose de donner la même série, celle d'Août 1897, à tous les membres de la famille, les symptômes de l'Iode paraissant se développer chez la mére. Au début, les six premiers remèdes (Sulfur, Lachesis, Sepia, Ignatia, Graphites, Natrum muriaticum) ont semblé triompher pour un temps. Peut-être aurait-il mieux valu les reprendre intégralement. La reprise partielle de la série a du reste été favorable (Sulfur, Sepia, Ignatia), et le Tuberculinum est venu à sa suite, plus heureusement que dans un premier essai, nous donner un succès héroïque. Comme on le voit, c'est en mode composé que ces traitements doivent être institués, soit pour le malade principal, comme combinaison de remèdes, soit pour les membres de sa famille comme observation et traitement.

## OBSERVATION IV

Après les cas froids et durs, passons à ceux qui ont le défaut contraire, trop chauds et tendres, *granulies* et *phthisies galopantes*.

Phthisie pulmonaire du sommet gauche, à la troisième période, mésentérite tuberculeuse chez l'enfant.

Mme P. (21 Octobre 1896) Bronchite depuis trois mois. Tousse surtout la nuit, crachats épais, jaunes, faciles, suffocation par les crachats, dyspnée par moments, sifflements, nausées par suite de la sècheresse de gorge. Douleurs à la base gauche. *Râles caverneux vers l'omoplate gauche*. On y a mis des pointes de feu. Sueurs nocturnes pectorales. Fièvre marquée ; bourdonnements et surdité. *Drosera 12*, *Phosphorus 12*, *Kali carbonicum 12* à jours séparés, et chaque quatre à six heures.

Enfant de vingt-six mois, affecté de toux sibilante avec quintes nocturnes, ballonnement, constipation, a eu la diarrhée, boulimie, amaigrissement, fièvre marquée, *Tuberculinum 200* une dose, repos deux jours, puis *Iodium 6* trois fois par jour.

La malade a perdu une fille il y a trois mois, tombée malade au début de Juillet, et qui est restée dans le coma

pendant 15 jours, après avoir eu des convulsions pendant trois jours et un état comme d'idiotie. (Méningite tuberculeuse probable).

(28) La mère a la toux moins sèche, crache après deux ou trois secousses, moins abondamment, pas de nausées, ni de sifflements. *Diarrhée* forte après le repas, sensation de chûte et de détachement à l'épigastre. Côté gauche calmé. N'a pas sué ; a dormi, moins de fièvre. Bouche rouge, excoriée, gercée, soif. Continuer Drosera et Phosphorus avec *Calcarea c 30* et *Metallum album 12* ; Calcarea matin et soir, Metallum trois fois par jour.

(Enfant) Mieux, s'amuse, moins de fièvre, de diarrhée et de toux ; ballonnement.

(11 Novembre) L'enfant s'amuse, pas de diarrhée, a engraissé. Toutefois, oppression et peau chaude.

(18) Un peux mieux, ventre un peu moins dur, pas de diarrhée ; appétit modéré, prend du lait et du riz, un peu de chocolat, pas de viande. Moins de chaleur.

Toutefois, il a beaucoup toussé la nuit, sibilant et sec. Prendre *Calcarea*, *Iodium et Tuberculinum 200 ;* Calcarea matin et soir, Iodium trois fois dans la journée, Tuberculinum chaque quatre à huit jours.

(25) Plutôt mieux, ventre moins gros, pas de diarrhée, tousse un peu moins, mais essoufflement. Remplacer Calcarea par *Phosphorus 12* : trois fois par jour.

(9 Décembre) L'enfant a engraissé, mais ventre toujours dur, quoique moins gros, sans diarrhée. Un peu moins de toux sibilante, essoufflement. Chante tout le jour, mange moins, meilleur teint. *La mère est morte*. Continuer.

(16) Enfant chaud, assoupi, essoufflé, tousse beaucoup, surtout la nuit, ventre gros et dur. *A pris Tuberculinum quatre jours de suite*, à vingt-quatre heures d'intervalle, Iodium une fois le matin, Phosphore trois fois par jour. Reprendre *Iodium* trois fois par jour, pendant quatre à huit jours.

(23) Ventre moins dur, pas de diarrhée, abattu depuis hier, anorexie, tousse beaucoup, d'une façon continue et plus gras ; chaleur modérée, sueur de la tête au lit. Reprendre *Tuberculinum* à quatre jours d'intervalle, le matin, avec *Calcarea* le soir et *Bryonia 12* dans le jour, chaque deux heures.

(30) Pouls à 32-38, ventre tendu sans dureté, consistance parcheminée ; un peu de diarrhée cette semaine ; toux

humide un peu plus fréquente ; sueur nocturne. Anorexie, amaigrissement du corps, face pleine et rouge ; baille en toussant. *Iodium* et *Tuberculinum*.

(6 Janvier) *Idem* ; ventre moins dur, mais gonflé, varie. Tousse un peu moins, pas de diarrhée, appétit faible, boit un litre de lait, prend au souper du riz et du pain. Paumes chaudes, abattu, ne joue plus. Frotte le nez et l'anus. J'ajoute *Cina 12* au *Tuberculinum 30* et à l'*Iodium*.

(30 Septembre) La belle-sœur de la défunte a eu une bronchite cet hiver. Toux, faiblesse entre les épaules, allaite depuis dix mois. Appétit, pas de pertes. Le bébé met des dents, a eu une diarrhée verte, indolore. La mère prendra *Calcarea c 30* matin et soir ; le bébé *Phosphori Acidum 6* deux fois dans la journée.

(9 octobre) Epaules calmées, sensation comme de frayeur au sternum : n'a pas pris le remède. Rend du sang par bouchées en toussant, et tout le jour en crache un peu. Prendre Calcarea le matin et *Phosphorus 12* trois fois dans la journée.

Le bébé est allé mieux sans remèdes.

(14) Pas d'hémoptysie, tousse un peu par moments, moins qu'avant, avec essoufflement, a lavé, n'a pas sevré. *Sevrer* et continuer les remèdes.

Le bébé a de nouveau la diarrhée verte, avec rougeur de l'anus, travail de dentition. Ne pleure pas, ventre souple, face grasse. Donner *Solubilis 6* : deux, trois fois par jour.

(21) Le bébé a dix mois et demi, cinq dents, en met trois, boit du lait ; pas de diarrhée depuis deux jours.

La mère tousse moins ; toux précédée de gêne pour respirer fort. Pas de crachats. *Stannum 30* ......... .....

Ces observations sont restées incomplètes. Je n'ai constaté que l'amélioration obtenue chez deux autres enfants de cette belle-sœur, l'une pour une prosopalgie liée à de l'Hyperménorrhée et traitée avec succès par Calcarea, Rhus et Sepia. L'autre pour des polypes nasaux et de l'helminthiase traités avec succès par Calcarea et Teucrium. Le premier bébé tettant une mère phthisique, nourri par conséquent en plein foyer tuberculeux, a remonté le courant avec le traitement homœo-isopathique et a résisté aux feux de la granulie. Jusqu'où ? Je l'ignore.

## OBSERVATION V

### *Mésentérite tuberculeuse suraigüe*

**(Carreau des anciens, compliqué de péritonite)**

(6 Juin 1895) M^me^ P. me présente son dix-septième enfant, une fillette de quatre ans et demi, qui a eu la *coqueluche* il y a un an, puis une frayeur, une *ophthalmie catarrhale* répercutée par les manœuvres de l'oculiste, puis la *poitrine grasse*, *le ventre gonflé et dur avec coliques*, *diarrhée verte et jaune*, pâleur, *forte fièvre* pendant trois jours la semaine dernière ; le ventre aurait diminué à la faveur des cataplasmes, pommades, huile de foie de morue, sirop d'iodure de fer. Il est toutefois encore *dur et farci de glandes*, la *langue rouge de feu* ; le *pouls à 112*. On la fait manger chaque trois heures, modérément dit-on, des solides et du lait.

La mère a eu des crampes d'estomac, précédant le repas qui les calme, des bouffées de chaleur fréquentes, des maux de tête, une grossesse l'année dernière, à 46 ans ; elle a toujours des alourdissements.

Je prescris à l'enfant une dose de *Tuberculinum 100* et *Colocynthis 12* à prendre trois à quatre fois par jour.

Pour la mère, *Lachesis 12*, dans les malaises.

(11) Le Tuberculinum a « fait comme de l'huile à la lampe » suivant l'expression de la mère. Il y aurait eu rechute avec Colocynthis (?) : faux besoins, vents, puis coliques, fièvre : avant-hier toute la nuit fut passée sur le vase ; hier elle a été bien. Reprendre le *Tuberculinum*.

(19) Mieux, cependant langue rouge, aujourd'hui trois selles d'une diarrhée vert et jaune et coliques légères ; gaieté, sommeil, appétit, bonne digestion. Hier, elle a eu des *selles moulées comme elle n'en avait pas eu depuis longtemps*. Je renouvelle *Tuberculinum*.

(24) Coliques. Reprendre *Tuberculinum* après *Chamomilla 30*.

(25) Diarrhée et coliques toute la nuit avec Chamomilla. Tuberculinum a calmé tout de suite. Elle a eu dix-sept selles, avec fièvre, vomissements alimentaires, froid. *Ventre plus souple au fond*. Ce matin, elle a encore vomi, mais du

mucus seulement. Le lavement a amené une selle verte hâchée ; elle *a mouché vert*, hier après deux mois de sécheresse des fosses nasales. Hier, douleurs dans les jarrets. Gaieté revenue, avec humeur tracassière. Continuer Tuberculinum une fois par jour.

(29) Pas de douleurs, mais diarrhée aqueuse, fétide, brune, fréquente, avec fièvre et soif. A repris ce matin seulement Tuberculinum, à cause du flux ; hier, elle n'a rien pris. Elle n'a plus vomi ; l'appétit est revenu aujourd'hui, la langue est moins rouge, elle s'amuse et dort bien. Le nez mouche vert le matin, puis il est sec et plein. Encore des douleurs aux jarrets et aux jambes. Aujourd'hui, le ventre est gros et dur. Répéter Tuberculinum ce soir, puis Calcarea 30, deux doses à quatre heures d'intervalle et Phosphori acidum 6 si le mal résiste.

(3 Juillet) Hier et avant-hier bonnes journées, selles solides ; retour de diarrhée cette après-midi. Elle a pris Tuberculinum deux fois par jour et Calcarea et Phosphori acidum intercalés chaque trois-quatre heures.

Elle mouche, mais le nez est plein, les mucosités vertes se détachent mal, elle dort la bouche ouverte. Le *ventre est assoupli*, *le gâteau épiploïque fondu*, encore *quelques glandes au côté gauche*. *Plaques rouges disséminées*. Elle *dort toute la nuit*. Appétit vif, dévore des haricots verts, de la soupe au pain, du maigre surtout. Donner de l'orangeade pour boisson au lieu de la limonade. *Jarrets douloureux*. Teint meilleur. Deux selles faibles aujourd'hui. Hier, bon effet de Calcarea pour la fièvre. Donner une dose de Tuberculinum, deux de Calcarea et trois de Phosphori acidum par jour.

(6) Mieux marqué, alerte, joue, a eu aujourd'hui un peu de pâleur, le ventre chaud et un peu dur, sans douleurs, vents douloureux. Pas de douleurs aux jarrets ni de plaques. Mange la soupe avec plaisir. Elle a pris Tuberculinum deux fois par jour ; espacer à vingt-quatre heures d'intervalle et donner deux fois de chacun des deux autres.

La mère est *camuse*, avec de l'*ozène* et du *larmoyement* ; elle prise. Prendre *Silicea 30* une à deux fois par jour.

(10) Mieux depuis deux jours. Elle a eu la fièvre dans la nuit du 6 avec coliques. Continuer.

(13) Feu brûlant depuis trois jours, jambes et jarrets douloureux, ventre brûlant, langue rouge, diarrhée intermittente plus faible ; nez sec la nuit, ne mouche pas le jour, nasonne.

Avec cela, appétit, sommeil, a augmenté de un kilog. Alterner Tuberculinum avec *Silicea 30*, une dose de chaque.

(17) Pouls à 140, a souffert des jambes, brûlantes aux genoux, ventre surtout brûlant, souple, langue écarlate, anorexie, nez bouché, ronflement. Elle n'a pris que Silicea, deux fois par jour.

Je donne *Sulfur 30* matin et soir pendant quatre jours ; puis *Metallum 6*, à intercaler trois fois dans la journée, puis *Lycopod 30* matin et soir pendant quatre jours.......

L'observation s'arrête là, la mère s'étant découragée du traitement, qui avait pourtant donné de bien beaux résultats, surtout pour celui qui connaissait la gravité du mal. Il ressort aussi de cette observation un enseignement important. C'est qu'on ne doit pas se laisser effaroucher par les formes les plus aigües de la Tuberculose, pour craindre de lui opposer le Virus dynamisé. Il ne paraît pas en effet y avoir eu d'aggravation médicamenteuse ici. De là, une large extension à donner à la médication isopathique, même dans les cas spécifiques, en la suivant peut-être d'une façon moins exclusive qu'elle l'a été dans cette observation, où les indications de Solubilis, d'Alumina, de Silicea ont pu être négligées à l'occasion de la préoccupation isopathique. Il ne faut pas non plus que la pensée qu'on n'arrivera pas à la cure fasse négligerles bienfaits d'une palliation qui se rapproche tant de la voie curative.

Il est vraiment merveilleux que la maladie virulente en pleine évolution, avec peau comme un charbon vif, selles incessantes, gâteau d'engorgements ganglionnaires, pouls précipité, langue écarlate, etc., c'est-à-dire en plein incendie, se laisse ainsi refroidir et mater par son propre produit dynamisé. On eût dit que les engorgements s'étaient fondus comme du beurre sur le feu ; les selles, allant à 30 et 40 par jour, s'étaient arrêtées. Mais je crains bien que le mal trop avancé n'ait repris le dessus, surtout avec la cessation du traitement homœopathique.

## OBSERVATION VI

*Scrofulose floride et Arthritisme (Rhinite, Rupia, Prosopalgies). Refoulement à l'extérieur.*

Mr C. homme de peine (3 novembre 1894). Depuis douze jours, légère hémoptysie, mêlée à des *crachats épais*, surtout

nocturne, quelquefois diurne, en toussant par quintes; bégayement; écoulement aqueux par le nez, *épistaxis* une nuit; face colorée, pas de palpitations; le matin, *vomit de la bile*, verte et amère; digestion et selles normales. Toux humide et sibilante. Sueur arrêtée dans un courant d'air. A eu une *sciatique* droite légère, il y a trois ans. Fume, boit un peu d'absinthe, de café. Homme robuste.

*Bryonia 12; Phosphorus 12*: *Solubilis 6*, à prendre successivement au besoin, trois fois chacun, à deux-trois heures d'intervalle.

(5 Décembre) Pas d'hémoptysie nouvelle, crache moins, mais le nez rougit, se bouche. Les *blessures suppurent, forment des croûtes gris-verdâtres*, *fétides*, comme du *rupia*. *Haleine fétide*, Il n'a plus vomi. Prendre *Silicea 30* pendant quatre jours matin et soir, puis quatre jours le matin seulement, et une dose de *Tuberculinum 100*.

(12) Nez plus libre, les croûtes sèchent, il crache de nouveau un sang épais. *Eruption au poignet* droit de *disques annulaires* entre deux peaux, *papules* dans la *barbe* prurituses. Il a supprimé l'absinthe, il fume encore. Se reposer quatre jours, puis reprendre les remèdes.

(15) N'a plus craché de sang, mais la *jambe droite* s'est *gonflée à la cheville avec croûtes*. Alité par la jambe et une *douleur au coude*. Digère, n'a pas vomi. Toux stationnaire; odeur fétide, mais crachats modérés. *Glandes au bas-ventre et à l'aine*. Reprendre les remèdes qui n'ont pas encore été repris.

(22) *Après le Tuberculinum*, *il a craché du sang noir*, et l'hémoptysie revient de temps en temps en toussant. *Un abcès a percé au coude droit*

Nez encore gonflé et bouché. La jambe dégonflée coule un peu. Il tousse moins, quelquefois pas de toute la nuit, et seulement le matin. Bas-ventre désenflé. Ne fume presque pas. Il a pris Silicea du 15 au 19 et Tuberculinum le 20. Reprendre Silicea une fois par jour, pendant quatre à huit jours.

(19 Janvier) Il est allé en voyage, se croyant guéri. Obstruction de la racine du nez; il n'a plus craché de sang. *Céphalalgie* fréquente; croûte au coude, douleur à la jambe. Tousse toujours, mais moins fort. Odeur très forte. Pas de boutons ni de glandes. Continuer Silicea matin et soir pendant huit jours.

(23) Nez gonflé, lèvres aussi ; douleur aux dents, au cou depuis hier, avec gonflement de la joue. Il a eu une discussion, avec pugilat probable, il y a trois jours. Faiblesse dans les jambes ; n'a pas craché. Prendre le premier jour *Staphysagria 6* : trois doses ; le deuxième jour, *Hepar 15* : trois doses ; le troisième jour, une dose de *Tuberculinum 100*.

(26) Nez dégonflé, lèvres aussi ; coule beaucoup, vert, jaune ; se bouche moins. Odontalgie à gauche depuis trois, quatre jours, irradiée jusqu'à l'œil. Frisson le soir, se couche de bonne heure, ne peut se réchauffer. Urine rouge avec dépôt blanchâtre. *Silicea 30, 15* pendant quatre jours chaque dilution, une dose matin et soir.

(9 Février) Bien mieux ; nez débouché ; papules sous l'oreille gauche, quelques douleurs aux jambes pour avoir marché dans la neige. La blessure coule à peine, *écoulement gommeux*. Silicea 15 a été nécessaire ; le continuer espacé, une fois par jour au plus.

(20) Le nez n'est pas bouché, mais rend comme du sang ; *gonflement au palais* à gauche, douleur à l'os malaire et aux ailes du nez. Staphysagria 6, Silicea 15, Tuberculinum 100.

Le premier jour, Staphysagria, deux à trois doses ; le deuxième jour, Silicea matin et soir ; le troisième jour, Tuberculinum, une dose.

(9 Mars) Bien mieux du nez et de la bouche, quelques coliques avec selles mêlées de sang, depuis hier, et ténesme. Il a pris Staphysagria pendant quatre jours et deux fois par jour ; Silicea pendant deux jours et deux fois par jour ; Tuberculinum pendant deux jours et deux doses. Il se repose depuis six jours. Prendre *Solubilis 6* : deux à trois fois par jour, puis *Silicea 15* une fois par jour, pendant quatre jours.

Le malade, qui n'est plus revenu, (1) a dû être grandement dégagé par Solubilis, répondant à l'état lymphatique avec fétidité, à la sanguinolence scorbutique, à l'état douloureux des mâchoires.

Je verrais là un mélange de Scrofulo-tuberculose et d'Arthritisme ; peut-être de la Syphilo-scrofulose. L'action du virus, si elle s'est exercée, a servi à *faire ressortir les mani-*

(1) Revenu dernièrement, s'est très bien trouvé du traitement dépuratif, n'a pas su le continuer par correspondance dans une ville étrangère, et revient le reprendre avec succès nouveau.

*festations de la diathèse* (hémorrhagie, suppurations, douleurs) que des remèdes homœopathiques ont ensuite apaisées, conjointement avec la réaction du Tuberculinum.

## OBSERVATION VII

*Scrofule floride ou vasculaire sanguine (Fistule anale, dartres aux mains, hémorrhoïdes).*

Mr M., homme d'équipe au chemin de fer (25 Mai 1895) *Fistule à l'anus* depuis 9 à 10 ans, douleur constrictive à l'estomac dans l'intervalle des repas, les aliments soulagent, *dartres* au *bras* et à la *face* depuis un an, un *bouton à la langue* a percé, elle est sale, fendillée. Malaises fréquents avec sueurs froides, pâleur, faiblesse. Digère, selles. Rhume, a eu de l'*aphonie*, la toux retentit dans les côtés. Il a mis un emplâtre de Thapsia sur la poitrine.

Une dose de *Tuberculinum 100* ; puis *Silicea 30* matin et soir et *Lachesis 12* dans les malaises.

(1er Juin) Mieux, moins d'écoulement ; douleur d'estomac suspendue depuis quelques jours ; dartres moins croûteuses (*la suppuration se modère*), sèchent plus vite. Pas de malaises ; rhume passé, langue bonne. Je renouvelle les remèdes.

(22) Encore écoulement fistuleux, dartres. Tuberculinum et Silicea.

(13 Juillet) Coliques à la selle, qui est facile pour lui, la fistule coule peu, les dartres vont mieux. *Nux vomica 12* le soir, *Hepar 15* le matin.

(24 Août) Rougeurs au front, la fistule va bien, a eu un flux hémorrhoïdal en allant à la selle. *Sulfur 30* : deux fois par jour. (*Ledum*).

(28) Boutons rouges au dos des mains, un peu croûteux, fistule idem. *Bovista* : deux-trois fois par jour.

(5 Octobre) Lombalgie, récidive de l'an dernier à la même époque, constipation, hémorrhoïdes. *Sulfur 30* le matin ; *Nux vomica 12*.

(16 Septembre 1896) La fistule à l'anus est reparue ; le soir l'estomac tiraille entre les repas ; les aliments soulagent ; dartre entre les doigts, pruriteuse, sèche, surtout à la nouvelle lune, chaque mois, suinte un peu après gratte-

ment ; ongles rayés ou tachés de blanc. Bourdonnements répétés depuis quelque temps, et paracousie. Douleurs aux côtés par refroidissement. (*Petroleum, Clematis, Ranunculus*) *Tuberculinum 100*, une dose chaque quatre jours, et *Lachesis 12* intercalé deux fois dans la journée, puis *Silicea* 30 matin et soir, pendant quatre jours.

(7 Janvier 1897) La fistule va mieux, l'estomac bien, dartre presque nulle. Les bourdonnements persistent. Renouveler les remèdes. (*Natrum salicylicum. Chininum sulfuricum*

(5 Mars) Lombalgie sourde, un peu de bourdonnements ; pas de dartres aux doigts. Constipation, renvois, vents. Raideur après le repas. *Sulfur 30* le soir ; *Lycopodium 30* le matin ; *Bryonia 12* trois fois dans la journée.

(3 Novembre) Gastralgie ; la fistule coule beaucoup. *Tuberculinum*, *Silicea*, *Lachesis*.

(10) Dyspepsie flatulente persiste, avec selles plus faciles ; fistule stationnaire. *Sulfur 15* le premier matin, avec *Lachesis* à midi et le soir ; *Tuberculinum* le deuxième matin, avec Lachesis de même, et ainsi de suite.

(24) Mieux ; continuer les remèdes espacés. Douleur au côté gauche (de la poitrine ou du ventre ?) intermittente, revenue depuis deux ou trois jours. Bourdonnements presque continus. Encore les ongles blancs. J'ajoute *Silicea* à la dernière prescription.

(16 Février 1898) Encore la fistule. *Tuberculinum* et *Silicea*.

On le voit ; les remèdes n'ont pas guéri, mais ils contiennent le mal dans des proportions tolérables, l'amortissant lorsqu'il se développe. Cet homme présente un état de Scrofule floride (teint rouge, complexion replète, comme le malade de l'observation précédente), peut-être de l'Artério-Sclérose mêlée à la Diathèse purulente.

Sans l'Isopathie, et en creusant le sillon homœopathique, j'eusse pu lui donner des remèdes comme *Aurum muriaticum*, *Petroleum*, *Bovista lycoperdon*, *Clematis erecta*, *Myrica sebifera*, *Theridion*. Pour les hémorroïdes et les maux de reins, j'eusse pu ajouter *Œsculus*, etc. Pour les bourdonnements, la *Quinine* et le *Salicylate*. Mais j'ai préféré me tenir sur le terrain principal, les têtes de ligne médicamenteuses. Peut-être essayerai-je ces compléments à la prochaine occasion.

Pour sa femme, affligée d'*Ecrouelles volumineuses sous-maxillaires*, j'ai tenté un instant l'emploi du Tuberculinum jusqu'à la 30e, mais il a donné des picotements et des élancements intolérables, avec il est vrai moins de grosseur et de raideur dans les glandes, et il a fallu l'emploi réitéré de *Sulfur* et *Phytolacca* pour apaiser cette complication et amener la fonte définitive de la tumeur, qui avait bien le volume d'une grosse orange.

## OBSERVATION VIII

*Tuberculose pulmonaire à la deuxième période Angioïtisme.*

(6 Avril 1895) Mr C., jeune homme de 22 ans, a eu la *grippe* il y a 5 ans, a pris un effort dans les reins, en exerçant son métier d'imprimeur, se plaint de *douleurs* piquantes dans les deux *côtés* de la *poitrine*, surtout à gauche ; tousse beaucoup depuis le début de l'hiver, *essoufflé* est en marchant, *crachats* d'abord épais puis éclaircis, a été réformé au régiment. Rien de saillant à l'auscultation. *Sueur au lever*, dyspepsie, *doigts hippocratiques*. Aigreurs, renvois des repas précédents, a eu la dyssenterie, selles maintenant régulières. La semaine dernière, alité avec fièvre, aujourd'hui pouls à 26. Le major a trouvé une *bronchite suspecte*, ce qui l'a étonné vu la constitution robuste du malade. *Bryonia 12* alternée au besoin avec *Scilla 3* chaque deux heures ; encadrés par le *Sulfur 30* matin, puis *Stannum 6* matin et soir.

(17) Mieux, mais fume, va au café, a repris le travail depuis deux jours. Encore anorexie, renvois, essoufflement, frilosité ; face rouge, a eu deux épistaxis en quinze jours, en se mouchant. Râles muqueux au sommet gauche. Je donne Phosphorus 12 : deux à trois fois par jour, et le régime maigre.

(24) Tousse moins, moins de douleurs aux côtés, essoufflement, anorexie et renvois (Agaricus). Haleine camphrée. Pas de râles, retentissement de la toux à gauche. Frilosité, surtout hier et avant-hier après avoir pris Phosphorus. N'a pas fumé. Renvois, a eu un flux hémorrhoïdal avant-hier et selle pâteuse. Teint toujours coloré (*Aloès*). En dormant,

râlements (*Cuprum*). Jambes faibles. Donner une dose de *Sulfur 200* le matin du premier jour et *Stannum* deux fois dans la journée ; puis *Lycopodium 30* le matin du deuxième jour et Stannum de même, et ainsi de suite.

(1[er] Mai) A eu froid il y a trois jours, par le mauvais temps. La douleur se déplace d'un côté à l'autre, point douloureux à la base gauche, essoufflement ; toux et crachats épais ; *râles humides*. Anorexie, moins de renvois aigres, selles quotidiennes, non sanguinolentes. Jambes faibles. Peu de sueurs le matin. Donner une dose de *Tuberculinum 100* et repos trois jours. Intercaler *Aconit 6* et *Bryone 12*, puis donner *Phosphorus* trois fois par jour, pendant quatre à huit jours.

(8) Tousse modérément le matin, crache épais, moins de douleurs aux côtés. Constipation vaincue. Froid senti tous les jours. Est allé aux arènes dimanche. *Tuberculinum 100*, répété chaque quatre jours, et *Phosphorus 30*, répété deux fois par jour.

(15) Est allé bien la semaine dernière ; refroidissement depuis deux jours. Appétit meilleur à dîner ; le soir encore anorexie. *Somnolence le jour*. Crache moins ; a vomi de la bile il y a quatre jours (deux fois en quinze jours). Froid le matin moins marqué, puis chaleur de la face avec rougeur quand il s'est refroidi (Sanguinaria). Peu de points de côté, moins d'essoufflement, sue peu la nuit. *Hanches douloureuses* en descendant (arthritisme). Le « *Tuberculinum fait l'effet de l'huile dans la lampe* ». Le donner toujours, alterné avec Phosphorus, Aconit et Bryone.

(22) Mieux, l'appétit revient depuis deux jours, n'a presque plus eu de frissons ni de points de côté après Aconit et Bryone. Continuer Tuberculinum et Phosphorus au besoin.

(29) A peu près. Diarrhée accidentelle par l'effet d'un orage après déjeûner. Sensation (ancienne) d'eau froide coulant dans les côtés (Rhus). Engraisse. Mêmes remèdes.

(5 Juin) Plus essoufflé la nuit, tousse un peu plus (temps pluvieux). Est allé aux arènes (c'est ce qui le tuera) et en promenade avec le mauvais temps, mêmes remèdes.

(8) Mieux, mais *sue beaucoup la nuit*, se découvre et se refroidit. A pris Tuberculinum hier matin. Continuer.

(12) Mieux, mais faible, n'a pas sué cette nuit. A repris Tuberculinum hier, après Phosphorus. Anorexie, sauf hier

soir. *Crache bien moins*. *Insomnie*, depuis deux nuits, prendre *Silicea 30*, réserver les autres remèdes. Moins essoufflé, la toux retentit à la tête. *Râlements gras un peu durs au côté gauche comme crépitants*, moins à droite.

(19) Mieux depuis trois jours, avec appétit ; a eu une *hémoptysie noire et rouge* la semaine dernière pendant deux jours, 13 et 14 (Acalypha). A pris Tuberculinum hier ; avait pris Phosphore le 16 et le 17, après Silicea. Sue moins la nuit. Donner Phosphorus avant Tuberculinum.

(25) Pas d'hémoptysie, un peu de sueur intermittente, sa mère le recouvre, peu de toux et de crachats ; essoufflement ; appétit. Mêmes remèdes.

(3 Juillet) Mieux, peu d'essoufflement, sue la nuit. Continuer.

Le père et la mère se trouvent aussi très-bien du traitement.

Le malade néanmoins n'a pas continué le traitement, attribuant sans doute, dans son impatience, à l'insuffisance des remèdes un *statu quo* provenant de la gravité de la maladie.

## OBSERVATION IX.

### *Bronchite tuberculeuse chez l'enfant (Adénopathie bronchique) Cure complète et rapide.*

Le 25 Février 1895, on m'amène une fillette de 4 ans, Mlle T., affectée depuis 3 ans d'une *toux* rauque, *dure*, de gorge, comme une toux *caverneuse* me rappelant très bien la toux d'adénopathie bronchique. La mère est morte de Kyste abdominal ou de môle, après une gestation de neuf mois, avec cyanose des mamelles (?) Le *pouls* est *à 160*, nerveux, ondulant. Les *quintes* surviennent à neuf heures du soir, deux heures du matin, six heures ; elle *crache* souvent, épais et écumeux ; elle a parfois trois quintes de suite, avec *suffocation*, *cyanose*. Aggravation par le mouvement, l'agitation, la parole. Fortes *sueurs* surtout en été, avec *miliaire*, chaleur forte. Incontinence nocturne. Bon appétit, digère, va à la selle. Elle est plus abattue ces temps-ci ; les yeux sont cernés, il y a de la somnolence dans le jour, les jambes sont faibles. Chaque mois, la poitrine se remplit ; on faisait vomir avec de l'Ipéca, ce qui la soulageait pour quelque temps.

Donner *Iodium 6* : six fois par jour ; puis au besoin une dose de *Tuberculinum 100* et repos quatre jours.

(Je préfère l'expression de Tuberculinum à celle deBacillinum, parce qu'elle ne préjuge rien sur la nature de l'agent morbide et thérapeutique, et qu'elle n'effarouche pas davantage celui qui veut bien réfléchir. N'est-on pas en droit de demander quel Bacille on prend ? Et le streptocoque n'est-il pas aussi redoutable que n'importe lequel ? Pour ceux qui ne croient pas au microbe-cause, tout malentendu est écarté. Du reste, on peut se borner à mettre T ou tout autre chose).

(27 Février) *Mauvaise odeur de l'haleine* ce matin, avec les yeux gonflés et ouverts en dormant. Elle a eu déjà de l'odeur en prenant le sirop d'ipéca. *Le pouls est tombé* à 128-136. Hier encore, il y eut une forte fièvre ; dans l'après-midi, elle tomba. Elle tousse moins et moins dur ; elle a pourtant eu encore quatre quintes cette nuit. Elle a vomi des crachats, beaucoup sué ; les jambes sont toujours faibles. Continuer *Iodium* à doses espacées.

(6 Mars) L'enfant tousse encore beaucoup, par quintes, rauque et un peu gras. Le pouls est à 136-144, il n'y a pourtant ni chaleur, ni sueur. L'enfant dort peu ; se réveille à 5 heures du matin ; elle mange et s'amuse. Le 3 mars, elle a pris Tuberculinum pour aggravation. Elle est allée mieux, puis, elle a rechûté.

Cependant, on constate que les jambes sont plus fortes.

(L'effet tonique paraît être constant dans les traitements isopathiques. Tel est le cas d'une Cystite purulente traitée par son propre pus, où la malade se mit à « manger comme quatre », ne pouvant se passer chaque jour de son « remède ». Tel est le cas d'une hystérie que j'ai attaquée avec le Sérum de la malade ; je dis Hystérie ou Hystéricisme, avec quelque racine herpétique ou arthritique).

Je prescris la reprise de *Tuberculinum 100* une à deux fois par jour.

(13 Mars) *La toux a été complètement enlevée par quatre doses de Tuberculinum données à douze heures d'intervalle !* Le pouls est tombé à 96. *L'haleine a perdu sa fétidité*, elle est tout-à-fait saine. L'enfant est fraîche, a le teint éclairci, *les glandes se sont réduites, pas de crachats, un peu de surdité*, pas d'écoulement d'oreille, démangeaison.

(3 Juillet) On me confirme la cure. Il y a eu il y a quelque

temps un retour insignifiant de toux, pour lequel on a renoncé à me l'amener, vu sa disparition spontanée. Les parents sont enthousiasmés. *(Revue homœopathique française,* 1895. Septembre). (1)

## OBSERVATION X

*Hydrocèle — Cure par Tuberculinum et Blennorrhaginum combinés.*

Mr R., employé de bureau, se présente à mon Dispensaire le 22 Décembre 1894, porteur d'une tumeur testiculaire à gauche, depuis le mois de mars de la même année. Cette tumeur, du volume d'une orange, n'est pas réductible par la pression, est transparente, lisse et ovoïde. Le malade a eu une *uréthrite* il y a 18 ans ; quatre *loupes* opérées au cuir chevelu, comme son père et sa grand'mère paternelle.

*Sulfur 15, Cannabis s 30, Graphites* 3, *Silicea 30, Iodium 6* donnés successivement, amènent une *certaine* diminution de la tumeur. Le malade a eu la *cheville gauche enflée* l'année dernière. Après *Rhododendron 6*, la tumeur diminue d'un centimètre d'après le malade (elle ne me semble pas être moins grosse). Je donne *Blennorrhagin 3* et Rhododendron.

(2 Février 1895) La tumeur diminue de deux centimètres en huit jours, avec le Blennorrhagin, pris trois fois par jour ; elle est plus molle. Continuer. Statu quo. Reprendre Rhododendron. Statu quo depuis quinze jours. Reprendre la première série (16 Février).

Le 9 Mars, même état. Rhodendron ; *Pulsatilla 6.*

(16 Mars) Idem. Toux de gorge avec expectoration. *Lactuca v 6* ; *Causticum 12.*

(30) Rhume passé, sauf l'humidité bronchique. Mais tumeur idem. *Tuberculinum 100* ; *Clematis erecta 3.*

(6 Avril) Diminution d'un centimètre depuis Tuberculinum. N'a pas pris Clematis. Toux renouvelée par un refroidissement probable, (J'ai soigné le frère d'une bronchite

(1) La mère de l'enfant est morte phthisique.

très opiniâtre), sibilante, chargée, nocturne. *Bryonia 12* et une dose de *Tuberculinum* pour huit jours.

(10) Tousse et crache un peu moins. Continuer.

(13) Tousse moins ; la tumeur diminue. Répéter au besoin Tuberculinum dans quatre jours.

(17) Bien pour la toux avec Bryone, un peu d'expectoration le matin. N'a pas pris Tuberculinum, la tumeur diminuant.

(24) Tumeur stationnaire. Reprendre Tuberculinum.

(27) Diminution d'un centimétre. Expectation.

(4 Mai) Nouvel arrêt. Reprendre Tuberculinum. Le jet de l'urine est plus droit. La toux est passée.

(8) Diminution d'un centimètre. Expectation.

(11) Nouvel arrêt. Reprendre Tuberculinum. Diminution de cinq centimètres depuis le début.

(18) N'a pas pris le remède ; nouvel arrêt. Lombalgie lancinante nocturne qui le réveille, ou le jour en se relevant (héréditaire). Reprendre Tuberculinum.

(22) Diminution d'un centimètre dans le sens vertical, non en travers. La lombalgie disparaît. Le malade prendra dorénavant le remède deux fois par semaine, jusqu'à nouvel ordre, sans trop se préoccuper des indispositions intercurrentes. Peut-être que le Blennorrhagin a arrêté son action par insuffisance de dynamisation. Répéter Tuberculinum 100.

(25) Même état. *Tuberculinum 30.*

(29) Statu quo. *Blennorrhagin 12* et *Tuberculinum 200*, trois fois par jour le premier.

(1er Juin) Mieux. Diminution totale de neuf centimètres en longueur. (17 au lieu de 26), de sept centimètres en travers (20 au lieu de 27). *Souplesse de la tumeur*. N'a pris que Blennorrhagin pendant trois jours à deux doses, puis trois, puis quatre. Continuer Blennorrhagin à doses espacées.

(8) *Augmentation d'un centimètre* il y a quatre jours. Il a pris Tuberculinum 200 hier matin, après avoir continué le Blennorrhagin aux mêmes intervalles. Expectation.

(12) Nouvelle diminution d'un centimètre. Répéter *au besoin* Tuberculinum 200

(19) Statu quo. Voix enrouée. A pris Tuberculinum le 16.

(29) Tendance à la diminution. Pas de gêne ; a mis un suspensoir. A pris Tuberculinum hier matin. Expectation.

(3 Juillet) Diminution d'un demi centimètre. Pied gauche

un peu enflé, surtout le soir. Tendon d'Achille sensible en pliant la jambe. *Tuberculinum 100.*

(10) Statu quo. A pris Tuberculinum le quatre. Reprendre *Blennorrhagin 30* et *12*, quatre jours chacun, deux fois par jour, puis Tuberculinum 200.

(17) Mieux ; n'a pris que Blennorrhagin 30, 12. Rhume, toux sèche. Diminution d'un demi centimètre ; pied enflé. Prendre *Tuberculinum 200* à la suite.

(24) Diminution d'un demi centimètre. *Sulfur 30* le premier jour, une dose ; Blennorrhagin 30 le deuxième jour, une dose ; Tuberculinum le troisième jour, une dose.

(31) Mieux. Diminution d'un centimètre en long ; de 1/2 en travers.

En résumé, jusqu'ici :

| | | TESTICULE GAUCHE | |
|---|---|---|---|
| | | Sens vertical | Sens transversal |
| 17 Janvier 1895 | . . . . . | 0,25 | 0,27 |
| 16 Février » | . . . . . | 0,22 | 0,25 |
| 16 Mars » | . . . . . | 0,22 | 0,25 |
| 17 Avril » | . . . . . | 0,21 | 0,23 |
| 18 Mai » | . . . . . | 0,19 | 0,20 |
| 17 Juin » | . . . . . | 0,17 | 0,20 |
| 18 Juillet » | . . . . . | 0,16 | 0,19 |
| 31 Juillet » | . . . . . | 0,15 | 0,185 |
| (7 Août) » | . . . . . | 0,145 | 0,18 |

Testicule droit (0,12 en long, 0,14 en travers)

Enrouement ; quelquefois douleur à l'épine dorsale, à l'omoplate droite dans les fortes inspirations, crache dès qu'il a mangé. Brûlement en s'enrhumant. Se reposer et reprendre les remèdes au besoin.

(21) A peu près ; il a répété chacun des deux premiers remèdes, (Sulfur et Blennorrhagin) pendant quatre jours et deux fois par jour et a pris une dose de Tuberculinum.

Enrouement, douleur à l'épaule intermittente, crache moins. Continuer.

(14 Septembre) Testicule idem ; douleur à l'épaule. Remplacer Sulfur par *Calcarea carbonica*, avec les autres.

(25) Statu quo. Reprendre *Sulfur 15* avec les autres.

(12 Octobre) A eu, le 25 Septembre 1895 :

longueur 14 1/2 ; largeur 18 1/2.

9 Octobre 1895, » 14 ; » 19.

12 Octobre 1895, » 15 ; » 19.

A pris les remèdes jusqu'au 8 ; a fait quatre tours. Remplacer Sulfur par *Psorinum 30*.

(19)......... ......... longueur 15 ; largeur 19. Reprendre *Sulfur 15* avec *Blennorrhagin 12*.

(26) Aggravation ; repos 8 jours, longueur 15 ; largeur 19 1/2.

(23 Novembre) Diminution de 1/2 centimètre dans le sens vertical. A pris chaque remède pendant trois jours et deux fois par jour. Expectation avec sucre de lait.

(18 Décembre) Même diminution que le 4 ; tendance à diminuer. A achevé le 14 le Tuberculinum 200. Je donne *Tuberculinum Kochii 100,000*[me].

(28) A pris la nouvelle dose le 20. Le testicule gauche a diminué en long de un centimètre et en large de 1/4 de centimètre. *Sucre de lait.*

(8 Janvier 1896) Diminution en long de 1/2 centimètre ; a pris sa dose le 6.

(15) Diminution de 3/4 de centimètre et en travers de 3/4 de centimètre ; a pris la dose le 9.

(29) Diminution de 1/4 de centimètre dans les deux sens. Remède pris le 23. Testicule encore dur. Reprendre le *Tuberculinum 100* pendant quatre matins consécutifs ; puis le *Medorrhinum 30* (Blennorrhagin) de la même manière.

(8 Février) Diminution de 1/4 de centimètre en long.

(15) *Augmentation* de 1/4 de centimètre en long. N'a pas pris de remèdes. Prendre *Tuberculinum 200* et *Medorrhinum*.

(26) Augmentation de 1/2 centimètre en travers. *Tuberculinum 100* une dose, et au besoin la *100,000*[me] au bout de quatre jours.

(7 Mars) Pas de diminution. *Sulfur 30* le matin, *Medorrhinum 30* le soir, pendant quatre jours.

(14) Diminution de 1/4 de centimètre dans les deux sens. A pris les remèdes du 9 au 12.

(21) Diminution de 1/4 de centimètre dans les deux sens. A pris du 16 au 19. Continuer.

(1[er] Avril) Diminution du testicule gauche : 1/2 centimètre dans les deux sens. A pris les remèdes du 23 Mars au 30. Prendre toujours *Sulfur 30* le matin et *Medorrhinum 30* le soir.

(11) Diminution en long de 1/2 centimètre, en travers, de 1/4. Continuer.

(25 Diminution de 1/4 dans les deux sens. Continuer, en ajoutant *Tuberculinum 100* : quatre matins.

(9 Mai) Pas de changement. *Tuberculinum 200, 100, 30* pendant quatre matins chacun.

(4 Juin) Statu quo. *Medorrhinnm 30* ; *Psorinum 30* ; *Luesinum 30* (Syphilinum), pendant quatre jours chacun et deux fois par jour.

Le malade n'a pas persévéré davantage.

En résumé, voici le dernier tableau :

| | TESTICULE GAUCHE Sens vertical | Sens transversal |
|---|---|---|
| 19 Février 1896 . . . . . . | 0,13 | 0,175 |
| 24 » » . . . . . . | 0,13 | 0,18 |
| 3 Mars » . . . . . . | 0,13 | 0,18 |
| 7 » » . . . . . . | 0,13 | 0,18 |
| 10 » » . . . . . . | 0,12 3/4 | 0,17 3/4 |
| 12 » » . . . . . . | 0,12 1/2 | 0,18 |
| 14 » » . . . . . . | 0,12 1/4 | 0,17 1/4 |
| 21 » » . . . . . . | 0,12 | 0,17 |
| 25 » » . . . . . . | 0,12 | 0,17 |
| 30 » » . . . . . . | 0,11 3/4 | 0,16 3/4 |
| 4 Avril » . . . . . . | 0,11 1/3 | 0,16 3/4 |
| 7 » » . . . . . . | 0,11 1/4 | 0,16 1/2 |
| 11 » » . . . . . . | 0,11 1/4 | 0,16 1/2 |
| 16 » » . . . . . . | 0,11 1/4 | 0,16 1/2 |
| 22 » » Tendance à Augmenter. | | |

Cette observation a été insérée dans le *Journal Belge d'homœopathie*, jusqu'au 31 juillet 1895, inclusivement. Comme on le voit, les virus, agissant plus énergiquement que les remèdes homœopathiques, ont demandé à être répétés d'une façon soutenue et cependant avec le repos, des variations de doses, des alternations. Le principe blennorrhagique, coalisé sans doute avec le germe tuberculeux, (1) a demandé une attaque isopathique appropriée à chaque tendance morbide. Des aggravations momentanées ont montré combien était étroite l'oscillation réactive, qui est allée du reste en diminuant tousles jours.

Nous avons eu même une apparence de développement de Tuberculose pulmonaire, qui porterait à incriminer nos dilutions de pouvoir infectant. Ces menaces ne s'étant pas

(1) Le Tuberculinum Heatii, que j'ai employé le plus souvent, est tiré du testicule. De là, sans doute, une grande affinité pour l'organe de mon malade, tendant probablement à la tuberculose.

confirmées, je pense qu'il n'y a eu là qu'un mouvement réactif, indiquant la tendance latente du sujet, (1) tendance qui a été fouillée par le produit virulent dynamisé et neutralisée comme dans les traitements prophylactiques de la rage en puissance, à l'Institut Pasteur.

## OBSERVATION XI

### *Bronchite chronique*
### *Pharyngite et gingivite granuleuses. Hémoptysies.*

Mr C., employé au chemin de fer, face colorée, me consulte le 3 Février 1898. Il a eu une *Hémoptysie* il y a sept ans et une il y a deux ans. Il travaillait sur le cuivre. La première atteinte dura dix-huit mois, avec fortes quintes, essoufflement, fièvre, crachats abondants, convalescence graduelle avec persistance des crachats ; il employa avec succès la teinture d'iode en badigeonnages. La deuxième atteinte dura un mois, avec hemoptysies trois soirs de suite, et traitement par les vésicatoires. A la suite, il a *craché*, ne tousse que pour cracher le matin ; essoufflé par la marche et le travail. *Douleur à la base droite* en respirant, lorsqu'il crache du sang ; *crachats jaunes épais*. Digestion bonne, mais anorexie depuis cinq-six jours par refroidissement, constipation, langue nette, sauf le matin, *Céphalalgie* gravative le soir. *Gorge très rouge* au pharynx, mamelonnée, gencives douloureuses pour la mastication avec mauvaise odeur. *Respiration sibilante des deux côtés*, comme un enrouement léger.

Prendre *Iodium 30* le matin et *Bryone 12* : trois fois dans la journée, pendant quatre jours, puis *Iodium 6* matin et soir et *Pulsat 6* dans la journée, pendant quatre jours.

(11) A été calmé, tousse et crache beaucoup moins, pas de céphalalgie avec Iodium ni d'hémoptysie ni de point de côté. Essoufflement, anorexie, selle quotidienne douloureuse ; sue un peu la nuit. Prend beaucoup de lait ; modérer. Prendre *Iodium 6* pendant quatre jours, puis *Lycopodium 30*

(1) Je croirais même, selon ma thèse générale, que ce cas d'hydrocèle était un épanchement recouvrant un testicule tuberculeux.

(son complémentaire) de même, toujours avec Bryone et Pulsatille dans la journée.

(24) Bon appétit, mais plénitude au côté droit, râlements nocturnes, crache vert le matin, blanc dans le jour, essoufflement ; selles plus faciles, moins douloureuses ; toux saccadée, précipitée en se couchant à droite.

*Sueurs nocturnes* au dos, aux mains et aux genoux, auscultation meilleure ; *humidité légère à gauche.* Le gosier n'est pas douloureux, paraît moins rouge ; encore rougeur aux gencives, qui intolèrent la chaleur, la fraîcheur et la mastication. *Tuberculinum 200* ; une dose le premier matin ; *Nitri acidum 6* matin et soir, le deuxième jour ; *Iodium 6* de même, le troisième jour ; *Lycopodium 30* le quatrième jour au matin ; *Stannum 6* le cinquième jour, matin et soir.

(7 Mars) Crache moins, sauf le matin ; bruit grattant, au repos, toux dans le décubitus à droite, essoufflement ; va à la selle, mais avec douleur et prurit à l'anus. A eu de la *courbature des membres après la première dose de Tuberculinum avec poitrine calmée* ; rien après la deuxième dose. Très peu de sueur. Gosier bien, mais gencives douloureuses et tartreuses. *Râles mous, à gauche,* d'enrouement. Prendre Lycopodium le matin, Iodium dans la journée, deux-trois fois, et *Ammonium muriaticum 6* la nuit, à une, deux, trois heures d'intervalle.

(17) A eu de la lombalgie en ceinture jusqu'à l'épigastre, au ventre, au cœur, aggravée en mangeant ; le malaise a duré deux jours, après une fatigue. Tousse encore le jour, pas la nuit, ni au décubitus, crache comme d'ordinaire (le matin, à midi avant dîner et le soir à quatre heures). Appétit bon. Décubitus droit pénible, moins pourtant qu'avant (Stannum). Fatigue rapide en marchant, douleur à la plante et à l'aine droites, besoin d'allonger le membre. Bouche à peu près ; *enduit collant sur les dents*. Une dose *Tuberculinum 200* ; puis *Calcarea 30* le matin, avec trois ou quatre doses d'*Iodium 6* dans la journée et *Stannum* de même pendant huit jours.

(8 Avril) Idem, sauf la nuit, pour la toux et les crachats (blancs maintenant), *toux précédée de râlements au sommet droit,* essoufflement rapide au travail. *Exagération des vibrations thoraciques à l'omoplate droite* en toussant ; toux humide, déchirante ; à gauche, soufflante, enrouée.

Chaque soir, *dysphagie* par douleur ulcérative à la gorge et à la langue, au côté gauche l'enduit dentaire persiste. Sueurs nocturnes modérées au repos. Digère, mais *selles douloureuses saignantes* en forçant (hémorrhoïdes).

*Aviaire 100* une dose ; puis au besoin, quatre jours après, *Tuberculinum 100* et quatre jours après, *Tuberculinum 30*. Intercaler *Iodium 6* et *Cuprum 24* : trois fois dans la journée *(Sanguinaria — Graphites — Nitri acidum — Hydrastis, etc.)*

## OBSERVATION XII

*Bronchite et emphysème ; Scrofulose ; Surmenage utérin ; Tuberculisation aigüe*

(4 Octobre 97) Mme X., âgée de 26 ans, est atteinte de *catarrhe bronchique* depuis le mois de Mars, à la suite d'un allaitement qui a duré huit mois. La convalescence a été traînante jusqu'au 15 juin, époque où elle est montée au mazet et a paru guérie (retour d'appétit, cessation de la toux). Mais en revenant en ville, elle a vu reparaître la toux, l'*essoufflement*, avec *sueurs nocturnes*. La toux est sèche, surtout nocturne, de minuit et demi à deux heures du matin, avec *orthopnée*. Pas d'expectoration, malgré les glaires bronchiques et nasales. L'auscultation est négative. La malade a eu la *variole* à l'âge de 7 ans, elle n'était pas vaccinée ; cette fièvre éruptive a laissé de fortes marques à la face. Les règles normales ont augmenté depuis le mariage ; un peu de *leucorrhée*. La malade a eu aussi de l'*Otorrhée*. Elle vient de prendre *Calcarea* avec succès pour les sueurs.

Continuer *Calcarea 30* une dose le soir, avec *Metallum iodatum 6* trois fois dans la journée ou la nuit, pendant quatre jours ; puis au besoin remplacer ce dernier remède par *Phellandrium 12*, toujours avec Calcarea.

(13) Essoufflement calmé par Phellandrium. Metallum a fait tousser davantage ; toux améliorée maintenant ; sommeil aussi ; appétit encore faible ; crache un peu de nouveau et ne se mouche pas ; douleur à la base droite en se couchant de ce côté. Règles en retard de 10 jours ; pas de leucorrhée ;

coliques. Douleur à l'omoplate gauche comme de fatigue. Continuer *Phellandrium,* puis au besoin *Pulsatilla 6* et *Senecio 6* pour les règles, chacun trois fois par jour.

(29) Rechûte depuis hier. Reprendre *Phellandrium.*

(30) Toux quinteuse, essoufflement avec sueurs, pouls à 144, a vomi en toussant. Règles en retard de quinze jours. Prurit général picotant. Soif.

L'effet de Phellandrium est amoindri. *Metallum iodatum*, puis *Phellandrium*, puis *Bryonia*, puis *Drosera* : trois doses de chaque.

(31) Mieux marqué, pouls à 100-128 ; a peu sué, a dormi. N'a pris que Metallum iodatum et une fois Phellandre. Continuer.

(1er Novembre) Tousse sur le matin, a toussé un peu hier après-midi, quelques crachats sortis gluants, blancs, écumeux, avec peine. A pris quatre doses de chaque remède (les deux derniers). Sue en toussant.

Prendre une dose de *Sulfur 30* le matin et *Senega 6* répété dans la journée. Au besoin, revenir ensuite à Bryone (antagoniste et alternant de Senega).

(3) A moins toussé, mais quintes plus longues, sifflantes, pouls à 104, sursauts tendineux. Crache plus facilement, bouche gluante ce matin. L'essoufflement persiste, surtout au lever. N'a pas pris Senega. Appétit, mais dégoût de la viande, a pourtant mangé du lapin.

Reprendre *Metallum iodatum* et *Phellandre* avec une dose de *Sulfur 15*.

(5) Aggravation nocturne, nausées par la toux et par efforts, rend des glaires et de la salive. Essoufflement anhélant après la toux. Prendre *Calcarea 30* le matin, avec *Drosera 12* et *Senega* alternés dans la journée. Remplacer ensuite Calcarea par *Sepia*.

(7) Hier mieux, aujourd'hui a toussé une heure. Pouls à 96, très nerveux. Crache peu. Jambes faibles ; règles supprimées. Appétit, pas de douleurs. *Phosphorus 12* et *Tuberculinum 200*.

(9) Un peu mieux ; avant-hier, passa une meilleure nuit. Pouls à 80, vibrant ; moins essoufflée ; nerveuse depuis ses couches. A pris des deux remèdes, du Tuberculinum en une fois. Continuer *Phosphorus*. Jambes plus fortes.

(11) Mieux, n'a pas toussé depuis quatre jours ; a bien dormi les deux dernières nuits. Tuberculinum pris le 8 au

matin, puis Phosphor trois fois par jour. Suspendre, Puis au besoin reprendre les deux. Pouls à 84, sans frémissement ; coryza fluent.

(15) Le mieux continue, a toussé un peu pendant deux jours et hier au soir après le repas. A repris Phosphore. Nausées calmées en mangeant. Pouls à 84, faible, calme.

(20) Continue à aller mieux ; n'a pas toussé, n'a pas pris les remèdes. Pouls à 84, peau moite (habituel), chaude, a trop chaud la nuit, se découvre et recouvre sur le matin. Nausées enlevées en mangeant. *Faire un régime plus tonique ; promenade demain.* Coryza fluent. Prendre *Calcarea 30* le premier matin, *Sepia 30* le deuxième matin.

(30) Pouls à 112, tousse depuis trois jours, n'avait pas allumé le poêle. Règles venues une demie journée. Nausées le matin, en toussant, calmées par le repas. Essoufflement. A pris trois doses de *Phosphore* depuis hier. Continuer.

(2 Décembre) A toussé beaucoup, pendant une heure, malgré Phosphore. Crache peu ; essoufflement en toussant. Appétit, teint meilleur. Reprendre une dose de *Tuberculinum à la 100*^e^ et *Phellandrium*.

(3) Elle a pris deux doses (à 6 heures du soir et 3 heures du matin) ; n'a eu qu'une quinte d'un quart d'heure après souper. Suspendre.

(7) Essoufflement suffocant, tousse assez. *Râles sibilants, un peu de dilatation.* Pas de crachats. A repris *Tuberculinum* hier soir à 6 heures. Reprendre *Phosphorus 12* et au besoin *Sambucus 6*.

(8) Mieux. A pris trois doses de Phosphore et Sambucus. Continuer.

(9) Idem.

(14) Mieux, a dormi ces trois nuits. Tête lourde, chaude. Suspendre Phosphore.

(4 Janvier) Renouvelle Phosphore et Sambucus pour retour de toux.

(11) Tousse davantage au début des époques ; elle est alors plus frileuse. Une dose de *Tuberculinum 200*.

(29) A eu son *rhume menstruel* (coryza, larmoyement, crachement aqueux) moins d'essoufflement, faim canine, digère, pas de sueurs. (*Solubilis*).

Les mois de Février et Mars se passent sans visites ; la malade renouvelle de temps en temps ses remèdes. Elle engraisse beaucoup, et je la retrouve (le 19 Avril) avec une

grossesse de cinq mois. Essoufflement réveillé par des sorties au temps humide et des montées d'escaliers hier et avant-hier. *Râles sibilants* surtout, *un peu muqueux*. Toux sèche, a vomi son souper. Bien *réglée* (*malgré sa grossesse*, mauvaise affaire !) A repris le *Tuberculinum le 18 Mars* ; avait pris du Phosphor et du Sambucus le 14. Je répète *Tuberculinum 200 et Sambucus*.

(20) Je trouve la malade levée le lendemain et dégagée. Elle sort les jours suivants avec le beau temps.

L'Isopathie est une grande éducation à faire pour le médecin. On y fait tous les jours des expériences nouvelles. Voilà une malade sur le penchant de la *Tuberculisation aigüe et suraigüe*, (pouls à 144), *toute gravée de picote*, suant la lymphe de partout et chez laquelle tous les accidents sont conjurés, au point de pouvoir porter un autre enfant, que j'espère amener à terme.

C'est le cas de mentionner ici une autre femme, jeune aussi, celle-ci plus maigre, mais plus sèche, farcie de glandes cervicales, et qui, grâce à la Silice, au Silphium, au Phellandre, etc., a pu se remettre, avec le complément de l'air du mazet, et qui a manqué me gâter ma cure par une nouvelle grossesse. Nous sommes alors retombés dans l'état broncho-pulmonaire ancien ou plutôt la tendance à cet état, les essais de retour à cet état, alternant avec de fortes hémorrhagies utérines. Il me semblait voir la Tuberculose réamorcée et oscillant entre la poitrine et le ventre.

Le traitement homœopathique (Calcarea, Hamamelis, Phosphore, China, Hélonias), l'a de nouveau tirée de ce mauvais pas. Je ne donne pas l'observation en détail, parce que le Tuberculinum n'a pas été mis en œuvre.

Chez ma malade de l'observation XII, nous avons les *signes de présomption de la Tuberculose*, le *surmenage par l'allaitement*, la *rechûte* en redescendant du mazet en ville, de l'atmosphère vivifiante de la colline *à l'air* mou et *confiné* des agglomérations urbaines, l'aggravation aux époques menstruelles, que j'ai dénommée *Rhume menstruel*, avec l'*Hypoménorrhée*.

Le Phosphore et le Tuberculinum se complètent dans la lutte nécessaire contre cette *adynamie respiratoire* et les Inflammations dont elle est émaillée. L'Isopathie est un couronnement thérapeutique, providentiel pour le médecin lui-même, qui apprend ainsi à ne jamais désespérer, à ne

rien mépriser, à ne pas se détourner des maladies les plus dégoûtantes et à les transformer même en ses cas les plus intéressants ; car qu'y a-t-il de plus intéressant pour le médecin : la résurrection d'un malade, remontant des portes du tombeau ?

Nous allons voir maintenant les merveilles accomplies par la *Tuberculine des Oiseaux* dans la *Tuberculose pulmonaire à la troisième période*. C'est ainsi que, l'Isopathie aidant, nous découperons par tranches les maladies virulentes les plus redoutables jusque dans leurs derniers retranchements ou ravages, tout comme la chirurgie les lésions traumatiques et organiques.

## OBSERVATION XIII

### *Phthisie pulmonaire à la troisième période. Caverne au sommet droit.*

**Guérison par Aviaire 100.**

Mlle X., jeune fille de 26 ans, me consulte le 12 Mars 1898. Elle est malade depuis dix-huit mois et a consulté plusieurs médecins. Le premier a déclaré que sa toux était mortelle ; il a appliqué des vésicatoires, qui ont fait mauvais effet. Le deuxième médecin a déclaré qu'il y avait une « déchirure » au poumon, mais qu'elle était bénigne. Maintenant, les deux médecins parlent de « déplacement du cœur ».

Par le temps de chirurgomanie qui court, on n'entend plus parler que de Reins flottants, de chûte d'Intestins et de moyens mécaniques propres à combattre ces dislocations. C'est sans doute pour obéir à la mode régnante que nos médecins se sont laissé entraîner à une pareille erreur de diagnostic, et voici le curieux phénomène qui lui a donné lieu. En appliquant mon oreille *sous la clavicule droite*, quel ne fut pas mon étonnement d'entendre là les *battements du cœur*, si forts qu'on aurait juré que le cœur était là. En auscultant au niveau du siège habituel du cœur, on n'entendait absolument rien. « Il n'y a pas de doute », ont dit mes deux observateurs superficiels, « le cœur a quitté sa loge et est allé se promener sous l'épaule droite » (!) Pour

ne pas faire l'injure à mes confrères de croire à leur ignorance crasse en matière de pathologie, j'aime mieux penser que l'abdication absolue de la thérapeutique dans des cas de ce genre entraîne la superficialité des examens, l'absence de réflexion, ou peut-être des trucs malicieux pour se disculper de son impuissance. Quoi qu'il en soit, voici l'explication très simple du phénomène. *Le sommet droit*, ausculté avec soin, présente des *bruits amphoriques*, *avec râles fins au fond de la caverne et retentissement des bruits du cœur à travers les parois indurées*. C'est le poumon qui a joué le tour à nos Purgons modernes, tout comme les ganglions bronchiques dans l'adénopathie infantile font, par leur induration, l'office de l'*âme d'un violon*.

La malade ressent une fatigue générale, avec toux au coucher ou en remuant. Le pouls est faible, à 104-112. Essoufflement en marchant (la malade ne peut quitter son fauteuil). *Crachats* épais, *jaunes verdâtres*, *sanguinolents* parfois, faciles le matin, par renâclement, avec le nez sec. Anorexie, digère, va à la selle. Les règles marchaient bien, mais elle eut une frayeur à l'époque menstruelle, et il survint une *tumeur dans la bouche* qui disparut sans crever ; depuis, les règles qui étaient modérées, ont diminué ; il y a peu de leucorrhée. Je donne *Sepia 12* et *Stannum 6* : une dose du premier le matin et deux doses du second dans la journée.

(14) Pouls à 108, se sent faible, tousserait moins, somnolence. Brûlement en urinant, depuis huit à dix jours. Essoufflement au coucher, avec toux et battements de cœur ; palpitations aussi en marchant. Continuer.

(16) Tousse et crache moins, chaleur aux mains le soir, bouffées de chaleur. Ce matin, elle a eu un peu de sueur au cou. Se couche mieux, moins d'essoufflement le soir et le matin.

(18) Pouls à 96-100, oppression dans le mouvement, tousse et crache un peu moins. Douleurs lombaires ; gonflement du tour de la ceinture ; moins de quintes au coucher. Faiblesse ressort par l'effet du régime maigre.

(21) Pouls à 108, dort mieux, tousse et crache, boit du lait dans la nuit ; digère tout. *Toux provoquée en se renversant sur le dos*. Moins de toux au coucher et au lever. *Silphium 6* : deux, trois fois par jour.

(24) Depuis Silphium, tousse et crache davantage ; œdème des pieds et des yeux. Se borner à *Sepia 12* et *Stannum 6*.

(26) Tousse, crache difficilement toujours. *Aviaire 100* : une dose par jour.

(28) Hier, bonne matinée à la suite de la dose d'Aviaire ; retour l'après-midi. Nuit suivante bonne, en buvant du lait quand le gosier sec a fait tousser. Elle a répété le remède ce matin. Toux provoquée en se curant l'oreille. Pouls faible, à 104. Pieds moins enflés, surtout le matin.

(31) S'est bien trouvée de répéter Aviaire hier. Elle tousse aujourd'hui. Je renouvelle Aviaire.

(6 Avril) Crache un peu moins ; tousse après le repas. Pouls à 88, faible. Fièvre légère le soir, de 4 à 5 heures. A suspendu Aviaire.

(9) Mieux de la toux, des crachats, qui sont plus blancs ; le pouls est à 100, mais plus fort. La malade a marché, ri. Expectation.

(16) Œdème des malléoles et des paupières supérieures. Moins de toux, crachats plus gluants et adhérents, moins abondants. Essoufflement au coucher. Céphalalgie nocturne ; trop couverte la nuit, et pourtant ne sue pas. Mange avec goût, modérément. Prendre *Kali carbonicum 6* ; deux à trois fois par jour, et au besoin une dose d'*Aviaire*.

(22) N'a pas toussé en se couchant, s'est levée seule, ma che mieux, se met à table. Les crachats tarissent, ils sont plus blancs et plus gluants, quelquefois mêlés d'un peu de bile. Pouls à 112. A pris du Kali trois fois par jour les deux premiers jours, puis deux fois. Suspendre. Toujours expectation pour Aviaire.

La mère, qui était consternée, m'attendant et m'écoutant avec anxiété, les yeux rougis par les larmes, est maintenant si enthousiasmée qu'elle s'écrie : « Mais vous êtes Jésus-Christ ! Vous êtes un peu le bon Dieu ! Puisque vous ressuscitez comme lui ! ».

La mort n'a été que retardée ; elle est survenue en été par troubles digestifs.

C'est le cas de dire un mot ici de la Tuberculine des Oiseaux.

La non-transmissibilité de la Tuberculose aviaire à l'homme, et vice-versa de la Tuberculose humaine à l'oiseau se comprend très bien avec la doctrine spiritualiste. Chaque espèce, comme chaque individu, engendre elle-même sa virulence, avec le cachet qui lui est propre, et l'on ne saurait faire pâtir un homme à l'instar d'un oiseau, encore moins

qu'à l'instar d'un autre homme. Si le perroquet est insensible à la tuberculine aviaire et sensible à la tuberculine humaine, ce ne peut être qu'en vertu d'une étrange et exceptionnelle affinité pour notre espèce, se manifestant dans son langage. Cette affinité toutefois n'est pas absolue, puisque cet oiseau ressent des effets toxiques de l'ingestion du persil, plante inoffensive pour l'espèce humaine.

Je n'ai pas l'expérience de mes confrères parisiens au sujet de l'emploi clinique de la Tuberculine Aviaire. Il est possible qu'elle soit plus appropriée aux cas de congestions pulmonaires aigües, avec prédominance de la toux sur l'essoufflement, et d'une toux fatigante à en perdre l'appétit et les forces, avec localisation sur un côté de la poitrine et le sommet du poumon (D^r^ Cartier).

Je répèterai seulement ici que l'Homœopathicité de l'emploi de ce virus ne réside pas pour moi dans son application à des cas non tuberculeux, mais bien dans la modification du produit morbide lui-même, de l'agent médicamenteux lui-même. De même que les allopathes ont recouru à d'autres espèces animales (singes, lapins, chevaux, ânes) pour imprimer aux virus des modifications inexpliquées jusqu'ici, en mithridatisant le sang des animaux par une accoutumance graduelle, puis prélevant le sérum du sujet inoculé (réminiscence partielle de la vaccination), de même on a pris d'emblée un virus tuberculeux modifié à la façon de l'oiseau pour neutraliser la maladie tuberculeuse de l'homme.

Ici, l'élaboration de l'animal est spontanée, mais elle transforme de même l'identité en similitude par la différence idiosyncrasique des espèces. Quant à l'application au malade, pas n'est besoin d'avoir affaire à des cas non tuberculeux. Comme on vient de le voir, le virus a agi chez une malade franchement virulente dans ma XIII^e^ observation, et son action a été immédiate et décisive D'autre part, ces nombreux cas de bronchites consécutives à la grippe, où les D^rs^ Jousset et Cartier ont remporté de si beaux succès, ne sauraient pour moi être soustraits à l'actif de la Tuberculose. Vouloir faire de la Grippe une maladie infectieuse distincte, irréductible avec la Tuberculose, se refuser à concevoir le passage d'une de ces maladies à l'autre sous prétexte qu'elles sont d'essence distincte, et cela en dépit de tous les signes qui ont fait décerner à ces « étranges

imitations » le nom de grippes pseudo-phymiques, m'apparait comme une erreur multiple découlant d'un engouement injustifiable pour les doctrines organiciennes régnantes. Et d'abord, la Grippe est-elle une maladie infectieuse ? Rien ne me parait être moins démontré. La Grippe n'est pour moi qu'une maladie saisonnière, naissant à la faveur des hivers chauds et mous et des variations extraordinaires de l'état atmosphérique (chaleur, humidité). La grippe n'est qu'un état catarrhal et rhumatismal, compliqué d'état nerveux ataxique et adynamique, dû aux perturbations cosmiques, et n'emprunte ses formes et ses degrés divers de gravité comme ses suites qu'aux modalités si diverses des constitutions, des tempéraments et diathèses.

La grippe n'est pas contagieuse ; elle est épidémique, en vertu de la communauté d'influences étiologiques ambiantes. Quels sont les sujets qui s'enrhument de préférence ? Ce sont les « porteurs de vices du sang », ceux qui n'ont pas procédé à une dépuration soignée et soutenue de leurs diathèses, à une culture thérapeutique de leurs tares constitutionnelles, et qui sont ainsi surpris, dans ce désarmement à l'égard de toute prophylaxie, par les influences nocives du monde extérieur, influences provocatrices, à l'aide des congestions, des inflammations et dégénérescences organiques. Telle est la grande doctrine d'Hahnemann au sujet des maladies chroniques, et je crois qu'on peut ajouter des maladies aigües. Pourquoi ne pas admettre le pouvoir qu'aurait la Grippe d'engendrer de toutes pièces la Tuberculose (chez les sujets prédisposés bien entendu) ? Il s'agit de ne pas se payer de mots, comme on a malheureusement trop cette tendance en allopathie. Qu'est la Tuberculose au début, sinon une maladie engendrée par des causes diverses de débilitation, coalisées avec certains vices lymphatiques, scrofuleux, etc. ?

Pourquoi une maladie toute faite de dégénérescence et d'épuisement ne serait-elle pas engendrée aussi bien par les perturbations extrêmes des saisons, que par les logements humides et froids, ou la nourriture insuffisante, ou les dépressions morales ? La contagion n'est ni nécessaire, ni suffisante ; il faut la prédisposition. Mais, en pathologie, on croit être plus précis et scientifique, en introduisant les données microbiologiques et organiciennes.

La thérapeutique est là pour indiquer l'inanité de ces

distinctions et la prépondérance des données générales, des grandes lignes dynamologiques.

∴

La fausseté du Physiologisme et du Génie Palliateur éclate dans les dernières communications qui nous sont faites par le récent Congrès sur la Tuberculose (Juillet-Août 1898). Partant de ce point de vue que le Tuberculeux est un être sain envahi par des microbes et qu'il s'agit de le défendre contre cette invasion externe, on nous dit, avec le Dr Blache, qu'il vaut mieux s'occuper de relever l'état général, les forces du malade avec du SÉRUM SANGUIN NORMAL, pour aider les Phagocytes à dévorer les microbes ; que les conditions curables du malade résident dans cet état de résistance des forces générales ou de la substance organique générale, car il faut bien remarquer qu'on pèse les malades et qu'on mesure de l'œil leur état d'embonpoint. De là, ces nombreuses préparations faites avec les divers éléments du sang, torturant de mille manières ce tissu vivant, liquide nourricier, pour en faire des squelettes chimiques, des mannequins, avec lesquels on prétend envoûlter le redoutable spectre tuberculeux. Les chirurgiens prêtent leur appui enthousiaste à cette mode thérapeutique de plus en plus envahissante, eux qui travaillent tous les jours par la tonification alimentaire à relever les forces des blessés.

De là, les glycérophosphates, les jus de viande enrobés dans des vins capiteux, les mille dissections de la créosote ou de l'huile de foie de morue associés avec le sérum dans un indébrouillable mélange, où il s'agit de noyer l'idée spécifique, l'idée médicale du médicament dans une cuisine parfaitement négative. Le chef-d'œuvre du genre se trouve dans les *mixtures de muqueuses bronchiques et pulmonaires, d'épithéliums*, avec lesquelles on prétend rapiécer les surfaces pantelantes de l'être vivant empoisonné, comme avec l'inerte papier peint on revêt la muraille inerte. Mais les glaciers du mont Furca ont tôt fait de rompre les digues de papier avec lesquelles nos enfants prétendaient arrêter le cours impétueux du fleuve vital, fondant et bouillonnant loin de ses rives sous l'aiguillon virulent. C'est en vain que l'on cherche à se défendre au nom du *sirop de mou de veau,*

la tisane par excellence des rhumes de nos pères. Mieux vaut encore le *sirop de capillaire*, je veux dire que ce dernier représente un traitement spécifique, le premier ne sortant pas des simples lignes de l'hygiène.

Mais l'*Hygiène*.... n'est qu'une bonne maman conservatrice de la santé et préservatrice de la maladie ! Quand le bâtiment s'effondre dans le brasier de l'incendie, on ne dit pas : « Prenez garde aux allumettes ! ». Quand le malade se tord en proie aux effets narcotico-âcres des champignons, on ne se borne pas à lui mettre un couvercle de toupin sur l'estomac ! La Tuberculose fait sans doute d'immenses ravages physiques, mais que dire des ravages intellectuels observés dans le champ de la médecine contemporaine !

A-t-on jamais vu une science travaillant fiévreusement à se ruiner de ses propres mains ? Voilà pourtant l'abîme où nous entraîne la furie microbienne ! Et l'on prépare des *Sérums artificiels*, où la chimie assemble des sels réputés excellents pour la fumure de notre sol organique. Mais on revient au Sérum normal, qui renferme les mêmes éléments, créosotés, gaiacolés, glycérophosphatés, et l'on est forcé de reconnaître que, si l'état général paraît être relevé par ce traitement, les lésions pulmonaires ne sont pas très nettement améliorées. Il est clair qu'un traitement hygiénique ne peut combattre que les mauvais effets d'une hygiène défectueuse et placer le malade dans des conditions plus favorables.... pour recevoir l'impression des remèdes. Si l'éclosion de la tuberculose a été favorisée par des privations alimentaires, on pourra amortir peut-être par contre-coup tardif ces conditions vicieuses, en remettant le malade dans le milieu qu'il n'aurait pas dû quitter, mais on n'aura rien fait contre le vice constitutionnel, la prédisposition, l'empoisonnement. Et nos savants, si ardents pour le développement de la médecine hygiénique, battent complètement froid sur le terrain de la vraie thérapeutique. Une seule voix, celle du Dr O. Benoit (de Paris) s'est élevée dans le Congrès pour défendre la Tuberculine T.R. du Professeur Koch, la déclarant inoffensive et ayant agi même chez les caverneux pour les prolonger extraordinairement, mais se hâtant de conclure qu'il est encore beaucoup trop tôt pour se prononcer d'une manière définitive. Un autre, le Dr Bournhiol (d'Alger) accable la Tuberculine de ses dénégations et proscriptions, et le Congrès a versé résolument

du côté de la Sérothérapie. « Etrange école ! », disait le Dr Chargé, « quand il semble qu'elle va toucher au but, elle s'en éloigne par caprice ! »

Ceci rappelle le jeu du Colin-Maillard, où nos enfants disent alternativement à l'aveugle, improvisé par un bandeau: « Tu brûles ! » . . . « Tu glaces ! » L'école, oiseau anxieux sautant de branche en branche, brûle en se rapprochant des virus dynamisés, de la Tuberculine ; elle est alors sans s'en douter au foyer le plus intense du Spécificisme, de la Thérapeutique médicinale ; mais un instant après, elle retombe au pôle glacial des moyens physiologiques de la Sérothérapie, négative de la vraie thérapeutique, où elle confond le Sérum normal avec le Sérum vacciné, mithridatisé par les virus. Tout autre est la conception du tuberculeux comme un malade primordial, chez lequel on découvre un végétal parasite. Comme je l'ai dit ailleurs, la fausseté de la thérapeutique déteint sur la Pathologie. La négation de la spécificité des médicaments, entraîne la négation de la spécificité des maladies, en tant que spécificité résidant à l'intérieur du malade et forgée par lui, tandis qu'on la fait résulter de la visite accidentelle et physiologique d'un agent externe. Je dis physiologique, car le microbe tuberculeux est considéré comme un être sain, empoisonnant un autre être sain Tel le serpent bien portant tue par sa salive normale l'antilope bien portante, tel l'homme bien portant tue par sa salive normale le lapin bien portant, tel le bacille de Koch bien portant tue l'homme bien portant, en le rendant ce qu'on appelle tuberculeux. Et voilà comment les maladies les plus redoutables sont ramenées au rang de simples accidents physiologiques, résultant de la lutte pour l'existence et du cannibalisme mutuel entre les divers êtres vivants de la nature. La ruine de la thérapeutique entraîne la ruine de la pathologie. Sous le souffle dévastateur dn scepticisme, toutes les sciences s'effondrent dans un renversement universel, et les chirurgiens, triomphateurs, hélas ! aussi éphémères, établissent leur empire sur les solitudes glacées de la médecine ! « Prenez-en » dit le peuple « tant que cela guérit ». L'opération a bien réussi, mais le malade est mutilé, et la maladie est emportée avec l'organe, ou *elle reste !*

*
* *

Décembre 1898

Les Ilôtes prêchaient jadis aux Spartiates la tempérance, en leur donnant le répugnant spectacle de l'ivresse. L'Ecole allopathique nous démontre tous les jours par l'absurde, l'immense supériorité de la médecine curative sur la médecine palliative. On parle beaucoup depuis quelque temps d'une nouvelle fantaisie du physiologisme ; *le traitement des anévrysmes par les injections de gélatine.* Nous allons trouver là un exemple bien clair de la différence entre les deux méthodes. On s'est dit que, ne pouvant agir sur le vaisseau malade pour ramener son élasticité et réduire son calibre, il fallait trouver un moyen de diminuer cette cavité exagérée, ce sac engendré par la dilatation du vaisseau, et conjurer si possible par ce moyen les accidents qui pourraient en être la conséquence On croit avoir atteint ce but en injectant sous la peau de la gélatine, qui donne au sang une consistance plus visqueuse et va se déposer par son intermédiaire sur les parois du sac anévrysmal. En supposant que l'être vivant supporte cet alourdissement de sa substance, par l'introduction d'un agent étranger dans l'intimité de ses tissus les plus vitaux, que ni la vie ni les fonctions n'en soient compromises, et que le dépôt régulièrement opéré donne au vaisseau malade, avec une couche protectrice, un calibre plus approprié à son fonctionnement, on n'a pas arrêté les progrès de la dégénérescence graisseuse et calcaire qui relâche et amollit l'artère, mais reculé tout au plus et pour peu de temps l'échéance fatale. Or, que fait l'homœopathie dans cette circonstance ? Elle s'adresse directement et radicalement à la cause du mal, à l'inflammation artérielle qui engendre tous ces désordres. Elle a de puissants médicaments, qui atteignent ces lésions pour les enrayer dans leur marche et les faire rétrograder le plus possible, soit par une action générale s'adressant à leur origine dartreuse, soit par une action locale et élective. (1)

(1) C'est ainsi que j'ai produit, dans un cas d'anévrisme de l'aorte, après un mois d'insomnie, une léthargie de 3 jours, par 3 doses de Lycopodium 30. Le Dr Béchet (d'Avignon) me dit : « J'arrive après la bataille ». J'ai produit avec le même Lycopodium une débâcle intestinale chez une vieille femme, après un mois de dilatation et engouement herniaires. Elle avait le ventre rempli de matières dures et mourut après cette déplétion brusque et abondante, m'ayant donné le temps de voir l'éclat de la spécificité.

De grands chirurgiens homœopathes américains, tels que Franklin, Lilienthal, Helmuth, Gilchrist, donnent dans leurs Traités les indications de nombreux remèdes, tels que le Chlorure de Baryum, le Plomb, le Lycopode, le Lachesis, le Charbon végétal, le Gaïac, le Soufre, l'Arsenic, le Chlorure d'Or, le Phosphate de Fer, le Zinc, le Calcarea, le Causticum, le Graphites, le Kali carbonicum et cent autres.

On travaille, par ces différents remèdes, à modérer la force de l'action du cœur et l'irritabilité des vaisseaux artériels (Franklin-Surgery II, 201) — (Helmuth-Surgery, 3e édition, p. 335) — Gilchrist-Surgical diseases, p. 319). On distingue les anévrysmes de l'aorte, ceux par anastomoses. Voilà la médecine vivante et agissante ! Mais nos académiciens français ont jeté depuis longtemps le froc aux orties.

On n'en finirait plus si l'on voulait suivre l'Ecole allopathique dans cette course au clocher après des expédients fantaisistes, s'inspirant toujours du Physiologisme pour pallier au lieu de guérir. C'est ainsi que je trouve dans le tas la prétendue guérison du mal de Pott (1) ou carie vertébrale par la *Pendaison des Bossus* ! Un nouveau chef-d'œuvre de scepticisme, prétendant triompher de la médecine vitale ! Quel éblouissement ! Nos pauvres bossus, étirés comme une vulgaire pâte à berlingots, sont redressés en un clin d'œil. Et l'on se prête avec enthousiasme à cette pendaison par les pieds, suivie d'une suture aux fils d'argent des os malades redressés, d'une fixation de plusieurs mois dans une gouttière, et de plusieurs mois dans un corset. ET LA MOELLE ÉPINIÈRE ? ET LA TUBERCULOSE ? QU'EN FAITES-VOUS ?

Comme je le disais dans ma brochure *Pasteurisme*, elle se réserve de terribles représailles ! Ah ! vous ne craignez pas de jouer avec le principe vital, de violenter les forces morbides en masquant leurs ravages par des procédés mécaniques de force, en cherchant à transformer l'organisme en momie inoffensive, mais si bien offensée ! Mais le corps est vivant, Messieurs les Organiciens ! Ce n'est pas une poupée de cire ! Et quand un violent poison drastique bouleverse les entrailles, vous ne mettez pas un bouchon à l'anus ! La

(1) Je demande pardon de cette satire à une charmante admiratrice de l'inventeur de ce procédé.

Tuberculose a tôt fait aussi de faire sauter vos barricades dorso-lombaires ; la redoutable *méningite tuberculeuse* ne tarde pas à éclater. Cet épilogue se passe à huis-clos, longtemps après la brillante mise en scène chirurgicale. Le pauvre malade est recueilli charitablement par quelque homœopathe, qui parvient encore *in extremis* à panser les blessures de la chirurgie et apaiser les révoltes du virus envenimé.

Une autre application bizarre de la médecine physiologique est celle de la Créosote à l'universalité des maladies tuberculeuses, toujours en vertu de l'idée que la maladie est une fermentation et que cette substance s'oppose aux *fermentations dans le baquet* ! Et l'on voit médecins et pharmaciens, jaloux sans doute de l'immense fortune des Quinquinas-caméléons, prenant la couleur dorée ou argentée des industriels qui les prônent, nous inonder de Créosals, Créosotals, Gaïacols, Gaïacolates, Phosphotals, Thiocols et cent autres préparations qui ont défilé et défilent tous les jours sous mes yeux inattentifs et ma mémoire distraite et infidèle. Il en est de la créosote comme de l'Opium, comme des Phosphates pneumatisés par la glycérine ; on les torture de mille manières pour pouvoir les introduire à doses massives, à la faveur de divers artifices, au sein de l'organisme, qui ne veut que des éléments assimilables, des matières alimentaires, et rejette impitoyablement tous les corps étrangers pharmaceutiques dont on le farcit et le tourmente. (1) Non. Messieurs ! vous n'aboutirez pas, tant que vous ne reconnaîtrez pas les lois de la nature! C'est impossible! Vous vous étonnez d'avoir trouvé que le Gaïacol, en badigeonnages sur la peau, jouit d'un pouvoir calmant ! Mais c'est bien simple ; si vous connaissiez la matière médicale de la créosote, vous sauriez que ce médicament est très riche en symptômes douloureux, provoqués chez l'homme sain, et d'une application efficace à *certains* tuberculeux. Quelles sont ces douleurs créosotales ? Voici celles qui se sont montrées comme d'efficaces indications dans le traitement de la Phthisie pulmonaire.

« Point au-dessous de la mamelle gauche, s'étendant de

(1) Et les pharmaciens nous disent : « C'est pour surmonter la répugnance des malades » ! Mais c'est justement cette répugnance qu'il faut respecter ; elle indique le défaut d'affinité et sert de barrière providentielle.

là comme avec un couteau tranchant et comme un choc électrique à travers le creux de l'estomac, la poitrine, le côté droit de l'abdomen, les cuisses jusqu'aux articulations tarsiennes ; douleurs perçantes à travers le milieu de la poitrine depuis le matin jusqu'à midi, douleurs dans le poumon gauche, puis dans le droit ; points aigüs dans le milieu de la poitrine, aggravés durant l'inspiration, accompagnés d'une sensation de paralysie et s'étendant au coude à travers l'épaule droite, les clavicules et les muscles du cou, où les douleurs sont surtout violentes en soulevant les bras ; la poitrine se sent brisée ; *douleur comme si le sternum était écrasé vers le dedans* ; crachement de sang fréquent et périodique, avec crachats jaunes-verdâtres, purulents, fétides (j'ai observé un cas de ce genre, où la Créosote à la 6e dilution fut souveraine) ; fétidité de la bouche ; expectoration de sang noir, caillé ; continuel brûlement dans le bas du dos ; fièvre hectique avec grande prostration et émaciation ».

Voici les indications pour la bronchite chronique simple : « Violente toux d'hiver chez les vieillards, avec toux spasmodique la nuit et crachats copieux de mucus de couleur claire (acide nitrique) ; pression au sternum, spécialement quand on se retourne au lit le matin ; toux de dentition chez les enfants ; amélioration à l'approche du temps chaud.

Voici les indications pour la bronchite aigüe : « *Durant la dentition*, enfant extrêmement craintif, irritable, et criant la nuit ; toux sèche excitée par une sensation reptative au dessous du larynx, ou comme si elle siégeait dans les bronches supérieures, avec dyspnée ; toux fatigante des vieillards, avec crachats copieux, épais, jaunes ou blancs ; douleurs dans la poitrine, améliorées par la pression. »

Dans la toux en général, la clinique a encore relevé les caractères suivants : « Toux sifflante sèche, par du mucus dans les bronches, qui ne peut être délogé, avec dyspnée ; toux sèche spasmodique le matin, *causant des efforts de vomissement*, avec échappement de l'urine et expectoration facilement détachée ; après chaque quinte de toux, expectoration purulente copieuse. »

Dans la Pneumonie, il faut ajouter les caractères suivants : « *Gangrène des poumons* ; sensation anxieuse de pesanteur dans la poitrine, améliorée par la pression ; fréquent désir de faire une inspiration profonde, avec bouffissure des joues et violent travail des narines. »

Dans la phthisie laryngée, il est indiqué par les symptômes suivants : « Grattement et rudesse dans la gorge ; aussi avec enrouement, cessant le matin, après éternuement ; parole rude, enrouée ; périchondrite du larynx, de forme septique, avec ramollissement et dégénérescence affectant la membrane muqueuse du larynx, et particulièrement celle de l'œsophage. Fièvre l'après-midi et sueur le matin ».

Quand on rencontre ces indications, les globules de Kreosotum 6 sont parfaitement suffisants, et l'on n'a que faire de tous les expédients de la chimie avec ses alcaloïdes et ses sels. Quand ces indications n'y sont pas, c'est en vain qu'on entasse les doses.

⁂

Ma critique contre l'Eclectisme est aussi urgente que celle contre l'Allopathie, car, sous prétexte de conciliation, nos confrères hybrides tendent à nous rejeter dans l'ornière du passé. Ce n'est pas la vieille école qui vient à eux ; ce sont eux qui retournent dans les bras de l'*Alma mater*. Avec leur laboratoire de l'Hôpital St-Jacques, ne croyant pas au Virus-médicament, les voilà qui recherchent un sérum contre la Tuberculose. Le Dr Gérard Encausse, avec des cornes de chèvre, kératinise les parois des bronches. Le Dr Hector Grasset, un allopathe, employe parallèlement les épithéliums enduisant les parois normales des bronches. D'autres gélatinisent les parois des anévrismes. Les chimistes préparent des mixtures de sels minéraux, avec lesquelles ils pensent créer un sol organique, pouvant résister aux attaques du principe morbide, toujours censé extérieur, en vertu du même physiologisme. La spécificité de la maladie étant bannie de l'intérieur, on bannit du même coup la spécificité du médicament. Aucun phénomène d'ordre nouveau n'étant survenu au dedans de l'organisme malade, aucun agent d'ordre nouveau n'a besoin d'être requis, en dehors des modificateurs hygiéniques. La matière médicale est rayée d'un trait de plume. A bas l'Aconit, la Quinine, le Mercure et *tutti quanti !*

Et, pendant que nos raccommodeurs font machine en arrière, les chercheurs de l'Ecole officielle, flairant en bons chiens de chasse les diverses conquêtes de l'Homœopathie,

s'appropriant sans bruit la loi pôlaire de Héring, la travestissent suivant leur habitude fatale, en expliquant l'innocuité des venins à l'intérieur, soit par la présence de microbes amis dévorant les microbes ennemis, soit par la production de contre-poisons ou antitoxines sécrétés par ces organismes. Tel est le cas des *champignons de couche*, rendus comestibles pour l'estomac, tandis qu'ils sont toxiques en injections sous-cutanées ou intra-veineuses. Mais ce qu'ils n'ont pas encore découvert, c'est l'action physiologique et médicinale, subtile et spécifique des doses infinitésimales, échappant aux décompositions chimiques des voies digestives, d'où l'inertie apparente des venins à l'intérieur se transforme en action pathogénique pour la constitution de maladies artificielles médicamenteuses. Ces maladies ne sont du reste qu'un appareil fugitif d'accidents, une esquisse inoffensive, traçant à nos yeux les vraies indications thérapeutiques. Il ne faut pas désespérer toutefois, du train dont vont les choses, de voir bientôt nos chercheurs officiels, démarquer, à propos d'antidotisme des morsûres de serpents aux pays chauds, ce coin encore vierge de notre domaine. A nous la faute, si, négligeant de faire résonner, par la voix de la presse, nos titres de priorité et de noblesse, nous sommes dépouillés jusqu'au bout sans dire gare ! Je sais bien qu'ils auront beau démonter la poule aux œufs d'or, ils ne trouveront rien. Mais il sera toujours désagréable de leur entendre dire qu'ils ont trouvé. Ils feront des venins ce qu'ils ont fait des virus, du fluide magnétique et des médicaments expérimentés sur l'homme sain. En dehors du vitalisme, ils n'obtiendront pas les résultats vitaux. Ils jargonneront nos termes, ils gâcheront nos agents, ils n'en connaîtront ni les doses, ni les véritables applications. L'édifice spiritualiste forme un tout bien lié, une unité indivisible.

La divine trilogie hahnemannienne ne saurait être démembrée impunément. Le principe de similitude ne peut recevoir toute sa *consécration* que des mains de l'infinitésimalité ; le dynamisme médicamenteux est étroitement uni aux dynamismes pathologique et physiologique.

Aux manieurs de doses pondérables et massives, les phénomènes toxiques et antitoxiques, antichambres du sanctuaire des phénomènes virulents et médicinaux, des maladies naturelles et de leurs cures vitales ! A nos orga-

niciens, les défenses anatomiques et chimiques de l'organisme contre la prétendue extériorité de l'infection ! Ils ne sortent pas de la topicité et du superficialisme. Et pourtant, les éléments ne leur manqueraient pas, s'ils voulaient. Nous avons vu les preuves nombreuses en faveur de la loi des semblables, celles en faveur des doses infinitésimales. Aujourd'hui, les preuves commencent à abonder en faveur de la *voie d'introduction par ingestion*, au détriment de la méthode sous-cutanée : MM. Phisalix et Charrin ont ajouté l'exemple du champignon de couche à celui des Venins, parallèle comme application de la loi polaire. On pourrait peut-être en dire autant du Manioc, du Curare, etc.

L'Ingestion nous ramène, des divagations de la médecine artificielle, dans le domaine des voies naturelles d'absorption.

---

# QUATRIÈME SECTION

---

## LES VENINS DE SERPENTS

## LEURS RAPPORTS AVEC LES VIRUS

## LEUR EMPLOI EN THÉRAPEUTIQUE

**Récapitulation des Virus. — Nouvelles données sur le traitement de la Peste. — Traitement Pastorien de la rage critiqué par les allopathes, ses incertitudes et ses échecs. — Traitement homœopathique de la rage ; guérison de plusieurs chiens enragés par les venins de serpents; Simili-Rage. — Rages paralytiques mortelles provoquées par Pasteur. — Loi pôlaire des Venins. — Echec du microbe du choléra. Immunité des charmeurs de serpents Indiens. — Suicide du Scorpion. — Isopathie des carriers, des ouvriers en nacre, des fumeurs, des morphinés. Rejet de la Tuberculine par les Sérumthérapeutistes. — Guérisons par le pus, la salive, les larmes.**

J'ai suivi pas à pas les expériences de Pasteur, dont j'ai salué les débuts par deux conférences enthousiastes, où je proclamai merveilleuses ses recherches et trouvailles sur le Choléra des Poules, le Rouget des Porcs, le Charbon des Bœufs, etc., jusqu'au jour où je découvris à mon tour dans nos Archives que tous ces résultats avaient été obtenus 70 ans plus tôt par l'Ecole Homœopathiste (Voyez Bibliothèque Homœopathique de Genève, 1832, et Archives de Médecine homœopathique, 1835.)

J'ai consigné ces résultats primitifs dans une brochure, intitulée : *M. Pasteur et le Charbon. Pasteurisme, Isopathie et Homœopathie,* chez Baillière et chez l'auteur, 1883.

J'y montrai les cures d'un vétérinaire allemand, nommé Lux (1), sur les Bœufs charbonneux, au moyen de la sanie de la rate des animaux malades ; puis, les cures du D[r] Weber (2), conseiller aulique de Hesse et médecin du prince de Solms-Lick et Hohen-Solms; puis celle du D[r] Dufresne, de Genève (3), sur des moutons parqués au pied du Salève et sur leurs bergers atteints de pustules malignes. Je donnai encore la pathogénésie de l'Anthracinum, *virus charbonneux* ou Sang de rate dilué à la 30[e] et expérimenté sur l'homme sain par le D[r] Héring, et les cures de M[r] de Bouillargues, notre honoré concitoyen, sur son troupeau de 120 moutons.

J'y parlai ensuite des cures opérées par le D[r] Gross au moyen du VIRUS MORVEUX dans les cas de Lupus du nez et de Cancer de la face ; de celles du D[r] Attomyr au moyen du VIRUS VACCINAL inoculé à la quatrième puissance homœopathique et de celles du D[r] Gross avec le même virus *ingéré* à la troisième atténuation centésimale, auxquelles on peut ajouter les cures du D[r] Collet, obtenues aussi par la qua-

(1) Lux : « Zooiasis » et « Isopathik der Contagien » — Leipzig, 1823.
(2) Weber : Der Milzbrand und dessen sicherstes Heilmittel — Leipzig, 1836.
(3) Dufresne : Bibliothèque homœopathique de Genève, T II — 1832.

trième puissance, ayant produit chez les sujets *par ingestion* des boutons vaccinaux par tout le corps (1), (J'ai fait aussi cette expérience depuis). Du reste, *l'action dynamique infinitésimale du vaccin ressort bien,* à mon avis, *des observations de* V-ACCINE GÉNÉRALISÉE *ou* PULLULATION VACCINALE *à la suite de l'inoculation traditionnelle.* Voir à ce sujet la remarquable observation du Dr Guéniot, présentée à l'Académie de Médecine dans sa séance du 16 mai 1882 (300 boutons, état général grave, etc). J'ai parlé aussi dans ma brochure des expériences et cures faites avec le VIRUS DE LA GALE dynamisé à la trentième, et dont les symptômes produits sur l'homme sain par les docteurs Attomyr, Gross, Stapf, Héring, ont été insérés dans le treizième volume des Archives homœopathiques allemandes (2). Les expériences faites par d'autres docteurs, à Vienne, furent consignées par le Dr Hartmann dans le premier volume de sa Gazette.

Je me propose, du reste, de donner les résultats de ces diverses expérienees, ceux de l'Ecole Américaine obtenus ultérieurement (3-4) et les miens propres dans un volume ultérieur. J'ai parlé encore dans ma brochure des expériences du Dr Gross, faites avec le VIRUS DE LA ROUGEOLE, sous le nom de Morbilline, expériences que j'ai répétées avec succès (Ingestion du sang dilué des rubéoleux). Je n'ai fait que mentionner en passant l'emploi heureux des VIRUS BLENNORRHAGIQUE et SYPHILITIQUE, que j'ai expérimentés depuis avec grand succès, mais mes expériences, quelque brillantes qu'elles soient, sont trop peu nombreuses encore pour donner matière à un écrit comme celui-ci. Elles viendront du reste à la suite de l'importante pathogénésie américaine que je me propose de traduire. Je parlai aussi comme en passant de l'expérimentation homœopathique du VIRUS DE LA RAGE, dont Pasteur n'avait pas encore fait l'application aux enragés, ayant reconnu s'être trompé dans la désignation du microbe en 8 de chiffre comme pathognomonique de ce Virus. J'ai depuis commencé à traduire la volumineuse pathogénésie américaine de la Lyssine, que je me propose de publier plus tard. J'ai terminé enfin ma brochure, trop condensée pour une telle masse de faits capi-

(1) Art médical (Septembre 1894).
(2) *Archives homœopathiques allemandes,* TXIII (Psorinum)
(3) Dr Swan : *Nosodes ou Produits morbides animaux.*
(4) Dr Héring : *Guiding Symptoms of our Materia medica.*

taux, en remémorant les expériences remarquables du Dr Theuillé, de Moscou, qui alla à Constantinople en 1835 isopathiser le VIRUS DE LA PESTE. Le Dr Yersin, on le voit, a été devancé de loin par notre école, et tandis que, dans sa paillotte d'Indo-Chine, notre confrère suisse travaille péniblement à élaborer un sérum au moyen des microbes, exposé aux attaques contagieuses des rats, des fourmis et des puces, tandis que la peste de Hong-Kong, celle de Bombay ne paraissent pas intimidées par ses inoculations, Theuillé, héros scientifique bien autrement courageux et heureux, *ne craignit pas de se donner la peste* en manipulant et diluant *le pus des bubons* et *se la guérit* aussitôt en absorbant sa dilution. Il obtint de tels succès chez le Capitan-Pacha et à l'hôpital grec des Sept-Tours, que les infirmiers vendaient aux amateurs des croûtes de bubons pour les suspendre en amulettes sur leur poitrine. Si les récentes victimes de Vienne avaient connu ces faits, ils ne se seraient pas laissé périr. Il en sera du sérum anti-pesteux préparé par l'Institut Pasteur comme de tous les autres sérums. Il fera du bien sans doute, mais on reconnaîtra un jour l'immense supériorité de notre *Loïmine* (1) (Virus pesteux dilué et pris à l'intérieur). Nous marchons du reste à grands pas vers cette expérience, bientôt peut-être utile et nécessaire, car ce n'est pas par des demi-moyens qu'on peut combattre d'aussi redoutables fléaux. Du reste, pour nous, le traitement de la Peste, comme celui du Choléra, ne se borne pas à l'emploi isopathique de son Virus. Nous avons de puissants remèdes analogues, tels que l'Arsenic, les Venins du Crotale, du Lachesis, du Cobra, de l'Elaps, le Phosphore, le Mercure corrosif, l'Acide phénique, le Charbon animal, le Phosphate de Potasse, l'Indigotier sauvage, l'Eponge fluviale, la Pomme épineuse, l'Acide silicique, et, chose curieuse, la Fève de Saint-Ignace, qui serait peut-être le remède le plus efficace du début, si l'on en croit l'expérience particulière du Dr Honigberger, qui se trouva aux prises avec la Peste à Constantinople en 1836, un an après le Dr Theuillé. Il traita les malades au lazaret de Péra, et y obtint de si brillants succès que sa réputation fut très grande à Constantinople. Il signale surtout comme

(1) Nom que j'ai donné au Virus pesteux, et qui a été adopté par mes confrères Français, Belges, Allemands et Indiens.

remède préventif et curatif *Ignatia*. Deux ans plus tard, en route pour Lahore, il fut frappé de la peste et Ignatia le guérit parfaitement. Ce remède a produit chez l'homme sain des douleurs vives dans les régions inguinales, ainsi que le gonflement des glandes salivaires et des ganglions du cou. On ne peut donc, malgré le défaut de production de bubons dans les expérimentations, mettre sur le compte d'une simple pestophobie les faits signalés. J'aurais toutefois pour mon compte plus de confiance dans les remèdes du système lymphatique et ceux qui exercent une action sur la nutrition et les actes plastiques, vu les grands désordres organiques engendrés par ce virus. Il y a eu encore beaucoup d'autres remèdes employés, suivant les indications symptomatiques particulières. Ces renseignements ont été fournis à notre Ecole par notre confrère, le Dr Mahenda Lal Sircar, dans le journal de Médecine de Calcutta (1). D'après le Dr Thomson de Satara, le traitement préventif par le Sérum de Haffkine et le traitement curatif de Yersin ne paraîssent pas donner de meilleurs résultats que le traitement empirique ordinairement appliqué. Nous saurons bientôt ce qu'on aura obtenu de ces moyens à Madagascar et à Suez. Pour nous, faisons provision de Loïmine et des autres remèdes indiqués par notre matière médicale et conseillons-les à nos missionnaires, comme vient de le faire le Dr Léon Simon (2).

Un fait bien remarquable et que j'ai déjà signalé à propos du Choléra, c'est que la méthode médicale homœopathique, par sa valeur propre et par un concours providentiel de circonstances, s'est toujours trouvée aux prises, et victorieusement, avec les maladies les plus graves, dès qu'elle a ouvert une voie nouvelle. Ainsi, la première cure d'Hahnemann a été celle d'une maladie mentale, celle d'un certain écrivain, Klokenbring je crois, auquel un épigramme de Kotzebue avait fait perdre la tête.

Dès l'arrivée du fléau de 1832, voilà la thérapeutique de la nouvelle maladie orientale instituée par Hahnemann dans son cabinet, penché sur sa matière médicale, *et sans avoir vu les malades*, comme Leverrier calculant sur le papier, sans se servir du télescope, et disant à Flammarion « Cette

(1) Dr Mahenda Lal Sircar (*The Calcutta Journal of Médicine*).
(2) Dr Léon Simon : *Instructions sommaires pour le traitement des maladies de l'Afrique intertropicale.*

observation vous intéresse ? ! », et plus de 12.000 cholériques donnent raison par leur cure immédiate aux savantes prévisions de notre génie thérapeutique. A peine l'Isopathie, enfin, est-elle découverte, que la cure de la Peste, fléau plus redoutable encore, est effectuée par son moyen. C'est le cas de répéter ici avec Corneille :

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de Maître.

On peut appliquer à Hahnemann avec bien plus de raison qu'à Pasteur cette prédiction du professeur Vulpian : « Nos noms seront depuis longtemps ensevelis par les vagues de l'oubli, quand le sien brillera encore sur les plus hauts sommets ».

*
* *

Revenons sur la question du *Virus de la Rage*, que j'ai étudiée dans de nombreux articles, suivant pas à pas les expériments de Pasteur. Je ne m'en occuperai pas ici d'une façon définitive, mais plutôt à titre de transition vers l'étude des Venins. Notre Ecole n'a pas attendu les expériences du grand chimiste, elle n'a pas même attendu celles du grand docteur Héring, faites avec la bave du chien enragé, pour instituer le traitement de cette maladie qui, quoique contagieuse, n'a pas révélé son microbe à Pasteur. Le traitement de la rage confirmée, que Pasteur et son école n'ont pas encore découvert, a été établi par Hahnemann et ses élèves d'une façon très simple, au moyen de la matière médicale. J'ai dit la rage confirmée, car Pasteur et les siens ne font qu'un traitement préventif d'une signification souvent douteuse et en face des accés de la terrible névrose, ils se trouvent complètement désarmés. Voici du reste ce que j'écrivais sur cette question dans la Bibliothèque homœopathique de 1887, sous ce titre : « *M. Pasteur et la Rage* ».

« Les discussions intéressantes qui viennent de se produire à l'Académie de médecine ont remis sur le tapis la question si curieuse et si peu connue du traitement de la rage (traitement préservatif suivant la méthode Pasteur), le traitement curatif étant encore à peu près inconnu Nous avons eu d'abord un discours magistral du professeur Peter, l'éloquent académicien, l'audacieux adversaire de Pasteur,

qui, nouveau Jules Guérin, ne craint pas de se dresser, rare et héroïque épave du naufrage spiritualiste, contre l'Académie momifiée.

J'entends encore l'écho de ces paroles qu'aucun homœopathe n'eût osé prononcer contre un défenseur des doctrines allopathiques : « Monsieur ! vous exercez une influence *néfaste* sur votre génération !... » Prenant possession de sa chaire de clinique médicale à l'hôpital Necker, il traite des « Doctrines médicales contemporaines en présence du lit du malade » et dit ceci : « Les *inoculations antirabiques* ne sont ni moins généreuses, ni moins chimériques (que les désinfectants en médecine) : irrationnelles en principe, elles ont été inefficaces en réalité. Irrationnelles, puisqu'elles ont la prétention contraire aux faits d'empêcher l'éclosion d'une maladie en incubation et qui tient l'organisme en sa puissance : la vaccine n'a pas ce pouvoir sur la variole incubante, et l'on voit dans l'organisme contaminé par la variole qu'on veut entraver par la vaccination, variole et vaccine apparaître à leur jour et simultanément évoluer. »

« Inefficaces, ces inoculations dites antirabiques, qui, après avoir été annoncées avec l'éclat que vous savez, échouent aujourd'hui lamentablement. La France ayant eu, dans l'année qui vient de s'écouler, une mortalité par la rage égale à la moyenne des années précédentes, c'est-à-dire 30 cas, dont 14 morts enragés, après les inoculations se disant préservatrices, et 16 morts enragés sans ces inoculations. Vous voyez ce que la médecine vraiment scientifique et le public y ont gagné ! » (15 Décembre 1886.)

Voici un autre jugement, beaucoup plus grave, émané d'un savant autrichien, M. Von Frisch, qui vient de faire une communication à l'Académie des Sciences de Vienne. C'est le seul auteur qui ait jusqu'ici contrôlé par de nombreuses expériences les faits avancés par M. Pasteur. Il fait observer tout d'abord qu'il s'en est tenu strictement aux indications fournies par M. Pasteur, et que le facteur le plus important pour les inoculations préventives, le *Virus fixe*, a été mis à sa disposition par le savant Français lui-même. Après avoir confirmé la production d'une rage expérimentale par l'introduction de la matière nerveuse infectée sous les enveloppes du cerveau, et le renforcement de la virulence par des passages successifs de lapin à lapin, enfin la propriété préservatrice du virus faible par rapport au virus

fort, il se sépare de notre expérimentateur sur ce point : *La vaccination, sous la peau* des animaux, avec des virus de force croîssante ne les a pas rendus complètement réfractaires au virus de la rage des rues, *et même est resté presque toujours sans effet quand on inocule le virus fort sous les enveloppes du cerveau* (or, c'est là la seule voie d'infection certaine.)

L'expérience a été faite sur des lapins et des chiens qui ont tous succombé. M. Pasteur ayant objecté à ces résultats qu'ils étaient dûs à une trop grande lenteur dans les vaccinations successives, son adversaire a répété le procédé rapide recommandé (toutes les moëlles sont injectées sous la peau en 24 heures, puis chaque 2 heures, on renouvelle par deux fois la série). Or, tous les animaux ainsi traités ont encore succombé (à l'infection intra-crânienne).

Bien plus (quinzième conclusion), par le procédé des inoculations rapides (Méthode Intensive), les moëlles faibles n'ont plus offert la même immunité contre les fortes, et sur une série d'animaux témoins qui n'ont pas subi l'infection, LA PLUPART SONT MORTS DE RAGE, PAR LA SEULE ACTION DES VIRUS VACCINAUX. Inversement enfin, (seizième conclusion), des *animaux infectés par morsûres de rabiques, ayant subi le traitement* PRÉVENTIF APRÈS COUP, *sont aussi presque tous morts de la rage*, même lorsque la période d'incubation était de trente-quatre jours.

Qu'on le remarque bien, la méthode d'*inoculation sous la peau* ne donne pas les mêmes résultats que l'*injection intrà-crânienne,* et est un procédé infidèle ou défectueux par sa lenteur pour l'expérimentation. Veut-on accélérer le mouvement, on s'expose à enrayer l'action préservatrice, à contrarier et annuler l'action des premières doses (fait d'observation continuelle en homœopathie). L'infection intra-crânienne, seule certaine et rapide, est toujours mortelle

Ceci concorde parfaitement avec les observations de Hériing sur le mode d'action des venins de serpents, variant avec leur *voie d'introduction*, d'où sa théorie du *Pôle interne* ou Veineux et Lymphatique, atteint par les morsûres et rendant l'action du Venin fatale, et du Pôle externe ou muqueux, fonctionnant dans la succion sans aucun danger et même avec des résultats bienfaisants pour le venin, que la dilution transforme en remède héroïque.

Un autre fait intéressant est l'expérience faite sur les animaux du traitement *préventif après coup*, dont les résultats ont été négatifs. On ne pouvait donc légitimement instituer chez l'homme une telle marche thérapeutique avant de l'avoir vérifiée sur les animaux. La préservation des chiens bien portants n'autorisait pas la vaccination des hommes malades ou soupçonnés tels.

Ainsi donc, préservation inconstante des animaux sains, défectuosité des procédés, traitement ex-abrupto de l'homme rabique, sans vérification sur le chien rabique, telle est la base scientifique et tel est l'édifice pratique conçu par Pasteur dans la hâte de son zèle humanitaire.

Ces faits étaient à peine connus (29 Décembre), qu'à la séance de l'Académie de Paris du 4 janvier, le professeur Peter est venu révéler une observation d'une signification redoutable. Le monopole non moins redoutable dont use Pasteur avait besoin d'être un peu battu en brèche par cete attaque de tirailleurs. Pasteur centralise les observations comme les expériences, et les échecs (insuccès ou empoisonnements) ne sont ébruités que discrètement et sous le couvert d'explications longuement préméditées. En attendant, les malades ou soi-disant tels affluent à la clinique (on en a vacciné 1.950 pour la France !), et il se produit, disons-le en passant, et d'après l'originale remarque de M. le professeur Léon Colin d'Alfort, ce fait étonnant d'un nombre de chiens mordants beaucoup plus grand que celui des mordus (1.713 pour 351), de sorte qu'il *a fallu quatre chiens huit dixièmes pour mordre une personne !*

Je ne m'arrêterai pas aux défalcations du professeur Colin relatives aux chiens non enragés qui mordent, aux chiens enragés qui ne communiquent pas la rage (dents essuyées, salive visqueuse ne pénétrant pas, plaies cautérisées). La moitié des chiens mordus échappent à la contagion (expériences de M. Renault) ; à combien plus forte raison les hommes! La troisième catégorie admise par M. Colin, des gens guéris par la vaccination, se trouve conforme à celle de M. Peter. La moyenne annuelle des décès par rage étant de 30 cas, nous avions à ce moment 12 décès ; il restait donc 18 malades obligés par le nouveau procédé. D'après M. Peter, ce nombre serait réduit à zéro, et nous allons le voir, les craintes de M. Colin se confirment relativement à une intoxication par les vaccins.

Il s'agit d'un malade, nommé Réveillac, âgé de 20 ans, mordu à un doigt par un chien reconnu enragé. Il ne fut cautérisé que le lendemain de l'accident, et se rendit au laboratoire de Pasteur au bout de 48 heures. Là, on pratiqua, dans la région du foie, dix-neuf inoculations selon la méthode intensive. La santé resta parfaite jusqu'au 12 Décembre. A ce moment, le malade fut pris de douleurs au niveau des piqûres des inoculations, puis de spasmes de la gorge, avec impossibilité d'avaler des liquides, puis de paralysie, et il mourut au bout de deux jours, avec de l'écume aux lèvres, six semaines après la morsure.

Une observation aussi curieuse, venant à la suite des critiques dont je viens de parler, ne peut que donner à réfléchir, et comme le dit M. Peter, si le malade n'avait pas été inoculé, qui douterait qu'il est mort de la rage ? Mais la foi en l'efficacité des inoculations est si bien enracinée qu'on préfère mettre en doute le caractère des accidents. Et tous nos savants s'écrient : « Il y a eu paralysie, il n'y a pas eu convulsions ! » La rage paralytique, déclarée rare chez l'homme, est reconnue fréquente chez les animaux. (Chauveau) Mais voici M. le Docteur Grancher, le grand inoculateur de M. Pasteur, qui est de meilleure foi que tous nos académiciens. « Vous nous accusez », dit-il à M. Peter, « d'avoir eu un insuccès ! Vous êtes bien bon ! Nous en avons eu bien d'autres ! Si vous étiez venu au laboratoire, vous le sauriez ; nous en aurons encore beaucoup d'autres ; toute méthode nouvelle a des insuccès ; nous avons reconnu que les sujets alcooliques, les névropathes, les épileptiques sont des sujets défavorables pour nos inoculations ; quant à la méthode intensive, nous y avons été amenés par les morsûres de loups et nous l'avons appliquée avec succès aux morsûres de la face ».

On ne peut évidemment attacher à un, deux ou trois cas plus d'importance qu'ils ne méritent, s'il est démontré que les malades venus au laboratoire (1.956) étaient tous en puissance de rage. Le chiffre de dix-sept décès est alors bien minime. Mais combien les rôles changent dans le cas contraire ! C'est toujours l'éternelle question statistique insoluble. Laissons la donc de côté, pour reprendre le point de vue intéressant ci-dessus. Nos savants n'ont pas compris toute la portée de ce phénomène, l'ETAT PARALYTIQUE. Il y a là toute une révélation, qui vient confirmer le grand

fait découvert par Pasteur, et que je mettais en relief dans ma conférence de l'année dernière. Ce fait, auquel Pasteur lui-même n'a certainement pas reconnu toute sa valeur, est pour nous, homœopathes, de la plus grande importance. Il est la clé et la justification de ce qu'il y a de bon dans sa méthode et qui lui fait obtenir des succès, à travers les imperfections de ses procédés. Nos savants ont dit, en présence du cas de Réveillac : « Ce n'est pas de la rage, car il n'y a pas eu de convulsions, mais seulement de la paralysie : or, la paralysie est très rare chez l'homme enragé ». Il est vrai que M. Chauveau a reconnu que, *chez les animaux*, *la rage paralytique est fréquente.* Je prends acte avec plaisir de cette instruction de notre grand vétérinaire.

Nos savants ont-ils donc oublié le chemin parcouru par Pasteur dans sa découverte ? Comment il a observé dès le début que la rage communiquée aux animaux, par injection intra-veineuse, n'avait pas les caractères de la maladie naturelle, n'offrant ni les aboiements, ni la fureur, mais comme symptôme dominant la paralysie ? Comment ce caractère paralytique le fit songer aussitôt à une maladie de la moëlle épinière ? (Le prétendu microbe rabique trouvé dans la moëlle fut reconnu être un corpuscule de Glüge, produit d'une myélite — Professeur Peter — ). Comment enfin la maladie, communiquée au moyen des moëlles malades, a sa *période d'inoculation plus courte*, à mesure que le virus a été *plus dilué* par des passages plus nombreux de lapin à lapin, et se manifeste alors avec un appareil *d'excitation plus grande* (convulsions, fureur), *les faibles doses stimulant la réaction ; les fortes doses au contraire l'opprimant* et produisant une rage paralytique, une *Rage mûe* (virus massif, virus primitif, virus de la Rage-des-Rues) ?

Ainsi donc, suivant les propres expressions de Pasteur, « *plus on dilue le virus rabique*, *mieux la rage éclate avec le caractère furieux*, *moins on dilue et mieux la rage se montre avec le caractère paralytique.* » Quoi d'étonnant après cela qu'un sujet traité par dix-neuf inoculations coup sur coup et avec les moëlles les plus fortes, ait subi les effets des doses massives et ait présenté les caractères de la rage mûe ?

Voilà donc la raison bien simple des symptômes de Réveillac, voilà un premier son de cloche contre une extension trop hâtive de la méthode intensive. M. Grancher

lui-même ne la revendique que contre les morsûres des loups et les morsûres à la face ; or, Réveillac a été mordu au doigt. Je ne veux toutefois retenir pour le moment, de cette observation, qu'une confirmation éclatante de notre *loi des doses*, de la puissance des dilutions homœopathiques, développant les vertus spéciales des médicaments. On n'a pas fait autre chose en préparant notre *Hydrophobinum* ou *Lyssinum* (Voir *Encyclopédie de Matière Médicale*, par le Dr Allen, Tome v — New-York et Philadelphie, chez Bœricke et Tafel ; et surtout la pathogénésie considérable du Guiding Symptoms of our Materia Medica, par le Dr Héring, même adresse).

Mais pourquoi nous attarder si longtemps à l'alphabet d'une grammaire dont nous connaissons déjà la riche syntaxe ? Que nous importe cette lourde machine hospitalière, ayant nom *Institut Pasteur*, ce million et demi souscrit pour son érection, ces cinq mille mètres carrés concédés pour un siècle, monument thuriféraire élevé au souvenir d'un homme avant que son œuvre soit réalisée ? Il ira rejoindre dans nos souvenirs historiques les navires à trois ponts, fondus en cuirassés, puis en torpilleurs ; les cottes-de-mailles, cuissards, jambards, brassards, boucliers et hallebardes, transsormés en fusils, en attendant la fonte définitive de ces colossales banquises de la haine et de l'aveuglement des hommes sous le souffle vivifiant de la charité.

« Les épées seront forgées en hoyaux et les hallebardes en serpes. » (Prophète Michée, chap. IV, verset 3.)

Notre médecine gothique cédera le pas à la simple architecture d'une science vraie, dépouillée du fard dogmatique ; une pénible et encombrante élaboration de moëlles de lapins à quelques globules de *Lyssin*, de Solanées ou de Venins de Serpents.

(Post-Scriptum) Le dernier discours de M. Peter soutient avec fermeté cette thèse que les récents échecs de M. Pasteur sont le fruit d'une *Rage Mixte* (canine et expérimentale), de sorte que la méthode d'inoculation intensive est non seulement inefficace, mais nuisible au premier chef. Il a, pour soutenir son dire, le fait de la production de paralysie se renouvelant fréquemment depuis l'institution du nouveau procédé. Les observations de rage paralytique humaine spontanée, avouées par ses contradicteurs après avoir été niées au début, ne peuvent qu'inspirer des craintes relati-

vement à cette nouvelle pratique qui paraît les multiplier. On ne peut toutefois affirmer *ex-professo* qu'elle sont provoquées et non spontanées. D'autre part, M. Vulpian me paraît aller beaucoup trop loin lorsqu'il dit aux mordus : « Rassurez-vous, vous serez certainement guéris ». On ne jure pas ainsi sur les tombes toutes fraîches de Réveillac, Jansen, Née, Sodini, Schmidt dit Goffi, Létang et Gérard.

Je trouve donc dans ces deux longs discours quatre affirmations hasardées : « Le traitement Pasteur, dit M. Peter, est inefficace et dangereux » — « Il est souverainement efficace et sans danger », dit M. Vulpian. Comme je l'ai dit, à mon avis, un homœopathe seul peut croire à cette découverte, parce que seul il en comprend la possibilité, la raison d'être. Mais que d'incertitude dans les procédés ! que de dangers possibles dans cette méthode de force, cette mitraille virulente, cette répétition précipitée, cette ascension hâtive dans l'échelle des doses, cet emploi de doses massives et même concentrées ! Combien ne sommes-nous pas loin ici de la voie sûre et inoffensive de la médecine *curative,* telle que l'a imaginée Hahnemann !

Entre parenthèses, ce qu'on a dit des statistiques me paraît très vraisemblable. Si le chiffre de la mortalité par rage est le même que celui des années précédentes, le chiffre des mordus ne l'est pas ; et, par rapport à ce chiffre, au lieu d'une proportion de 16 p. °/₀. nous n'avons pas 1 p. °/₀ de victimes. Ce qui rend prodigieux l'augmentation du nombre des mordus, c'est la confiance inspirée par Pasteur et l'étendue de la renommée de ses expériences. Je connais un vétérinaire d'un village voisin qui, ayant fait l'autopsie d'un chien suspect mais non enragé, avec un doigt excorié, a craint d'avoir contracté la rage, est allé à Paris et, malgré les assurances de Pasteur, a voulu subir les inoculations intensives.

Ajoutons maintenant au passif de Pasteur que Von Frisch, le savant autrichien, fut envoyé à Paris par un comité de dames enthousiastes de la méthode. De retour dans son pays, il était encore partisan du grand chimiste, et ce n'est qu'à la suite d'expériences faites avec du virus fixe que notre expérimentateur lui remit, et d'après le modèle des pratiques parisiennes, qu'il a commencé à être un adversaire de la méthode. Le 15 de ce mois encore, il a maintenu avec force son opinion auprès d'un médecin français. Pour lui, la

*préservation après coup, chez les animaux infectés par le crâne, est toujours négative*. Il fait remarquer que, de l'aveu de M. Grancher, elle ne lui a réussi que rarement. BIEN PLUS, *la préservation initiale des chiens par la méthode intensive a toujours entraîné la mort*, en l'absence de toute infection rabique.

Von Frisch conclut que Pasteur n'a pas assez expérimenté, et qu'au lieu de statistiques et d'observations de malades, il faudrait poursuivre les expériences sur les animaux.

Pour moi, qui n'ai pas voix au chapitre, ne pouvant me faire entendre dans cette enceinte où le professeur Peter lui-même a été traité comme un petit garçon par le grand neurologiste Vulpian, je n'insisterai pas sur ces discussions qui ne sont pas encore terminées, mais je veux faire ressortir que les connaissances homœopathiques les éclairent d'une lumière supérieure, nous permettant de comprendre l'action différente des différentes doses, ne nous étonnant pas des nouveaux phénomènes découverts, et attendant patiemment avec notre arsenal curatif, que les procédés grossiers du *boudin médullaire* se transforment en pratiques mieux harmonisées avec notre prophylaxie et les besoins délicats de l'économie *humaine*.

Depuis que j'ai écrit cet article, le traitement de la Rage par la méthode Pasteur n'occupe plus guère le monde savant, qui court sans cesse aux nouveautés. Les Instituts antirabiques ont sans doute toujours leur clientèle, comme les cabinets des dentistes, mais la question théorique est, je crois, restée au même point.

Après avoir montré les diverses objections soulevées par cette pratique, ignorante des grandes lois de la thérapeutique et des liens qui doivent rattacher aux autres branches de la matière médicale celle des *produits morbides animaux*, avec les véritables règles de leur maniement, nous allons voir, dans l'article suivant, quel rôle jouent, dans le traitement curatif de la rage confirmée, les *produits physiologiques animaux* et les médicaments végétaux de l'ancienne pharmacopée.

## LES SIMILI-RAGES

Il n'est pas bon de laisser croire aux allopathes ce qui est entièrement faux, à savoir leur priorité dans la décou-

verte d'agents propres à combattre la rage. Je l'ai démontré pour Pasteur ; je vais le démontrer encore à l'occasion de M. Peyraud. Les expérimentations de Pasteur ont donné le branle à la vieille école endormie ; puissent-elles le donner enfin aux homœopathes ! Nos adversaires ont l'expérimentation sur l'animal, celle sur le malade ; nous ne possédons que celle sur l'homme sain. Mais nous usons fort peu de cette dernière, tandis qu'ils se mettent à l'œuvre avec une ardeur infatigable. Voilà M. Hogyes, à l'Académie des Sciences de Buda-Pesth, qui modifie déjà la méthode Pasteur, en inoculant un virus de même intensité, dans ses opérations successives, mais dont la *concentration* seule varie. — Il arrive ainsi à protéger les animaux non-seulement contre la rage des rues ou spontanée, mais aussi contre celle (provoquée) que produit le virus fixe, même pour les injections à l'intérieur du crâne et dans les enveloppes du cerveau. Voilà encore M. Peyraud, qui complète ses premières expériences et rapproche de plus en plus son école de la vérité thérapeutique. Après avoir produit une rage artificielle chez le lapin, par l'injection d'*essence de tanaisie*, il peut inoculer des lapins avec le virus de la vraie rage sans que la rage éclate, grâce à l'action préservatrice des injections sus-nommées. Des lapins témoins, non tanacétisés, succombent avec le même virus. D'où il tire cette conclusion toute homœopathique, que l'essence de tanaisie pourra servir à empêcher le développement des effets du virus rabique. — « Après cela, M. Peyraud, si vous ne devenez pas homœopathe, vous serez vraiment bien aveuglé ! »

M. Hogyes, en supprimant la notion particulière des divers âges du virus, de ses modifications calorifiques, hygrométriques, que sais-je, nous ramène à la notion connue et plus simple des dilutions successives. M. Peyraud fait un nouveau pas ; il nous ramène des régions isopathiques, de l'emploi des produits animaux, que j'appellerai volontiers patriarchal ou sauvage, à celui plus médical des substances indépendantes du mal, des corps étrangers ou fluides étrangers, modificateurs passagers de la réaction, et nous montre ici clairement, fort de l'appui de Pasteur, la raison thérapeutique qui est au fond de ces pratiques : « *Simili-Rages* ! », s'est dit Pasteur, en observant l'effet des injections de moëlle épinière. — « *Simili-Rages* ! », a répété M. Peyraud, en observant l'effet de l'injection d'es-

sence de tanaisie. « Ce n'est pas en vain que ces phénomènes se produisent. Peut-être pourrons-nous mithridatiser les organismes vivants, et par cette parodie de la rage tromper la nature dans son œuvre fatalement tragique. »

Il est bon que les oreilles allopathiques s'habituent à ces accents : Simili-Rages, Simili-Typhus, Simili-Pneumonie, Simili-Choléra, Simili Syphilis, Simili-Paludisme, etc. La cloche ironique du « Similia Similibus » (Hahnemann) ; du « Simile suum similem curavit » (Paracelse), etc., n'a-t elle donc pas déjà sonné un glas funèbre aux oreilles de la mourante ?

M. Peyraud a fait œuvre nouvelle dans le camp allopathique, et auprès des homœopathes qui n'en savent pas plus long que nos adversaires. Mais il faut proclamer bien haut qu'il n'a fait qu'élargir le cercle de nos connaissances dans le champ des remèdes de la rage. Ce champ, exploré d'ailleurs avant Hahnemann, reste en friche par suite de l'incurie de ses disciples. Et que fait-on, dans les deux camps, de la statistique du pasteur Münch et ses fils, tous deux médecins de la rage au siècle dernier ? Grâce à la Belladone, sur 182 malades mordus par des chiens enragés, 176 furent préservés ; sur 6 *enragés*, 4 furent guéris. On avait observé l'horreur de l'eau, des convulsions et d'autres symptômes cérébraux très violents. Que fait-on des deux cas de Sauter (*Journal de Hufeland*, 1801), des 4 de Brera (*Mémoires de la Société Italienne*, t. 18) ; d'une observation de rage déclarée et guérie (*British journal of homœopathy* — Avril 1849) ; d'une observation du Dr Kranefüss, guérissant son propre fils de rage déclarée, observation complète et détaillée (*Médical Zeitung*, v. d. v. f. heilkunde, in Prague, 1853) et d'une dernière observation de Laville de Laplaigne (*L'épilepsie et la Rage* — Bayonne — 1854) ? Total : 13 cas de rages déclarées, guéries par la Belladone.

Et la tradition de la Stramoine, employée par les Indiens ? On commence par débrider et bien laver la plaie (on ne la cautérise pas, ce qui est parfaitement inutile, car le poison est toujours absorbé quand le fer rouge arrive). *Immédiatement après*, on pile de la racine fraîche de *Datura Stramonium* (la variété violette de préférence) pour en obtenir le suc, dont on fait boire une cuillerée au malade dans une tasse de lait. On renouvelle la dose pendant trois jours

consécutifs. Il se produit une crise violente : sous le coup d'un véritable empoisonnement, le malade, qu'on a eu la précaution de garder à vue, d'attacher même, est atteint de délire et de folie furieuse. Lorsque la crise cesse, on le met nu et on lui verse sur la tête une centaine au moins de baquets d'eau froide, de manière à l'inonder complètement. Puis on l'enveloppe, on le laisse au repos, on lui donne graduellement à manger, et le malade guérit avec le retour des forces. — Un Indien, deux mois après la morsûre, se trouva dans l'état suivant : les yeux hagards, haletant, la langue pendante, buvant beaucoup, éprouvant de violentes constrictions à la gorge, ne pouvant plus parler, il faisait signe à ses enfants de le fuir. Ses compatriotes le guérirent, son fils transmit le secret à M. Cusent, médecin de la marine à la Pointe-à-Pitre. D'après le professeur Imbert-Gourbeyre (*Recherches sur les Solanum des anciens — Art Médical*, Nov. 1883), c'est le remède traditionnel de la rage dans le Tanjore, province de l'Hindoustan ; et d'après le Dr Jousset *(Eléments de médecine pratique homœopathique)*, il est employé empiriquement par les Chinois. *Le Journal Belge d'Homœopathie* rapporte aussi un procédé préservatif, employé par ces derniers. Il consiste à manger le foie cru encore palpitant du chien enragé, qu'on égorge dès après la morsûre. Entre les deux procédés barbares, le dernier est bien préférable, mais il faut pouvoir arriver à temps.

Qu'on ne s'imagine pas que la Stramoine doive toujours être employée de cette façon, pour instituer un traitement homœopathique. Dans les pays civilisés, on procède en dehors de cet appareil monstrueux de violence. On se borne à donner des globules de la douzième ou troisième dilution de Stramonium, au besoin quelques gouttes de teinture-mère dans un verre d'eau. On ne va pas jusqu'à produire des effets toxiques (délire, folie) ; on se borne à neutraliser l'état rabique, comme on neutralise une vulgaire névralgie. Voici les symptômes de la rage artificielle produite par le Stramonium.

Rage Stramonique. L'effet primitif de la Pomme Epineuse est stupéfiant ; il y a en même temps une grande agitation musculaire. Les phénomènes caractéristiques de la rage qu'elle produit sont : un resserrement de la gorge avec impuissance pour avaler, puis douleur dans les glandes salivaires et salivation ; resserrement des mâchoires, *mutis-*

*me* et grincements de dents ; langue gonflée, pendant hors de la bouche ; écume sanguinolente ; soif qu'on ne peut satisfaire ; violent désir de mordre et de tout déchirer avec les dents ; sécheresse extrême de la bouche et de la gorge, à l'aspect d'une lumière, d'un miroir ou de l'eau, *tremblements* et *convulsions* plutôt *tétaniques*, effrayantes, excitées aussi *par un simple attouchement ;* horreur invincible de l'eau, avec constriction et convulsions du gosier, lorsqu'on mouille les lèvres au sujet, il entre en fureur ; convulsions violentes, à lier ; idées et rêves *effrayants ;* hallucinations ; cris, hurlements, délire, suivi de mémoire de ses actes ; accès de rire et de chants ; expression *haineuse ;* excitation génésique.

Rage Belladonique. Le tableau est à peu près identique. Les spasmes ont ceci de particulier qu'ils se renouvellent surtout *par l'action de la lumière ;* grande activité physique, seeousses dans divers muscles, spécialement ceux de la face, spasmes tétaniques. Le *délire* est plutôt *gai*, parfois aussi furieux ; il s'accompagne de nombreuses *hallucinations*, qui peuvent parfois être indiquées par le malade et se rapportent surtout au *sens de la vue* et au *sens interne* (visions d'animaux, de chiens noirs ou rouges, erreurs bizarres sur sa propre personne). La fureur rabique est très marquée ; spasme des mâchoires, grincement de dents, fureur tournée contre soi et autrui ; envie de mordre, la nuit, les assistants ; on crache, on brise les cuillers avec les dents, on ronge les plats, on aboie et hurle comme un chien ; écume ou bave gluante, en secouant ou branlant la tête. Inclination à s'enfuir, à s'agiter. Pupilles immobiles et généralement dilatées. Grande terreur ; face rouge de feu, bouffie et gaie. Somnolence, avec efforts infructueux pour dormir, par suite de l'anxiété mentale et de l'agitation. Les phénomènes de la gorge sont plus douloureux, plus inflammatoires ; il y a là une sensation de brûlement, avec accumulation d'une salive écumeuse jusque dans la bouche ; fréquent désir de boissons, qui sont repoussées dès qu'on les présente, et sensation suffocative ou constrictive en essayant d'avaler ; la déglutition est rendue impossible par la violence du spasme ; cet état s'accompagne de fièvre intense, et la mort arrive par asphyxie.

Rage Hyosciamique. La Jusquiame produit des convulsions excitées *par l'action de boire ;* elles sont fortes et de

longue durée, avec souplesse des membres, trépidation, danse de Saint-Guy, etc, etc ; elles s'accompagnent de perte de conscience bientôt après avoir essavé d'exercer les organes de la déglutition. Terreur des liquides à cause de la douleur provoquée par cette déglutition ; crachement de salive par l'effet de la même cause. Le délire porte moins à mordre, davantage à injurier ; il est monomaniaque, avec gaieté tournant à la fureur, envie de s'enfuir très marquée. Pâleur de la face, refroidissement de la peau ; langue sèche comme du cuir.

RAGE CANTHARIQUE. La Cantharide est un remède à la fois préventif et curatif. On l'administre quand il y a beaucoup de sécheresse et de brûlement dans la bouche et dans la gorge, fort aggravés en essayant d'avaler ; ou paroxysmes de fureur, avec cris, aboiements et coups, morsures alternant avec des convulsions, qui sont renouvelées *par la pression sur la gorge ou l'abdomen,* et aussi par la vue de l'eau, ou des objets brillants, éblouissants (Héring). Rougeur de feu et étincellement des yeux, qui deviennent proéminents et convulsés d'une manière effrayante. Spasmes dans la gorge, excités par la douleur résultant de l'action des muscles de la déglutition, en essayant de prendre des liquides. Délire furieux avec sueur froide, surtout aux extrémités ; vision de gens morts depuis longtemps ; inquiétude anxieuse se résolvant en rage, ou obligeant à remuer constamment. Esprit très actif, sensible à toutes les impressions, irritable et blasphémant, insolent et contredisant.

RAGE LACHESIQUE. Le venin des serpents exerce une action très puissante sur la rage. Si l'on consulte la vaste étude du Dr Héring, on trouve des symptômes très caractéristiques de cet état.

LACHESIS. (Symptôme 1001) *Hydrophobie* (par la morsure des serpents du Brésil).

S. 1002) Un chien mordu à la cuisse se mit aussitôt à gémir, sans cependant lever le membre comme les autres l'avaient fait. Au bout de 15 minutes, il s'échappa subitement et courut si loin qu'on ne put le rattraper qu'après 90 minutes, très fatigué et échauffé ; 15 minutes après, *il refusa de boire*, et mangea cependant du pain trempé dans l'eau (Dans l'intoxication lachésique, on avale mieux le solide que le liquide, parce que le solide formant coussinet, les muscles de la gorge trouvent un point d'appui

plus ferme sur ce bol que sur la gorgée liquide, mobile et fuyante, et leur irritabilité morbide est moins douloureusement affectée. Aussi, toutes les fois qu'on rencontre ce symptôme dans une angine, le Lachesis est souverain). Quinze minutes plus tard, vomissement, aboiement, agitation ; au bout de dix minutes, encore vomissement, *rage, envie de s'échapper à toute force*, aboiement continuel. Tressaillements convulsifs des muscles de la face. Vers la fin de la troisième heure, rage tellement forte qu'il fallut lui lier les pattes ; puis diminution de l'agitation et des cris, mais aggravation des convulsions de la face ; mort une heure après (Morsûre du Naja — Russel.)

(S. 1003) Chez un individu mordu, la rage se déclara un an et trois jours après la morsûre, avec le même gonflement du cou qui avait suivi immédiatement la morsûre (Vipera torva.)

(S. 1004) *Un chien hydrophobe*, qui avait des convulsions à la vue de l'eau, *fut mordu à la gueule*. La tête enfla et il eut de violentes convulsions. *La rage cessa peu après*, et au bout de quelques heures, il but de l'eau (Matthüs — *Archives de Stapf.)*

Les venins de serpents, dilués et pris à l'intérieur, provoquent un mal semblable à la rage, avec le caractère essentiel de la *promptitude*, et doivent par là communiquer cette direction au virus rabique précédemment inoculé, c'est-à dire en accélérer la marche en lui imprimant un caractère curable (Héring).

(S. 981) On avale fréquemment la salive, la gorge semble comprimée (Crotale — Schmœle).

(S. 982) *La gorge semble resserrée au milieu comme un sablier* ; ON TOURNE SANS CESSE LE COU, et l'on cherche en vain à avaler à vide ; sécheresse des lèvres et de la langue, raideur de l'articulation des mâchoires ; pupilles dilatées et convulsées en haut ; parole précipitée ; voix rauque et faible ; face rouge et bouffie, chaude ; extrémités froides (Lachesis-Lingen) (Chez une jeune fille de 18 ans, qui offrait ainsi le TABLEAU D'UN SERPENT MOURANT ET SIFFLANT. Elle était tout aussi méchante et perfide ; elle blessa une servante en l'attaquant à l'improviste, et toutes ses idées roulaient sur les moyens de faire du mal). C'est un fait très général et fort curieux que l'*Identification de caractère* avec l'animal venimeux des victimes de l'envenimation. Nous verrons

l'Héloderme, le Saurien géant des déserts du Mexique, communiquer à ceux qui expérimentent sa bave la démarche lourde et embarrassée qui le caractérise, d'où l'emploi merveilleux de ce venin dans l'Ataxie locomotrice. Le Venin du crapaud agit surtout dans les attaques convulsives avec sursauts prédominant aux membres inférieurs.)

(S. 998) Violente crampe du pharynx qui empêche d'avaler quoi que ce soit (Morsures des Serpents des Indes. — Clarke.)

(S. 999) *Mouvements crampoïdes dans la gorge* (Morsûre du Naja-Orfila )

(S. 1756) Hurlement à chaque expiration chez un chien, comme chez le chien enragé (Morsure du Crotale.)

(S. 1747) Gémissement glapissant par secousses, et hurlement grognant saccadé, avec contraction spasmodique des muscles du ventre (Crotale — Héring.)

(S. 1758) Hurlements terribles et tremblement (Morsure du Naja.)

(S. 2870) Un chat, de suite après la morsure, est très sensible au moindre courant d'air ; au moindre souffle, il couche ses oreilles (Crotale — Lingen). Ceci rappelle l'aversion pour le vent (*Anémophobie, Aérophobie*), qui est souvent un signe caractéristique dans la dernière période de la rage chez l'homme (Héring).

(S. 1691) Une chienne mordue par un serpent à sonnettes, répandit avant sa mort une *odeur fétide*, puis insupportable peu après la mort. Cette odeur, tout accidentelle, était tout à fait analogue, d'après Héring, à celle des chiens enragés.

Un dernier ordre de caractères ressort des *Symptômes Moraux* suivants :

(S. 3048) Il est tellement fou, qu'on peut à peine le retenir. (Après 6 heures. Trituration de Lachesis — Héring).

(S. 3061) Il parle avec *volubilité*, et en même temps constriction de la gorge et trouble des fonctions de l'âme.

(S 3062) Besoin de tout faire avec *précipitation*, pour avaler par exemple ; on ne peut rester assis tranquille. On entreprend une foule de choses sans rien finir ; on poursuit une foule d'idées sans suite ; besoin d'être communicatif et vif à développer ses idées ; imagination surexcitée ; la fatigue corporelle du jour n'est pas ressentie, et la nuit se passe dans un travail intellectuel incessant ; extase ; *discours*

*sublimes avec paroles recherchées*, MAIS AVEC CHANGEMENT CONTINUEL DE SUJET (à la suite d'excès d'étude — Gross). (SS. 3063 à 3075).

Ceci me ramène à l'observation intéressante qui vient d'être faite à l'Hôtel-Dieu de Toulon d'une pauvre enragée sans instruction, manifestant, entre ses derniers paroxysmes, des sentiments aussi élevés que noblement exprimés (*Journal médical quotidien*, 25 Février 1884).

(S. 3080) Emportement pour un rien, défiance à tout propos ; poltronnerie, avec endolorissement du cerveau.

(S. 3087) Irritabilité faisant craindre le moindre bruit, faisant verser des larmes à l'ouïe d'une lecture touchante. Les moindres causes l'emportent jusqu'à la rage.

(S. 3092) Douleurs dans la gorge jusqu'à perdre la tête. *En fixant son attention sur la sensation de la gorge, salivation* (On voit ici la réaction de la gorge sur le cerveau et de celui-ci sur les glandes salivaires).

(3098-3100) Agitation chez le chien et chez l'homme.

(S. 3097) *Le chien, comme enragé, court de tous côtés* (Morsure du Naja).

(S. 3131) Un pigeon, qui se trouve avec d'autres pigeons dans la même cage, commence par leur faire la guerre (après la morsure et l'emploi du chlore — Vipera torva — Lenz).

(S. 3135) Il est extraordinairement querelleur et chicaneur, de sorte qu'il attaque à tort ou à raison ses alentours (Lachesis — Wesselhoeft). Querelleur durant son sommeil (Lachesis et Crotale). Humeur emportée et querelleuse, avec bouillonnements, exaltation. Plus la vipère est en colère, plus sa morsure est dangereuse. — Rage et mort (après la morsure de serpents d'un rouge de feu, qui se montrèrent en masse inouïe à Bagdad, en 1851 (S. 3145).

Pourquoi ces riches données n'ont-elles pas été mises en œuvre ? Parce que le traitement de la rage est confié aux vétérinaires, qui abattent les animaux et cautérisent les sujets humains. On a considéré la rage comme une maladie hors cadre, une infection venue des animaux, irrépressible à sa source et trop violente et rapide à son issue. Or, la médecine curative ne tient-elle pas le problème par les deux bouts ? Qu'on le remarque bien en effet : l'homœopathie est constituée de manière à lutter avec le mal déclaré ; elle possède en effet les symptômes indicateurs différentiels, révélés chez l'homme sain. L'allopathie n'a pas ces données,

et ne peut viser qu'à la préservation ; c'est à cela que se bornent les prétentions de M. Peyraud, et il ne peut aller plus loin. Tant que nos adversaires n'en viendront pas à l'expérimentation sur l'homme sain, ils resteront forcément dans la même ornière, sans pouvoir expliquer la raison thérapeutique, ni même la soupçonner ; les vraies doses leur échappent du même coup. En effet, il s'agit ici pour eux d'une simple question de préservation par accoutumance et saturation. Combien leur champ ne s'étendrait-il pas en un clin d'œil, si cette lampe magique brillait pour eux : laisser l'animal, expérimenter sur l'homme à petites doses, et conclure des effets physiologiques subtils aux effets *curatifs* par une adaptation à la maladie confirmée ! Dès lors, apparaîtront les nuances différentielles entre les substances multiples, que la notion d'une loi générale aura fait chercher et trouver. Dès lors aussi cessera la croyance aux Panacées qui déjà se montre en faveur de la Tanaisie chez certains homœopathes. Le physiologisme nous envahit et nous fait perdre de vue les vrais symptômes indicateurs. Jamais un animal ne donnera les symptômes intellectuels et moraux du Lachesis (loquacité, accumulation des idées avec désordre, besoin de tout faire avec précipitation, et d'entreprendre une foule de choses sans rien finir, d'être communicatif et expéditif, extase, discours sublimes, paroles recherchées, changement continuel de sujet, etc.) Et les circonstances modificatrices des convulsions ? L'attouchement, la lumière, l'action de boire, la pression du ventre et de la gorge, chez qui prouveront-ils leur influence, si ce n'est chez l'homme ? De même, l'influence de l'attention notée pour Lachesis. « En fixant son attention sur la sensation de la gorge, on provoque la salivation ».

Après les Solanées, les Venins de Serpents sont bien les agents les plus riches en indications. Où trouver un remède efficace pour la *Rage Mûe* ? Le Venin du *Serpent à Lunettes* (Naja tripudians, ou Cobra de capello) est celui qui offre l'image la plus nette d'effets paralysants. Voici dans quelles circonstances j'ai été amené à en faire la découverte et l'application. Je donnai une Conférence, dont le titre affiché sur les murs de la ville était celui-ci : « M. Pasteur et la Rage ; Traitement homœopathique de cette maladie ».

Après la Conférence, un de mes auditeurs vint me parler de sa chienne, qui, croyait-il, avait un os arrêté dans le

gosier, et était très malade, ne voulant rien prendre. Comme il était tard et que l'animal demeurait loin, je promis d'aller le voir le lendemain. Je trouvai la chienne couchée sur le flanc, haletante, la langue pendante, bleue, les yeux ternes, le poil en désordre. Je préparai aussitôt une potion avec une pincée de *la troisième trituration de Naja tripudians*, que je recommandai d'administrer du mieux qu'on pourrait, au besoin avec une seringue à travers le grillage du chenil, quoique l'état de l'animal le rendit complètement inoffensif. Le lendemain, je trouvai la chienne beaucoup mieux, debout, ayant avalé du café au lait et du pain trempé. Elle sortit du chenil et parcourut tout le jardin, assez grand, à notre suite. Mais le propriétaire, à qui je déclarai à nouveau que c'était pour moi la rage, croyant d'avoir capté sa confiance par le bon résultat obtenu, le propriétaire, dis-je, persuadé, malgré mes dénégations, de l'incurabilité de cette maladie, donna un élixir purgatif, celui de Guillé, et négligea mon remède, du reste mal administré. Le lendemain, le mal, déjà fort avancé, avait repris le dessus, et l'animal succomba, non sans m'avoir donné une belle lueur indicatrice de la puissance de la spécificité, bientôt obscurcie par l'entêtement de la routine.

Ceci me rappelle une observation de folie furieuse, où je vis la Belladone en globules réduire entre mes mains presque instantanément les bras de fer et le teint jaune d'un homme jeune et nerveux. Le diagnostic d'aliénation communiqué à la femme me fit aussitôt écarter, malgré mes preuves et mes promesses, parce que le médecin ordinaire confirma mon étiquette et parla d'internement. La réputation d'incurabilité détourne de tout effort thérapeutique.

N'y aurait-il pas un joli chapitre à développer sur la *Rage Najique* ou *Naja-Tripudique* ?

---

Dans une Conférence sur les Venins des Serpents, donnée à la Société d'Etudes des Sciences Naturelles, je disais :

« Par une accession graduelle à toutes les idées philosophiques de l'homœopathie, nous voyons successivement émerger les principes de la *Réaction*, de l'*Infinitésimalité*, de la *Spécificité*, de la *Similitude* dans ce qu'elle a de plus étroit, car, depuis quelque temps, nous tombons et patau-

geons en pleine Isopathie, et tout cela à l'aveugle, témoin le Capharnaüm du Congrès de Wiesbaden. Et pourquoi ce désaccord, cette Babel médicale ? Dira-t-on que cela tient à l'incertitude sur la question des doses ? Non ! la cause est plus loin. Elle est dans les entrailles et l'essence de l'Isopathie, dans ce que le Dr Rémond, de Metz, appelait dernièrement la *Porte d'entrée des bacilles*. Elle est dans ce que les microbiens eux-mêmes appellent l'*Influence des milieux*, primant la spécificité des microbes. Elle est enfin dans la grande *loi de Hèring* (notre Hahnemann transatlantique).

Cette loi, basée sur l'observation des venins de serpents en particulier, proclame ce fait d'observation générale, s'étendant aux venins et aux virus, que l'organisme humain possède deux pôles, un *Pôle externe*, (sous-cutané, veineux ou aérien) par lequel l'introduction des poisons d'origine animale ou Nosodes est nocive et fatale, et un *Pôle interne* (ou digestif) par lequel cette même introduction est inoffensive et souvent efficace, le Nosode pouvant agir ici comme médicament curateur, et ce, en vertu de l'homœopathicité la plus étroite. Voici comment s'exprime le Dr Héring sur ce sujet :

« Le Venin des Serpents est une salive (1) qui, mise en contact avec les extrémités des vaisseaux, ou introduite dans le sang, agit sur la vie avec une puissance irrésistible et une foudroyante rapidité. La salive du chien hydrophobe exerce une action analogue, mais lente. Il me paraît démontré maintenant (1833, les premiers essais remontant à 1828) que le venin des serpents, préparé par trituration suivant le procédé de Hahnemann et mis en contact avec la langue, agit aussi d'une manière tout-à-fait extraordinaire. Appliqué sous cette forme, il manifeste des effets analogues à l'action lente, à la puissance pénétrante des métalloïdes, tandis qu'à l'état brut il exerce une action semblable à celle des poisons végétaux les plus violents. Ne peut-on pas en

(1) N'épiloguons pas cette expression, car Héring distinguait entre les venins et les virus, malgré sa comparaison de la salive du chien hydrophobe. Il est évident que le venin est un produit physiologique, secrété par une glande distincte des glandes salivaires, et que la salive du chien enragé renferme un produit pathologique, et que c'est parce que le chien est malade déjà que la salive devient virulente. Il ne faudrait pas dire non plus chien hydrophobe, car l'hydrophobie n'existe que chez l'homme. Du reste, la différence établie autrefois entre les venins et les virus tend à être abandonnée, parce qu'on s'occupe avec plus de soin de leurs effets, qui sont parallèles sur plus d'un point.

inférer que la salive du chien hydrophobe, convenablement préparée par la trituration, manifesterait également des effets pathogénétiques remarquables ? Je désirerais qu'on expérimentât d'abord sur des chiens. J'offre, en tous cas, de faire des épreuves sur moi-même, dès que l'on m'aura fait parvenir quelques grains de la préparation des divers degrés. »

« C'est un fait d'expérience que, dans la règle, la force vitale ne peut pas réagir victorieusement contre l'action du venin des serpents et du virus rabique. »

(Héring, à mon avis, fait bien de dire « dans la règle », car aucune règle n'est sans exception, et celle-ci notamment n'est pas absolue. On voit des mordus résister, soit à l'envenimation ophidienne, soit à l'intoxication rabique. Mais la puissance de ces procédés pathogénétiques n'en est pas moins certaine).

« La force vitale est réduite à en subir l'action, elle est domptée par leur puissance. *Mais elle résiste puissamment, au contraire, à l'action de tous les poisons, lorsqu'ils sont préparés par la trituration et mis en contact avec la langue et les nerfs.* »

Mais si la force vitale résiste à l'action toxique, elle subit une action pathogénétique. Pour se servir du langage de Hahnemann, « *les maladies artificielles* » produites par les médicaments préparés par la trituration « *sont plus puissantes que les maladies naturelles* »,telluriques et « miasmatiques ». Ici encore, je ferai une réserve : je ne dirai pas aujourd'hui que les maladies expérimentales ou artificielles soient plus puissantes que les maladies maturelles, mais qu'elles sont plus faciles à produire, car nous connaissons l'agent secondaire de leur production et la porte d'entrée de cet agent, que nous manions à volonté. Il n'en est pas ainsi de la maladie naturelle, infectieuse ou autre. Ici, le principe infectieux nous est inconnu, n'en déplaise à Messieurs les microbiens, car une maladie donnée peut être engendrée par une pluralité de microbes, et un même microbe engendre une pluralité de maladies. (J'employe l'expression engendrer pour parler le langage à la mode). Cette absence de spécificité ressort des révélations du dernier congrès de chirurgie, où le professeur Lannelongue nous a montré dans l'ostéomyélite des staphylocoques dorés et blancs, des streptocoques et des pneumocoques ; le professeur Verneuil, des

foyers de suppuration polymicrobiens, amicrobiens, avec substitution de microbes, des cas de microbisme latent ; M. Doyen, des microbes pyogènes pouvant tuer sans production de pus, ou engendrant indifféremment le furoncle, l'anthrax, l'acné, les pustules superficielles, la lymphangite, les adénites, le phlegmon, l'ostéomyélite, la septicémie.

Caractéristiques aussi sont les conclusions de MM[rs] Gilbert et Girode, rapportées à la Société médicale des hôpitaux, le 6 Février dernier : « Voulant rechercher, disent-ils, si le pouvoir cholérique du bacille d'Escherich administré au cobaye par ingestion était inhérent aux conditions dans lesquelles il avait été recueilli, nous avons fait prendre à diverses reprises à deux cobayes de même poids des quantités égales de bouillon ensemencé avec le bacille d'Escherich à des époques diverses. L'un des bouillons avait été inoculé avec le *bacille extrait des selles normales*, l'autre avec le *bacille extrait de selles cholériques*. Or, le cobaye de la première expérimentation a conservé tous les attributs de la santé, le second a dépéri très rapidement et succombé, présentant les selles riziformes, la coloration hortensia de l'intestin, etc. »

Les auteurs, pour atténuer la portée de leur échec, expriment l'espoir « qu'on pourra faire produire les symptômes et lésions cholériques au bacille d'Escherich normal, *en lui préparant un organisme favorable à la reproduction du choléra* ». Pour le moment, il faut des selles cholériques pour obtenir le pouvoir cholérigène « Il y a là, disent-ils, une question de virulence, et c'est précisément dans cette question que gît l'explication du développement du choléra nostras, et non dans la présence du germe, lequel est banal, car il faudrait bien se garder de conclure des résultats que nous avons obtenus à une distinction dans les espèces expérimentées. Pour nous, le bacille recueilli dans les selles cholériques est bien le bacille d'Escherich. »

D'accord, leur dirai-je à mon tour, ce n'est pas le microbe qui a fait la fonction pathologique ; il n'est qu'un parasite, se nourrissant indifféremment de liquide normal et de liquide cholérique, et il ne peut transmettre que les fluides dont il est imprégné. Tel est aussi le cas de la suppuration, liée à la présence de la diathèse purulente, prédisposition individuelle du sujet, et non à l'existence de tel ou tel microbe. Tel est

aussi le terrain cholérigène que Koch et ses émules se font forts de préparer. *C'est l'histoire de la mouche du coche.*

Ainsi donc, les maladies virulentes artificielles, telles que les produit l'école allopathiste, ne sont que des *emprunts* faits aux maladies naturelles. Pas de choléra artificiel sans choléra naturel, pas de suppuration artificielle sans suppuration naturelle. Tout l'édifice de la microbie est artificiel et s'écroulera comme un château de cartes ! Les microbes réputés producteurs de maladies ont été empruntés aux humeurs de cette maladie elle-même. S'ils proviennent du sujet sain, ils sont inoffensifs. Les maladies artificielles sont donc faciles à produire, relativement du moins, car il faut encore compter ici avec la prédisposition, et si l'on voit des sujets réfractaires à la vaccine, il doit y en avoir pour le virus du charbon, de la rage et de la tuberculose ; pour ce dernier, la démonstration a été faite amplement. Quoi qu'il en soit, la production de la maladie artificielle n'est qu'un fait de contagion, et ne nous apprend rien sur la nature, le mécanisme ni le traitement de la maladie naturelle. Ceci soit dit de la *maladie virulente*, introduite par voie sous-cutanée (rage, charbon, syphilis, pyémie et septicémie, etc). Mais pour la *maladie venimeuse*, il y a, sinon au point de vue chimique, du moins au point de vue biologique, des considérations toutes nouvelles. La ptomaïne n'est qu'une conception chimique extra-biologique. Nous avons d'une part, dans le virus, un simple effet ou un produit de la maladie, élaboré par le malade, et pouvant servir, suivant les doses et le mode d'introduction, à la préservation ou à l'infection du sujet sain. Dans le venin, nous avons un produit de sécrétion physiologique, pouvant jouer le rôle de cause productrice de maladie accidentelle, ou d'agent de préservation et curation à l'égard de maladies différentes quoique semblables. (1)

Mais revenons à ce que dit le Dr Héring : « *La maladie médicamenteuse* engendrée par *l'administration interne, soit du venin, soit du virus*, maladie dont l'organisme triomphe, triomphe de son côté de la maladie naturelle. Il y a ici un double fait d'expérience : 1° La maladie artificielle engendrée chez l'homme sain par l'administration interne du

(1) Les procédés homœopathiques de maniement des produits animaux engendrent des maladies artificielles inoffensives, qui peuvent servir au traitement de maladies semblables (pour les venins) ou identiques (pour les virus).

produit animal, maladie que nous retrouverons dans les pathogénésies, et qui est telle que l'organisme en triomphe ; 2° la cure de la maladie naturelle par la même administration interne à l'homme malade, comme si la tendance provoquée à la maladie artificielle se superposait à la maladie naturelle et que cette double sollicitation parallèle ou semblable de la réaction vitale amenât l'organisme à se débarrasser tout à la fois de ces deux causes de maladie. Les uns y verront encore la superposition du fluide négatif au fluide positif, d'où neutralisation. Les autres, la *sollicitation à la réaction*, provoquée déjà par la maladie naturelle, et accentuée avec redressement par la tendance à la maladie artificielle.

Retenons pour le moment le premier fait : l'organisme ne réagit point, ou du moins réagit sans succès contre l'action d'un venin introduit dans le torrent circulatoire ; il réagit toujours au contraire victorieusement contre la puissance de ce venin, préparé et introduit suivant la méthode de Hahnemann. Et cette réaction ne se traduit pas par un simple rejet ou neutralisation, mais par une multitude d'effets pathogénétiques. Voilà le point original de la découverte homœopathique et le point de départ de la véritable isopathie.

Le D[r] Héring continue ainsi : « Pourquoi maintenant la force vitale, stimulée à l'opposition par une dose de la préparation du virus rabique, ne réagirait-elle pas en même temps contre les efforts de ce même virus inoculé par la morsûre, pour en neutraliser ou du moins en modérer l'action ? On ne peut pas objecter que l'on opposerait ainsi une substance à elle-même, qu'on aurait recours à un *Omon* (un même), au lieu d'employer un *Omoion* (un semblable). Le fait est que, *par les différences d'application*, de préparation et surtout de temps, ces deux substances, originairement identiques, sont réellement modifiées jusqu'à ne plus être que des semblables. Elles sont, *relativement à l'organisme, comme les pôles nord et sud de l'aimant*. On peut dire aussi que le Virus, provenant d'individus différents, quoique de même nature, n'est peut-être pas absolument identique dans sa substance et ses effets ».

Ces lignes, écrites en 1833, ne renferment-elles pas en germe les pratiques de M. Pasteur ? Il y a toutefois une différence capitale. C'est que l'opposition réactive aux effets de la morsure, au lieu d'être provoquée par une morsure

artificielle de la seringue et un virus plus ou moins massif introduit dans le torrent circulatoire, par la voie même de la contagion fatale, et cela en vertu d'une observation empirique, c'est-à dire non raisonnée ; cette opposition réactive est ici provoquée par une introduction du virus au pôle opposé de l'organisme, à dose infinitésimale, et en vertu d'effets expérimentés démontrant la similitude de l'action. Ici d'ailleurs, le procédé, inoffensif en lui-même, peut être appliqué au moment légitime, c'est-à-dire *avant l'accident*, suivant la règle nécessaire d'une vraie prophylaxie. Le procédé Pasteur a la prétention singulière de *prévenir après coup*, et c'est ainsi que la clinique ne suit pas les lignes de la thérapeutique expérimentale, car sur les chiens on a commencé à faire des inoculations de virus affaibli, pour habituer les organismes par une mithridatisation à doses croissantes, et c'est sur les chiens ainsi préparés qu'on a frappé le grand coup de la morsûre virulente par la dent enragée. Ici, la préservation se conçoit : ce n'est qu'un fait d'accoutumance. Or, il est un autre fait bien remarquable, sur lequel nos modernes isopathes ne se sont pas arrêtés. C'est *l'apparition des* RAGES MUES *depuis les inoculations par la méthode intensive*. Nous avons là une démonstration saisissante de la différence d'action des agents thérapeutiques suivant les doses. La rage mûe est une rage paralytique, elle est produite par les doses maxima de virus fort, inoculées coup sur coup. Pasteur l'a dit lui-même : « *Moins on dilue et plus on produit la rage paralytique ; plus on dilue et plus on produit la rage avec le caractère furieux.* » LES FORTES DOSES OPPRIMENT LA RÉACTION, LES DOSES FAIBLES LA STIMULENT. Voilà, dans son expression la plus accentuée, le vice du procédé des isopathes allopathes. Ils oppriment la réaction au lieu de la stimuler, et ils sont conduits forcément dans cette voie par suite du vice dans le mode d'introduction. Poursuivant un simple phénomène d'accoutumance, ils sont conduits à mithridatiser l'organisme jusqu'aux plus extrêmes limites, mais ne courent-ils pas le même danger que les arsenicophages de la Bohême ?

A cette question d'*accoutumance* se rattache l'*Immunité* acquise par les Psylles, les Marses, les Goumis indiens, etc. Ces gens prétendent posséder de naissance la faculté d'être impunément mordus, les uns parce qu'ils ont du sang de serpent dans les veines, les autres à titre de parents de Saint-

Paul, les derniers par privilège de caste. Cette immunité, niée par Viaud-Grand-Marais, est admise partiellement par Arloing, et voici dans quels termes : « Nous faisons bon marché, quant à nous, de la généalogie des Psylles pour expliquer l'immunité dont ils se prétendent pourvus, mais il nous semble bon d'examiner le premier motif, qu'ils invoquent sous une forme emphatique et qui peut être ramenée raisonnablement à la formule plus précise et moins prétentieuse que l'on employe aujourd'hui pour expliquer l'immunité contre les effets des virus. « *Avoir du sang de serpent dans les veines* » veut dire qu'à une époque antérieure l'organisme a été plus ou moins imprégné de venin de serpent. Lorsque l'imprégnation des organismes par les venins a été faite avec précautions et ménagements, a-t-on observé une certaine immunité consécutive ? Portée sur le terrain expérimental, cette question a reçu un commencement de solution positive. Paul Bert déclare que les expériences qu'il a faites avec le venin d'abeilles xylocopes l'ont amené à penser qu'il peut se faire une accoutumance à l'action des venins. Nous savons que M. le professeur L. Lortet a constaté, en s'exposant plusieurs fois de suite aux piqûres de l'abeille commune, que les effets locaux sont de moins en moins prononcés, de sorte qu'une inoculation de venin semble créer, dans la région où elle a été faite, une immunité contre les inoculations ultérieures. M. Kaufmann s'est demandé si des inoculations successives de venin de vipère, à très petite dose ne seraient pas susceptibles de créer une immunité relative. M. Kaufmann ne saurait évaluer présentement le degré d'immunité qu'il a communiqué artificiellement ; de nouvelles expériences sont nécessaires. Quoi qu'il en soit, il est probable que les blessures venimeuses, quand elles ne sont pas mortelles, laissent après elles, dans l'organisme imprégné et guéri, une aptitude à résister à de nouvelles morsures, pourvu que la quantité de venin que celles-ci déposent dans les tissus ne surpasse pas trop notablement la première. Sous ce rapport, il existe une analogie frappante entre les effets des venins et ceux de la plupart des virus. Cette analogie est pleine d'intérêt ; elle permettra d'édifier sur une base plus solide la théorie de l'Immunité.

Nous avons encore ici une question connexe ; l'*Immunité des porteurs de Venins*. Sur cette question, les auteurs sont

divisés. Pour Viaud-Grand-Marais, le venin d'un serpent n'agit pas sur le reptile qui le produit, ni sur les animaux de la même espèce. Nous l'avons constaté, dit-il, après Fontana, pour la vipère. Duméril et Guyon, ce dernier surtout, ont démontré par des expériences multiples qu'il en était ainsi. Weir Mitchell, qui croyait d'abord à l'auto-inoculation, a pu injecter à des crotales et sans qu'ils en fussent influencés, dix gouttes de leur venin, dose capable de tuer quarante pigeons. Mangili et Claude Bernard auront pris des effets de simple traumatisme pour des effets d'envenimation. Guyon a vu des serpents venimeux d'espèces différentes se blesser mutuellement, sans présenter de phénomène d'intoxication. Aussi propose-t-il d'étendre comme il suit la loi de Fontana : *Le venin des serpents n'en est pas un pour l'espèce qui le fournit, ni même pour des serpents d'une autre espèce.*

Le professeur Arloing n'est pas du même avis : « L'immunité des porteurs de venins », dit-il, « se réduit probablement à une question de tolérance beaucoup plus grande que celle des autres animaux, et surtout plus grande que celle des vertébrés à sang chaud. M. Kaufmann a vu une petite vipère résister à une dose de venin capable de tuer au moins quatre cobayes. Au moment de l'injection du venin sous la peau, la vipère s'est agitée, elle semblait en proie à une vive douleur, mais au bout de quelques instants, elle se roula tranquillement en cercle. Que serait-il advenu si la dose eût été deux et trois fois plus forte ? Peut-être ce qui arriva au crapaud de Claude Bernard. On a beaucoup parlé du *Suicide du Scorpion.* A plusieurs reprises, on en a repoussé la possibilité, soit par obstacle mécanique à l'exécution d'un acte de cette nature, soit parce que le venin du Scorpion est sans effet sur son producteur et sur les autres Scorpions. Mais si les Scorpions ne meurent pas généralement des inoculations qu'on leur fait plus ou moins artificiellement, ils n'en éprouvent pas moins quelques malaises, comme le faisait remarquer dernièrement M. Bourne, dans la *Revue Scientifique.* (6 Août 1887) M. Bourne a remarqué de l'engourdissement en faisant piquer un scorpion par un de ses congénères. C'est là probablement le commencement d'une envenimation dangereuse.

Quoi qu'il en soit, nous avons là une transition aux phénomènes isopathiques que je vais exposer. Le porteur de

venin contient son venin dans la glande venimeuse, c'est-à-dire à la surface de la muqueuse ectodermique. Le porteur n'est donc pas inoculé comme le Psylle. Il n'y a qu'une action à distance, si l'on se place au point de vue organicien. D'autre part, au point de vue vitaliste, *le Porteur est un Producteur* ; son principe vital est donc en affinité étroite avec le venin (son produit). Ici donc, l'inoculation ne peut avoir les mêmes effets que chez le Psylle, car ce n'est pas une opération du même ordre. L'état préparatoire est tout différent, la prophylaxie peut être plus puissante. L'état préparatoire est la présence du venin au pôle interne, sur la muqueuse ectodermique, à l'opposé du pôle d'inoculation ; tandis que chez les Psylles, l'inoculation préparatoire ou vaccinale a lieu par le même pôle que l'inoculation d'épreuve. Tel est le côté faible et vicieux des expériences de Pasteur et Koch, qui ne sont que des imitateurs des Psylles.

Quant à nous, nous suivons au contraire les procédés naturels d'immunité offerts par les serpents et les animaux venimeux. En imitation de l'effet équilibrateur produit par le venin dans la glande venimeuse, sur la muqueuse ectodermique glandulaire, nous choisissons la muqueuse ectodermique digestive pour l'introduction inoffensive et neutralisante de notre venin (lisez venin et virus). Pour nous, je le répète, la question est tout autre. *Pasteur et Koch*, pénétrant toujours par le même pôle, *font de la simple* ACCOUTUMANCE comme les Psylles ; nous, *nous faisons de la* NEUTRALISATION par le pôle opposé. Il y a dans l'organisme une merveilleuse loi d'équilibration, une opposition réactive entre le torrent circulatoire et les téguments digestifs, cliniquement parlant, et dans le domaine expérimental une action pathogénique d'un nouveau genre pour les virus et les venins pris par la bouche et l'estomac en trituration.

Cette fusion des deux ordres de produits animaux a été faite par le D[r] Héring, en ce sens qu'il est parti de l'étude des venins de serpents, ingérés sous forme de triturations et développant des maladies artificielles, semblables à diverses maladies naturelles, pour appliquer aux virus les mêmes procédés expérimentaux et en retirer les mêmes résultats cliniques, la cure des maladies semblables aux maladies expérimentales.

Voici en quels termes il expose la marche de ses idées : « Mais ce n'est pas tout encore. J'ai en vue un projet plus

important et qui pourrait conduire à de plus grandes découvertes. Déjà, en travaillant à me procurer et à éprouver le venin des serpents, j'avais dans l'idée d'ouvrir par là le chemin à la découverte d'un prophylactique contre la rage, mais surtout aussi contre la *variole*. Je sais que c'est faire un terrible saut que de passer du venin des serpents au virus variolique ; mais quoique le premier produise assez souvent des phénomènes analogues à ceux du second, je ne veux parler ici que de la trituration du virus variolique et des épreuves à faire avec cette préparation. Je me dis : Si le venin des serpents, employé suivant cette méthode et pris à l'intérieur, agit sur l'organisme, il doit en être de même du virus variolique. La chimie ne saurait expliquer pourquoi le premier produit la paralysie, la gangrène, une mort prompte, tandis que l'autre occasionne la petite vérole. Ce sont deux produits animaux, réagissant à la manière des alcalis et qui, absorbés par la peau, par l'inoculation, exercent une action violente : voilà leur analogie. Or, si le virus variolique préparé par la trituration et ingéré agit sur l'organisme, il est très probable que cette action, comparée aux effets de ce virus inoculé, en différera comme ceux du venin des serpents trituré et ingéré diffèrent de l'action de ce venin introduit dans le sang. Ces deux séries d'effets offriront de l'analogie, mais il y aura entre elles la différence caractéristique signalée plus haut. La force vitale sera stimulée à la réaction par le virus trituré et ingéré, tandis qu'elle nel'est point par le virus inoculé. (J'ai exprimé la même pensée au sujet des rages mûes produites par les inoculations intensives, comparées aux rages furieuses produites par les inoculations atténuées). Et s'il en est ainsi, on aurait trouvé tout à la fois contre la variole un remède et un prophylactique qui, sans préserver pour la vie entière, serait cependant d'une haute importance. »

Héring parle ensuite des cas d'infection infantile par le vaccin Jennérien, qu'il considère comme une ressource provisoire, et il ajoute : « Il faut songer à la grandeur de la dose et qu'il ne s'agit pas seulement ici de prévenir ou de guérir par une maladie artificielle, légère et transitoire, mais d'imposer à l'organisme une véritable maladie virulente, dont l'effet se borne à émousser sa réceptivité pour un virus analogue. »

De là, l'utilité de la trituration du virus vaccin et de son

administration par la bouche, dont j'ai montré les heureux effets dans les expérimentations des Drs Gross, Attomyr, Collet et les miennes. Dans les cas de pullulation vaccinale, comme celui du Dr Guéniot, le virus introduit sous la peau à dose massive a montré son action générale, mais trop violente, et pouvant être mêlée de plusieurs infections ou virulences constitutionnelles (herpétisme, syphilis, etc.)

Les idées de Hèring ont du reste reçu une pleine consécration par la trituration et l'ingestion, non-seulement du virus vaccin, mais aussi du virus variolique, par la production de phénomènes varioliformes artificiels et les heureux effets du virus dynamisé et ingéré sur la maladie virulente d'où il a été extrait.

« Que l'on n'objecte pas ici, ajoute le Dr Hèring, qu'il devrait alors en être de même pour les poisons minéraux, et que l'on devrait guérir l'empoisonnement par la substance même qui l'a causé, en la modifiant par la trituration. On ne trouve pas dans ce cas une des conditions essentielles, la différence du mode d'action ; car le poison minéral n'agit comme tel que par sa quantité, tandis que les venins et surtout les virus ont une action toute différente aux doses les plus minimes. Ces dernières substances deviennent essentiellement autres par la préparation, ce qui n'est point le cas pour les premières ».

Et pourtant, j'ai publié dans le *Journal Belge d'homœopathie* le cas d'un enfant en état de coma sous l'influence de la codéine et que j'ai dégagé au moyen de l'Opium 30. On croyait l'enfant atteint de méningite et je diagnostiquai un empoisonnement opiacé, dont je me rendis maître au moyen du procédé isopathique de dynamisation du poison végétal et de son introduction par les voies mêmes de l'empoisonnement. Ici, la dilution seule a agi pour modifier le poison et lui conférer des propriétés antidotales. On a rapporté, dans la *Revue homœopathique française*, le cas d'un malade atteint de coliques néphrétiques, qui reçut des piqûres de morphine. Il s'en suivit une suppression d'urine, pour laquelle deux chirurgiens essayèrent vainement le cathétérisme. Un médecin homœopathe appelé ensuite reconnut le morphinisme et donna Opium 30. L'urine arriva par gouttes sanguinolentes, avec douleurs. Un deuxième médecin homœopathe, celui qui traitait auparavant le malade, étant de retour auprès de lui, donna Opium *24,000e*. Aussi-

tôt, le cours de l'urine se rétablit avec plus d'abondance, Mais les douleurs néphrétiques persistaient. Le médecin donna alors Belladone *40,000*ᵉ. Il sortit deux calculs effilés comme des aiguilles et les douleurs disparurent. Ces faits se sont passés en Italie. Je pourrais ajouter ici ce que j'ai déjà dit plus haut, que l'on guérit la Phthisie des tailleurs de pierres par la Silice à la 30ᵉ dilution, les Ostéites des ouvriers en nacre de perles par cette même nacre triturée et diluée.

Encore un exemple de l'emploi isopathique des médicaments pharmaceutiques. C'est le Dʳ Chargé qui le donne dans une étude sur la Dyspepsie :

« J'ai donné, dit-il, le TABAC à la *200ᵉ dilution* en globules à de pauvres dyspeptiques réduits à la dernière extrémité par l'usage immodéré du tabac, et j'ai eu plusieurs fois l'occasion de me réjouir de beaux succès. Ce que les venins produisent, ils peuvent le guérir ; c'est un vieil adage dont la loi homœopathique nous révèle le mystère.

« On rencontre à chaque pas aujourd'hui des fumeurs de profession dont le portrait ressemble à celui-ci : Peau sèche ; *appétit nul ou capricieux, il ne mange pas, il boit constamment, et avec d'autant plus d'avidité qu'il est soulagé par les spiritueux*. Son teint *d'un gris terne* revêt le cachet, non de l'anémie, mais de la cachexie cancéreuse ; amaigrissement, fièvre hectique ; nausées, vomissements quelquefois violents ; pyrosis. — Palpitations, intermittences du cœur ; vertige ; irritabilité, *susceptibilité qui se mêle à une grande timidité*. Coliques nerveuses, *aggravées la nuit*. Paralysie du rectum et de la vessie ; faiblesse des extrémités inférieures ; diminution de l'intelligence.

« Ces pauvres malades, empoisonnés par le tabac, sont voués à une mort certaine si l'on ne parvient pas à les arracher à leur mauvaise habitude et à trouver un remède à leurs maux actuels. Leur sang se fluidifie tous les jours davantage et amène bientôt des dégénérescences viscérales produites en grande partie par le manque de sécrétion dans le foie et dans les reins (Cirrhose. Ascite). Redoublez vos instances pour qu'ils renoncent enfin à leur funeste habitude et donnez-leur *Tabacum 200*. L'expérience m'autorise à faire concevoir les plus belles espérances dans les cas en apparence les plus désespérés. » (*Bibliothèque homœopathique* — Mars 1876).

Je n'ai pas fait cette expérience pour le tabac, mais j'ai observé l'extrême sensibilité des tabagiques pour nos remèdes, notamment chez l'un d'eux atteint de cancer du pylore, et que j'avais guéri rapidement d'un vieil herpés de douze ans avec une seule dose de Calcarea 30, qui amena une généralisation intense de l'éruption pendant six jours (Le Dr Chargé avait échoué là malgré de nombreux remèdes fort savants). Je le guéris ensuite d'une excroissance à la face avec une seule dose de Causticum 12, qui fit bourgeonner et suppurer l'excroissance comme une pâte gonflée sur le feu. Enfin, je fus comme sur le point de le guérir de son cancer avec du *Venin de Seiche,* notre Sepia. Il sentait l'appérit et la digestion renaître, lui qui vomissait son lait tous les quatre jours quand l'estomac s'était rempli, et ne supportait pas d'avaler l'eau, savourée pourtant et humée comme par les sables du Sahara. Il lui semblait qu'une peau se détachait de son estomac momifié, que la vie renaissait dans ses membres jaunis, où la teinte rose revenait sous les ongles. Cet enchantement dura six jours; tout le monde chantait victoire, lorsque j'eus la malheureuse inspiration de donner du Lachesis, oubliant que ce venin de serpent est antidote de celui de la Seiche! J'assistai alors à une démolition de mon œuvre thérapeutique, aussi énergique et rapide que sa construction. J'eus là une dernière et effrayante démonstration des ravages de l'infection tabagique. En *trois jours*, mon malade convalescent fut à la mort, dscendant les pentes de la fièvre hectique avec une célérité vertigineuse. L'intolérance de l'eau reparut dans toute sa hideur, avec le supplice du pauvre Lazare. Je redonnai en vain la Sepia; je parlai aussi du Tabacum, mais son application fut trop tardive, si tant est qu'elle fut faite.

Notre matière médicale nous autorise à faire les mêmes essais isopathiques avec l'absinthe, l'alcool, le café, le thé, la coca, en tant que poisons introduits à tort et abusivement dans le régime, et de même avec les nombreuses drogues introduites à faux et à doses brutales dans la thérapeutique (iodure et bromure de potassium, mercure, quinine, salicylate, antipyrine, etc, etc).

Du reste, comme je pourrais le montrer pour l'alcoolisme et le tabagisme, à côté du traitement isopathique, à la fois ultima ratio des cachexies et prima ratio des infections,

mais qui n'est qu'univoque, il y a les nombreux remèdes homœopathiques ayant l'avantage de se prêter par leurs symptômes divers aux mille nuances de la pratique.

Voilà donc les prévisions de notre maître dépassées. Il est vrai qu'il s'est contredit dans un passage sur le mercure, que j'ai cité dans ma brochure *Pasteurisme*. L'Isopathie est donc une méthode très générale.

Citons un dernier passage de Héring en sa faveur :

« Le plus petit résultat obtenu dans ce champ tout nouveau pourrait faire concevoir les plus hautes espérances. Ce qui réussirait pour un virus, on pourrait l'attendre de tous les autres. *Chaque maladie apporterait, dans son germe même, son remède et son prophylactique*. La contagion serait arrêtée à son début, et le premier malade servirait à guérir tous les autres. La peste et le charbon perdraient leurs terreurs, et quelque fléau que nous apportât l'Orient, *le remède nous arriverait en même temps que le mal* ». *(Bibliothèque Homœopathique de Genève)*.

Ce qui n'était en 1833 qu'une conception presque téméraire pour le Dr Héring, est aujourd'hui en pleine voie de réalisation, et je dois ajouter, pour être complet, que non-seulement les virus, ainsi dénommés parce qu'ils engendrent de toutes pièces les maladies dites virulentes, se sont montrés de bienfaisants remèdes des maladies qui les produisent, mais que les sécrétions pathologiques d'une foule de maladies innominées ont révélé la même vertu. J'ai donné, dans le *Journal Belge d'homœopathie*, l'observation d'un vieillard de 74 ans, un colosse, ancien gardien de la Maison Centrale, affligé d'un vaste eczéma de la jambe, couvrant la totalité du membre, avec excoriation uniforme rouge foncé, écoulement profus, fétide, empesant les linges et complication d'hydropisie du membre devenu énorme, et de végétations comme un chou-fleur blanc recouvrant toute la surface malade. Après avoir obtenu des résultats partiels par les Sulfureux et l'Arsenic, je m'avisai de le traiter par la méthode isopathique. Je me fis donc apporter du pus écoulé de la jambe. La liqueur, d'une fétidité extrême, infectant tout l'appartement lorsqu'il enlevait ses linges, avait l'aspect du chocolat. J'en pris une goutte, que je diluai dans cent gouttes d'eau. Je pris une goutte du mélange et la diluai de nouveau au 1/100. Je répétai six fois l'opération. Je pris enfin cette sixième dilution de pus, et avec une goutte je

composai une potion, dont je prescrivis au malade trois cuillerées par jour. Au bout de huit jours, j'allai à son lit, et quelle ne fut pas ma surprise en trouvant une jambe complètement désenflée et décolorée, avec peau pendante, flétrie, comme un jaune parchemin ! J'exprimai mon enthousiasme dans le journal homœopathique par cette phrase :

« *Pus VI, en glorieux monarque pharmacologique, eut bientôt soufflé sur tous ces essais enfantins !* »

La préparation en question a reçu dans notre école le nom d'*Eczèminum*. On trouvera des observations semblables dans le recueil du Dr Rückert (Klinische Erfahrung) et le Dr Chargé a aussi fait des observations concluantes que sa femme a refusé de nous communiquer après sa mort. La piété conjugale n'est pas toujours d'accord avec les intérêts supérieurs de l'humanité. Ajoutons enfin que le Dr Collet a publié des observations curieuses de guérison par les *Salives* et les *Larmes* pathologiques. *(Méthode Pasteur par voie interne* — Baillière).

Ici se terminent mes données actuelles sur l'Isopathie. Puisse ce livre, essai bien imparfait, contribuer à la propagation de l'Homœopathie dans le grand public, à la connaissance et au développement de l'Isopathie, en suscitant les recherches de mes jeunes confrères, et notamment des nouvelles recrues de notre Ecole ! (1)

(1) Une preuve nouvelle de l'actualité de cet ouvrage, montrant à quel point l'Ecole officielle nous talonne dans notre inertie, ressort du nouveau livre publié par le professeur Landouzy. Dans cette étude, concernant les *Sérothérapies*, la Tuberculine est rejetée comme agent thérapeutique et la diphtérine reconnue mortelle dans certains cas ; les composés salins, formant les sérums artificiels, tendent à y prendre le pas snr les virus.

---

# MON PLAN PRIMITIF ET FUTUR

L'ALLOPATHIE PASTORIENNE couronne l'œuvre de palliation eu poursuivant un but d'*accoutumance aux virus* par une saturation graduelle et intensive (accidents rabiques et diphtériques). Les matières virulentes accumulées transforment en sentine l'organisme.

L'HOMŒOPATHIE ISOPATHIQUE se maintient dans la voie curative et la perfectionne par la *neutralisation fluidique* au moyen de dilutions virulentes, introduites au *pôle interne* (voies digestives), créant un antagonisme de courants au lieu d'un antidotisme de matières toxiques.

« *Ubi virus, ibi virtus* »

Je me suis proposé d'abord d'écrire un ouvrage démontrant l'existence d'une Loi Isopathique ou d'identité entre les maladies et leurs remèdes, parallèle et supérieure à la Loi Homœopathique ou de Similitude, ce sujet intéressant surtout les médecins, soit les docteurs allopathes encore si hésitants sur l'emploi de la Tuberculine de Koch (de sinistre mémoire) et qui ont obtenu des Sérums des résultats déjà bien mitigés, soit les docteurs homœopathes encore peu osés dans l'application de leurs données isopathiques, et entraînés par la vogue de la Sérothérapie dans des pratiques organiciennes que je crois incompatibles avec l'esprit de notre méthode. Au point de vue pratique, établir comme règle générale de l'emploi des produits animaux leur dilution par les procédés homœopathiques et leur introduction par la bouche suivant la *loi pôlaire* de Héring, au lieu du procédé pénible et coûteux de la recherche des microbes, de leur culture, de l'extraction des toxines, de leur injection vaccinale aux animaux, de la préparation des sérums pour la vaccination humaine définitive, de la manipulation et de l'introduction de masses matérielles et des suites pathologiques fréquentes de cette opération, sans compter l'infériorité de cette dissection microchimique par rapport au Virus total et aux infections mixtes. Cette question intéresse encore les médecins et infiniment les malades, menacés de devenir la Sentine de tous les Poisons animaux.

De la comparaison des Virus et des Venins et de celle des Venins entre eux, découlent aussi de nombreuses remarques utiles dans la pratique ; ainsi, le fait que le Virus Rabique

intensif communique la rage mûe (oppression des forces vitales par la dose massive), tandis que le virus faible ou dilué donne a rage furieuse (développement de la réaction par les doses infinitésimales) ; le fait que le caractère des animaux venimeux se communique aux sujets d'expérimentation et qu'on le guérit chez des sujets malades ; enfin le fait si remarquable de la guérison de la Rage par les Venins des Serpents, pratique découlant de l'indication scientifique des Rages artificielles engendrées par ces Venins, fait fort intéressant par suite en pratique, mais qui ne l'est pas moins en théorie, puisqu'il établit le trait d'union entre ces deux grandes classes de produits animaux ; (on peut même établir la triade : salive humaine, salive morbide canine, salive ophidienne).

Ici, nous touchons au côté intéressant de la question pour les curieux de la nature (physiciens, naturalistes, physiologistes) par cette revue, à travers la série animale et même végétale, d'un ordre de phénomènes tout nouveau pour l'Ecole officielle. Quoi de plus curieux, en effet, que ces propriétés pathogénes et pathofuges, découvertes dans tous les produits morbides ou physiologiques, fétides ou colorés, servant à la défense et à la nutrition des êtres vivants ? Quoi de plus curieux que ce retour du mal contre lui-même, au moyen de ses produits (virus) ou des éléments destructeurs d'organismes étrangers (venins) servant à la reconstitution par le rebroussement de la voie même qu'ils ont suivie pour la décomposition ? Il y a là un jeu des forces naturelles des plus intéressants à étudier, que la microbiologie a cru pouvoir expliquer par le phagocytisme, la chimie par les antitoxines, et que la médecine harmonique (Homœo-Isopathique) explique par la loi des Semblables et la pôlarité. (1)

Pour en revenir au côté pratique, qui intéresse surtout les deux premières catégories de lecteurs, la question des Virus est éminemment actuelle, surtout pour le Virus tuberculeux, qui doit faire l'objet du présent volume. C'est là notre morceau de résistance, cliniquement parlant, notre Ecole l'employant tous les jours davantage avec de merveilleux résultats, dans les affections tuberculeuses.

(1) Pasteur, par ses inoculations, établissant l'accoutumance aux virus, fait œuvre palliative et fort nuisible, comme on commence à s'en apercevoir pour le croup, faisant de l'humanité la sentine de tous les virus. L'homœopathie fait une simple neutralisation fluidique, donc curation.

Parallèlement à l'emploi des Virus en ingestions, et comme origine scientifique de cette pratique, nous avons l'étude du Virus dilué et ingéré par l'homme sain, produisant chez lui des maladies artificielles, dont les symptômes, soigneusement recueillis, constituent ce que notre Ecole appelle des Pathogénésies (Genèses de souffrances). Ce sont les Pathogénésies Américaines traduites par moi qui constituent la partie technique de ce travail, s'adressant aux spécialistes.

Quant aux laïques, les développements historiques, critiques et philosophiques, portant sur tous les points saillants des principes généraux de la médecine, et se résumant dans le Spiritualisme absolu substitué au Matérialisme jusqu'au faîte de l'édifice, voilà ce que j'offre à cette fraction nombreuse et hétérogène de lecteurs, persuadé qu'ils renferment pour eux des myriades de sujets d'intérêt, ne serait-ce qu'en soulevant encore bien des points d'interrogation.

Il importait de montrer en France, où nous avons laissé le grand Pasteur prendre le pas sur nous par un délaissement paresseux, craintif et sceptique de la pharmacopraxie isopathique, que notre Ecole a depuis longtemps défriché ce terrain, qui passe aux yeux de l'Ecole officielle et du public, pour un Nouveau-Monde conquis par leurs chefs. Ici, comme pour l'Amérique, Christophe-Colomb a été devancé par Améric Vespuce. Lux pour le Charbon, Theuillé pour la Peste, Héring pour la Rage, Compton Burnett pour la Tuberculose, Collet pour la Diphthérie, Attomyr pour la Variole, Gross pour le Farcin, la Morve et le Lupus, Swan pour la Gale, la Syphilis, la Blennorrhagie, Héring, Mure et un grand nombre de collaborateurs pour les Venins ont devancé de bien loin les travaux et les cures de l'Ecole Microbiologique. (Voir ma brochure sur M. Pasteur et le Charbon — Baillière, 1883). Et c'était justice, puisque l'Ecole homœopathique seule a suivi la filière de l'ancienne pharmacologie (remèdes minéraux et végétaux) à la nouvelle (remèdes animaux) par une simple extension de la grande loi des Semblables.

Ce volume est donc un livre révélant notre Ecole sous les couleurs modernes et propre à rallier nos confrères allopathes injustement tenus à l'écart de la vraie science, dont les découvertes modernes tendent à les rapprocher sur le terrain de la Similitude et de l'Infinitésimalité.

Pour terminer, voici le plan de nos connaissances actuelles sur les Virus et les Venins, dont je traiterai peut-être ultérieurement.

*Virus humains :* Tuberculeux, Galeux, Blennorrhagique, Syphilitique, Variolique et Vaccinal (Bovidés et Êtres humains).

*Virus animaux :* Vaccinal, Charbonneux, Morveux et Farcineux, Rabique.

*Venins humains* : Thyroïdine, Acide Lactique.

*Venins de Mammifères* : Lait de chien. Lait de vache défloré. Lait de chat. Fiel de bœuf. Peau de bœuf calcinée ou Charbon animal. Peau de cerf du Brésil. Extrait de corne de cerf ou huile animale. Piquants du Spiggurus. Venin du chevrotain (musc). Venin du Castor (castoreum). Urine de la Mouffette. Venin du Cachalot (ambregris). Venin du Dauphin de l'Amazone. Venin allantoïdien de la Jument. Verrue du pied de cheval.

*Venins d'oiseaux :* Guano.

*Venins de poissons :* Huile de foie de morue. Vive.

*Venins de crustacés* : Ecrevisse des fleuves, Sang bleu du crabe royal.

*Venins d'insectes* : Hyménoptères (Abeilles, Guêpes, Fourmis), Arachnides (Epéire, Tarentule de Cuba, Theridion de Curaçao, Mygale lasiodora, Latrodecte malmignatte), Coléoptères (Cantharide, Cétoine dorée, Doryphora, Coccionella), Hémiptères (Cochenille, Punaise des lits, Puceron du Chenopode), Orthoptères (Blatte), Acariens (Parasite de la mouche commune), Aptères (Pou de tête).

*Venins d'Ophidiens :* Trigonocéphale Lachesis, Serpents à sonnettes (crotale horrible, cascavella), Serpent corail, Serpent à lunettes, Bothrops lancéolé, Vipères, Agkistrodon, Amphisbœna.

*Venins de batraciens :* Crapauds (Rainette, Crapaud du Sahy), Lézard monstre du Mexique ou Héloderme, Salamandre, Lézard vert.

*Venins de Mollusques* : Ecailles d'huîtres, Encre de Seiche, Encre de Pourpre, Corail, Nacre de Perle, Eponge de fleuve, Eponge marine.

*Venins de Rayonnés* : Etoile de mer, Méduse.

*Virus végétaux :* Ergot de seigle, Ustilago du Maïs,

Pomme de terre saine, Pomme de terre malade ou Peronospora, Actinomycès des Céréales.

Comparaison entre la Pellagre et la maladie Ustilagineuse : entre la maladie virulente de la pomme de terre malade et la maladie venimeuse de la Punaise de la Pomme de terre du Colorado (Doryphora).

Nimes, le 24 Juin 1898.



# TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME SECTION. — *Principes de l'Homœopathie*



TROISIÈME SECTION. — *Médecine des Virus. Isopathie.*
*Tuberculine guérissant la Tuberculose.*

QUATRIÈME SECTION. — *Les Venins de Serpents.*

*Leurs rapports avec les Virus. Leur emploi en Thérapeutique.*





NIMES, IMPRIMERIE COOPÉRATIVE *LA LABORIEUSE*
Ruelle des Saintes-Maries, 7

